22101155469

à Monsieur le professeur Rich

Broca

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21779065_0001

N° 33

PAUL BROCA

PAUL BROCA

CORRESPONDANCE

1841-1857

TOME PREMIER

(1841-1847)

PARIS
TYPOGRAPHIE PAUL SCHMIDT
5, RUE PERRONET, 5
1886

BROCA, Pierre Paul [1824-80]

[illegible]
LIBRARY
General Collections
A
8160

9644

RZP (Broca)

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Mes chers enfants.

Je vous offre le recueil des lettres de votre père à sa famille depuis son arrivée à Paris jusqu'à son mariage. Dans ma pensée ce recueil n'est pas destiné au public, mais seulement aux parents et à quelques amis. J'ai désiré surtout éviter la destruction de cette correspondance ; je la remets entre vos mains, dans l'espoir que chacun de vous y trouvera des exemples à suivre et à proposer à ses enfants. Ce sera un moyen de plus de conserver un cher et grand souvenir, à l'ombre duquel vous me garderez une place.

A. BROCA.

Octobre 1886.

PAUL BROCA

CORRESPONDANCE

(1841-1857)

Samedi, Sainte-Barbe, 17 octobre 1841.

Mon cher papa,

Afin de vous éviter toute inquiétude, j'écris aujourd'hui quelques lignes, quoique j'aie écrit il y a à peine huit jours. Par un hasard assez malheureux, toutes les lettres que je vous écris se croisent avec les vôtres, ce qui m'attire des réprimandes sur ma paresse. Le jour même où je t'ai écrit par M. Cadars, je t'ai écrit par la poste une lettre dont la réception m'a disculpé sans doute de ton accusation de négligence. Au reste, très loin de me faire de la peine, cette inquiétude de votre part me prouve toute votre tendresse pour moi.

Je n'ai pas le temps d'entrer dans beaucoup de détails aujourd'hui, le temps manque, et je profite de quarante-cinq minutes de répit pour prendre la plume. Je n'ai pas encore vu M. Cadars depuis son arrivée. Je suis allé chez lui hier, je n'ai trouvé personne. Mais je le verrai tout au

long demain en mangeant certain chapon truffé, et je ne l'épargnerai pas de questions.

Je joins à cette lettre la liste des cours de l'École de médecine. J'ai été aujourd'hui retirer ma feuille d'inscription et mon diplôme au bureau de l'administration de l'école. Tu sembles inquiet de ne pas me voir travailler. Je ne perds cependant pas mon temps. Entre les cours de l'école et de la Sorbonne, je fais pour moi, dans Boyer et avec des os que je me procure, de l'ostéologie dans les moments qui me restent. Mon intention est d'aller voir disséquer pendant un mois à peu près, afin de me familiariser avec la chirurgie; après quoi, j'entrerai moi-même jusqu'au coude dans le pus et la viande pourrie. Je sens parfaitement l'utilité de ce que tu me conseilles dans ta lettre. Plus je vais et plus je m'aperçois de l'immensité des études médicales, plus j'apprends et plus je vois l'horizon s'ouvrir devant moi. Il me semble qu'il est impossible d'arriver à la fin et que la vie d'un homme ne peut pas suffire pour tout faire. Loin de me décourager, cela ne fait au contraire que m'exciter au travail.

Je n'ai pas vu Edmond depuis huit ou dix jours et je ne pourrai le voir que lundi. Je ferai alors les commissions dont vous me parlez. Je pense que vous avez fait à Aline mes félicitations sur son prochain mariage. J'avais l'intention, avant que vous ne me l'eussiez recommandé, d'écrire à la famille de mon oncle, à ma tante de Laroche et aux bonnes dames Gaussen; mais est-il bien nécessaire de choisir le jour du 1er de l'an et de souhaiter une bonne année accompagnée, etc.; de faire une lettre commençant par une phrase analogue à celle-là : Benjamin, l'enfant heureux, dans le beau jour qui s'apprête, etc...? Il me semble que cela sent un peu le gamin. Aussi ai-je l'intention de n'écrire qu'avant ou après le 1er de l'an. A vous c'est

différent. Si cependant vous croyez indispensable de choisir ce jour de préférence à tout autre, dites-le-moi dans votre prochaine lettre.

Je me sens l'eau à la bouche, ma chère tante, quand je pense à ton bon chapon des Bouhels ; il me tarde de pouvoir en *disséquer* un morceau tout à mon aise. Je te remercie bien de cet envoi, mais je crains qu'il ait embarrassé M. Cadars.

Crois-tu donc, chère maman, que je parlais sérieusement, quand je disais à Jules que je voulais le faire griser? Si cela était, j'aurais certainement mérité ton reproche. Voilà comment cela est venu. Jules me disait : Pourquoi bois-tu de l'eau ? tu devrais t'habituer au vin parce qu'il est utile de pouvoir en boire quelquefois. — Je lui ai répondu : Tel que tu me vois, je parie de te faire griser. Je ne vois pas le mal qu'il y a là dedans.

J'irai voir demain le général Subervie. Je pense qu'il est arrivé. Je vois son fils presque tous les jours à l'École de médecine, car il suit comme moi les cours d'Orfila.

COURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Anatomie.....	Breschet.	Mardi, Jeudi, Vendredi. 10 h. 1/2 à 12.
Chimie médicale.....	Orfila.	Les autres jours. *Idem.*
Médecine légale	Adelon.	A midi. Je dine.
Pathologie chirurgicale.	Marjolin / Gerdy	Lundi, Mercredi, Vendredi, 3 heures.
Pathologie médicale.....	Duménil / ou / Purry	Les autres jours à 4 heures. (Je suis occupé à une récréation.)
Idem et Thérapeutique générale.....	Andral.	Mardi, Jeudi, Samedi. 3 heures.
Opérations et appareils..	Blandin.	*Idem.* 4 heures. (Je suis occupé à la retenue le Jeudi.)
Cliniques aux hôpitaux..	Roux, Cloquet, Velpeau, Chomel, à l'Hôtel-Dieu, à la Pitié, etc.; Tostan, Paul Dubois, Fouquier, de 6 à 10 heures du matin. (J'y vais quelquefois.)	
Cours de la Sorbonne ...	Pouillet / Dumas	Physique. — Mardi, Samedi. 10 h. 1/2. / Chimie. — *Idem.* 12 heures. Je dine.
Collège de France.....	Les cours ont lieu de 10 à 3 heures, et, à ce moment-là, je suis constamment occupé.	

Je regrette de ne pouvoir en écrire plus long. L'heure avance et je vais aller manipuler au cours de chimie de Sainte-Barbe. Je pourrais renvoyer ma lettre à demain; mais je tiens à la faire partir demain à cause de vous.

Adieu, mes chers parents, mes chères tantes. Excusez mon mauvais barbouillage; je n'ai pas eu le temps de soigner ma lettre.

Tout à vous,

P. Broca.

Samedi, 22 octobre 1841.

Ta lettre, ma chère maman, m'est arrivée avant-hier chez Edmond. J'étais précisément chez lui quand il a reçu celle de sa mère, et je n'ai pas attendu longtemps. Mon intention était bien de lui remettre le jour même une réponse positive. Je lui avais même promis d'être chez lui à trois heures de l'après-midi; mais, en rentrant à Sainte-Barbe, on me donna une besogne extraordinaire à cause de l'absence d'un maître, et je ne pus tenir ma promesse. J'ai appris depuis que j'aurais encore été à temps, car Edmond, au lieu d'écrire jeudi, ne mit sa lettre à la poste que vendredi, c'est-à-dire hier. J'aurais sans doute pu attendre à la semaine prochaine pour te répondre, cependant j'ai craint de vous laisser trop longtemps sans nouvelles. Alphonse doit vous porter une lettre, c'est ce que je sais, mais quand arrivera-t-il à Sainte-Foy ? c'est ce que je ne sais pas et peut-être ce qu'il ne sait pas lui-même. S'il s'arrêtait en route, vous seriez quinze jours sans que je vous donne signe de vie, et j'ai pensé que quinze jours c'était trop, surtout pour les premiers temps. Bref, je dégaine la pelure d'oignon et j'écris.

Je crois être définitivement fixé sur mon travail à Sainte-Barbe. Je ne suis plus maître d'étude, je ne suis plus même surnuméraire, moins que cela ; je suis exécuteur des hautes œuvres, bourreau. C'est moi qui suis chargé de faire subir les punitions et de surveiller les élèves pendant la retenue. En plus, le soir, je les surveille pendant la gymnastique. Voilà comment s'emploie mon temps.

Lundi, Mercredi, Vendredi. Retenue de 12 h. 1/2 à 1 h. 1/2.
Mardi. — Le soir, de 8 à 9 h., gymnastique. Retenue de 12 h. 1/2 à 1 h. 1/2. Rien d'autre.
Samedi. — Retenue de 12 h. 1/2 à 1 h. 1/2. Gymnastique de 8 à 9 h. Plus, le soir, de 7 à 8 h. ou de 8 à 9 h., à mon choix, relever les travaux de la semaine.
Jeudi. — Retenue de 1 h. 1/2 à 4 h. du soir. Rien d'autre.
Dimanche matin, de 8 à 9 h., temple. De 10 à 12 h., retenue, plus, tous les quinze jours, de 2 h. à 4 h. le soir, retenue.

En moyenne deux heures ou deux heures et demie par jour. Je désire que cela continue. Je suis toujours, le dimanche excepté, libre de six heures du matin à midi. Car, au lieu de prendre mon pain à huit heures, je le prends à six.

Je ne sais pas comment je dessinerai, ni même si je pourrai dessiner. Les cours publics ne sont que pour les premiers éléments, les maîtres sont très chers, et je n'ai pas de modèles pour dessiner seul ; j'ai voulu en louer, on me demande le tiers du prix réel de la gravure. Voulez-vous que j'aille donner quinze sous pour travailler deux heures sur un modèle ? Il ne me resterait qu'un moyen, et encore ne puis-je en profiter. Ce serait d'aller dessiner à la Bibliothèque royale où les dessins sont publics, mais elle est ouverte précisément de dix heures à trois heures, et moi, qui en suis à une demi-lieue, je suis occupé de midi à une heure

et demie. Il faut donc prendre mon parti. A propos, si ma caisse de cor n'est pas partie, envoyez-moi dans la boîte les quelques paysages que j'ai à Sainte-Foy. Tu sais bien, ces petits paysages que m'a donnés Mme Dascols et auxquels j'en ai ajouté quelques-uns encore. Ils sont dans un grand carton que j'ai fait faire à Bergerac, et qui est, papa, recouvert du même papier que la petite flore analytique. Ce carton est dans mon cabinet, ou plutôt dans celui de M. Bissey.

Mon pauvre style te choque donc bien, chère maman? Tu y trouves un remède bien simple toi : Recopie tes lettres, mon garçon. — Oui, je conçois qu'on recopie une lettre de cérémonie de trois ou quatre lignes, mais une lettre de trois ou quatre pages, et quelles pages! cela ne se fait pas si facilement. Puis, au bout du compte, sans mieux écrire pour cela, je serais gros Jean comme devant. Donc, je continue comme j'ai commencé.

J'avais aussi eu l'intention d'écrire à M. Pellissin; dirais-je sèchement Monsieur, ou quelque chose de plus ? et pour finir, que faudra-t-il lui présenter : des respects, des hommages, des saluts, du dévouement? Sur ce, je vais souper. A demain.

Mardi, 25 octobre.

Après un entr'acte assez long, chère maman, je reprends la plume. Je n'ai pu achever ma lettre ni dimanche, ni hier, je te dirai tout à l'heure pourquoi. Edmond m'a dit qu'il écrirait demain, et je lui remettrai mon épître au lieu de la mettre à la poste.

Je viens de quitter Émile, je ne le verrai plus que deux fois, car il part jeudi, après-demain. Nous allons nous quitter. Comme ce moment est vite arrivé! Comme le mois d'octobre que nous devions passer ensemble a été vite fini!

car le temps passe vite ici comme à Sainte-Foy. Et si je le trouve en menant vie de flâneur, que sera-ce donc quand je serai au travail! Aussi j'espère bientôt voir la fin de l'année.

J'ai vu Mme Cadars jeudi dernier. Nous sommes allés nous promener au Jardin des plantes. Chemin faisant, elle faisait la réflexion que tu devrais bien venir passer quelques jours à Paris, chez elle, car elle a une chambre vide. Quelque improbable que soit ce joli château en Espagne, je te le transmets tel qu'il m'a été donné. Mme Cadars m'avait invité pour dimanche dernier, je n'ai pas pu me rendre à son invitation, car je devais aller, avec le cousin de Mme Kampmann, voir la vieille dame à laquelle son cher mari me recommande. J'ai été bien fâché ensuite d'avoir refusé, car la dame en question était à la campagne; nous y retournerons dimanche prochain. Hier, à deux heures, j'ai pris mon numéro trente et un et je me suis mis en courses de visites. J'ai marché, j'ai marché! J'avais une chaussure étroite, car il faut bien être faquin, et tu verras si j'ai pu être fatigué et avoir des ampoules quand je suis rentré hier à sept heures et demie. J'ai d'abord été chez Pédezert, aux missions évangéliques, à 5 kilomètres de chez moi. Je n'ai vu que M. Pédezert, Fredoux était occupé. Je suis assez content de son accueil. Je suis ensuite allé chez Mme Monod qui n'était pas visible, puis chez Sturm qui était à table, chose très importante pour lui, dit-on. Allez donc attraper des ampoules aux pieds pour ne pas trouver les gens visibles. J'ai été reçu chez M. Beigbeber, et, enfin, je suis allé chez M. Audebez. Là, par exemple, j'ai été reçu on ne peut mieux. Je remets d'abord la lettre de Mme Henriquet. — Ah! vous êtes de Sainte-Foy, a dit M. Audebez. — Comment! vous êtes le fils de M. Broca, j'ai beaucoup connu votre grand-père.

j'ai été l'ami intime de votre oncle. Bien certainement vous n'aviez pas besoin de recommandation pour venir chez moi. J'espère que nous vous verrons souvent, etc. Enfin, il m'a mis à mon aise tout de suite. Sa fille Ernestine qui est jeune mariée (je n'ai pas osé le lui demander, mais elle en a tout l'air) m'a prié de la rappeler à ton souvenir la première fois que je t'écrirais. M. Audebez m'a fait beaucoup de questions sur Sainte-Foy. Il s'est informé surtout de l'état moral de M. Bourgade, sur lequel je n'ai eu rien de bien satisfaisant à lui dire. En un mot, cette visite m'a bien dédommagé de toutes mes courses. J'y ai oublié que j'avais une lieue à faire et une ampoule au talon, ce n'est qu'en remettant le pied dans la rue que je m'en suis aperçu.

Je devais aller aujourd'hui chez M. Marjolin, mais Edmond n'a pas pu venir avec moi. Je crois que nous irons jeudi. Il paraît, dit Edmond, que certains cours commencent lundi prochain. Tant mieux, je me mettrai à l'œuvre peu à peu au lieu de tout à coup. J'aurai le temps de m'habituer. A propos de m'habituer, en cas que vous n'ayez pas vu Alphonse, j'ai été deux fois aux salles de dissection. J'ai vu les étudiants en blouse bleue penchés sur des cadavres entr'ouverts, couper, tailler, rogner, fouiller dans de la chair humaine, y plonger leurs mains et les retirer toutes couvertes de sang et de pus. Je les ai vus, comme des corbeaux autour d'une charogne, se presser cinq ou six autour du même corps, l'un charcutant le bras, l'autre la jambe, un troisième la tête, un quatrième tournant et retournant les entrailles à moitié corrompues. J'ai marché dans cette salle puante, au milieu des bras et des jambes épars sur le carreau, sentant à chaque instant mon pied glisser sur un morceau de chair humaine ou sur un os. Tout cela est affreux seulement d'y penser. Aussi, quand je suis entré là dedans, je m'attendais à être obligé

d'en sortir promptement. Eh bien, pas du tout. Je n'ai vu là dedans que la matière, je me suis dit que ces cadavres ne souffraient pas et que je trouverais là une étude attrayante; cette idée a fait que j'ai assisté à la dissection sans aucune émotion. D'ailleurs, j'ai vu souvent et avec sang-froid écorcher des chevaux morts, et quelle différence y a-t-il entre le corps d'un homme et celui d'un cheval quand tous les deux sont privés de vie? L'odeur, je l'avoue, ne vaut pas celle du savon parfumé que me reprochait tant papa, mais on s'y habitue facilement, et la preuve, c'est que la seconde fois j'ai été beaucoup moins incommodé que la première. J'espère donc n'avoir pas besoin de recourir à la pipe; assez d'autres, d'ailleurs, fumeront autour de moi. A présent, le point principal est éclairci, le grand obstacle est levé, et je pourrai me faire médecin sans inconvénient. J'ai mené Émile avec moi à l'amphithéâtre, il n'a pas plus bronché que moi. « Quel plaisir j'aurais, me dit-il, à être carabin comme toi, et à venir ici étudier l'anatomie! Cependant, j'aime encore mieux rentrer chez moi! » Et je le crois sans peine. Lui et moi, à présent, nous ne nous reverrons plus de bien longtemps. Quand viendra-t-il à Sainte-Foy, quand irai-je en Suisse? Deux questions également douteuses, mais que pourtant j'espère voir se réaliser un jour. Nous comptons tous deux, lui et moi, pour mon voyage, sur les répétitions que je dois donner. Je ne veux pourtant pas en prendre avant de savoir si j'aurai le temps. Je ne peux guère m'occuper de cela avant une quinzaine de jours.

Tu me dis dans ta lettre : N'oublie pas les dames Gaussen dans ta prochaine. Crois-tu donc que je les ai oubliées dans les précédentes? Je ne les nomme pas, il est vrai, mais je vous parle de *toute la famille* et je comprends ces dames dans la famille. D'ailleurs, quand il n'y aurait

pas de parenté entre nous, leur bonté pour moi, l'affection qu'elles me témoignent et les bons conseils qu'elles me donnent, leur assurent dans mon cœur presque une place de tante.

Adieu, ma bonne mère, embrasse pour moi tout le monde. Cette fois n'oublie personne. J'espère que ma tante Joséphine est complètement guérie, car ta lettre ne m'en dit rien. Je te charge encore de me rappeler au souvenir des personnes qui me témoigneront quelque intérêt, je n'ai pas besoin de te les nommer. Émile me charge de vous faire ses adieux.

Adieu, encore une fois.

Ton fils anonyme, mais dévoué.

Jeudi.

Ma lettre est un véritable journal. Avant de la porter à Edmond, puisqu'il me reste un peu de place, je vais écrire encore quelques lignes.

Goy est-il parti de Sainte-Foy? Les classes sont-elles commencées? Peyen est-il passé à Sainte-Foy? Réponds à ces questions, je te prie, chère maman. Mets-moi au courant de tous les cancans, de tous les mariages vrais ou faux. Clodic est-elle partie avec son Mercaty, est-elle passée ici à Paris? Si les cancans te manquent, passe au bureau de poste. L'aimable directrice ne t'en laissera pas manquer, et, au besoin, son imagination y suppléera.

Tu me parles de Labrunie et Bernelot, et tu me promets de me raconter leur fredaine. Il me tarde de la connaître. Ne crains pas que je me lie avec le premier. Qui voudrait se lier avec lui ici?

Pourquoi ne veux-tu pas que je signe mes lettres? Nous sommes, dans le seul collège de Sainte-Barbe, six maîtres

d'études, docteurs en herbe. Mais je suis le seul encore novice. Les autres subiront bientôt leurs examens. Mon diplôme de bachelier ès lettres n'arrive-t-il pas à Sainte-Foy ? Priez M. Pellis d'écrire à Toulouse, j'en aurai besoin d'ici au 15 prochain.

J'espère que vous donnerez mon adresse à Roudier, ou du moins que vous la lui ferez parvenir.

Adieu encore une fois.

Lundi, 1er novembre 1841.

J'écris encore, cher papa, quoique je vous aie déjà donné de mes nouvelles par la dernière d'Edmond, jeudi dernier. Quelque longue que soit cette dernière épître, j'ai eu la maladresse de ne pas y demander les pièces qui me sont nécessaires pour mon inscription. Ce sont :

1° Diplôme de bachelier ès lettres. Le diplôme ès sciences le remplacera.

2° Acte de naissance. Je l'ai.

3° Un certificat de bonne vie et mœurs. Je suppose que vous vous le procurerez facilement à Sainte-Foy.

4° Une déclaration du père, constatant qu'il autorise son fils à étudier la médecine. Il faudrait que cette dernière pièce fût écrite de la propre main. Ton poignet est-il assez guéri pour cela? Je l'espère. Pourtant, dans le cas contraire, comment feriez-vous ? Il ne s'agit pas de manquer la première inscription. D'après le nouveau règlement, on ne peut prendre la première inscription qu'au mois de novembre. Et si je manquais celle-ci, je serais renvoyé d'un an. Tu conçois quel désagrément cela serait et pour vous et pour moi.

Le nouveau règlement porte aussi une clause qui me semble faite contre moi. A partir de 1841, tout étudiant qui voudra prendre sa cinquième inscription devra produire le diplôme de bachelier ès sciences physiques. Pour que le diplôme de bachelier ès sciences mathématiques pût suffire, il faudrait qu'il eût été pris avant 1838, ce qui n'est pas mon cas. Il faudra donc que je me prépare une nouvelle fois à ces ennuyeux examens de bachelier. Ce qui me console, c'est qu'en travaillant pour cet examen, je travaille aussi pour mon examen de deuxième année. Il paraît que, pendant tout cet hiver, je n'aurai d'autres cours à suivre que les cours de chimie. La botanique est pour le printemps et la physique pour l'été. Je suivrai, je pense, deux cours de chimie : Orfila à l'École de médecine, et Dumas à la Sorbonne. Il y a aussi un cours au Collège de France, mais il ne vaut pas ceux-là, et d'ailleurs il est à l'heure de mon dîner. S'il me reste du temps de libre, je verrai pour les répétitions. Je ne sais si on voudra m'en donner. Elles se payent bien cher ici. J'ai été avec Edmond faire une visite à M. Marjolin, son fils René était présent par hasard. Ils n'ont pas su me procurer les renseignements relatifs aux diplômes. Ils ne savaient même pas la distinction que l'on fait entre bachelier ès sciences mathématiques et ès sciences physiques. Et pourtant, M. Marjolin père est professeur à l'École de médecine. J'ai été obligé d'aller au bureau d'administration et là on m'a satisfait ou plutôt on ne m'a pas satisfait. Je retourne demain chez M. Marjolin. Il m'avait dit d'y retourner aujourd'hui, mais j'ai été occupé à cause de la Toussaint.

Je devais aller hier chez M^me^ Schniltzer (quel nom!), la dame allemande de M. Rampmann, avec Meisé, son cousin, dont j'ai fait la connaissance. Mais il lui est arrivé hier matin un cousin de Strasbourg et il n'a pas pu venir avec

moi. Nous avons encore renvoyé à dimanche prochain. Je suis revenu chez Sturm et je me suis encore cassé le nez. J'ai bonne envie de le laisser tranquille.

Ce matin, M. Guérard, préfet des études, m'a abordé dans la cour et m'a proposé de me laisser aller ce soir au spectacle, c'est-à-dire qu'il m'a donné congé jusqu'à minuit et plus tard. J'avais accepté de grand cœur, mais il est survenu un incident qui empêche mon absence ce soir. M. Guérard m'a alors donné carte blanche pour jeudi prochain. Ce qui me fait plaisir là dedans, c'est qu'il n'a pas attendu une demande de ma part; les autres maîtres le lui demandent souvent et ne l'obtiennent que rarement, et il est venu de lui-même me le proposer. Est-ce parce qu'il est content de moi, ou parce qu'il me juge assez insignifiant dans le collège pour me permettre de sortir? Je n'en sais rien. Le fait est que j'irai jeudi au spectacle, voir l'illustre Rachel, si elle joue.

Les cours commencent demain mardi, 2 novembre. Les étudiants arrivent à Paris comme la grêle : Clamageran, Poyen, Delpech et C^ie^. Je n'ai pas encore vu Poyen quoiqu'il soit arrivé d'avant-hier. On ne sait pas encore s'il y aura aussi peu de nouveaux étudiants que l'année dernière. Je le désire. Moins on est de fous moins on rit et plus on travaille. J'ai eu hier mon jour de sortie et ne suis rentré qu'à dix heures du soir. J'ai passé mon temps chez M^me^ Cadars qui m'a fait faire une visite et un dîner, le dîner chez elle, la visite chez M^me^ Maillet. Fidèle à mes vieux principes de province, j'ai préféré le dîner à la visite. En allant faire la visite, j'ai trouvé dans la rue le grand Thomas (géométrie descriptive) qui est arrivé à Paris depuis cinq à six jours. Il est à l'école préparatoire des Quatre-Fils pour l'École centrale. Il fit hier sa première sortie, et précisément je le rencontrai sur le boulevard.

J'aurais bien pu le chercher dix ans sans le trouver. J'ai aussi vu Eugène Dutil, dont l'adresse m'a été donnée par Labrunie.

Ah ! j'oubliais... Pour cette certaine inscription, il faut que je sois accompagné par un correspondant domicilié à Paris. Je ne sais vraiment qui prendre. M. Cadars est absent et je ne connais de père de famille ici que M. Marjolin et M. Audebez. Je ne voudrais déranger ni l'un ni l'autre. Je ne voudrais pas importuner M. Guérard. Maudites formalités. Je ne sais pas, je ne crois pas qu'Edmond puisse me servir de répondant. Je verrai du reste.

J'ai l'intention d'écrire à Élie cette semaine, peut-être même ai-je trop tardé. Mais j'ai voulu attendre d'être tout à fait lancé dans mon nouveau genre de vie afin de pouvoir lui dire combien je lui ai d'obligation. Plus je vais et plus je le reconnais. Tous ceux que je vois me font leurs félicitations. La madame Maillet que nous avons été voir hier m'a dit qu'elle avait un neveu, arrivé depuis plus d'un mois et qui n'avait pas encore réussi à se placer. J'ai eu tort de ne pas prendre de plus grand papier.

Adieu, cher papa, mes amitiés à tout le monde. Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton fils dévoué,

Broca.

Sainte-Barbe, 5 novembre 1841.

J'espère, mes chers parents, que cette lettre arrivera chez Edmond à temps pour la poste. Peut-être même irai-je la porter à son bureau afin qu'elle parte ce soir, car j'ai bien des lettres de vous auxquelles je n'ai pas répondu; j'en ai cinq qui me sont toutes arrivées depuis

dimanche, soit par Élodie, soit par ma caisse de cor, soit par Edmond. J'ai joué de malheur dimanche dernier en vous écrivant une heure trop tôt. Je suis sorti du collège pour mettre ma lettre à la poste, et quand je suis rentré j'en ai trouvé une de vous qui m'attendait. Je n'ai donc pas pu te remercier, chère maman, ainsi que la bonne Méloé, des pantoufles que vous m'avez envoyées, et qui, par parenthèse, sont très jolies; je n'ai pas pu remercier ma bonne tante Jourdit de sa sollicitude pour ma bourse, ni les chères dames Gaussen de leur inquiétude pour mes déjeuners secs. Mais ce qui est différé n'est pas perdu, et je vous adresse à tous mes remerciements. Nos lettres se croisent et se recroisent et je ne sais plus où nous en sommes. C'est, du reste, toujours ce qui arrive par les occasions. Alphonse est resté près de quinze jours avant d'arriver à Sainte-Foy. Élodie en a passé douze en route avant d'arriver à Paris. Puis la lettre qui m'arrive dans le pavillon du cor n'est pas non plus venue très vite. Enfin, c'est un *enfigouri* à ne pas m'y reconnaître. Je m'embrouille en voyant quatorze pages d'écriture venues de Sainte-Foy, remplies de questions en tout genre et je ne sais par où commencer. Cette fois-ci, mon style ne vaudra rien, mes idées n'auront aucune suite, je le sais, mais raisonnablement je ne puis pas faire mieux. J'ai tant de choses à vous dire.

Mon horizon à Paris s'est bien agrandi cette semaine; les connaissances pleuvent pour ainsi dire ici. Poyen, Clamageran, Delpech, Doumergue, Déalis, Delbetz, toute cette clique d'étudiants est arrivée dans la semaine; à l'exception de Roudier et Poyen, je ne verrai les autres que bien rarement, mais enfin, c'est toujours quelque chose de revoir les anciens du collège. J'ai aussi fait la connaissance du vieux cousin Baraton. Par un hasard unique, en allant

chez M. Monod, rue du Faubourg-Saint-Martin, j'ai rencontré sur leur porte M. et Mme Baraton qui rentraient de la promenade. J'ai reconnu madame qui m'a présenté à monsieur. Ils m'ont fait monter chez eux et j'y ai passé près d'un quart d'heure. Ce cousin Baraton, je savais bien qu'il n'était pas un modèle de probité, mais je croyais que c'était un homme aimable avec les jeunes gens, aimant à rire et causer avec eux; pas du tout; il ne m'a parlé que de lui, de ses affaires avec ses parents, m'a dit de sa nièce autant de mal qu'il était possible d'en dire d'une parente; il m'a dit cela malgré les signes de sa femme, à moi qui étais censé ne rien savoir de tout cela; enfin je m'attendais à le trouver tout autre. Une chose m'a surtout frappé dans ce qu'il m'a dit, et m'a fait voir combien il avait le cœur sec malgré ses étalages de sentiments. Il parlait d'un de ses amis. « A-t-il des frères ou sœurs? a dit sa femme. — Non, a-t-il répondu, il est plus heureux que moi, il n'a pas de frère pour lui disputer le peu qui lui revient de ses parents. » Il me tardait d'être sorti et je me suis esquivé promptement, bien décidé à ne pas y revenir de longtemps. Ma chère tante Mariette, je te remercie bien de tes conseils; mais ce qui doit te rassurer, c'est que, tenace comme je le suis, avec la meilleure volonté du monde je ne pourrais pas faire de sottises. En effet, quand les carabins en général font-ils la bamboche? Le soir, et le soir je suis cloué! Ainsi, s'il n'y a que cela qui t'inquiète, chère tante, tu peux bien être tranquille. Ta lettre, cher papa, m'a fait doublement plaisir, d'abord parce que c'est la première que je reçois de toi, ensuite parce qu'elle me prouve que ton poignet droit se remet rapidement. C'est bien de la besogne que tu me conseilles là, mon cher papa, et j'ai peur que je ne puisse pas suffire à toute; cependant je ferai tant que je pourrai. Une lettre partie avant la récep-

tion de la tienne t'annonce déjà mon intention de suivre les amphithéâtres d'anatomie; quant aux cours de chirurgie, il n'y en a qu'un de bien suivi, c'est celui de Roux à l'Hôtel-Dieu, précisément il tombe à l'heure du cours de chimie d'Orfila. Roux a lieu de huit heures à midi et Orfila de dix heures à midi. Aussi ce n'est guère praticable; peut-être d'ailleurs vaut-il mieux que je m'habitue à voir couper la chair morte avant de voir couper la chair vivante. Pouah! Maman, je suis retourné chez M. Monod, comme tu me le recommandes. Visage de bois, monsieur n'est visible ni dans la journée ni dans la soirée, il ne l'est que dans la matinée entre huit et dix heures. Juge de l'agrément. En outre, monsieur n'est visible ni le dimanche ni le jeudi. Ils sont trop dévots pour vous dire qu'il n'y est pas, ils vous disent poliment qu'il ne veut voir personne. Je joue à cache-cache avec Viedoux; je ne l'ai pas trouvé chez lui, il ne m'a pas trouvé chez moi, et je ne peux pas recommencer souvent; il faut une heure quinze minutes pour aller chez lui. Tu as raison de dire que j'ai eu du plaisir à recevoir mon cor. En me voyant seul enfermé avec lui dans ma petite chambrette, je me suis mis à rire et à sauter comme un fou. C'était une privation pour moi de ne jamais souffler, ayant, à Sainte-Foy, l'habitude de souffler régulièrement chaque jour. Mais, hélas! quand j'ai voulu corner, j'ai fait sortir les sons les plus baroques, les plus discordants; pendant un mois d'oisiveté mes lèvres avaient repris leur forme primitive, et ce n'est qu'à présent, après trois jours d'essai, que je commence à faire quelque chose. J'ai parlé à Antonin pour lui demander des conseils sur un maître de cor. Il m'a fait espérer d'en trouver à 3 francs le cachet, mais pas à moins. Le ferai-je ou non? J'attends votre réponse. J'irai lundi ou mardi voir M. Georges Subervie. Par exemple, je ne sais com-

ment faire pour m'y présenter; il ne m'a vu qu'une fois, il y a un an, et ne me reconnaîtra certainement pas. Je serai réduit à décliner mes noms et prénoms, titres et qualités; c'est terriblement ennuyeux.

J'ai emballé, mercredi soir, M. et Mme Mercat, dans la voiture de Saint-Quentin. Élodie se rappelle à votre souvenir. Ils sont encore à se dire vous, à s'appeler Monsieur et Mademoiselle; ils ont tous deux l'intention bien arrêtée de venir passer à Paris le mois de mai; ils y ont rendez-vous avec M. et Mme Marchand fils. A propos, quand pourrons-nous les appeler ainsi? Cette pauvre Élodie, est-elle drôle! elle a fait venir, je ne sais comment, l'occasion de parler d'Alphonse, par suite d'Élie, et elle leur a prodigué des louanges, au physique et au moral. S'il y avait eu quelqu'un pour représenter Maillard, la farce aurait été complète.

Ce paresseux d'Oscar pourrait bien m'écrire par Mercat. Je parie qu'il ne m'écrira pas par Roudier ni par Mme Subervie. Quand vous le verrez, lavez-lui la tête de ma part. Il est en rhétorique, ce n'est pas pour rien; c'est, ou jamais, le temps d'écrire.

Je crois, papa, que je serai obligé d'acheter la *Chimie* d'Orfila, qu'en dis-tu? elle coûte 18 francs, c'est cher. J'attends encore ta décision.

Je pense que quand vous recevrez cette lettre, mes papiers seront déjà partis de Sainte-Foy. Ce qui me le fait espérer surtout, c'est la lettre que j'ai reçue de papa et qui me prouve qu'il est en état d'écrire.

Ma chère tante Magdeleine, quand tu écriras à Mme Guitard, remercie-la de ma part de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à moi et des conseils qu'elle veut bien me donner. Quant au cousin Dutil, je n'ai pas eu besoin de longtemps l'année dernière pour le connaître, et je sais parfaitement

à qui j'ai affaire. Fais en même temps mes amitiés à toute la famille Guitard. Edmond, chez qui je suis venu finir ma lettre, est là derrière moi qui me presse de finir; les lettres vont partir dans dix minutes. Je me hâte autant que je peux. Sans doute il y a bien des choses que j'aimerais à vous dire, par exemple que j'ai été hier au spectacle, ce qui est un événement pour moi. Mais je n'ai plus longtemps, je me tais. Adieu, je vous embrasse tous y compris le Montet. Je désire soulagement à ma tante, s'il n'est pas déjà arrivé. Edmond me permet de signer et je ne résiste pas au plaisir de mettre mon paraphe au bas de ce griffonnage pour le compléter.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Combien avez-vous vendu les vins et à qui? Des détails, je vous en prie. Je m'intéresse beaucoup à l'agronomie quand je ne suis pas obligé de m'en mêler. Remerciez M. Henriquet de la lettre qu'il m'a donnée pour M. Audebez. Elle m'a valu un très bon accueil. Adieu.

Jeudi, dix heures du soir. Paris, 25 novembre 1841.

Mes chers parents,

Vous trouvez sans doute, n'est-ce pas, que mon silence est de longue durée. Il y a bientôt quinze jours que je n'ai écrit à Sainte-Foy. C'est qu'Edmond n'a pas écrit depuis ce temps-là, ou du moins, s'il l'a fait, je ne l'ai pas su. L'ordre de sa correspondance avec sa mère a été dérangé, et je ne savais pas quand il fallait lui porter mes lettres. Je vous

aurais écrit par la poste, en réponse à la dernière de maman, si M. Roudier n'avait pas dû partir demain matin. Vous voyez donc que je ne suis pas coupable de négligence.

Mon cher papa, mes papiers sont arrivés au dernier moment; je n'ai pu prendre mon inscription que le lundi, 15 novembre, le dernier jour de l'ouverture des bureaux. Il y avait une foule, une cohue! plus de cent personnes se pressaient dans une petite chambre de 15 pieds carrés. Edmond vint pour me servir de répondant, mais il ne put aborder étant obligé de se rendre à son bureau; il me donna pour répondant un vieux brave homme, dont j'ai oublié le nom. Je fus un des derniers à prendre mon inscription et j'eus le numéro 20, il n'y a pas eu plus de 730 numéros. L'année dernière il y en avait 900, et il y a quatre ans 1,500, tant le nombre des carabins a diminué.

Le jour où je reçus mes papiers de Sainte-Foy, je reçus un second paquet de Toulouse, contenant mon diplôme de bachelier ès lettres. Mais si le premier était franc de port, le second ne l'était pas et me coûte de port, devinez combien! 5 fr. 40 centimes. Les assassins! pour 5 francs net j'aurais eu au ministère de l'Instruction publique un nouveau diplôme, et cela dans l'espace de cinq minutes.

Après avoir manqué M. Georges une fois, je l'ai trouvé chez lui le matin. Il m'a accueilli avec beaucoup de complaisance et m'a donné des conseils. Il m'a dit que cet été il me ferait manipuler. Il m'a conseillé d'étudier l'anatomie dans les livres parce qu'elle ne signifiait presque rien en cours. Je te remercie de ton Boyer. M. Georges m'a dit que c'est encore le meilleur ouvrage sur ce sujet. Boyer ne suit aucun cours; il va seulement à l'Hôtel-Dieu le matin, et il travaille à son premier examen le reste de la journée. Mais quand il sera délivré de cet ennui, j'irai

avec lui aux cours de seconde année, à quelques-uns du moins. Tu me demandes quels sont les cours de la Faculté. Il y a : chimie, Orfila; anatomie, Bresehet; chirurgie, Marjolin; pathologie interne, pathologie externe, physiologie pathologique, que sais-je encore ! des cours dont je ne comprends même pas le titre. Je crois que je ne peux suivre que le premier. Je vais aussi à la Sorbonne chez Pouillet pour la physique, et j'y suis aussi tant que j'en ai le temps un cours de calcul différentiel de Lefébure de Fourcy. Chaque fois je rédige en entier les cours que j'ai suivis. Puis il y a tant de plaisir à travailler avec nos professeurs! Orfila nous fait de si belles expériences! L'autre jour, il fit geler de l'eau dans un creuset porté à 1,000 degrés de chaleur. Ainsi, je résume ce que j'ai l'intention de faire cette année : chimie, physique, botanique, zoologie, etc., les matières de mon examen en un mot. L'ostéologie et la myologie dans Boyer, mais seul et sans cours (je m'abonnerai pour me procurer des os à trente sous par mois). Enfin suivre les hôpitaux le matin. Je disséquerai peut-être un peu, mais ce ne sera que ce printemps; je n'en aurais pas encore le courage, il me semble, ni le temps, j'en suis sûr.

Je réponds aussi à deux lettres de toi, chère maman, l'une est déjà bien ancienne, elle date du 3 novembre. Tu crains, me dis-tu, que cette vie de flâneur que je mène depuis cinq semaines n'ait pris de l'attrait pour moi. Tu sais bien que je ne suis pas flâneur, que rien ne m'ennuie tant que la *flanelle* (surtout sur la peau). Bien loin de là, au contraire, je suis lancé jusqu'au cou dans les cours et les rédactions. Je ne perds que très peu de temps, si c'est perdre du temps que de jouer du cor. Tu me demandes comment il se fait que mes heures d'emploi changent. Je n'en sais rien non plus. Tout ce que je sais, c'est que pro-

bablement elles vont encore changer, mais cette fois-ci c'est à mon choix. Il y a un autre étudiant en médecine de troisième année qui est occupé à l'heure d'un cours qu'il voudrait suivre. Il me propose de changer avec lui, il est probable que j'accepterai.

Je suis retourné chez M. Sturm qui m'a reçu très sèchement, donc je n'y retournerai pas. Je suis retourné chez M. Monod qui m'a reçu avec beaucoup de bonté, donc j'y retournerai. Il m'a parlé de l'oncle de Copenhague qu'il a connu étant bien jeune. Il m'a engagé à des soirées religieuses particulières composées d'une trentaine de personnes, ayant lieu chez lui, tous les samedis soirs à huit heures; mais, comme à cette heure-là je suis cloîtré, je ne pourrai pas profiter de son offre. J'ai revu M. Audebez qui m'a toujours reçu avec la même bonté; enfin Mme Cadars m'a fait entrer en passant chez Mme Audon qui m'a fait des questions innombrables sur Sainte-Foy. Voilà avec Edmond, Poyen et Roudier, les seules personnes que j'aie vues depuis quinze jours.

Mme Cadars voulait t'écrire par M. Roudier. Mais, croyant que celui-ci ne partait que samedi, elle ne devait écrire que demain; M. Roudier part un jour plus tôt et Mme Cadars n'a pas été prévenue, de sorte qu'elle t'écrira probablement par la poste un de ces jours. Toutes les fois qu'elle me voit, cette bonne Mme Cadars, elle me charge de l'excuser auprès de toi si elle ne t'a pas écrit sur mon compte; mais elle est seule et a tant d'occupation qu'elle n'a pas le temps d'écrire. Moi-même je n'ai appris le départ de M. Roudier que quelques minutes avant midi: à quatre heures je me suis mis à écrire à M. Pellis et ensuite à Goy. Heureusement, j'avais écrit hier à Oscar. Vous mettrez, je vous prie, à la poste la lettre pour ce dernier, ce sera toujours une partie du chemin de faite. Je n'ai pas cacheté ma

lettre pour M. Pellis. Je crains d'y avoir fait quelque sottise, vous aurez soin de la cacheter, et à la cire, afin qu'il ne s'aperçoive pas que le cachet est récent.

Je fais au gouvernement une terrible contrebande de lettres. Je lui rends le tour qu'il m'a fait en me renvoyant mon diplôme sans me l'affranchir, comme il aurait dû le faire. Dis à Aline que c'est pour lui éviter de la besogne que je fais cela. A propos, il paraît que décidément elle se marie avec Masmontet. Edmond m'a dit que dans la lettre contenue dans ta dernière, il avait reçu une nouvelle qui l'avait fortement surpris, parce qu'il en entendait parler pour la première fois. Il avait même l'air un peu piqué en disant cela. Je présume qu'il s'agit de la grande affaire. Est-ce drôle au moins. Je fais des cancans sur Sainte-Foy depuis Paris. Il faut que l'habitude chez moi soit terriblement enracinée. Au reste, quand j'en ferais sur Aline, elle en a fait bien assez d'autres et dans tous les genres.

A l'heure où je vous écris (onze heures moins un quart) je suis au lit; ne crains pas que je m'enrhume, ma tante Jourdit, j'ai pris toutes les précautions nécessaires. Je me suis couché à cause du froid aux pieds, car je n'ai pas encore de cheminée. Je dis pas encore, parce que l'on m'en a promis une. Il faudra, par exemple, que je m'achète mon bois. C'est une dépense d'une trentaine de francs au moins. La semaine dernière a produit un certain vide dans mes fonds. Heureusement qu'il n'y a que quatre inscriptions à prendre par an, sans quoi je serais bientôt ruiné. Cette semaine j'achèterai un Orfila, 18 francs. Je ferai monter mes pantoufles, 7 francs. En voilà-t-il de l'argent! Heureusement que ce sera une fois pour toutes.

Quelle différence entre les soins qu'on prend de chaque élève à Sainte-Foy et l'espèce d'indifférence qu'on leur témoigne ici! Un pauvre diable s'est cassé la jambe et

personne n'y a fait attention. A Sainte-Foy, cela aurait été une affaire d'État. Si je n'étais pas allé à l'infirmerie, il aurait été obligé de tenir sa jambe lui-même en attendant le médecin. En général Sainte-Barbe ne gagne pas à être connu; je ne parle pas pour ce qui me concerne, car je m'y trouve de mieux en mieux.

Je m'aperçois que mon journal s'avance, car je ne puis guère lui donner d'autre nom, d'autant mieux qu'il y a probablement beaucoup de choses qui n'ont pas le sens commun. Quant au style, qui fait le tourment continuel de maman, il ne vaut rien cette fois-ci, d'abord parce qu'il est de moi et que je ne suis pas fort pour l'épistolaire, ensuite parce que j'écris très vite, devant me lever de bonne heure demain matin. La prochaine fois j'écrirai à loisir et je tâcherai de vous envoyer quelque chose d'un peu moins incorrect. Les soirées Mestre ont-elles recommencé? Une chanteuse de moins dans Mazille. — Pauvre Boutereau! — Je trouve qu'on ne se marie pas assez là-bas. L'année dernière il y avait du nouveau tous les quinze jours, cette année il n'y a presque rien.

Adieu, mes bons parents, mes bonnes tantes. Je vous envoie une grande quantité d'amitiés, de respects et de salutations, que je vous prie de distribuer à votre choix à tous les amis et connaissances. Je vous signalerai en particulier les dames Gaussen, Méloé, M. Grimard quand vous le verrez, quoique je croie en avoir parlé à Oscar. N'oubliez pas Marguerite. Remerciez M. Croix des amitiés qu'il me fait faire.

Adieu encore. Je vous embrasse tous, y compris Le Montet. Dieu merci, ma tante Joséphine va enfin mieux.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Merci, bonne maman, de l'étrenne que tu me proposes, il est cependant probable que je n'en profiterai pas; tu sais, et tu me l'as même dit toi-même, que je ne suis pas envieux de posséder les choses que je vois; il ne m'est donc jamais venu à l'idée, en passant devant un étalage, d'acheter les objets que je voyais en vente. Je me contente du nécessaire. Les leçons de musique et le bois que j'ai acheté ce matin, voilà mes étrennes. Moi, pauvre diable, toutes les étrennes que je puis vous faire consistent dans des détails sur ma position. En voilà donc.

Ma chère tante, ma chambre est au second étage, sans entresol. J'ai un poêle en fonte qu'on m'a fait mettre il y a trois jours. Je n'ai pas encore fait de feu, pour deux raisons principales : la première, parce qu'il ne fait pas froid; la seconde, surtout parce que je n'avais pas de bois. J'ai voulu prendre de la houille, cela n'a pas réussi, il faut trop longtemps pour l'allumer. Nous mangeons, les maîtres ensemble, à la même table, séparés des élèves, mais dans la même chambre et au même ordinaire qu'eux. Je dîne avec deux maîtres seulement dans un petit réfectoire supplémentaire où nous n'avons que dix élèves, et où nous pouvons causer tout à notre aise. Vous me demandez si la nourriture est toujours aussi bonne. Non, pas entièrement, ce qui s'explique du reste par la saison. Elle est pourtant encore passable. Je fréquente peu les maîtres d'étude mes collègues, il n'y en a aucun qui me convienne. Je les laisse donc. Le climat de Paris ne me maigrit pas; je crois qu'il ne m'engraisse pas non plus, quoique M^me^ Cadars m'ait trouvé un peu engraissé. J'apprends par la dernière lettre de maman que ma tante Trigante et Alphonse sont arrivés à Sainte-Foy. J'avais l'intention d'écrire à ma tante à La Roche, mais puisqu'elle est avec vous et que cette lettre, par la même occasion, pourra me

rappeler à elle, je remets ce plaisir à la semaine prochaine. Je ne vous demande pas où en est Alphonse. il m'a promis de m'écrire quand il y aurait quelque chose de nouveau, et je n'ai rien reçu encore. S'il en reste toujours au même point, ce n'est cependant pas une raison de garder avec moi le silence éternellement.

Encore une persécution pour cette visite à M. Marjolin. Voulez-vous que je vous le dise, à condition que cela ne reviendra pas à Mme Dascols? Il ne m'a pas reçu de manière à m'engager à revenir, quoiqu'il m'ait dit d'aller le voir deux jours après. Il s'est beaucoup plus. que dis-je! infiniment plus occupé de son petit chien que de moi. L'humilité est une excellente chose, mais je n'en suis pas encore là, me croire moins qu'un petit chien quelque gentil qu'il soit. — Et puis, à quoi bon cette connaissance avec M. Marjolin? Est-ce pour mes examens? Dieu merci, j'espère n'avoir pas besoin de protecteurs. Est-ce pour me former à l'usage du monde? Admettant qu'ils m'invitassent à leurs réceptions du jeudi soir, je ne pourrais pas m'y rendre, vous savez pourquoi, et quant aux visites que je pourrais leur faire, M. Marjolin n'est chez lui qu'à onze heures du matin, heure des cours, et à huit heures du soir, heure du souper. Je ne me soucie pas de manquer ni à l'un ni à l'autre. Au reste, j'attends votre réponse; peut-être vos arguments réussiront-ils à me convaincre. Edmond d'ailleurs est encore là pour deux mois. J'ai tout le temps.

En revanche, Mme Subervie m'a parfaitement reçu. J'ai été entièrement surpris en arrivant chez elle. Je demande au domestique si M. Subervie n'est pas chez lui. — Monsieur Broca, n'est-ce pas? Jugez si j'ai été surpris de m'entendre nommer par un être qui ne m'a jamais vu. Quand je suis parti Mme Subervie m'a dit: Au plaisir de vous revoir et souvent. M. Georges, que je n'appellerai

plus de ce nom, m'a offert des os pour étudier l'anatomie.

Tu me parles sans cesse, ma chère maman, de lire mes lettres à tout le monde. D'abord, ma pauvre prose ne le mérite pas, ensuite cela finira par ennuyer les amis. Te souviens-tu comme Mme Drilhollhe t'ennuyait quand elle te détaillait ce qui était (ou ce qui peut-être n'était pas) dans les lettres de son fils? A propos, Pitre est-il passé à Sainte-Foy? Est-il toujours un prodige d'addition et Élie est-il toujours un aigle de science?

Maman me demande un compliment pour Aline; il trouvera sa place plus bas. S'il ne vous convient pas, ce qui est probable, déchirez ou brûlez-le.

Je sue déjà à l'avance quand je pense aux cartes qu'il me faudra aller remettre le jour du nouvel an. J'en ai à tous les coins de Paris et j'ai bien envie d'en laisser de côté quelques-unes. Le chef de la maison des Missions, M. Pédezert, demeure à deux lieues de moi, hors des barrières de Paris. Supposez que de Sainte-Foy vous alliez rendre une visite de nouvel an à M. Fougniet à Gensac, puis à M. Bizet à Lamothe, qu'en revenant vous alliez poser une carte chez M. Dupuy à Gilet, et vous aurez à peu près, sauf la boue et la cohue, l'image de la trotte que j'aurai à faire.

Adieu, je termine ma lettre parce que le temps me manque, et que je tiens à la faire partir ce soir. Je vous embrasse tous, papa, maman, mes tantes, mon oncle, mes cousins et cousines. J'espère qu'à l'occasion du nouvel an Fanny me permettra de lui donner ce nom. Je le fais en idée en attendant le plaisir de le faire en réalité.

Tout à vous, votre fils, neveu, etc., dévoué,

P. Broca.

P.-S. — Belle Aline, recevez les sincères félicitations d'un moutard qui ose se dire votre ami. Dans l'année qui s'ouvre, vous allez changer l'insouciance de la jeune fille pour les devoirs d'épouse et de mère. Hélas ! que de cœurs, belle Aline, vous allez briser, pour un seul que vous rendrez heureux ! Que reste-t-il aux pauvres soupirants, depuis ce malheureux professeur d'histoire jusqu'à ce rouge Anglais dont vous aviez captivé le cœur ? que vont-ils devenir ? Dans leur misère et leur désespoir, ils sont capables de se marier.

Paris, 9 janvier 1842.

Ma chère maman,

Afin de ne pas ennuyer mon oncle de certains détails, je mets dans ma lettre pour lui un billet pour toi. Je croyais vous avoir parlé dans une lettre précédente de mon festin aux truffes chez M. Cadars, c'est pourquoi je ne vous en ai rien dit dans la dernière ; mais, puisque je m'étais trompé, je vous dis que le chapon, les truffes et les grattons ont été trouvés délicieux. Nous mangeâmes le chapon quatre jours après l'arrivée de M. Cadars, il y a juste un mois aujourd'hui. Nous avions pour collaborateurs de notre repas, une certaine dame Maillet, dont je vous ai peut-être parlé, et son fils. La nécessité d'être rentré à huit heures me força à quitter la place avant la fin, mais nous avions déjà fait les funérailles du chapon, et c'était l'important. Les grattons étaient aussi délicieux, je les ai partagés avec Jules. Mais comme ils avaient attendu quelque temps, soit en route, soit chez M. Cadars, le troisième jour, quand je voulu les manger, je les trouvai gâtés. Jugez de mon désappointement. Enfin les 100 francs,

dont tu me demande des nouvelles, sont arrivés sains et saufs. Il fait bien froid et je suis en balance, j'ai envie d'acheter une roulière toute faite ; c'est une affaire de 60 à 70 francs. Quand je vais faire des visites, je n'ai sur le dos qu'une redingote de drap léger et je grelotte. Qu'en pensez-vous ? J'ai bien couru le jour de l'an pour aller remettre toutes mes cartes. Hélas ! ce n'est pas fini. Il faut à présent aller faire des visites. La stupide invention que les visites ! J'aimerais à voir deux ou trois familles, dans lesquelles j'irais, et pas d'autres.

Toujours M. Marjolin qui reparaît sur le tapis. Mais je vous ai dit plusieurs fois et je vous répète que *M. Marjolin n'est chez lui qu'à onze heures du matin et huit heures du soir*, heures auxquelles je suis occupé, soit aux cours, soit à mon dortoir. Pourquoi tenez-vous tant à ce que je fasse des connaissances ? En vérité, je me creuse la tête et je ne comprends pas quel avantage j'en retirerais. J'ai été invité à dîner jeudi soir chez M. Audebez. Nous avons mangé un *gâteau des rois* dans lequel il y avait une fève. Il n'y avait que la famille Audebez, un ami du fils et moi. Le fils avant-dernier de M. Audebez, nommé, je crois, Eugène, doit aller très probablement à Sainte-Foy le printemps prochain pour faire sa cinquième au collège. J'espère que vous lui rendrez les politesses que me fait son père. Adieu, je vous embrasse tous, j'en ai d'ailleurs chargé mon oncle. Remets la lettre d'Oscar.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Papa, j'ai pris ma carte d'entrée au pavillon de dissection. J'irai voir tous les jours, ou du moins toutes les fois que je pourrai, disséquer deux maîtres, mes amis, l'un de seconde, l'autre de troisième année.

Paris, 21 janvier 1842. Vendredi.

Mon cher papa,

J'aurais répondu depuis avant-hier à la lettre du jeudi 12 janvier, si je n'avais pas voulu te rendre compte du dîner auquel j'étais invité pour hier chez le général Subervie. J'étais un peu gêné en commençant, mais il a été si affable et si bon qu'il m'a mis à mon aise tout de suite. Ils m'ont engagé à revenir les voir le plus souvent possible. Je crois t'avoir déjà dit que M. Georges m'a envoyé ses os. J'étudie actuellement le crâne. Je ne trouve pas l'ostéologie très amusante. Outre le nom de l'étude, elle offre le désavantage de s'oublier très vite. Du reste, il faut en passer par là. C'est un des agréments, ou plutôt un désagrément du métier.

Je n'ai pas encore acheté de manteau parce que je n'ai pas encore vu M^me^ Cadars la semaine dernière, mais je n'ai pas souffert en l'attendant, parce que le froid a beaucoup diminué. Remerciez l'excellente tante Magdeleine de l'intention qu'elle avait relativement au susdit manteau. Si maman ne m'en avait pas parlé, je n'en aurais rien appris, parce qu'il n'y en avait pas un mot dans toute la lettre d'Alphonse.

Maman me dit avoir invité les Monod à manger une dinde. Cela ennuiera probablement M. Monod père, il se croira obligé de m'inviter, et peut-être ne se souciera-t-il pas d'avoir pour convive M. le pion. Au reste, cela m'est égal, je n'ai pas attendu la recommandation de maman pour aller voir M. Audebez sur son dîner. Enfin, je suis allé chez le cousin Baraton qui, cette fois-ci, ne nous a plus parlé de la famille Verguiol, et qui est réellement aimable quand il

veut. Il m'a plusieurs fois invité à dîner. Après avoir esquivé deux invitations, je ne puis pas refuser la troisième sous peine d'être plus que malhonnête. Comme il ne sait pas les jours où je suis libre, je dois m'inviter moi-même par un mot d'écrit. Je dois aux dames Gaussen une lettre que je leur enverrai par la poste, il me semble que cela vaudra mieux que de l'envoyer dans une des vôtres. Je t'avoue que cette lettre m'embarrasse un peu, car, quand je les aurai remerciées de l'intérêt qu'elles veulent bien prendre à moi et que je leur aurai dit un mot de M. Monod et de M. Audebez, je ne sais vraiment pas ce que je pourrai ajouter. Comment dois-je les appeler dans cette lettre? Mes chères cousines, tout simplement, ou bien mesdames et chères cousines?

Ma tâche croît toujours. C'est sans cesse qu'on me déterre quelque travail nouveau qui me hache mon temps et me cloue plus que jamais. M. Guérard, je m'en aperçois maintenant, n'a été bon et prévenant pendant les quinze premiers jours que par calcul. J'étais triste, il voyait que je n'étais pas habitué à Sainte-Barbe, il craignait mon départ et m'amadouait. Aussi étais-je transporté de reconnaissance pour lui. Quand je vous dis qu'il craignait mon départ, il n'y a pas la moindre présomption, d'abord parce que je fais mon travail ni mieux ni plus mal qu'un autre. Je n'ai pas éprouvé la moindre difficulté du côté des élèves, malgré mon peu de barbe, ensuite parce que c'est un grand remuement quand un maître change; il faut un bon mois avant qu'il connaisse les habitudes du collège et les noms des élèves; puis on risque que ce nouveau maître ne réussisse pas, ce qui arrive très souvent. Enfin, il n'est pas du tout facile de trouver, sans appointements, un homme en état d'aider dans leurs travaux les élèves jusqu'en quatrième. Et la preuve, c'est qu'il leur a fallu

dix-sept jours avant d'en avoir trouvé un cette fois. La mode de ne pas payer les suppléants n'est que de cette année ; l'année dernière ils avaient 400 francs. M. Guérard donc me ménageait d'abord, mais, ensuite, ayant fait réflexion que je resterais quoi qu'il en fût, puisqu'Élie lui avait même proposé de payer pension pour moi, il s'est mis à me traiter comme un manche à balai. Voilà plusieurs faits que je vais vous exposer.

1° Il y a un suppléant nommé Archen, qui a affaire aux enfants de huitième, qui est moins occupé que moi et qui a 400 francs parce qu'il date de l'an dernier. Quoique cela soit tant soit peu injuste, je ne m'en plains pas ; ils ont le droit de faire la charité à qui leur plaît. Mais voilà quelque chose de plus extraordinaire. Quand notre suppléant nous quitta, M. Guérard *pria* Archen de prendre la besogne en *discontinuant* la sienne, et *m'ordonna* de faire en entier la besogne d'Archen plus la mienne, remarquez bien que le maître qu'Archen remplaçait était comme moi sans appointements. Comme un idiot, je n'ai rien répliqué. Et cependant un pareil état de choses a duré dix-sept jours. M. Guérard en a conclu sans doute que je me laisserais mener comme bon lui semblerait.

2° Une circulaire, dont je n'ai pas eu connaissance, a défendu aux suppléants de remplacer personne sans l'autorisation de M. Guérard. L'autre jour, n'étant prévenu de rien, je remplaçai pendant vingt minutes le maître d'étude des sixièmes. M. Guérard l'apprit et m'écrivit le billet suivant que je transcris mot pour mot en soulignant ce qui est souligné : « Je défends *formellement* à M. Broca de remplacer personne sans MA permission. » Quoique les expressions soient dignes de la politesse d'un Hottentot plutôt que de celle d'un Français, je ne répondis rien.

3° C'est moi qui écris chaque semaine les témoignages

de satisfaction donnés à chaque élève. Le sous-préfet des études me donne une liste des noms et je fais un témoignage pour chaque nom. Samedi dernier il y avait des erreurs sur la liste qu'on me donna et les erreurs se reproduisirent par conséquent sur mes témoignages. M. Guérard m'écrivit là-dessus un billet fort malhonnête, trop long pour que je le transcrive. Par bonheur, j'avais gardé la liste de la veille signée par lui et que je lui envoyai comme preuve irrécusable en le priant de vérifier par lui-même si les erreurs venaient de moi, et il fut obligé le lendemain de m'avouer que je n'en étais pas coupable. Si alors je lui avais écrit d'y regarder à deux fois avant de me faire, à l'avenir, des reproches aussi secs que ceux qu'il m'avait faits la veille, j'aurais été tout à fait dans mon droit, mais je n'en fis rien. Oh! pour le coup, pensa-t-il, voilà un enfant qui se laissera conduire comme je voudrai, menons-le donc tambour battant. L'occasion n'a pas tardé à se présenter.

4° Depuis que j'ai un poêle, le maître du dortoir qui touche le mien et qui n'a pas de cheminée (ce qui est naturel puisqu'il passe toute sa journée dans les études), ce maître, dis-je, est venu deux fois se chauffer le soir quand ses élèves ont été endormis. Il avait tort de quitter son dortoir, mais cela ne me regardait pas, puisque je suis chargé de surveiller les élèves et non les maîtres. Le second soir M. Guérard fit une ronde et s'en aperçut. Quand il y aurait eu de ma faute là dedans, je méritais tout au plus une observation, puisque c'était la première fois que pareille chose avait lieu. Mais il est manifeste que je n'avais aucun tort; cependant, M. Guérard n'osait pas faire de reproches à mon voisin qui est protégé du directeur et qui l'aurait envoyé promener; il m'écrivit donc mot pour mot ainsi qu'il suit : « Monsieur Broca, j'ai fait mettre un poêle dans

votre dortoir, depuis lors vous en avez fait un lieu de rendez-vous; si cela se renouvelle, *je ferai ôter votre poêle*. Signé : Guérard. » Cette fois-ci, je fus poussé à bout et je lui répondis encore plus malhonnêtement. « Monsieur, je ne vois pas pourquoi vous me choisissez pour me faire vos reproches et vos menaces. Si l'administration ne veut pas que les maîtres quittent leurs dortoirs, qu'elle le leur défende; pour moi, n'ayant jamais mis mes amis à la porte, *je déclare* que je ne commencerai pas aujourd'hui. Signé : Broca. » Depuis lors, M. Guérard me tire son chapeau quand il me rencontre, quand il m'écrit il me prie d'avoir la bonté de..., etc., et je suis parfaitement content de ce que j'ai fait. Pris seul, je suis un enfant et ils ne me doivent aucune politesse, aucun respect humain; mais, puisqu'ils m'ont donné un emploi chez eux, je suis homme, et comme tel, ils doivent user de ménagement à mon égard. Je me suis bien gardé de faire aucune plainte à Élie; il aurait pu croire que je me plaignais de lui, et Dieu sait pourtant si c'est là mon intention. Au contraire. Je suis plus que jamais pénétré de ses bontés pour moi. Mais je suis certain que s'il avait eu connaissance de la mauvaise foi avec laquelle seraient exécutées les belles promesses qu'on me faisait, il m'eût adressé partout ailleurs. Quant à moi, je ne garantis pas que ma patience dure encore longtemps; si M. Guérard s'avise de me jouer encore un tour semblable, je ne sais pas trop ce que je lui dirai. Vous me donnerez sans doute un conseil plus pratique. Je l'attends avec impatience. Les élèves de l'école préparatoire se sont révoltés à l'arrivée d'un nouveau maître. Ils se sont barricadés dans leur étude et on en a chassé trois. Non contents de cela ils sont sortis le lendemain dimanche, sont allés au Palais-Royal où ils se sont soûlés, et sont rentrés seulement le lendemain soir. Six

autres ont été chassés. Les élèves du grand collège ont voulu leur répondre, on en a chassé trois, et tout est rentré dans l'ordre. A l'école préparatoire, les neuf chassés payaient chacun 1,600 francs, et ceux du grand collège payaient 1,200 francs, ce qui fait 10,000 francs de moins à la caisse. Il faut que la maison ait le dos fort pour supporter facilement un pareil déficit.

Adieu, mon cher papa, je te demande pardon de l'ennui que t'ont sans doute causé mes jérémiades. Mais maman m'a tellement recommandé de ne vous cacher rien, qu'après avoir hésité plusieurs fois, je me suis enfin décidé aujourd'hui.

Adieu, embrasse tout le monde pour moi.

Ton fils dévoué,

P. B.

P.-S. — Tu as l'air de croire que Doumergue a été relâché le lendemain de son escapade. Bien loin de là. Il a été conduit à Sainte-Pélagie, où il est encore et d'où il ne semble pas devoir sortir de suite.

J'ai mis une lettre pour ma tante de La Roche avec celle-ci, faites-la-lui parvenir, je vous prie.

Sainte-Barbe, 31 janvier 42.

Ma chère maman,

Je ne te laisserai pas plus longtemps dans l'anxiété sur mon compte; certainement les affaires que j'ai eues avec les supérieurs ne m'ont pas fait plaisir, mais je suis loin d'avoir été aussi malheureux que tu sembles le croire. Depuis que j'ai pris le parti de faire ma besogne en égoïste

sans m'occuper des autres et sans m'inquiéter de rien, je me trouve beaucoup mieux sous tous les rapports Aussi, suis-je encore décidé à ne pas devenir humble et prévenant pour les administrateurs. Pourquoi serais-je humble avec eux? Je me pique d'avoir autant de bon sens et beaucoup plus de savoir que quelques-uns d'entre eux, qui sont d'une ignorance crasse. Et pourquoi serais-je prévenant? Ils prennent mon zèle pour de la servilité et ne m'en savent aucun gré.

Quant aux injustices qu'on m'a faites, je les digère facilement, quand je vois que tout ici, à Sainte-Barbe, n'est qu'injustice. Les élèves sont divisés en deux grands groupes : les fils des membres de l'association barbiste et ceux qui ne le sont pas. Toute la protection est pour les premiers, toutes les punitions sont pour les autres. Il n'y a pas d'exemple de fils de barbiste chassé; ceux qui le sont rentrent huit jours après. Un fils de barbiste, privé de sortie, force sa consigne et on se contente de la lui porter pour la sortie suivante; un autre fera la même chose, il sera chassé, etc. Je suis donc tout disposé à recevoir des injustices, et à voir payer des camarades moins occupés que moi ; mais pour aller faire des courbettes et des prévenances à des gens que je n'estime pas, c'est ce que je ne ferai jamais tant que je ne serai pas hypocrite.

En province, quand on fonde un établissement pour l'instruction de la jeunesse, c'est autant pour le bien qu'il pourra faire que pour l'argent que l'on espère gagner. Ici ce n'est pas cela. C'est une simple spéculation; au lieu de mettre des fonds chez un banquier, on achète un local; au lieu de se faire restaurateur, on se fait maître de pension. On ne met pas sur son enseigne : Ici on donne à boire et à manger, on loge à pied et à cheval, mais on met : Institution modèle de jeunes gens. On ne met pas : Grande écurie

et vaste remise, mais bien : Grande cour et vaste salle de récréation, etc., etc. Aussi Dieu sait comme les pauvres enfants profitent. Certainement, sur le grand nombre, les premiers sont plus forts que les forts de Sainte-Foy, par exemple, mais ceux-là sont bien rares; il y en a deux ou trois dans une classe de trente, et les autres sont d'une faiblesse étonnante. Encore ceux qui sont forts ont-ils doublé et même triplé leur classe. Ici c'est une industrie ignorée ailleurs que celle de doubler des classes. Quand un élève a des dispositions et que ses parents sont pauvres, on leur dit : Faites perdre un an ou deux à votre fils, il va doubler sa classe et nous ne vous ferons rien payer; s'il obtient un prix au grand concours, il sera ici gratis pendant toute l'année, sinon il triplera jusqu'à ce qu'il ait obtenu un succès. Chez nous, quand on voit les questions proposées au grand concours, on se demande comment les élèves peuvent être assez forts, et on se figure qu'à Paris tout le monde est savant. Eh ! non, les cinq sixièmes des élèves sont ignorants, très ignorants. Assez parlé de Sainte-Barbe et de Paris; parlons de moi et de Sainte-Foy. Je reçois des invitations de tous les côtés. Mme Cadars m'a encore invité à dîner avec Besse après-demain; le cousin Baraton, M. Beigbeder, Mme Subervie, et probablement avant longtemps M. Monod, me font l'honneur de m'engager. Excepté M. Audebez et M. Cadars chez lesquels je vais sans façon, j'aimerais presque autant que les autres me laissassent tranquilles cette année. (A Paris, on dîne à six heures et même à six heures et demie chez le général.) Il me faut demi-heure pour me rendre chez moi, en voiture; je suis donc obligé de partir à sept heures et demie; on n'a quelquefois pas fini de dîner et il est malhonnête et surtout ennuyeux de partir avant la fin du dîner, quelle que soit d'ailleurs la cause que l'on allègue.

J'ai vu M. Monod à la chapelle protestante, dimanche dernier. Il m'a parlé de l'invitation que vous avez faite à ses fils, du plaisir qu'ils ont trouvé chez vous et de la reconnaissance qu'il vous en a. C'est ce qui m'a fait penser qu'il avait l'intention de me convier une fois. Je désire presque m'être trompé.

Samedi dernier, jour de la Saint-Charlemagne, le patron des collèges de Paris, nous avons eu un congé extraordinaire. Je devrais dire : ils ont eu, car pour moi j'ai été cloué. Comme j'avais un cours ce jour-là, j'ai demandé à être remplacé pour deux heures, ce que j'ai obtenu non sans difficulté. On a eu l'air de m'accorder comme une faveur particulière ce qui était l'une des principales conditions qu'on m'a faites en entrant, savoir que je pourrais sans aucun empêchement suivre mes cours de médecine.

Quel dommage que tous ces mariages que tu m'annonces ne soient que des on-dit ! Cela ferait sept et même huit pour les nouveaux dans la ville de Sainte-Foy (Gironde); il y a longtemps que pareille chose ne s'est vue. Pourvu qu'il en reste pour le Dr Paul Broca, c'est tout ce que je demande. Heureusement que d'ici là celles auxquelles on ne pense pas auront le temps de pousser.

Si vous avez gardé les barbouillages que je vous écrivais il y a trois mois et si vous les comparez avec ceux que je vous envoie maintenant, vous trouverez sans doute une grande différence, non pas dans l'écriture ni dans le style qui ne valent pas mieux l'un que l'autre, mais dans la manière de voir qui a bien changé depuis lors. Si le métier de pion est un peu dur, il a du moins l'agrément de procurer vite un peu d'expérience. Il y a bien des choses que je n'aurais jamais sues si je n'avais passé par là.

J'ai trouvé ici un Anglais qui couche dans mon dortoir, et je fais tant bien que mal la conversation avec lui. J'ai

bien oublié mon pauvre anglais, cependant j'ai été étonné de ne pas en avoir perdu davantage. En outre, je le reprends très facilement. J'oubliais presque l'essentiel. J'ai acheté un manteau, qui, j'ai bien peur, ne sera que de la moutarde après dîner. Il est bien doublé de flanelle bien épaisse. Le drap n'est ni gros ni fin, comme celui de papa, et le col est en velours. Quoique on l'appelle manteau ici, c'est simplement une roulière, car il n'y a pas de double col. Le manteau avait l'air très neuf, et je croyais avoir fait une affaire d'or. Cependant, le lendemain, au grand jour, j'ai découvert une tache presque enlevée à la doublure, preuve que le manteau a été porté. De façon que je me trouve le dindon de la farce. Ce qui me console c'est qu'à Paris je ne suis pas le seul volé; on peut dire hardiment que la moitié de Paris vole l'autre moitié.

Cependant Mme Cadars me dit que mon manteau vaut bien le prix que j'y ai mis, savoir 50 francs. Et comme il n'est pas fait avec de la drogue, je pourrai très bien m'en servir pendant que je serai étudiant. Mon gilet de soie étant déchiré, j'ai été obligé d'en acheter un autre; il en est de même de mon pantalon de tous les jours et de mes vieilles bottes. Tout cela avec mon inscription et les deux mois de leçons de musique qu'il a fallu payer, m'a fait une furieuse dépense pour ce mois. J'ai employé environ 220 francs dans l'espace de trente jours. Adieu, chère maman, embrasse pour moi toute la famille : papa, les tantes, mon oncle, Fanny. Présente à qui de droit mes respectueuses civilités.

Ton fils dévoué,
P. B.

P.-S. — Je suis allé hier dimanche chez M. Subervie; je n'ai trouvé ni sa femme ni son fils. Il était tout seul et me reçut parfaitement. Je soutins, pendant demi-heure,

une conversation sur les vins de Sainte-Foy. Agréable m'a été d'avoir fait vendange jadis. A quelque chose malheur est bon.

Dis à MM. Croy et Erpin que je suis bien sensible à leurs témoignages d'intérêt, présente-leur mes respects. Je m'en remets à toi pour les autres que je n'ai ni le temps ni la place d'énumérer. Je te recommande pourtant Marguerite dont je n'ai parlé il y a longtemps.

Vous ne m'avez encore rien dit de la nouvelle maison. Comment vous y trouvez-vous? Voici le mois de février. Les tantes ont-elles pris possession de la leur? Comment vous êtes-vous arrangés pour le jardin? Dans quel état avez-vous mis mon futur cabinet de physique, laboratoire, observatoire, etc.? Vous ne me parlez de rien de tout cela; quoiqu'il m'ennuyât de faire bâtir la maison, je m'y intéressé cependant. Remets, je te prie, le mot ci-joint aux dames Gaussen. Adieu encore.

1er février.

Je me suis fait, ce matin, couper les cheveux; chère tante Magdeleine, si tu les voyais tu ne pourrais leur refuser ton assentiment; mes oreilles sont parfaitement à découvert, et je suis tout à fait tondu sur le derrière de la tête. J'avoue pourtant que sous cette nouvelle décoration je suis laid à faire peur.

Sainte-Barbe, 12 février 42.

Mon cher papa,

Pour suivre la recommandation de maman, je réponds aujourd'hui malgré le peu de temps qui me reste. Je ne pourrai pas vous dire tout peut-être, mais c'est égal. Je

ne vous parlerai plus de mon cher Sainte-Barbe, car à présent tout est arrangé et j'y suis réellement bien. D'ailleurs, depuis que les jours sont devenus plus longs, je suis dispensé de surveiller une récréation de quatre heures et demie à cinq heures du soir, et grâce à ma dernière impertinence on n'a osé rien m'imposer en échange de cela. Tout est donc pour le mieux. Avant de passer à autre chose, je dirai seulement à maman, en réponse à une de ses questions, que je n'ai affaire qu'à trois supérieurs : l'un bête, l'inspecteur; l'autre avec qui je suis réconcilié, le préfet des études; l'autre très bon, le directeur. Je vous ai peut-être dit que depuis le commencement de février, j'ai encore été invité chez M. Audebez avec Besse; c'est la seconde fois qu'il m'engage; j'espère que vous ne négligerez pas son fils lorsqu'il sera au collège. Voilà mon carnaval passé. Nous avons eu quatre jours de liberté, de dimanche à jeudi. Je suis allé au spectacle dimanche et lundi, et j'ai mangé mardi un dinde truffé chez Mme Cadars, lequel dinde arrivait de Gaillac avec dix-sept livres de truffes dans le ventre. Nous dînâmes avec un M. Raynaud, professeur au collège Saint-Louis, qui avait eu la bonté de m'y chercher de l'occupation. Mais la grande nouvelle à t'apprendre, cher papa, la nouvelle qui, j'espère, te fera plaisir, la nouvelle qui fera peut-être vomir les autres, c'est que je dissèque tous les jours à l'école pratique. J'ai acheté 10 francs une boîte de scalpels. Je m'enveloppe d'une grande blouse bleue, et je le dispute aux plus arsouilles de la Faculté. Il n'y a qu'une chose à laquelle je n'ai pas encore pu m'habituer, c'est de manger en sortant de là sans me laver les mains. J'espère cependant que je ne deviendrai jamais assez sale pour cela.

J'ai emballé hier Edmond pour le Havre. Il m'avait mené le matin, avec les fils de M. Marjolin, voir la manu-

facture de tabac à la vapeur qui est vraiment admirable. M. René m'a renouvelé ses offres de service. Edmond lui a dit que si je n'allais pas voir son père, c'est parce que je ne puis pas à cause du temps; mais j'irai le voir, lui, quelquefois. Il m'est arrivé chez le cousin Baraton quelque chose de très drôle. Il m'avait dit de lui écrire le jour où j'irais dîner chez lui. Je lui écrivis donc, mercredi soir, que j'irais dîner chez lui le jeudi. Le jeudi je me rends et je suis fort étonné de ne pas le trouver chez lui. Je le rencontrai ensuite à la porte et nous nous expliquâmes. Il était sorti le matin à sept heures et demie parce que sa femme est en Picardie, il avait déjeuné et dîné en ville, et comme ma lettre n'était arrivée qu'à neuf heures, il n'avait pu me prévenir ni être prévenu de rien. Moi qui m'attendais à bien dîner, je fus passablement attrapé. Je ne dissèque pas comme un boucher sans savoir ce que je fais. Je porte avec moi mon Boyer sur le cadavre, et j'ai soin avant de partir d'étudier les os qui avoisinent la partie que j'ai à préparer. J'ai pris le cadavre de concert avec cinq autres pions qui sont en seconde, troisième et même quatrième année. Adieu, j'embrasse tout le monde. Pardon si j'ai barbouillé. Les familles Cadars et Audebez me chargent d'amitiés pour vous.

Tout à vous,

Paul.

Le mariage de Méloé est-il public, ou est-ce reçu seulement dans la famille? puis-je en parler? Faites-lui mes sincères compliments et embrassez-la pour moi.

Paris, dimanche 20 février 42.

La triste nouvelle que tu m'apprends, chère maman, me cause une vive douleur. Tu m'as laissé dans une incertitude tout aussi cruelle que pouvait l'être la certitude du malheur. Chaque jour j'attends inutilement une nouvelle lettre qui confirme ou démente ce que je crains tant. Cela me donne une lueur d'espoir. Sans doute, que si la pauvre Gaussente était morte vous me l'auriez mandé au plus vite. D'un autre côté, je crains que son agonie et ses souffrances ne se prolongent. Pauvre Gaussente, ou plutôt pauvre Thérèse! qui m'aurait dit quand je quittai ces bonnes parentes, au mois d'octobre, qu'il y en avait une que je ne devais plus revoir! Je profite d'une occasion que M. Monod a eu l'obligeance de m'offrir. Je l'ai vu encore ce matin à la chapelle protestante et il m'a proposé de vous écrire. J'ai accepté, quoique Mme D... m'ait offert une occasion continuelle. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. La vie que je mène est régulière et monotone, vous le savez. Je me lève, je déjeune, je vais aux cours, je vais disséquer et je rédige dans ma chambre ce que j'ai entendu aux cours. Je passe chez Poyen trois fois par semaine en allant à l'École de médecine, je vais chez M. Cadars tous les huit jours, chez le général tous les quinze jours, chez M. Audebez toutes les trois semaines, chez M. Monod tous les mois environ. Voilà comment je vis. Il est donc fort rare qu'il m'arrive quelque chose de nouveau.

Dis à papa que je suis au Jardin des plantes un nouveau cours qui vient de s'ouvrir, c'est la chimie organique par Gay-Lussac. Quoique je doive la faire cet été avec Dumas.

je préfère la faire d'avance, car je ne l'ai jamais vue et je la saurai mieux en la faisant deux fois.

J'ai l'intention d'aller un de ces jours à la Sorbonne voir passer les examens de bachelier ès sciences physiques, s'il est vrai, comme dit Marchand, que les examinateurs soient excessivement difficiles, au point de n'en recevoir qu'un sur douze; peut-être ferai-je bien de me préparer déjà depuis à présent et de passer à Pâques au risque d'être refusé, parce que j'aurais encore la ressource de me présenter à la fin de l'année une nouvelle fois. De cette manière je ne courrais pas le risque de perdre trois mois à ma cinquième inscription. Au reste, je me déciderai quand j'aurai vu passer ces examens. J'ai vu un jeune homme de l'école préparatoire qui est parent de la famille Pressensé; il m'a annoncé une invitation à dîner pour je ne sais quand.

D'après ce que m'a dit Émile Pellis, il paraît que c'est une maison à grande cérémonie. J'y serai bien mal à mon aise. Je ne sais pas si l'étiquette permet d'aller chez ces gens-là en redingote; quant à moi, je serais bien embarrassé d'y aller autrement, et pour cause, car mon habit noir est à peine portable tous les jours, à cause de sa coupe antique.

Tu me parais, chère maman, craindre qu'il ne me soit arrivé quelque désagrément avec les élèves; rassure-toi de ce côté-là. Loin de me laisser mener par cette engeance, je la mène tambour battant, même les fils des barbistes, et je suis aimé de la plupart d'entre eux. Quant à mon accent, ils ne s'en moquent pas, d'abord parce que nous sommes six maîtres gascons, et ensuite, parce que je suis le moins gascon de ces Gascons.

J'espère que quand vous recevrez cette lettre, j'aurai déjà une lettre de vous. Dans le cas contraire, faites-moi

l'amitié de me répondre tout de suite, vous savez pourquoi. Adieu, je vous embrasse de cœur.

P. Broca.

Quand me parlerez-vous de Fanny et de Méloé? Mets, je te prie, la lettre de Goy à la poste.

Paris, 2 mars 1842.

Ma chère tante,

L'occasion se présente bientôt de répondre aux lettres que j'ai reçues hier de Sainte-Foy et j'en profite. Je n'ai pas grand'chose de nouveau à dire, en fait de choses importantes, mais je puis te tranquilliser sur le compte de mes maladies, ma bonne tante. Règle générale : tout étudiant en médecine malade a le droit de se faire soigner *gratis* par les médecins de la Faculté. Ainsi, par exemple, quand Labrunie fut malade, il recevait régulièrement chaque jour une visite qu'il ne payait pas; il est même défendu à ces messieurs de recevoir aucun argent. Si j'étais malade, je me garderais bien de rester à Sainte-Barbe, où on me laisserait seul dans ma case du matin au soir et où je payerais fort cher la misérable visite du médecin de l'institution; mais je me ferais immédiatement transporter dans une chambre de l'hôtel où sont Roudier et Poyen qui me soigneraient bien. Au reste, il faut espérer que je n'en aurai pas besoin et que je continuerai à me porter parfaitement bien.

Je pense, ma chère tante, que tu rendras, ainsi que maman, au fils de M. Audebez l'excellent accueil que j'ai trouvé ici dans sa famille. Au reste, il passera les vacances à Sainte-Foy, et je l'y verrai. Maman me demande s'il n'y

a pas d'emploi au-dessus de maître suppléant. Non, il n'y en a pas, à moins d'être maître d'étude entièrement ou d'être professeur en titre (ce qui est impossible vu le manque de barbe) avec cinq heures d'occupation par jour, 1,200 francs d'appointements sans nourriture ni logement. Je ne réponds pas à son proverbe : *L'occasion fait le larron*, car je pense, ces vacances, m'expliquer plus en détail là-dessus.

On m'offre de vous porter quelques paquets de ma part, mais je n'ai rien à vous envoyer. Je pense qu'il n'en serait pas ainsi si l'occasion venait de Sainte-Foy à Paris.

Dis, je te prie, à papa de m'envoyer, s'il trouve une occasion, le *Traité de zoologie* de M. de Blainville en deux volumes, pourvu qu'il n'en ait pas besoin. Si je n'avais pas été si étourdi, je l'aurais pris à mon départ. Papa ne sait peut-être pas qu'on est très exigent sur la zoologie au premier examen de médecine.

Je ne sais pas quels seront les cours d'été.

Depuis quelques jours vos lettres m'arrivent par je ne sais quelle voie mystérieuse. Si Edmond était ici, je le comprendrais, mais en vérité, je m'y perds.

Adieu, ma très chère tante. Embrasse tous les bons parents pour moi. Je t'embrasse tendrement.

Ton neveu,

Paul Broca.

P.-S. — Je n'ai plus entendu parler des Pressensé. M. Monod m'a invité à dîner; mais, comme il dîne à six heures un quart, je ne puis aller chez lui. Je dînerai la semaine prochaine chey M. Beigbeder.

Sainte-Barbe, 12 mars 1842.

Cher papa,

Malgré le respect que j'aurai toujours pour les conseils que tu me donnes, il m'a été impossible de suivre celui que j'ai reçu de toi par le courrier du mercredi 2 mars. Tu me conseilles de ne me présenter au baccalauréat ès sciences physiques qu'à la fin de l'année; mais je n'étais plus à temps de le faire, car depuis la veille j'étais inscrit sur la liste des candidats; comme les 60 francs touchés par le caissier ne m'auraient été rendus sous aucun prétexte, il m'a été impossible, tu vois bien, d'attendre jusqu'au mois d'août.

On ne fait passer que dix candidats par jour; et les examens n'ont lieu que le jeudi, tous les quinze jours seulement. Or j'arrivai au bureau comme onzième candidat, par conséquent j'étais inscrit pour passer avec la seconde série, c'est-à-dire, le jeudi 24 mars, dont nous sommes encore bien loin. J'avais l'intention de me mettre à étudier la zoologie la semaine prochaine et j'avais raison, car quinze jours me suffisaient amplement pour préparer mon examen là-dessus. Voilà-t-il pas que jeudi dernier, à sept heures du soir, je reçois une lettre de la Sorbonne? Les examens n'avaient pas lieu ce jour-là à cause de l'absence de Lefébure et on les avait renvoyés à aujourd'hui samedi, 12 mars. Il y avait un candidat malade; moi qui étais onzième je me trouvais dixième, par conséquent j'étais invité à passer mon examen le 12 mars, c'est-à-dire aujourd'hui. Juge de mon désappointement. Je ne savais pas un mot de zoologie; et j'avais devant moi, pour me préparer, la nuit de jeudi, la journée et la nuit de vendredi.

Vite je cours emprunter à Poyen son Richard et je me mets à piocher, travaillant toute la nuit et ne dormant que quatre heures; aussi aujourd'hui je suis éreinté, je n'en puis plus, je m'endors même en écrivant. J'ai terminé ma dernière question de zoologie seulement ce matin à deux heures. Je n'aurais pas tenu trois jours de plus à ce manège.

J'oubliais presque de te dire que *je suis reçu*. A présent je suis aussi bachelier que possible et j'aurai mon diplôme de maître ès arts avant un mois. Voilà ce que j'avais à te dire de neuf. Puisqu'il me reste un peu de place et que je n'ai pas autre chose à mettre, je vais te dire, au risque de t'ennuyer, quelques-unes des questions qu'on m'a faites. En physique, on m'a demandé la théorie des lentilles, les vases communiquants, la loi de Mariotte et le principe d'Archimède. En chimie, on m'a demandé la préparation des acides à hydrogène, les caractères des chlorures et l'acide sulfureux. En botanique, l'histoire des syngénèses, et en particulier de l'artichaut et de la violette; en zoologie, on m'a demandé la classification des oiseaux, leur organisation intérieure et l'histoire de la digestion chez l'homme; on ne m'a demandé ni minéralogie ni zoologie, et pour les mathématiques, Lefébure m'a dit des sottises comme à tous ceux qu'il reçoit. Enfin, je suis reçu et c'est ce qu'il faut, il y en a un autre dans le même cas que moi; tous les autres sont coulés à fond et renvoyés à trois mois.

Adieu, cher papa, je t'embrasse, j'embrasse tout le monde.

Ton fils dévoué.

P. Broca.

J'oubliais de te dire que j'ai, par le plus grand hasard du monde, rencontré dans le Palais-Royal, où je vais à peine tous les mois, M. Coste, qui me croyait à Metz et

que je croyais à Bergerac. J'irai le voir lundi, car il m'a donné son adresse. Il me conseille fort de suivre les cours de l'école préparatoire et de me présenter à l'École polytechnique. Mais je n'y pense plus. J'ai changé assez souvent de résolution là-dessus pour garder celle que j'ai maintenant. Avez-vous vu Audebez? Adieu encore.

Orfila fait à présent l'histoire de l'arsenic, il y en a encore pour quinze jours. C'est à mourir de rire.

15 mars 1842.

Encore une lettre, chère maman, et la quatrième depuis trois jours, mais aussi peut-être la plus importante des quatre. Si la lettre du samedi vous a fait plaisir, je doute que celle-ci en fasse autant. Heureusement que M. Cadars vous a déjà prévenus oralement de ce que j'ai à vous dire.

Comme je te l'avais dit, cher papa, je suis allé, aujourd'hui 15 mars, voir l'affiche des cours d'été à l'École de médecine. Ces cours sont entièrement en opposition non seulement avec mes occupations, mais encore avec mes repas de Sainte-Barbe. Voici quels sont ces cours : lundi, mercredi et samedi, cours de physique médicale de dix heures à midi moins un quart. Les mêmes jours, cours de zoologie de midi à une heure. Mardi, jeudi, vendredi, cours de botanique de Richard de dix heures et demie à midi. Cours de chimie de Dumas de une heure et quart à trois heures. En outre, le mardi et le vendredi, cours de minéralogie de midi à une heure. Comment dois-je faire? Le dîner à Sainte-Barbe a lieu de midi à midi et demi. Ma retenue, c'est-à-dire ma seule occupation de

toute la journée, a lieu de midi et demi à une heure et demie, et trois fois par semaine je suis pris de une heure et quart à trois heures, et, en outre, les jours où je n'ai pas cette occupation, je suis pris de midi à une heure. S'il ne s'agissait que de mes occupations, passe, on pourrait les changer et les mettre le matin ou le soir; mais une chose qui ne peut pas se changer, c'est l'heure du dîner. Ainsi je me trouve obligé de faire une des trois choses suivantes : ou prier Messieurs de la Faculté de changer les heures de leurs cours, ou prier Messieurs de l'administration de faire un dîner pour moi seul, ou enfin ne pas suivre les cours.

De ces trois choses que me conseillez-vous? L'idée qui se présentera la première à vous sera peut-être celle-ci : change tes occupations à Sainte-Barbe et va dîner en ville. Vous n'y pensez pas, mes seuls appointements de Sainte-Barbe consistent dans le dîner. Je ne puis donc pas y renoncer. Je suis aussi logé, c'est vrai, mais c'est la chose secondaire, car à coup sûr une chambre de la grandeur de la mienne, dans une rue comme celle où je suis, au second et dans un dortoir (Alphonse vous l'a décrite sans doute), ne se payerait pas plus de 7 à 8 francs par mois, et certes, pour un salaire pareil, il ne vaudrait pas la peine d'être pion.

En définitive, je m'en rapporte à votre sagesse. La mienne ne peut pas sortir de ce mauvais pas. Je ne vois qu'un moyen, un seul, que vous avez sans doute deviné. Comme le temps presse, et que les cours commencent au 1er avril, il faut que j'aie pris un parti d'ici là. J'attends donc courrier par courrier une réponse à cette lettre. Vous la recevrez vendredi et j'attends la vôtre lundi prochain. Si je n'ai pas de réponse alors, je croirai, vous connaissez le proverbe, — qui ne dit mot consent, — je croirai que vous vous en rapportez à moi et j'agirai à ma

guise. Si vous adoptez le dernier moyen que je vous ai donné à entrevoir, ce serait alors ou jamais, chère maman, le moment de parler de moi à Bouny. En vérité, je ne sais plus ce que j'ai mis au commencement de ma lettre. Je n'ai pas le temps de la relire parce qu'il est quatre heures dans deux ou trois minutes, et que, passé ce temps, ma lettre ne partirait plus. Adieu donc, je vous embrasse tous tendrement, en fils et neveu dévoué.

P. Broca.

21 mars 1842. Sainte-Barbe.

Tu vois sans doute maintenant, cher papa, pourquoi je te demandais une réponse immédiate. Je savais d'avance que la première réponse ne contiendrait rien de décisif, et je voulais pouvoir échanger encore une lettre avant le 1er avril. Certainement si j'avais cru que vous dussiez tant vous choquer de la demande d'une réponse courrier par courrier, je vous l'aurais demandée d'une autre manière, et je supposais que vous ne me croyiez pas assez mauvaise tête pour brusquer les affaires à cause d'un jour de retard. Je vous le répète donc, l'unique raison pour laquelle je demandais une prompte réponse est que je voulais recevoir avant le 1er avril une réponse à cette lettre-ci.

En vérité, mon cher papa, j'ai beau lire et relire ta lettre, je n'y trouve pas la solution de la question que je t'ai faite d'une manière, il me semble, assez claire. Dois-je quitter Sainte-Barbe? dois-je abandonner les cours de médecine? En d'autres termes, est-ce pour être pion que j'étudie la médecine ou pour étudier la médecine que je suis pion? Il n'y a pas à balancer. Les deux choses que je

fais sont en contradiction ouverte et patente. Jusqu'à présent, du moins, je n'ai pas trouvé le troisième parti possible. Au lieu de répondre à cette question, tu m'étales mes avantages à Sainte-Barbe, avantages que je connais mieux que personne et que j'apprécie à leur juste valeur. Parmi ces avantages tu ne me parles plus de la sécurité qu'offre Sainte-Barbe pour la jeunesse sans expérience, etc., tu n'en fais plus qu'une question d'argent; va donc d'abord pour l'argent ! nous reviendrons tout à l'heure à la morale.

Il me semble, cher papa, qu'il y a quelques erreurs dans les évaluations approximatives que tu me fais des dépenses nécessaires à un jeune homme en garni. Permets-moi de les rectifier, j'ai déjà pris depuis longtemps mes informations là-dessus. Tu ne mets la chambre qu'à 20 francs, je la mets à 23 ; c'est à mon désavantage. Cela vient de ce que les prix ont sans doute augmenté depuis toi ; il est vrai que dans ce prix se trouvent compris le décrottage et les honoraires du portier. Blanchissage (trois chemises par semaine, un serre-tête, deux mouchoirs, deux paires de bas, total 19 sous), mettons 4 francs par mois et, à cause des pantalons l'été, mettons 5 francs. L'éclairage consiste en une chandelle tous les deux jours, c'est-à-dire quinze chandelles par mois ou 2 fr. 25 par mois. Mettons 2 fr. 50. J'ajouterai, par contre, qu'ici on ne me fournit que six chandelles par mois et que je paye les autres. Enfin, la nourriture consisterait en deux repas ; l'un se paye 40 francs par mois, c'est le dîner. Quant au déjeuner, je le ferais dans ma chambre avec Poyen et Roudier. Ce serait simplement du pain et de la charcuterie, il reviendrait à peu près à 5 sous par jour pour chacun de nous, et serait certes bien meilleur que mon déjeuner au pain sec de Sainte-Barbe. Total des déjeuners par mois : 7 fr. 50. Faisons l'addition.

Chambre au deuxième étage...	23	»
Blanchissage.....	5	»
Éclairage.....	2	50
Dîner.....	40	»
Déjeuner.....	7	50
	78	»

Total : 78 francs par mois, dont il faut retrancher une livre et demie de chandelle que je paye en plus 1 fr. 35, et les honoraires de mon garçon 2 fr. 50, en tout je mets seulement 3 fr. 50, et si tu veux 3 francs, reste 75 francs par mois de plus que ce que je dépense à Sainte-Barbe que je dépenserais en ville. Je crois que je me suis mis dans les cas les plus favorables pour moi ; malgré cela, je trouve 19 francs de moins que toi, et 19 francs par mois c'est beaucoup. Je suis bien aise que M. Cadars soit à Sainte-Foy, il pourra te dire que ce que je viens d'établir sur le prix des repas, je le lui avais déjà dit longtemps avant de quitter Sainte-Barbe. Tu ne croiras donc pas que j'exagère, ou même que j'invente les prix que je viens de donner. Pardon de ces détails si minutieux. J'ai cru devoir répondre à chacune des choses qui sont dans ta lettre.

A 75 francs par mois pendant cinq mois, cela fait 375 francs, que je vous demande ; d'un autre côté, je vous ai sans doute dit que j'ai renoncé à ma leçon de musique, économie de 160 francs, car je n'ai pris que deux mois de leçons. Enfin, je suis fâché d'être obligé de vous rappeler que parmi les 700 francs déjà dépensés dont me parle papa, il y en avait 200 dûment et légitimement gagnés à la sueur de mon front. Il y a d'ailleurs des dépenses, telles que le droit d'examen et les droits d'inscription, qui sont toujours les mêmes, dans quelque endroit que l'on soit.

Si j'avais persisté dans l'intention où j'étais d'entrer à

l'École polytechnique, et je sais, cher papa, que tu le désirais ardemment aussi, vous étiez disposés à faire toutes les dépenses; il vous en aurait coûté 2,000 francs d'école préparatoire et 4,000 francs d'école, et au bout de trois ans je vous aurais encore coûté quelque argent, parce qu'on ne vit pas avec 1,200 francs d'appointements. Eh bien, dans ces trois ans, au lieu d'être artilleur, que diriez-vous si j'étais interne? Interne avec la table et le logement, 600 francs d'appointements et la liberté de visiter chaque malade dans l'hôpital. Cela vaudrait-il mieux ou non que cette place ignoble de pion à Sainte-Barbe? Or, pour être admis interne, il est de toute rigueur, tu le sais, cher papa, d'avoir au moins à ses examens de première et de troisième année la note *bien satisfait*, et puis-je espérer d'avoir une semblable note si j'étudie dans les livres seulement cette chimie organique si difficile et je dirais presque diabolique, cette zoologie si ennuyeuse, cette minéralogie dont je ne sais pas un seul mot? Certainement, avec un travail forcé, je pourrais espérer de n'être pas renvoyé à mon premier examen, mais les professeurs, en voyant que je n'ai pas suivi leurs cours, me donneraient des *passable* ou des *médiocre*, ou d'autres épithètes aussi humiliantes, avec lesquelles il est impossible d'être reçu interne. En définitive, si je ne dois pas suivre les cours, pourquoi venir à Paris? Qui m'empêchera de travailler et de piocher à Sainte-Foy en prenant mes inscriptions à Bordeaux? En voilà assez là-dessus, passons à la morale. Je sais que tu disais l'année dernière et je te l'ai entendu dire à toi-même : « Ce que je crains pour Paul, ce sont d'abord les carabins, ensuite et surtout les carabines. » C'est vrai, ici je suis à l'abri des carabines et des connaissances du Prado et de la Chaumière; mais, pardonne-moi, cher papa, si je te dis la chose crûment, ne sais-tu pas qu'il y a des femmes

plus dangereuses encore qu'elles, et qu'on a beau clouer les pions, on ne peut les empêcher d'avoir leurs rentrées à huit heures du soir et leur rentrée à dix heures tous les mois? On ne peut les empêcher de déconcher trois nuits de suite, comme j'aurais pu le faire au carnaval et comme je pourrai le faire la semaine prochaine, aux vacances de Pâques. De ce côté-là donc, danger égal. Et quant aux carabins eux-mêmes, je ne suis pas communicatif, tu le sais, et je n'aurais pas fait de connaissance en dehors de notre petite société. A Sainte-Barbe, au contraire, j'ai des relations continuelles et forcées avec les autres maîtres mes collègues, et Dieu sait quel bon exemple j'ai là sous les yeux. Presque tous sont des débauchés, des paresseux, des faiseurs de dettes, qui se moquent de moi quand ils me voient payer mon tailleur, etc., etc., et qui en outre sont sans cesse à me harceler pour me demander de l'argent. Des matérialistes qui ne croient même pas à leur âme, et qui cependant me cherchent sans cesse querelle sur la religion. Des gens sans foi ni loi, sans feu ni lieu, qui sont brouillés avec leur famille ou qui n'ont jamais connu leurs parents. Enfin, pour tout dire en un mot, il y a eu l'année dernière ici, pendant dix mois, un galérien, oui, un galérien! C'est ainsi que l'administration, ici, choisit ses hommes. Au fait, que lui importe que ses ouvriers soient joueurs, ivrognes, libertins, pourvu qu'ils fassent leur travail? Et, de même, que leur importe, aux Barbistes, que leurs employés soient ou non des honnêtes gens, pourvu qu'ils tiennent leurs élèves tranquilles?

T'étonneras-tu maintenant que mon amour-propre d'honnête homme se trouve vexé d'être déshonoré du nom de pion? Que m'importerait d'être bien ou mal, d'être logé dans un chenil et nourri à la ration, si personne n'en savait rien? Mais, partout où je me présente, on sait qui je

suis, et, par comparaison, on me donne des qualités que bien certainement je n'ai pas. Aussi, l'excellent M. Audebez pousse la délicatesse jusqu'à ne jamais me parler de mon Sainte-Barbe. Encore un dernier mot. Je ne sais quel idiot, se mêlant de ce qui ne le regarde pas, dit un jour à M. ou Mme Cadars, en parlant de moi, qu'il était fort malheureux pour moi d'être à Sainte-Barbe parce que mes études étaient tout à fait empêchées par ce moyen. Et croyez-vous qu'à Sainte-Foy les sots de cette espèce manquent? Croyez-vous qu'au point où en est la concurrence médicale, certain de mes cousins se gênera pour persuader au public que je fais fort mal mes études de médecine? Il a fait fort beau temps pendant plusieurs jours. Depuis hier le temps s'est dérangé, le froid revient, et je crains bien un second hiver. J'ai été obligé de faire du feu ce soir.

Cette fois-ci, mon cher papa, je n'ai pas besoin de te prier de me faire une réponse immédiatement. Le 1er avril est de vendredi prochain en huit, et il est de toute nécessité que j'aie pris un parti d'ici là. Je suis bien fâché d'avoir été obligé d'écrire tout ce que j'ai mis plus haut. Ce que je vous ai dit sur les inconvénients de Sainte-Barbe, je ne vous l'aurais pas dit si je n'avais pas dans l'idée que mon séjour à Sainte-Barbe ne durera pas longtemps.

Encore une remarque. Si je reste ici, je n'ai que vingt-quatre jours de vacances. Je suis obligé d'attendre au 1er septembre pour partir et de rentrer au 1er octobre.

Adieu, cher papa, chers parents, je vous embrasse tous tendrement.

Votre fils, P. B.

J'attends demain ou après-demain une réponse d'Élie.

Paris, 30 mars 1842.

Que je vous remercie, chers parents, de cette nouvelle marque de tendresse que vous m'avez montrée! Combien je vous suis reconnaissant de ce nouveau sacrifice que vous vous imposez pour mon bonheur! pour mon bonheur c'est le mot, car je n'en trouvais pas à Sainte-Barbe. Pendant les six mois qui viennent de s'écouler, je pensais pouvoir y rester toute l'année, ne me doutant pas de l'incompatibilité de la médecine avec mes occupations; aussi, je me gardais bien de vous faire souffrir en vous disant que je ne me trouvais pas bien; la lettre écrite à Alphonse ne s'adressait pas du tout à vous, car je le croyais à la Roche-Chalais; et, si une fois il m'est échappé de vous faire quelques plaintes, je m'en suis repenti aussitôt que j'ai eu mis ma lettre à la poste. Mais maintenant que je ne dois plus y rester, maintenant que, grâce à votre bonté, je me trouve délivré de mes chaînes, je puis peut-être vous dire que mon métier me déplaisait beaucoup, et que plus d'une fois j'ai été tenté d'envoyer les supérieurs se promener. Une chose m'embarrasse, je ne sais comment annoncer la chose au bon Élie. Élie est si éloigné du parti que vous me laissez prendre qu'il m'écrit : « Mon garçon si, restant à Sainte-Barbe, tu ne peux pas suivre ta médecine, quitte ta médecine pour six mois, et fais pendant ce temps de la littérature, des mathématiques, etc. » D'après ce raisonnement, il vaudrait autant, ce me semble, prendre la poste et rentrer à Sainte-Foy.

Assez causé de cela. Le meilleur moyen de vous montrer que votre confiance est bien placée, c'est d'être sage, économe, travailleur, et je vous promets de l'être; ainsi

donc, chers parents, vous pouvez être bien tranquilles sur mon compte.

Je vous écris de chez M. Audebez. Je suis venu lui porter la lettre de son fils, et il m'offre une occasion pour demain matin; j'accepte avec empressement. L'arrivée de M. Cadars ne m'a pas surpris, mais celle de Mme Dascols m'a fait tomber de mon haut. Je vous avoue que je ne m'y attendais pas du tout; je suis allé la voir ce matin et je la reverrai souvent malgré les distances; je n'accepterai pas les offres de visites qu'elle me fait, car j'ai déjà bien assez de courses à faire à tous les coins de Paris. Peut-être, je n'en suis pas bien sûr, irai-je avec elle chez Mme Marjolin. Dans tous les cas, je serais allé voir M. René au commencement du semestre d'été pour lui demander les directions. J'ai dîné lundi dernier chez Mme de Pressensé, qui a été pleine de bontés pour moi. Elle trouve que je ressemble beaucoup à son fils. Elle m'a demandé une foule de petits détails relativement à son cher Edmond de fils, et elle a eu l'air fort contente. Les bains, surtout, l'inquiétaient considérablement, et je l'ai rassurée.

Comme je suis fort pressé, je ne puis en écrire plus long, peut-être même aurais-je mieux fait de vous en écrire moins long et de l'écrire plus lisiblement. Depuis quelque temps surtout, vous devez trouver mes lettres horriblement griffonnées, je vous en demande pardon. Je me réformerai la prochaine fois. Adieu, mes chers parents, je vous embrasse avec effusion. Votre fils dévoué et reconnaissant.

P. Broca.

P.-S. — Je proposerai Bonny demain ou ce soir. Dites-lui que je lui ferai avoir, s'il accepte, c'est-à-dire très probablement, une petite chambrette tapissée, située au troisième, dans laquelle il pourra peindre sans crainte

d'être dérangé. J'aurais peut-être bien fait de lui écrire, mais je n'ai pas le temps en vérité.

Je vous écrirai demain ou après-demain pour les répétitions ou leçons particulières.

31 mars 1842.

Je suis obligé d'écrire encore aujourd'hui, chère maman, quoique je t'aie écrit hier; je juge la chose que j'ai à t'annoncer assez importante pour en valoir la peine. Je suis allé ce matin parler au préfet des études pour ma sortie de Sainte-Barbe; je lui ai proposé Charles B., en lui parlant de son talent et de sa position, il ne m'a pas du tout répondu comme je m'y attendais. Il m'a montré une liste assez considérable d'aspirants qui s'étaient présentés bien avant, lui et m'a dit que la justice exigeait de les faire passer les premiers. Puis il a ajouté une raison qui en apparence est assez bonne. « Votre ami, m'a-t-il dit, est fort loin de Paris; si je lui fais faire cent cinquante lieues pour venir ici, c'est pour ainsi dire m'engager à le garder, qu'il fasse mon affaire ou non, et à ne pas le renvoyer quand même il ferait mal sa besogne. Ses vingt-deux ans, a-t-il ajouté, ne sont pas une raison pour qu'il prenne parmi les élèves, surtout s'il n'a pas l'habitude de mener les enfants; ce qu'il aurait à faire, c'est-à-dire la retenue, exige une grande patience et un grand calme, en même temps qu'une grande justice, parce qu'on n'a jamais affaire qu'à de mauvais élèves, et je ne puis pas m'engager, sans pouvoir ensuite m'en dédire, à prendre et à garder un jeune homme qui pourrait ne pas s'acquitter convenablement de ses fonctions. » Voilà le raisonnement de M. Guérard dans

lequel j'ai vu qu'il y a du vrai, mais auquel, cependant, je ne m'attendais pas. Et ne crois pas, chère maman, que cette espèce de refus vienne de la manière de demander, car je m'y suis pris le plus poliment du monde. La preuve en est dans la manière charmante dont M. Guérard m'a dit qu'il me regrettait beaucoup, que je lui convenais infiniment, qu'il me remerciait de mon dévouement, etc., etc. Je sais bien que ce sont des paroles, mais il ne se serait pas cru obligé de me parler ainsi si, moi le premier, je ne lui avais pas parlé poliment. Malgré tout, je suis encore revenu à la charge ; j'ai fait inscrire Charles sur la liste des aspirants, et, comme il est fort possible que les précédents refusent les conditions, M. Guérard m'a promis, dans ce cas, de faire tout son possible pour l'accepter.

Ainsi, chère maman, je crois qu'il vaut mieux ne plus parler à Charles B. ni à ses parents du projet dont il était question. Attendons, patientons encore dix ou quinze jours, et, au bout de ce temps, nous serons définitivement fixés. Je t'écris de chez M^me^ Cadars, qui me charge de beaucoup d'amitiés pour toute la famille. Tous nos paquets sont arrivés en bonne santé, et j'ai remis ce matin, malgré la pluie, celui de M. Kampmann. J'ai encore le temps de te parler des répétitions, car il n'est que deux heures et demie et la poste ne lève qu'à trois heures. Il est de toute impossibilité de rester répétiteur à Sainte-Barbe, si on n'y a pas d'autre emploi. Les professeurs et les maîtres d'études ainsi que les suppléants se partagent les répétitions, et cela se conçoit; demande à M. Pellis s'il se soucierait de voir un étranger venir se fourrer dans le collège pour lui demander des leçons particulières. Quant aux leçons particulières en ville, je ne dis ni oui, ni non, ce sera comme vous voudrez. Je vous demande seulement le temps de me retourner dans ma nouvelle chambre et de m'accoutumer

à ma nouvelle position. Si je trouvais par la suite une leçon pas trop éloignée du quartier Latin et avec un gain raisonnable, je m'empresserais d'accepter, car il n'y a plus là ni esclavage, ni obstacle aux cours.

Il fait bien mauvais temps aujourd'hui. J'ai fait la trotte de venir jusqu'ici et j'ai eu assez de guignon pour manquer encore M. Cadars ; c'est la troisième fois que cela m'arrive depuis trois jours.

Paris, le 13 avril 1842.

Chère maman,

J'ai déjà retardé ma réponse de deux jours à cause de l'affaire de M. Bourgade. Je voulais pouvoir donner une réponse définitive ; mais, comme je ne l'aurai que dans deux jours, je n'ai pas cru devoir attendre jusque-là, de peur que vous ne vous inquiétiez. Je suis allé à l'adresse que m'indique Mme Bourgade, passage Saulnier, nº 4 *bis*. La Compagnie n'y est plus, elle a changé de domicile depuis plus de huit mois, et est établie maintenant rue Coquenard, nº 54. J'y suis encore allé. Je m'adresse au concierge, et je demande le directeur ou du moins l'un des membres de la Société. « Ces messieurs, me dit le concierge, ne viennent ici que fort rarement ; vous ne pouvez les voir que le matin vers dix heures, et encore restent-ils tout au plus cinq ou six minutes. Ils vont encore déménager dans trois ou quatre jours, et je ne sais pas où ils vont. » En me disant cela il avait l'air de dire que ce sont des gueux qui tâchent de dépister leurs créanciers, et je vous plains si vous avez affaire à eux. Désespérant de les voir à leur bureau, j'ai demandé au portier le nom et l'adresse du

directeur de la Société. Il s'appelle M. de La Martinière, m'a-t-il répondu, mais son adresse il n'a jamais voulu me la donner. Dans cet embarras extrême, j'ai été obligé moi-même de me faire gueux comme eux. J'ai écrit au directeur que, désirant prendre une assurance pour mes propriétés, j'étais désespéré de ne l'avoir pas rencontré; que je reviendrais le jeudi 14 avril, à dix heures du matin, et que je serais bien aise de le voir à son bureau. Y sera-t-il, n'y sera-t-il pas? C'est ce que je ne pourrai vous dire que dans deux jours. Si par hasard il manquait au rendez-vous, j'irais chercher son adresse particulière et des renseignements sur son compte à la préfecture de police. Tu vois que l'affaire de M. Bourgade et du cousin Dupuy ne prend pas une tournure satisfaisante.

Assez parlé d'affaires maintenant.

Me voilà donc, ma chère maman, lancé dans ma vie de garçon. Me voilà donc *chez moi*, pour la première fois de ma vie. Je suis à présent devant *mon* feu; j'écris, accompagné par le bruit de l'eau de *ma* bouilloire, car je fais de la tisane pour mon rhume. Je vais aller prendre *mon* déjeuner, après quoi, j'irai aux cours, etc., etc. Le soir, je rédige, et voilà ma vie de tous les jours. Vous voyez qu'elle est calme et paisible. Je vous l'avais bien dit.

Tant que j'y pense, je vais me disculper de l'inculpation d'étourderie que me fait papa. Il me dit que quand on change de domicile, il faut prévenir aussitôt ses parents de sa nouvelle adresse. Cette fois-ci, cher papa, c'était impossible pour plusieurs raisons. La première, c'est que je ne la connaissais pas, la seconde... Ah! celle-là suffit, n'est-ce pas? Mais comme j'ai eu la prévoyance de laisser mon adresse à Sainte-Barbe, vous auriez pu continuer à m'écrire là, car les lettres m'arrivent tout de même; elles arrivent seulement deux heures plus tard. Bref, je loge

maintenant *rue du Battoir-Saint-André*, n° 20. C'est la rue qui fait suite à la rue Serpente, où était Poyen l'année dernière. Il me faut une demi-minute pour aller à l'école.

A propos de Poyen, le pauvre malheureux est au lit depuis bientôt quinze jours. Il est atteint d'une péricardite. Déjà à Sainte-Foy, il était fort sujet aux battements de cœur. Nous le veillons à tour de rôle. C'est même en passant la nuit que je me suis enrhumé. Aujourd'hui il va beaucoup mieux et la guérison marche rapidement.

Dites à M. Nogaret, quand vous le verrez, que j'ai eu le plaisir de voir son frère la semaine dernière et de déjeuner avec lui. Ce soir je vais avec lui dîner chez M. Beigbeder, qui m'avait invité depuis fort longtemps. Ce M. Beigbeder est l'oncle du petit Pécaut, que vous ferez bien, je crois, de faire dîner. C'est chez lui qu'était Audebez avant de partir pour Sainte-Foy. A propos d'Audebez, j'ai vu, ces derniers jours, chez lui une de ses sœurs que je n'avais pas encore revue, elle est mariée à Troyes et s'appelait autrefois M^lle^ Maria. Je ne sais pas son nom de dame. Ernest vous le dira, si vous le désirez

Dis à papa, chère maman, que si je vois rarement M^me^ Dascols, il ne faut pas s'en étonner. M^me^ Dascols n'est chez elle qu'à onze heures du matin, et, à cette heure-là, je suis presque toujours occupé à un cours. Dis aussi à papa que j'irai avec elle, si elle veut toutefois, me présenter chez M^me^ Marjolin. Quant aux autres connaissances qu'elle me propose de faire, je m'en garderai certes bien. C'est déjà bien assez de perdre une après-midi par semaine à faire des visites. Je ne me soucie pas d'en augmenter le nombre.

A l'égard de l'argent, cher papa, tu me menaces de me le limiter si je n'en use pas bien. Eh bien! moi, je te le demande comme une grâce, j'aimerais infiniment mieux

toucher tant par mois (je te laisse à toi-même à décider combien), car alors je pourrais régler ma dépense beaucoup mieux que lorsque j'aurais à prendre chez M. Cadars l'argent *dont j'ai besoin* sans plus fixer. Et il me semble que pour toi cela vaudrait mieux aussi, car tu serais parfaitement tranquille sur mon compte. Alors, bien entendu, tu me retirerais le crédit illimité que tu m'avais laissé chez M. Cadars. Tu le prierais de me donner mon argent le 1er de chaque mois et rien de plus. J'en parlais encore hier avec lui. Il me disait qu'il vaudrait mieux me donner beaucoup moins, en ne me donnant à payer que la chambre, la nourriture et les petites dépenses, en lui laissant les inscriptions et les habits. Qu'en dis-tu? Au reste, la question serait modifiée si je donnais des leçons particulières. Je crains seulement qu'on ne me trouve trop jeune dans les maisons. Quant à la lettre de Monod fils à son père, dont tu me parles, chère maman, je ne m'en soucie pas du tout. Tant qu'à employer M. Monod père, je crois qu'il vaudra mieux le faire par l'entremise de M. Audebez. Enfin, je préférerais que la lettre à M. Audebez vînt de M. Henriquet que de quelqu'un de la famille, quoi qu'il en soit déjà depuis hier, si je ne me suis pas trompé. J'ai vu hier le cousin Baraton. Il a loué une maison de campagne à Vincennes, et m'a invité à aller le voir cet été, et j'irai bien certainement quelquefois le dimanche pour voir un peu le soleil. Je dînerai chez lui mardi prochain. Je suis allé chez Mme de Pressensé et chez M. Subervie ainsi que chez M. Monod. Tout cela la semaine dernière. Les cours d'été s'ouvrent sans cesse. Il n'y a plus que celui de Richard qui manque. J'admire la manière claire dont Dumas expose ses théories. Avec toutes mes visites, tous mes dîners, tous mes cours, je ne sais où donner de la tête. A peine ai-je pu voler une heure pour vous écrire. Pour

surcroît de travail, je suis obligé de suivre et de rédiger les cours de Poyen pour que son année ne soit pas interrompue.

Adieu, chère maman, embrasse pour moi toutes les tantes. Dis à mon oncle en l'embrassant, si tu le peux, que je lui répondrai un de ces jours. Adieu, je vous embrasse tous avec reconnaissance.

Votre dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Je viens de prendre ma troisième inscription, et me voilà bientôt le cinquième d'un docteur.

Dimanche, 24 avril 1842.

Chère maman,

J'avais déjà voulu vous répondre hier, mais je n'ai pas pu le faire, à cause de mon travail. De ma vie, je n'ai eu autant d'ouvrage sur les bras. Trois heures de cours chaque jour et six heures pour les rédiger, puis Poyen à soigner, les visites à faire, tout cela je t'assure ne me laisse pas grand temps pour respirer. Il y a bientôt quinze jours que je ne suis pas allé chez M. Cadars ; j'ai l'intention d'y aller ce soir, mais je ne sais pas si j'en aurai le temps. Les cours d'été sont commencés, les cours d'hiver ne sont pas encore finis. Orfila a été malade pendant trois semaines, et pendant tout ce temps je n'ai eu rien à faire ; et maintenant il continue son cours de front avec ceux du semestre d'été. Dis à papa que je suis le cours de chimie organique (Dumas), de botanique (Richard) et de physiologie (Bérard). Ce dernier cours est un cours de deuxième année. Dans l'origine, je le suivais pour Poyen ; mais,

comme il m'intéresse, il serait possible que je continuasse à le suivre pour moi. La minéralogie et la zoologie commenceront dans le courant du mois de mai. Le pauvre Poyen est loin d'aller mieux. A sa péricardite est venue se joindre une pneumonie. Avec cela il a été soigné sans ensemble. On a appelé plusieurs professeurs; il me semble qu'on aurait dû se contenter d'un seul. Il a été mieux pendant quelques jours, on lui avait déjà permis de prendre du bouillon et de se lever quelquefois, quand on a découvert la pneumonie; alors on l'a soigné, on l'a mis à la diète et cela l'a beaucoup affaibli. Quant aux soins que lui ont rendus ses amis, il ne pouvait pas désirer mieux, même de sa famille; depuis vingt jours qu'il est au lit, il y a toujours eu, nuit et jour, quelqu'un près de lui; c'est même de son chevet que je t'écris.

Dimanche soir, j'ai interrompu ma lettre pour aller avec Besse à l'Oratoire. J'ai entendu M. Juilleral, qui est terriblement long, diffus et ennuyeux, le pauvre homme. J'aimerais mieux entendre dix fois David et Manassé que de l'entendre une fois.

J'ai dîné vendredi dernier avec Mme Dascols, nous avons été ensemble voir le Père-Lachaise. J'y ai trouvé la tombe de Mme d'Arboussier, de la Pointe-à-Pitre; je pense que c'est la femme, ou plutôt une des femmes de votre M. Darboussier. J'ai dîné mardi dernier chez le cousin Baraton. J'ai dîné dimanche dernier chez le général Subervie. J'espère que voilà des dîners. C'est en grande partie ce qui a augmenté mon travail de la semaine, parce que chaque fois que je dîne en ville, je perds ma journée depuis deux heures de l'après-midi.

Je ne puis pas vous donner exactement la note de l'argent dont j'ai besoin; cependant, je pourrai le faire si vous voulez charger M. Cadars du tailleur, du bottier et des

inscriptions et ne me laisser que la chambre, la nourriture et les petites dépenses. Ma chambre, y compris le décrottage, me revient à 25 francs, le dîner à 40 francs, et quant aux déjeuners, je ne pense pas qu'ils dépassent 10 francs. Sur ce dernier article, je ne puis pas vous fixer bien exactement, puisque mon mois n'est pas encore écoulé et que nos repas se sont faits très inexactement à cause de la maladie de Poyen. Cela ferait déjà 75 francs d'indispensables. J'ai du bois jusqu'à la fin de l'année; il ne reste plus que la chandelle et les livres. Cette dernière dépense pourrait bien aller jusqu'à 20 francs.

Il y a longtemps que je ne t'ai pas donné, chère maman, l'état de ma garde-robe; puisque aujourd'hui j'y pense, et que j'en ai la place, je vais t'en dire deux mots.

J'ai des chaussures pour la fin de l'année, à ce que je crois. Depuis le départ d'Alphonse, j'ai dépensé 35 francs en chaussures; j'en ai même dépensé 40 y compris les pantoufles.

J'aurai besoin de deux pantalons d'été et d'un paletot d'été; je tâcherai même de me passer de ce dernier, car je vais mettre mon habit tous les jours, et je pourrai encore de temps en temps porter ma redingote d'hiver quand il ne fera pas chaud. D'ailleurs, j'achèterai une blouse légère pour travailler dans ma chambre. Enfin j'aurai besoin, mais plus tard, d'un chapeau et d'une cravate, et voilà jusqu'à l'année prochaine.

Il fait depuis quelques jours une chaleur de mois d'août. C'est ce qui m'a empêché d'aller voir aujourd'hui les courses au Champ de Mars. J'ai pris un pantalon d'été et j'étouffe cependant.

Adieu, chère maman. Je vous embrasse en fils et neveu dévoué.

P. Broca.

Dis à ma tante Joséphine que je suis bien fâché de la voir encore souffrante. Il faut espérer que ce beau temps la guérira. Rappelle-moi au souvenir de la famille Henriquet. J'ai reçu les livres que m'envoie le bon M. Pellis. Remerciez-le bien pour moi et dites-lui que je lui écrirai dans quelques jours. Que de lettres j'ai à écrire! Goy, Émile, Oscar, Alphonse, Élie, tout cela en retard. J'ai commencé il y a trois jours une lettre pour Alphonse, je ne sais quand je pourrai la finir. A propos, que devient-il? quand se marie-t-il?

Paris, 1er mai 1842.

Chers parents,

Votre lettre est pleine de reproches, et Dieu sait pourtant si je les ai mérités. Je n'ai pas eu une seconde à moi depuis quinze jours, et vous me reprochez de ne pas aller voir Mme Dascols; vous me reprochez de ne pas m'occuper de l'affaire de M. Bourgade, de ne pas vous écrire quelle est la maladie de Poyen, de ne pas vous parler de la montre de papa, de ne rien dire de mes cours. Il est bien clair que lorsque je ne peux répondre qu'au galop, je dois immanquablement oublier souvent beaucoup de choses.

Cher papa, je suis allé plusieurs fois chez Mme Dascols sans la trouver. Chaque fois que j'y vais, je perds une demi-journée, et mon temps est précieux. Chère maman, je ne sais où diable trouver la Société contre la grêle; ils ont encore changé de domicile, et je serai forcé de m'adresser à la préfecture de police. J'ai vu M. de Langalerie au sujet de Charles, et je lui écris aujourd'hui pour lui

envoyer l'adresse des anciens barbistes. Le pauvre Poyen est plus mal que jamais! Piorry l'a condamné depuis près de huit jours; sa péricardite est passée et il a une phtisie pulmonaire. Jugez quel chagrin pour nous; heureusement que son frère est arrivé. Il l'a fait emporter à Chaillot sur les Champs-Elysées, et nous l'y avons accompagné hier. Comme il nous faut cinq quarts d'heure pour aller chez lui, nous n'irons guère le voir que tous les deux jours. Il est bien loin de se douter de son état. Comme il reprend chaque jour des forces, il se figure qu'il va de mieux en mieux. Son caractère est complètement changé, il est devenu minutieux à l'excès : un rien, un morceau de papier qui roule, une barbe de plume qui tombe à terre, suffisent pour le mettre de mauvaise humeur. Piorry nous a donné peu d'espoir de rétablissement. Mais dans tous les cas, s'il se remet, ce sera pour rester poitrinaire. C'est une triste alternative. Pauvre Poyen! Dans tous les cas, chère maman, ce n'est pas à moi de remettre les lettres de MM. Henriquet et Magnus. Quant à celle de M. Magnus, je ne m'en soucie pas; M. Monod est sans doute un excellent homme, mais je ne veux pas l'ennuyer; ainsi remercie, je te prie, M. Magnus de son offre obligeante.

Ta montre, cher papa, est prête à partir. Il en a coûté 40 francs pour la faire arranger. Il me semble que M. Cadars n'y va pas de main morte. Je ne t'ai pas parlé de la montre parce que je n'en savais rien et que j'ai vu M. Cadars trois fois depuis un mois. Je suis sur les épines. Il y a trois jours que je n'ai pas rédigé, et j'ai du travail par-dessus les oreilles. Je vous prie donc d'excuser la rapidité avec laquelle je vous écris et le peu de choses que j'ai le temps de vous dire.

J'ai écrit hier deux lignes à Émile et autant à Goy pour leur apprendre l'état du pauvre Poyen.

Adieu, je vous embrasse tous, mes chers parents, mes chères tantes.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

C'est aujourd'hui la fête du roi ; il pleut, les feux d'artifice manqueront probablement.

4 mai 1842.

Cher papa,

J'ai remis hier ta montre à Mme Dascols. M. Cadars m'a dit qu'elle coûterait 40 francs à réparer; elle en a coûté 52. C'est une bagatelle; mais aussi, dit l'horloger, il y en a pour cent ans sans qu'elle varie d'une seconde, c'est une des meilleures et des plus belles montres qu'il ait vues de sa vie, elle vaut 500 francs comme un liard, etc. Il a donné une liste détaillée de toutes les pièces qu'il a remises, et, comme preuve, il renvoie les anciennes pièces qu'il a remplacées, elle est montée sur rubis, etc., blague d'horloger. Le fait est que c'est exorbitant. Si je ne trouve pas d'occasion d'ici à un mois, tu seras obligé d'attendre l'arrivée de Mme Dascols pour avoir ta montre.

Poyen va un peu mieux. Son frère est arrivé et l'a transporté à Chaillot, dans la maison de santé du docteur Puzin où il paye une pension très élevée, mais où il est fort bien soigné; il nous faut une heure et demie pour aller chez lui, aussi n'y allons-nous que tous les deux jours.

J'ai vu les feux d'artifice du 1er mai et je les ai trouvés plus beaux que la figure royale. Le roi s'est montré à son

peuple qui l'a accueilli en demandant la *Marseillaise*. Il n'y a eu ni émeute, ni conspiration, ni foule, et personne n'a été écrasé.

Je continue à m'occuper de l'affaire de M. Bourgade. Je n'ai pas pu avoir à la préfecture de police la nouvelle adresse des assureurs, on m'a envoyé rue Coquenard, où ils ne sont plus. J'ai pu seulement obtenir l'adresse particulière d'un des membres de la société, M. Dromerie, rue Blanche, 6. C'est aussi loin de moi que possible, il faudra pourtant que j'y aille un de ces jours.

Il m'est arrivé (ou plutôt il ne m'est pas arrivé) un chapeau que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. J'allais très souvent à l'hôtel de Poyen, où le portier me connaissait très bien de figure, mais pas de nom. Un chapelier se transporte dans cet hôtel, et charge le portier de remettre à M. Broca, étudiant en médecine, un chapeau tout neuf. Le portier lui a dit qu'il ne connaissait pas M. Broca, et le chapelier s'en est allé avec son chapeau. Un quart d'heure après j'arrive, le portier me demande si je ne m'appellerais pas Broca, et me raconte l'histoire. Quant au chapeau il court encore. J'ai vu M. Cadars et M^me^ Dascols; ils ont eu beau m'aider de leurs lumières, je ne sais que penser de cela. Voici cependant l'hypothèse que je fais : je suppose que Jeandon est parti de Sainte-Foy lorsque vous croyiez que je logeais rue de l'École-de-Médecine, 4. Il est venu à Paris faire ses emplettes, et vous l'avez chargé de me remettre un chapeau (dont j'ai besoin, soit dit en passant). Ma supposition est-elle vraie ? Je ne sais que penser de tout cela et je suis intrigué au possible.

Nous commençons à espérer que Poyen se rétablira cette fois-ci. Peut être pourra-t-il, s'il en échappe, vivre encore quelques mois. Mais, plus décidément que jamais, les médecins le déclarent poitrinaire.

Labrunie passera son troisième examen demain. Le grand Déalis a passé le sien aujourd'hui.

Adieu, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que maman, mon oncle et toutes mes tantes.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

5 mai 42.

J'ai écrit deux lettres la semaine dernière, cher papa, mais il paraît que ce n'est pas assez. J'en écris donc une troisième aujourd'hui pour te dire je ne sais quoi, car je crois avoir répondu à toutes tes questions. Il me semble que tu devrais me laisser le temps de répondre à celles que tu me fais; songe que lorsque tu m'écris, en te répondant courrier par courrier, il faut au moins sept jours pour que tu reçoives ma lettre; au reste, je fais mon possible pour te contenter, et quoique j'aie déjà, à ce que je crois, donné tous les renseignements désirables sur ce que tu m'as demandé, je vais encore y revenir, de peur d'avoir oublié quelque chose.

J'ai remis ta montre à Mme Dascols. Elle a coûté l'énorme prix de 52 francs de réparation. L'horloger a donné les pièces qu'il a changées, comme preuve de son travail. Ta montre est, à présent, dit-il, une des plus belles qu'il ait vues de sa vie. Est-ce bien vrai? Est-ce pour faire passer son prix élevé? Je n'en sais rien.

Quant à Poyen, quels détails veux-tu que je te donne sur sa maladie? Il a eu d'abord une péricardite, tu sais comment on la traite; il était déjà en pleine convalescence lorsque Piorry nous a déclaré, en particulier, qu'à la faveur de la grande faiblesse causée par la péricardite, une

maladie de poitrine, en germe depuis longtemps, mais qui sans cela aurait pu attendre quelques années peut-être, que cette maladie de poitrine, ai-je dit, ou cette phtisie pulmonaire, si tu veux, s'était déclarée. A présent il n'y a plus d'eau dans le péricarde, et la phtisie reste seule. Le frère de Poyen l'a fait transporter à Chaillot; là, l'air pur qu'il respirait a amené d'abord un mieux qui ne s'est pas maintenu; aujourd'hui il est plus faible, plus pâle, plus morose que jamais, nous craignons bien que cette crise ne l'emporte.

Je crois devoir répondre à maman que ses opinions sur la cause de cette maladie ne sont pas fondées. Quant à la péricardite, tu sais toi-même qu'il avait souvent des battements de cœur qui l'incommodaient, même quand il était à Sainte-Foy. Et quant à la maladie de poumon, le peu de médecine que je sais, m'apprend que, quoi qu'on fasse, si on doit être poitrinaire, on le devient, et que si on ne doit pas l'être, on ne le devient pas.

Je continuerai, cher papa, à rédiger tous mes cours. C'est vrai : on trouve chez les libraires quelques-uns des cours que je suis et que je rédige, mais l'emploi des livres ne vaudra jamais le système des rédactions; car une leçon lue est oubliée huit jours après, et une leçon rédigée ne s'oublie plus. D'ailleurs, puisque je puis faire face à tous ces cours, je ne vois pas pourquoi je ne les rédigerais pas. Je continuerai à suivre le cours de physiologie, mais je ne le rédigerai pas.

Je ne sais pas si je t'ai dit que j'ai bu chez le cousin Baraton du vin des Bouhets.

M. Delille-Jay est arrivé. Il est allé plusieurs fois chez Clamageran; mais je ne l'ai pas vu, et, dans le fait, je ne sais pas à quel propos il viendrait me voir, nous ne nous connaissons pas.

Eh bien! qu'avez-vous fixé pour mon tarif de chaque mois? je vous ai sans doute dit combien je préférerais être mis au mois. Je vous renouvelle ma demande. M. Pellis m'a envoyé l'*Organographie végétale* de de Candolle. J'ai l'intention de lui répondre un de ces jours pour le remercier. J'écrirai aussi bientôt à mon oncle et à Élie. J'ai écrit la semaine dernière à Alphonse et à Émile. Bon Dieu! que de lettres sur les bras!

Labrunie a passé hier son troisième examen avec aplomb et succès. Il avait bien mérité sa réception, car il a travaillé avec une énergie peu commune. Aussi a-t-il eu pour note *satisfait*. Déalis a passé avec lui et a été reçu aussi.

Je n'ai pas autre chose à dire pour le moment. J'irai chercher bientôt mes chaussettes chez M^me^ Dascols. Je l'ai vue lundi dernier.

Adieu, cher papa, embrasse bien maman et les tantes de la part de leur fils et neveu dévoué qui t'embrasse aussi de cœur.

P. Broca.

Lundi 9 mai 42.

Chers parents,

J'apprends à l'instant qu'il est arrivé un accident très fâcheux qui pourrait vous donner des inquiétudes sur mon compte. Les grandes eaux ont joué hier à Versailles, et, en revenant, un convoi contenant 1,500 personnes a éclaté, il y a eu beaucoup de morts et presque tous les autres blessés. Les journaux vous apprendront sans doute cet accident, mais ils ne vous apprendront pas que Paul Broca, étudiant en médecine, n'était pas allé à Versailles

et par conséquent n'a pas été victime de l'explosion. Roudier et Labrunie n'y sont pas allés non plus. Si par hasard il avait fait beau temps, il est probable que nous y serions allés. Dieu merci, il n'en est rien. Ainsi donc ne vous inquiétez pas.

Poyen va mieux, ou plutôt Poyen va un peu mieux. Nous l'avons vu hier, il avait des couleurs, parlait et riait volontiers. Piorry croit qu'il se relèvera de cette crise. Il doit partir samedi prochain pour Tonneins. Ses places sont arrêtées. Son frère sera seul avec lui dans le coupé.

Excusez mon griffonnage, je vous prie. Je n'ai pas le temps d'écrire mieux. Je vais partir à l'instant pour aller chez le correspondant de Poyen lui remettre en mains propres une lettre de sa part.

Envoyez, je vous prie, à M. Pellis la lettre ci-incluse. Je l'ai écrite hier et j'ai oublié de la mettre à la poste.

Votre tout dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Mille choses à toutes les connaissances. A Goy surtout, quand vous le verrez. Ayez soin de cacheter la lettre de M. Pellis.

18 mai 1842.

Chère maman,

J'ai devant les yeux deux lettres de Sainte-Foy auxquelles je n'ai pas encore répondu, et il y a longtemps que pareille chose ne m'était pas arrivée; mais j'ai retardé ma lettre de quelques jours, parce que tu m'as écrit de vous adresser mes lettres directement et d'en diminuer le nombre. Seriez-vous mal avec Mme Masmontet? Mme Dascols

m'a dit que papa n'y avait pas paru depuis son départ. Est-ce que le charivari Henriquet vous aurait brouillés avec elle? A propos de Mme Dascols, elle partira ce soir ou demain pour le Havre. Je suis allé hier et avant-hier la voir, croyant qu'elle partait ce matin, mais son départ a été retardé d'un jour. Je l'ai chargée d'une lettre de M. Audebez, d'une bague que Roudier envoie à sa sœur et d'un morceau de musique militaire pour M. Charles. S'il veut vous en rembourser le prix, je vous prie de ne pas accepter. Le tout d'ailleurs ne coûte que 4 fr. 50. Je suis sur le point de faire mes commandes d'été, c'est-à-dire deux pantalons, l'un habillé, l'autre pour tous les jours. J'ai acheté hier un chapeau, car je n'ai plus entendu parler du chapeau mystérieux. J'achèterai une cravate dans le courant du mois, et voilà pour mon année. Quant au chapeau numéro trois, sur lequel tu spécules pour habiller papa pendant deux ans, je doute bien qu'il soit propre à l'usage auquel tu le destines. Il sera bon tout au plus pour faire peur aux oiseaux quand on sèmera le chanvre.

J'ai reçu ta lettre qui m'annonçait le mariage d'Élie, précisément une heure après avoir fait partir une lettre pour Metz. Je suis bien content de ce mariage. Il me tarde qu'Alphonse en fasse autant. Puis-je en parler ici aux amis et connaissances? puis-je l'écrire à Bister? En un mot, est-ce encore un secret ou est-ce la possession du public?

Poyen est à présent rendu à Tonneins. Nous l'avons accompagné samedi matin à la voiture et nous ne savons pas encore comment il a supporté le voyage. J'espère, maintenant, qu'il vivra jusqu'aux vacances. Puisque votre sollicitude pour moi, chers parents, me défend l'usage des voitures à vapeur, je m'en abstiendrai à l'avenir. Il n'y a pas eu de moment, cependant, où le danger fût moindre

qu'aujourd'hui; outre les précautions prises par l'administration sur l'état des machines, un arrêté de la préfecture de police porte que toutes les locomotives auront six roues, ce qui permettra d'en briser une sans accident, qu'entre les wagons et la machine il y aura deux wagons pleins de terre et en fer, enfin qu'il est défendu de faire plus de neuf lieues de poste à l'heure. Avec ces mesures, l'accident du 8 mai est devenu impossible, d'autant mieux que tous les wagons sont maintenant ouverts.

Je suis allé hier chez l'assureur qui demeure dans la rue Blanche, à une lieue et demie du quartier Latin. J'ai eu assez de chance pour ne pas le trouver, et ma course a été inutile.

Mes cours sont maintenant au grand complet. J'en parlerai à papa. M. Delille est venu à Paris, il est passé chez moi, ne m'a pas trouvé, ne m'a pas laissé son adresse, donc je ne suis pas allé chez lui. Je suis allé il y a quelques jours à Vincennes, chez le cousin Baraton. J'ai eu bien du plaisir à me promener dans un bois, pour la première fois depuis si longtemps. Je suis allé deux fois de suite chez M^me^ Subervie sans trouver personne. Enfin, pour ma chambre, il est inutile de faire transporter, ces vacances, mes effets chez M. Cadars; le portier me donnera une armoire qui est destinée à cela, et dont il me remettra la clé, moyennant 5 francs d'arrhes sur le mois de novembre prochain.

Fais bien des amitiés à tous ceux qui te parlent de moi, à Jacques, Marguerite; dis à cette dernière d'embrasser François de ma part. N'oublie pas Méloé, Aline, Anna, le bon M. Croix, M. Espic, M. Henriquet. J'espère que M. Léonce sera entièrement remis. A propos, n'oubliez pas Vergniol.

Adieu, ma chère maman; embrasse pour moi toute la

famille, oncles, tantes et Fanny, Célina, Aurore, leurs maris et leurs enfants. J'aurai le plaisir de faire tout cela moi-même dans trois mois, c'est-à-dire le 19 août prochain!!!

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Qu'est devenu Pitre? qu'est devenu Goy qui ne me répond pas? est-il plus malade?

Mon cher papa,

Comme je l'ai déjà dit à maman, mes cours sont organisés pour le reste de l'été. Ce sont : chimie, botanique, zoologie, physiologie. Chacun d'eux est à jour passé et dure cinq quarts d'heure ou une heure et demie. Le cours de physiologie, que tu me reproches de n'avoir pas suivi au commencement, n'est ouvert que depuis le mois d'avril et j'ai suivi toutes les leçons sans en manquer une. Je vais de plus tous les matins à l'hôpital de huit à dix heures; c'est presque toujours à l'Hôtel-Dieu... J'ai fait, il y a trois ou quatre jours, l'achat de rencontre de l'*Anatomie* de Cruveilhier. C'est l'ouvrage qu'on suit partout maintenant. Il coûte 20 francs neuf, et je l'ai eu pour 13 fr. 50.

Quant à mes finances, elles ne brillent pas. Il me reste au plus une quinzaine de francs pour courir jusqu'à la fin du mois. Le 1er je prierai M. Cadars de me compter 100 francs, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'année.

Samedi, 4 juin 1842.

Pardon, mille pardons, mon cher papa, de l'étourderie avec laquelle j'ai oublié d'accuser réception du mandat. Je ne me suis aperçu de l'inscription placée au dos de la

lettre que lorsque ma réponse était à la poste, et tu sais qu'à Paris il n'est pas facile de retirer les lettres. Bref, j'ai eu tort et je m'en repens sincèrement.

Juge si j'ai été étonné en apprenant le voyage de M. Cadars à Bordeaux, c'est à lui que je remets ma lettre. Cela a même retardé ma réponse d'un jour.

Je suis bien aise de voir le mariage d'Élie se faire, enfin. Je lui ai écrit il y a deux jours pour lui faire mes félicitations. J'ai déjà communiqué l'événement à M. Subervie et à la famille Cadars ; reste la famille Baraton, mais elle demeure à la campagne et je ne sais pas trop quand je la verrai. Nous avons commencé les herborisations depuis dimanche dernier et les manipulations depuis la semaine dernière. J'ai acheté une boîte en fer-blanc et une loupe. Le tout m'a coûté 8 francs. J'aurais aussi besoin d'une flore de Paris avec les divisions en familles naturelles; celle de Beautier me conviendrait beaucoup. Ne pourrais-tu pas la faire passer à M. Cadars, à Bordeaux? Pourvu que tu ne t'en serves pas, toutefois. Je pense cependant que tu ne te sers que de cette petite flore, si précieuse et si solide, qui t'accompagne partout. Ces herborisations me reviennent cher; le rendez-vous est souvent éloigné et on est obligé d'y aller en voiture, chaque course revient environ à 20 sous.

M. Labrousse, de Gensac, est à Paris depuis quelques jours. Je l'ai vu chez Roudier. Quoique je ne le connaisse pas le moins du monde, sa vue m'a fait plaisir. C'est une figure du pays.

Il y a déjà plus de quinze jours que je connaissais le mariage de M^lle^ Audebez. On me l'avait annoncé pour le milieu de juin et j'avais oublié de vous en faire part. Mercredi dernier fut le jour de la noce. Il paraît qu'on l'avait avancé de quelques semaines. Je ne le savais pas ; aussi, étant ce jour-là en course de visites, je me proposais d'y

aller, quand, par le plus grand bonheur du monde, j'appris chez M. Beigbeder, qui demeure tout près, que c'était le jour de la noce. Juge quel embarras pour moi si j'étais entré tout innocemment. Il m'est défendu par la police de donner du cor pendant mon séjour à Paris. C'est fort ennuyeux et fort vexatoire. On tolère les cornets à piston qui sont bien plus bruyants. Le commissaire de police est venu ce matin m'imposer silence, de par le roi; vous êtes bienheureux, m'a-t-il dit, qu'on ne vous confisque pas votre instrument. Me voilà condamné au silence et privé du plaisir de faire de la musique.

L'affaire de M. Bourgade ne va pas bien. J'ai vu deux fois un ancien employé de la Société. Il s'est brouillé avec les administrateurs, m'a-t-il dit, à cause de leur manque de probité. Il m'a donné des renseignements sur leur compte et m'a dit qu'à force de les ennuyer je finirais peut-être par obtenir quelque chose. Ne dites pas cela à M. Bourgade. Cela lui donnerait un espoir qui probablement ne sera pas rempli.

Maman me demande une réponse définitive au sujet des répétitions. Il me semble que depuis longtemps je l'ai donnée. Je suis prêt à donner des leçons particulières, mais il est bien clair que je ne puis pas aller me présenter dans les maisons. Maman m'avait dit que M. Henriquet en écrirait à M. Audebez. Je ne vois pas qu'il y ait d'autre moyen.

J'irai la semaine prochaine, probablement mardi, faire une visite à M. René Marjolin.

Le pauvre Poyen, que j'ai vu il y a peu de temps, est loin de se douter du malheureux état de sa sœur; il croit à peine que ce soit une indisposition passagère. Que penses-tu de la maladie de Goy, cher papa? Ces fièvres qui durent depuis un an commencent à m'inquiéter.

Adieu, je n'ai pas le temps d'en écrire plus long. Je vous embrasse de cœur.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

16 juin 1842.

Ma chère maman,

Les occasions affluent depuis quelque temps, aussi ce que j'ai à dire chaque fois se réduit à bien peu de chose. Je suis d'autant plus à sec de nouvelles que je n'ai reçu aucune lettre de Sainte-Foy depuis quinze jours. Certainement, je suis loin d'avoir le droit de m'en fâcher, mais avouez que si je vous en faisais autant, vous ne seriez pas contents.

J'ai reçu hier des nouvelles du pauvre Poyen. C'est son frère qui m'écrit ; quant à lui, sa faiblesse ne le lui permet pas : à peine a-t-il été capable de griffonner sa signature à la suite d'un reçu pour l'argent de son mois que j'ai été toucher hier pour lui. Il s'éteint chaque jour de plus en plus, dit son frère, et on s'attend à le voir mourir d'un moment à l'autre. Il ne se doute guère de son état.

La chaleur est étouffante, je souffre plus de la température que je n'en ai souffert depuis plusieurs années ; et ici je n'ai pas la ressource de passer la moitié de la journée dans la Dordogne. Depuis plus de trois semaines nous avons de 25 à 28 degrés ; malgré cela, il n'y a pas eu un seul orage, ni de pluie ni même de vent. Je ne sais pas à quoi cela tient. Le temps n'est pas si patient là-bas.

Il est bientôt huit heures du matin et il est temps que je me rende à l'Hôtel-Dieu, où je vais le plus souvent possible. Cela, avec la sécheresse de mes idées, contribue à

me faire terminer ma lettre avant la fin du papier. Quelles nouvelles du mariage d'Élie? il doit vous en avoir donné à vous. Quant à moi, il ne m'a pas répondu; je lui ai pourtant écrit deux fois depuis un mois.

Je me suis informé pour mon examen. Il m'est impossible de le passer avant les vacanees. C'est bien ennuyeux. J'aimerais mieux ne partir d'ici que le 1er septembre et avoir la conseience nette.

Adieu, chère maman, je t'embrasse tendrement ainsi que toute la famille.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Il y a longtemps que je ne t'ai pas donné la liste des personnes à qui je fais des amitiés ou au souvenir desquelles je me rappelle, ou à qui je présente mes respects. Je vais en mettre ici un eatalogue pour quand tu les verras.

Jacques, Marguerite, M. Croix, M. et Mme Chaucherie, M. Espic, la cousine Anna, Méloé, ete., etc. J'ai vu Guillot il y a quelques jours.

29 juin 1842.

Tu eonnais probablement déjà la triste nouvelle que j'ai à t'annoncer. Le pauvre Poyen est mort sans souffrance, il y a environ dix jours. Je n'ai pas écrit pour vous annoneer ee malheur, auquel du reste vous vous attendiez sans doute. J'ai pensé que M. Poyen de Sainte-Foy en recevrait la nouvelle et la répandrait. Je n'ai pas besoin de te dire quel chagrin eela a été pour nous tous.

M. Cadars est arrivé depuis deux jours, et je ne l'ai pas eneore vu; il était absent quand je suis allé le voir; j'ai

seulement trouvé chez lui la flore que je t'avais demandée. Il me tarde de le voir pour jaser un peu de Sainte-Foy, quoiqu'il y soit resté bien peu de temps.

M. Audebez est parti depuis samedi dernier; par une circonstance trop longue à raconter, il avait appris le jour de ma fête, et, comme ce jour-là était un mercredi, Besse était libre et il nous avait invités tous deux. Je me préparais, ou plutôt nous nous préparions à nous rendre à son invitation, lorsque nous reçûmes vendredi dernier une lettre nous annonçant que son départ avait été hâté par une circonstance imprévue, et qu'il renvoyait le plaisir pour le moment de son retour. Où est-il allé? je n'en sais rien. Il est parti avec sa femme. Ses filles sont encore à Paris. Dois-je encore aller les voir?

Tu me reproches, cher papa, le tripotage que j'ai fait en parlant aux autres du bruit répandu par Marchand. D'abord, quand le bruit viendrait de moi, je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour dire ce que fait le cher cousin, quand il ne se gêne pas pour dire ce que les autres n'ont jamais fait. Ensuite, Labrunie a reçu presqu'en même temps que moi une lettre de sa mère qui lui racontait tous ces bruits. Or, si le bruit en courait à Sainte-Foy, où quelques personnes auraient pu le voir, pourquoi ne pas en parler à Paris, où personne ne pouvait y ajouter foi? Dis à maman que l'usage du cor ne m'est plus interdit. L'ignorance du commissaire de police du quartier l'avait induit en erreur. Le cor de chasse est défendu, le cor d'harmonie ne l'est pas. Je suis allé m'informer à la préfecture de police où l'on m'a octroyé la permission de souffler depuis six heures du main jusqu'à neuf heures du soir. Depuis lors, j'ai recommencé ma symphonie en dépit de tous les voisins du monde. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir le temps de les ennuyer quatre à cinq heures par

jour. Je suis obligé de me contenter d'une modeste demi-heure. Toute cette affaire m'a empêché de faire de la musique pendant trois semaines. Ce temps a plus que suffi pour faire reprendre à mes grosses lèvres leur position naturelle, et il me faudra quelque temps avant d'avoir repris l'embouchure.

J'ai aujourd'hui dix-huit ans. C'est le jour de la Saint-Pierre, et je me souhaite une bonne fête. Je suppose que vous ne vous y opposez pas. Malgré toute ma bonne volonté, il m'est impossible de croire au mariage de M. Magnus. Je plains fort la demoiselle Eschenaüer, quel nom ! quel nom ! Heureusement que l'Allemande d'Élie a une couleur et un nom de nature civilisée.

Tu me demandes, chère maman, combien de fois Mme Dascols est venue me voir. Elle est venue quatre fois au moins. Elle ne m'a jamais trouvé parce qu'elle venait toujours à la même heure, et qu'alors j'étais au cours. Pendant son séjour à Paris, je l'ai vue environ sept ou huit fois. Je n'allais pas la voir souvent à cause de la difficulté des heures. Elle n'était chez elle que de dix à onze heures, et j'ai des cours *tous les jours* de dix heures à une heure. Roudier a paru dans une ignorance parfaite sur l'histoire de sa sœur et de notre voisin. — Que s'est-il donc passé ?

Maintenant, mon cher papa, parlons de ma médecine. Plus que jamais, hélas ! il m'est impossible de passer mon examen avant novembre. Juge quel ennui pour moi. Mon intention étant, entre nous bien entendu, de concourir pour l'internat le plus tôt possible, j'aurais désiré me faire recevoir externe au prochain concours (commencement de décembre), afin de passer l'internat l'année suivante, car un an d'externat est exigé pour l'examen. Or, cet examen d'externe, très facile autrefois, ne l'est plus au-

jourd'hui. On y demande beaucoup d'anatomie, de la physiologie, voire même un peu de matière médicale. A la rigueur, je me sentirais bien en état de le passer après deux mois de travail exclusif; mais si mon premier examen me tient jusqu'au milieu de novembre, je crains bien d'être obligé d'y renoncer.

Nos herborisations sont dirigées par Richard en personne; elles se font assez loin de Paris pour qu'il soit impossible d'y aller à pied. Un jour, c'est à Saint-Cloud, un autre à Meudon, à Montmorency, à Romainville, à Nogent-sur-Marne, à Vincennes, etc. Que sais-je? je demande force noms de graminées ; on ne trouve plus d'orchidées, j'aurais bien voulu les demander; on ne trouve que fort peu d'ombellifères. Quant aux cryptogames, patience, nous verrons pour une autre année. Qui trop embrasse mal étreint, disait Sancho. Nous avons fait dernièrement de la toxicologie à l'école pratique. Nous avons empoisonné des chiens avec trois grammes d'acide arsénieux. Je fus chargé de faire les autopsies. Nous incinérâmes leurs foies, leurs rates, leurs reins, etc. Nous mîmes dans l'appareil de Marsh et nous obtînmes des torrents de taches. Me voilà médecin légiste en herbe.

Adieu, cher papa, embrasse de ma part toute la famille; bien des choses à tout le monde.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Chère tante Magdeleine, mes cheveux sont encore tombés sous un ciseau destructeur; cela ne m'a pas embelli, tant s'en faut.

Labrunie me fait des reproches de votre part. Je ne vous écrivais pas, d'abord, parce que j'attendais votre nouvelle lettre de jour en jour, ensuite, parce que je pensais que vous recevriez un peu tard la lettre portée par le général.

Paris, 13 juillet 1842.

Ma chère tante,

Je suis bien fâché du hasard malheureux qui vous a laissés si longtemps sans lettres. Je comptais sur celle que vous a maintenant remise le général, et aussi sur une autre que devait vous porter M. Labrunie, de Gensac, que j'ai eu le plaisir de voir à Paris. M. Labrunie annonça son départ à Roudier pour certain samedi, au commencement de juin, quelques jours avant le départ de M. Cadars. En conséquence, j'écrivis quelques mots et je pensais que vous les aviez reçus depuis longtemps, lorsque M. Cadars m'apprit, il y a trois ou quatre jours, que M. Labrunie n'avait pas quitté Paris et qu'il y était encore. Vous recevrez donc une lettre qui aura deux mois de date; voilà l'avantage des occasions. Cela ne m'empêchera pas cependant de vous écrire encore dimanche prochain par une occasion. Mais ce sera par la malle-poste, et la personne mettra la lettre à la poste à Bordeaux. Annonce ou fais annoncer plutôt une réponse à Oscar. Le terme des vacances approche, chère tante, je commence à ne plus compter les mois, ni les semaines, mais bien les jours. Encore trente-trois jours et je roulerai sur la route de Bordeaux; encore trente-six jours et j'aurai le plaisir de t'embrasser, ma bonne tante. J'irai me retremper un peu parmi vous. Depuis dix mois que je suis parti, le temps commence à me paraître long.

Maman m'écrit que tu es aux Bouhets pour la moisson, mais elle ne me dit pas si la récolte s'annonce bien. J'espère pourtant que ce silence est de bon augure. Tu dois bien t'ennuyer toute seule à la campagne.

Élie, malgré toutes les lettres que je lui écris, continue à garder un profond silence.

J'ai reçu ce matin une lettre d'Émile. Il m'annonce comme très probable et même presque certain, d'après une lettre de son oncle, le mariage de M. Magnus. Grand bien fasse à Mlle Eschenaüer. Il regrette le temps des courses à cheval, des promenades sur l'eau, des voyages nocturnes. Je le regrette aussi, moi, car ce temps heureux ne reviendra jamais; il n'est pas probable que nous nous revoyions souvent maintenant.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du frère de Poyen. Il me prie de conserver les livres de son frère comme un souvenir de l'amitié qu'il me portait. J'en avais déjà un grand nombre, mais tu juges combien j'ai été sensible à cette marque de bienveillance. Je suis allé dimanche dernier, à Vincennes, chez le cousin Baraton, qui m'a reçu avec la plus grande bonté. Il m'a demandé cette fois d'un air d'intérêt des nouvelles de la famille Vergniol. C'était par hasard ce jour-là la fête de sa femme. A propos, fais mes amitiés à Chéri quand tu le verras.

J'ai appris avec plaisir que M. Martel, le cher homme, a été enfoncé à Libourne, mais on prétend que l'arrondissement n'a pas gagné grand'chose au change. Faites mes compliments à M. Kampmann sur l'heureux accouchement de sa femme.

Dans la prochaine lettre, c'est-à-dire dimanche prochain, je parlerai un peu de mes études à papa. Je me contente de dire maintenant que j'ai perdu tout espoir de passer mon examen avant les vacances. Roudier est plus heureux que moi. Labrunie, que j'ai vu ce matin et qui jouit d'une santé florissante, passera son dernier examen avant la fin d'août. Maman me reproche de ne rien faire dire à Mme Croix. Dis-lui que je considère le mari et la femme

comme une seule et même personne, et qu'en m'adressant à M. Croix je m'adresse aussi à son épouse. Adieu, ma chère et bonne tante. Au plaisir de te revoir. Je t'embrasse de cœur ainsi que toute la famille.

Ton neveu dévoué,

P. Broca.

Mille choses à tous les amis et amies, les dames Dascols, la famille Chaucherie, MM. Espic, Pascaud, Dupuy, médecin, etc.... Méloé, Zéline, Anna. Demandez à cette dernière si elle sera assez bonne, ces vacances, pour me permettre de l'accompagner sur mon cor. J'ai des morceaux pour cor et piano.

J'ai eu, il n'y a pas longtemps, une lettre d'Alphonse. Je répondrai par l'occasion de dimanche. Si dans l'énumération qui précède je n'ai parlé ni de Fanny, ni d'Aurore, ni de Célina, c'est qu'elles sont comprises dans la famille. Il en est de même de Thérèse.

Paris, 16 juillet 1842.

Cher papa,

Je t'ai annoncé une lettre de médecine, la voilà. J'ai pris toutes mes informations sur les externat et internat auxquels je tiens beaucoup, et tout cela ne me fait regretter que davantage de ne pouvoir passer mon examen à la fin de l'année classique. En effet, les concours de l'externat ont lieu tous les ans à la fin de novembre ou au commencement de décembre. Il est de rigueur d'être externe un an avant de concourir pour l'internat, par conséquent il me serait très avantageux d'être reçu externe au premier con-

cours. Mais cet examen de l'externat, où on refuse en moyenne la moitié des candidats (depuis cette année seulement), consiste en ostéologie, physiologie et anatomie. J'ai fait un peu de tout cela, mais je ne me sens pas en état de soutenir un examen là-dessus. Supposons que mon examen soit passé lorsque j'arriverai à Sainte-Foy; je ferai de l'ostéologie ces vacances sur ton squelette et de la physiologie sur mes cahiers et sur mes livres. Puis, arrivant à Paris vers le 20 octobre, je disséquerai pendant un grand mois du matin au soir; avec cela je pourrai compter un peu sur ma réception. Juge quel ennui pour moi. On me conseille de concourir malgré tout et de me fier à ma *chance*. J'en ai bonne envie. Une affiche d'hier annonce que le bureau de consignation des examens sera ouvert le 28 octobre. Je partirais alors de Sainte-Foy le 24 et je tâcherais de passer dans la première huitaine de novembre. Puis, reçu ou non (reçu, je l'espère), je travaillerais l'anatomie pendant quinze jours jusqu'au concours. Que me conseilles-tu de tous ces projets?

Je travaille plus que jamais. Peut-être ferais-je mieux d'employer à la médecine le temps que j'emploie à la physique; mais, comme le cours de la Sorbonne m'intéresse beaucoup, je n'ai pas pu m'empêcher de le suivre. Nous faisons l'optique par la théorie nouvelle des ondulations. Tous les phénomènes s'expliquent mathématiquement avec une admirable simplicité. Le cours de botanique approche de sa fin. La plupart des familles sont déjà terminées; je crois que nous pourrons faire avant les vacances la méthode de Jussieu. Je commence à comprendre seulement depuis quelque temps l'immense avantage qu'elle a. Le cours de zoologie est fini. Celui de physiologie sera bientôt à moitié. Nous avons fini les sensations et les centres nerveux, nous ferons le sommeil demain.

J'espère, cher papa, que je te parle médecine. Que sera-ce donc ces vacances? Nous ennuierons terriblement ma pauvre maman pendant les déjeuners. Te souviens-tu déjà comme notre botanique l'ennuyait? Mais le moment où nous pourrons argumenter librement, ce sera en traversant la plaine de Sainte-Foy pour aller voir nos malades, car j'espère que tu me permettras de t'accompagner quelquefois.

Depuis six jours, il y a eu révolution complète à Sainte-Barbe. L'insurrection n'était pas parmi les élèves, mais parmi les maîtres. A la suite d'un grave débat entre eux et M. Guérard, ils ont tous abandonné l'établissement, un beau matin, de leur propre gré. Depuis ces huit jours, il y a eu quinze élèves retirés par les parents et beaucoup d'autres sans doute ne reviendront pas après les vacances. Positivement, si j'avais été là, je serais sorti comme les autres, car ils sont sortis pour une discussion précisément la même que celle que j'eus avec lui cet hiver. La leçon qu'ont reçue les supérieurs a été bonne; aussi, je pense que Charles, que j'ai le plus grand espoir d'y voir entrer le mois d'octobre prochain, s'y trouvera mieux que je ne m'y trouvais. Ils sont convaincus maintenant qu'un maître d'étude c'est, non pas une chose, mais un homme (quand il a de la barbe). Dites à Charles de se laisser pousser la moustache s'il en a. Je suis allé parler hier à M. Guérard. Je crois pouvoir vous assurer, m'a-t-il dit, d'une place vacante pour l'année prochaine; au reste, je vous donnerai une réponse définitive dans trois semaines.

Voilà la seule nouvelle qui puisse t'intéresser. Le reste est dans les journaux, et je n'ai rien à t'en dire. La mort du duc d'Orléans a dû faire grand bruit là-bas. Ici, depuis hier on n'en parle plus. On dit seulement qu'on aimerait mieux que ce fût son cher papa qui fût mort à sa place.

Adieu, mon cher papa, je t'embrasse tendrement avec toute la famille.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

J'irai demain voir M. Georges Subervie. Je lui parlerai de mon externat. C'est sans plaisanter que je conseille à Charles de laisser pousser sa barbe. M. Guérard paraît y tenir.

Lundi, 1er août.

Cher papa,

J'ai sur les bras une affaire qui m'ennuie et m'embarrasse beaucoup. Par une singulière négligence de la part des employés des académies où j'ai passé mes examens, il se trouve que mes trois diplômes me font naître à des jours, des mois et même des années différentes. Le diplôme de bachelier ès lettres porte que je suis né le 28 juin 1824; celui ès sciences mathématiques porte que je suis né le 21 juin 1822!! celui ès sciences physiques, que je suis né le 19 avril 1824. L'autre jour seulement, je m'en aperçus, et je crus bêtement que c'était chose de peu de conséquence, je corrigeai moi-même les deux dates de mes deux premiers diplômes; quant à la troisième, comme il fallait changer le nom du mois, je ne le fis pas moi-même. Je suis donc allé ce matin à la Sorbonne et j'ai expliqué au secrétaire tout ce qui m'était arrivé. Le secrétaire, qui est heureusement un homme fort obligeant, a regardé tous mes diplômes avec soin et il a même lu mon acte de naissance. Or, il se trouve que non seulement les trois académies de Paris, Toulouse et de Bordeaux se sont trompées.

mais que la mairie de Sainte-Foy a commis une profonde erreur. La question est de savoir si je suis né le 28 ou le 29 juin 1824. Mon extrait de naissance est conçu en ces termes : « Du 29 juin 1824, acte de naissance de M. Paul Broca, né hier à huit heures du soir, fils, etc. » Cela pose clairement que je suis né le 28. D'un autre côté, on m'a dit toute ma vie que je suis né le jour de Saint-Pierre, et Saint-Pierre est toujours le 29, que dois-je croire? M. Célestin s'est-il trompé ? L'almanach se trompe-t-il ? ou enfin ce qu'on m'a dit toute ma vie ne serait-il qu'une illusion, et ne serais-je pas né le jour de la Saint-Pierre? Je m'y perds, je l'avoue.

Il est urgent cependant de faire rectifier toutes les erreurs. Et ma maladresse qui est encore venue compliquer cela en corrigeant les diplômes! S'il y a une erreur sur les registres de la mairie, c'est une affaire de tribunaux, ni plus ni moins. Dans tous les cas, si les registres ne se sont pas trompés et que je possède ainsi un jour d'âge de plus que je ne le croyais, il faudra que je paye 5 francs pour obtenir un nouveau diplôme de bachelier ès lettres à Bordeaux, moyennant quoi on me changera gratis mon diplôme de Paris ; quant à celui de Toulouse ; peu m'importe. L'affaire presse et presse beaucoup. Si je veux prendre ma cinquième inscription au 1er novembre prochain, il faut que j'aie mon diplôme, et si je veux l'avoir il faut que tout soit fini avant mon départ, c'est-à-dire avant le 16 du mois d'août, puisque je pars le 17.

Je te prie donc, cher papa, d'aller à la mairie *le plus tôt que tu le pourras*, de vérifier exactement l'époque de ma naissance, de me faire construire un autre acte de naissance si le mien est faux, et, dans ce cas, de le faire légaliser le plus tôt possible. Cette fois-ci je pense que tu ne t'offenseras pas si je te demande une réponse courrier par

courrier, tu vois que le temps presse. Je compte donc sur une réponse lundi, ou mardi s'il faut faire légaliser un acte à Libourne. Je ne t'envoie pas l'acte de naissance, qui peut m'être utile ici d'un moment à l'autre, mais je t'envoie, dans le commencement de cette lettre, la copie exacte du commencement de cet acte.

Guillot, que j'ai vu hier, ma chère maman, m'a dit que les fables de La Fontaine jouissaient d'une assez mauvaise réputation. Au reste, il ne les connaît que de nom. Faut-il encore les acheter? ou bien M. Bourgade s'en rapporterait-il à *ma moralité* pour acheter des romances bien innocentes, où il ne serait pas question d'amour, et que sa fille Zoé puisse chanter sans rougir?

J'ai dîné avant-hier chez M. Monod avec force Anglaises. La soirée s'est terminée par une assemblée religieuse à laquelle j'ai assisté. M. Adolphe Monod arrive vendredi prochain.

Les funérailles du duc d'Orléans ont été magnifiques. Le luxe était étonnant. Je ne m'en faisais pas la moindre idée. Le nom et les exploits du duc d'Orléans étaient gravés en lettres d'or sur la tenture de crêpe qui couvrait les tours de Notre-Dame. 6,000 lampes brûlaient dans l'église. Toutes les troupes, toutes les gardes nationales de Paris et des environs étaient sur pied, etc., etc. Voyez les journaux qui, probablement, s'étendent longuement là-dessus. Mercredi cela recommencera.

Le portier me porte une lettre qui arrive à l'instant. Tu m'y recommandes, chère maman, d'aller voir M^lle^ Bertin. Cette visite, qui ne m'aurait pas amusé, a sans doute ennuyé aussi la demoiselle, car je n'ai pas trouvé son adresse sur le dos de la lettre. Tout le monde est ainsi content. Je vous écrirai encore deux mots par Roudier qui part jeudi et qui passe son examen demain mardi. L'heureux mortel!

Quoique la convoitise soit un des sept péchés mortels, ou je me trompe fort, je ne puis me dispenser d'en avoir un peu.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tendrement.

Votre fils dévoué,

P. Broca.

Pardon du *très pressé* que je mets sur le dos de cette lettre. C'est afin qu'on l'ouvre quand même papa serait absent.

Mercredi, 3 août 1842.

Chère maman,

Je n'ai rien à vous dire depuis hier. Je ne veux pas laisser partir Roudier sans un mot d'écrit, voilà pourquoi je griffonne ce papier.

Je me trompe, il y a du nouveau, du très nouveau. Je suis chargé par M. de Pressensé de conduire à Bordeaux une demoiselle, tante des Monod. Cela me vexe passablement; d'autant plus qu'il faudra changer ma place de banquette pour une place d'intérieur. La banquette est déjà bien assez chère par elle-même (80 francs). J'irai ce soir chez M. de Pressensé pour éclaircir l'affaire *huit heures du soir*. En attendant Roudier, qui peut arriver d'un moment à l'autre, je vais donc vous raconter le résultat de ma course d'aujourd'hui. *Primo*, j'ai une ampoule au pied. *Secundo*, Mlle Monod, ne pouvant attendre quinze jours, partira avant la fin de la semaine, je ne sais comment ni avec qui; l'essentiel est que ce ne soit pas avec moi. *Tertio*, il serait possible que je m'en vinsse à Sainte-Foy, *par économie*, en passant par la Rochelle; le voyage

doit me coûter 25 à 30 francs de moins, et je verrai du pays. Tout compris, je resterais en route trente-six heures de plus qu'en m'en allant par Bordeaux directement; le projet est encore à l'état naissant, il est douteux qu'il se réalise. Je m'aperçois que j'ai commencé ma lettre du mauvais côté, mais je n'ai pas le temps de recommencer. M. et Mme Cadars, que j'ai vus ce soir en revenant de chez M. de Pressensé, me chargent pour vous d'un grand nombre d'amitiés. Il y a très longtemps que je n'ai vu Jules.

Encore deux jours de passés, c'est beaucoup; il n'en reste plus que seize, puis je m'embarquerai. L'heureux Roudier, porteur du présent message, a passé hier avec succès son premier examen de droit. Labrunie passe après-demain son cinquième et dernier examen de médecine. Le sort l'a mal servi; les trois plus méchants examinateurs de la Faculté lui sont échus en partage. Il espère pourtant, nous espérons pour lui, qu'il sera reçu; il a passé deux examens depuis un mois, il serait malheureux de s'arrêter en si beau chemin.

C'est aujourd'hui qu'on a transporté le corps du duc d'Orléans à Dreux. En conséquence, l'école a été fermée aujourd'hui. On s'est porté avec fureur, pendant trois jours, à Notre-Dame pour voir la chapelle ardente. On y admettait environ 10,000 personnes par jour; la queue, cher papa, prenait à la grande porte, faisait tout le tour de l'église et longeait en revenant les quais jusqu'au Pont-Neuf.

La lettre de Goy ci-incluse n'est pas destinée pour Montauban; si le jeune homme n'était pas encore arrivé à Sainte-Foy, donnez-la à sa mère pour la lui remettre à son arrivée; elle ne vaut, du reste, pas la peine de lui être envoyée, car je ne lui dis rien absolument.

Il fait une chaleur étouffante ce soir. Je suis harassé, moulu. Le pavé de Paris fatigue plus que *l'herbe fraîche qui verdoie*. Encore treize jours. Cette fois-ci je ne vous charge pas de faire des amitiés aux amis. Je me les réserve à mon arrivée. Je vous embrasse, chers parents, avec tendresse et affection.

Votre tout dévoué fils et neveu,

P. Broca.

P.-S. — J'attends avec impatience la réponse à ma lettre d'avant-hier.

Dimanche, 14 août 1842.

Chers parents,

Ne vous ayant pas écrit depuis longtemps, je vous envoie un dernier mot malgré la proximité de mon départ. Je vous écris de chez M. Cadars. Mon départ me donne beaucoup de tracas. J'ai tant de visites, commissions, emplettes à faire, que je suis sur pied toute la journée et que je suis harassé le soir. Je ne passe pas par la Rochelle; au lieu d'arriver là-bas le 21, j'arriverai donc le 20 ou peut-être le 19, si je puis partir de Bordeaux immédiatement après mon arrivée.

Je ne vous parle pas de l'affaire de M. Meyer. Je n'en ai pas le temps, je vous en parlerai bientôt moi-même. Cher papa, je tâcherai de rassembler quelques documents sur la suette miliaire et je te les porterai si je peux. Je laisserai à Labrunie le soin de m'inscrire pour le concours de l'externat. On s'inscrit le 1er septembre et le concours n'a lieu qu'en novembre.

J'ai vu M. Guérard. Mme de Ségur y est aussi allée. L'affaire branle au manche. Si cet homme n'avait pas été si caché, si dissimulé, s'il avait, une fois dans sa vie, voulu me parler franchement, je n'aurais pas donné à Charles un espoir, qui, je le crains, ne se réalisera pas. M. et Mme Cadars me chargent de beaucoup d'amitiés pour vous.

Adieu, je vous embrasse en idée et sur le papier pour la dernière fois, s'il n'y a pas de malheur.

Votre dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Labrunie va bien ; il me donnera, dit-il, d'immenses lettres pour ses parents. L'affaire de mes diplômes ne m'inquiète plus.

Paris, jeudi, 4 heures du soir.

Chère maman,

Notre voyage s'est terminé heureusement, mais non sans entrave. L'arrivée à Bordeaux, la traversée jusqu'à Mortagne, le voyage à Rochefort, à la Rochelle et à Tours, ont été parfaitement bien. Mais là, nous ne trouvâmes que deux places, nous tirâmes au sort, et il fut décidé que je resterais. Verneuil (1) et Roudier partirent donc devant, et moi je séjournai jusqu'au soir à Tours, que j'eus amplement le temps de visiter. J'ai vu la belle cathédrale, la maison de Tristan l'Hermite, le château de Plessis-lès-Tours, la prison de Charles VIII et celle du cardinal

(1) Ami de Castillon, nullement parent du professeur Verneuil.

La Balue. En définitive, je n'ai donc pas mal fait de m'arrêter. Je suis arrivé à Paris il y a une demi-heure, et je me hâte de vous écrire pour que vous n'ayez pas le temps de vous inquiéter.

Labrunie est absent, Roudier et Verneuil courent pour chercher des chambres, et je suis seul chez Labrunie, dont le portier m'a ouvert la porte. En attendant leur arrivée, j'ai pris cette mauvaise feuille de papier. Ce que j'écris n'a guère le sens commun, car je m'endors beaucoup. Quatre nuits passées en voiture, c'est bien long, bien fatigant. Quand on n'en a passé que deux, on ne s'en fait pas une idée.

Nous avons eu gros temps de Bordeaux à Mortagne. Nous fûmes par terre à Rochefort où nous arrivâmes à huit heures du soir, et où nous ne pûmes pas nous arrêter parce qu'on ne pouvait pas nous promettre des places pour Paris. Nous le visiterons une autre fois. Je n'ai pas vu Eugène, mais j'ai remis au bureau où on le connaît la lettre et le paquet de son père. En revanche, nous avons vu la Rochelle, où nous passâmes tout le lundi. Le compatriote Bernard nous fit visiter avec beaucoup de complaisance toutes les curiosités de la ville, le musée, le bassin, le port et la mer que nous n'avions jamais vue. Nous avons bien regretté de n'avoir pas un jour de plus, nous serions allés à l'île de Ré par les bateaux à vapeur qui font la traversée deux fois par jour. Quant aux dépenses, elles n'ont pas été fortes. Nous n'avons jamais été sur la banquette, nous avons pris une fois le coupé faute d'autres places, et nous n'avons dépensé que 50 francs de voiture de Bordeaux à Paris. La rotonde nous eût coûté directement 85 francs; tu vois bien, cher papa, que j'avais raison.

Les concours de l'externat ont lieu tous les jours; mais depuis lundi dernier, on ne reçoit plus de candidats; ce

qui fait que j'ai définitivement manqué le concours. Tant pis, mais peut-être aussi tant mieux. Je suis certain au moins de n'être pas refusé. Adieu, il faut que ma lettre parte ce soir, tu excuseras donc mon style, chère maman. Mon écriture aussi a besoin d'indulgence. D'ailleurs, je dors debout. Je vous embrasse tous, père, mère, oncle, tantes, du fond du cœur. A une prochaine fois d'autres détails plus satisfaisants.

Adieu encore, ton fils dévoué,

P. Broca.

N. B. — Répondez-moi franco chez M. Cadars. Je n'ai pas ma nouvelle adresse, et si vous adressiez à l'École de médecine, je courrais le risque d'attendre huit jours. Parlez-moi de ma malle, je vous prie.

Un imprimé que j'ai vu sur la cheminée m'annonce que Labrunie passe sa thèse dans huit ou dix jours.

Paris, le 25 novembre 1842.

Chère tante Jourdit,

La lettre que maman m'a écrite est arrivée bien à propos ce matin; comme je vous avais dit de m'écrire chez M. Cadars, j'étais étonné de ce silence de plus de quinze jours, et quoique je ne fusse ni tante, ni mère, je commençais à trouver le temps un peu long. Je vous aurais même écrit par la poste pour vous demander signe de vie; mais la réception de cette lettre m'a rendu la patience et je me décide à remettre celle-ci à Labrunie, au risque de lui faire faire deux ou trois jours de route de plus. Le travail ne

m'a pas manqué jusqu'ici et ne me manquera pas d'une quinzaine de jours. J'ai à préparer, non seulement le premier examen de médecine, mais encore le concours pour l'école pratique. Tu sais sans doute, cher papa, que ce concours, tout à fait facultatif d'ailleurs, consiste en deux épreuves : la composition écrite et l'examen oral. J'ai subi hier la première de ces épreuves et je crois que ma composition est assez bonne. Demain l'examen oral et dans huit jours seulement la nomination. Advienne que pourra! il y a cinquante places à donner et nous ne sommes guère que quatre-vingt-dix concurrents; il est vrai que la plupart sont de seconde année. Le champ de l'examen est celui du premier de médecine, plus l'ostéologie; je ne l'ai appris que lundi dernier : aussi pendant toute cette semaine j'ai pioché sur les os avec persévérance. Je puis être enfoncé au concours; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que mon travail me restera. Quant au premier examen de médecine, je recevrai jeudi prochain l'annonce du jour où je le passerai; il faudra donc reprendre la semaine prochaine la chimie et la botanique. Je suis logé dans un hôtel où sont Roudier et Fouignet et où Verneuil viendra nous rejoindre bientôt. Roudier et moi faisons ménage ensemble; nous avons deux jolies chambres au premier; ces deux chambres communiquent et ne peuvent pas se louer l'une sans l'autre; c'est pourquoi nous les avons eues assez bon marché, quoique très bien meublées en acajou et en marbre, avec pendule, canapés, fauteuils rembourrés, rideaux à glands et à franges, etc. Nous ne les payons que 38 francs, ce qui fait 19 francs chacun. Nous ne faisons qu'un feu, et nous nous éclairons à la même lampe; le bas de cette page porte, hélas! l'empreinte bien visible de l'huile que nous y brûlons. Comme je n'ai pas le temps, je ne recommence pas ma lettre. Je me contente de vous demander pardon de

l'inadvertance de Roudier qui a versé une goutte d'huile sur mon papier. Nous avons pris une pension dans la rue de la Harpe assez près de notre hôtel; nous payons comme l'année dernière et nous sommes peut-être un peu mieux. Nos déjeuners se font toujours chez nous, chacun est fournisseur pendant son mois et les dépenses se partagent comme l'année dernière.

J'ai vu la famille Cadars, la famille Audebez et M. Subervie. C'est ce dernier qui m'a principalement engagé à concourir pour l'école pratique. M. et Mme Cadars ont fait avec Jules un voyage qui a duré une semaine. Ils sont allés à Abbeville, dans la Picardie, au mariage d'un de leurs amis intimes, M. Soupot, que je connaissais depuis l'année dernière et qui m'a engagé verbalement et par écrit à une soirée qui aura lieu chez lui dans une quinzaine. Les Audebez m'ont fort bien reçu. Ils ont beaucoup ri de l'histoire du melon d'Espagne. Je ne retournerai les voir qu'après mon examen. Quant à mes autres connaissances, je n'ai pas encore eu le temps d'aller chez elles. J'irai bientôt. J'ai vu Charles. Il est fort content, dit-il, de n'être pas entré à Sainte-Barbe; il ne paye rien dans son atelier, où on est fort content de lui. Il paraît que bientôt il pourra vendre de petits tableaux. Je le désire bien pour lui. Il ne demeure plus chez M. Langalerie.

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller chez Guillot chercher des nouvelles de Vanneau. Je ne puis donc, chère maman, te donner des renseignements sur son compte. Je suis de son avis. Je ne crois pas qu'il soit retourné à Naples. J'ai vu Élodie et Merea pendant trois jours, je suis allé au théâtre avec eux. Élodie, toujours aussi bavarde et aussi inconséquente (même plus que jamais), m'a dit une foule de choses qui me donnaient bien envie de rire. Comme Élie aurait été content d'entendre cela! Au reste

elle ira dans quelques mois à Sainte-Foy et vous verrez par vous-même.

Labrunie a passé sa thèse hier; je n'ai pas pu y assister parce que je composais alors, mais il paraît qu'il passa bien. Mme Labrunie sera donc enfin satisfaite. Continue-t-on à faire des parties d'échecs? M. Delon est-il rentré? Ce serait un bien vilain tour qu'il aurait joué à M. Pellis s'il ne revenait pas. Combien y a-t-il d'élèves? Mlle Nanette est-elle donc malade?

Je suis allé voir Massé; je lui ai donné mon adresse; depuis lors il a eu deux jours de sortie, il n'est qu'à deux pas de chez moi et il n'est pas venu me voir. Je ne sais ce qu'il fait. En revanche, j'ai vu Delignac qui se porte fort bien.

Je tâcherai, cher papa, d'obtenir dans quelques jours une place d'externe bénévole dans quelque hôpital. Reçu ou non à l'école pratique, je commencerai à disséquer à la même époque. En attendant, je suis *tous les jours* un cours d'anatomie de Chassaignac à l'école pratique. Ce cours vaut beaucoup mieux que le mauvais cours de Breschet.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tendrement.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Embrassez bien la tante Mariette, tante Magdeleine quand elle arrivera ; mon oncle et ma tante Joséphine.

Paris, 12 décembre 42. Lundi.

Mon cher père,

J'ai deux nouvelles à t'annoncer : 1° je suis admis à l'école pratique; 2° j'ai subi mon examen. J'ai grandissime espoir d'être reçu, mais je ne le saurai définitivement que jeudi prochain; par la même occasion je connaîtrai la note de mon examen. Je crois, hélas! qu'elle ne sera pas brillante; car autant j'avais eu de chance dans mes examens précédents, autant j'en ai eu peu dans celui-ci. Mes examinateurs étaient fort exigeants tous les trois, ce qui faisait la plus mauvaise série qu'il me fût possible d'avoir. C'étaient Dumas, Royer-Collard et Mialhe. Je comptais beaucoup sur la chimie organique et sur la botanique, car c'est là ce que je savais le mieux. On ne m'a interrogé sur aucune de ces branches. Dumas, qui, de mémoire d'homme, n'avait interrogé sur autre chose que la chimie, m'a questionné sur la physique, et c'est Mialhe, un pharmacien, qui m'a interrogé sur la chimie minérale. Enfin, Royer-Collard m'a fait des questions de zoologie et quelles questions encore! La classification et les caractères des insectes, leur anatomie, leur respiration, digestion, etc., puis la classification, les coléoptères en particulier. J'ai répondu à la première partie; mais la seconde question, comme tu le penses, il m'a été impossible d'y répondre, car dans aucun cours, dans aucun livre sur l'examen, on n'en trouve la solution. Tout cela fait que j'aurai probablement une note peu brillante; mais, ne vous inquiétez pas, je crois pouvoir vous assurer que je suis reçu. Dans tous les cas, je vous écrirai jeudi soir pour vous tirer d'inquiétude. Je me rends aujourd'hui à midi à l'école pratique. On doit nous

distribuer par série de cinq et nous donner des cadavres *gratis*. Ce sera une économie de 20 francs environ pour l'année. Et puis c'est toujours quelque chose que d'être élève de l'école pratique. Cela sert dans les examens, et le confrère Marchand n'a point manqué de le faire imprimer sur sa thèse. J'ai bien fait de ne pas concourir pour l'externat, c'eût été peine, temps et argent perdu, car on a été aussi difficile cette année qu'on l'était il y a trois ans pour l'internat. On a fait des questions sur les maladies des dents, de la cornée, sur les cancers, etc. Tu comprends qu'il m'aurait été bien difficile d'y répondre.

J'ai reçu en bonne santé la caisse du roulage, rien n'était gâté ni souillé. J'ai reconnu la bonne tante Jourdit à certains paquets de figues qui, hélas! sont déjà bien loin. Quant aux livres, je dois les donner demain au relieur. J'y ajoute plusieurs ouvrages venant de Poyen, sur la première année de médecine. Ces derniers ne me serviront plus, mais ils sont tellement malades qu'ils se perdraient entièrement si je ne les faisais relier au plus tôt; tout cela avec mon *Anatomie* fera bien des livres et bien de l'argent, mais ce sera une fois pour toutes. Aujourd'hui, demain et peut-être après-demain, vont être consacrés à faire des visites. Je n'ai vu encore à Paris que M. Audebez, M. Cadars et M. Deseimeris. Roudier, Fouignet et moi nous avons dîné jeudi chez ce dernier qui nous a longuement entretenus sur l'agriculture, sa passion dominante, et qui nous a fait cadeau d'un de ses ouvrages connu sur les prairies artificielles. J'irai ce soir lui porter la lettre de M. Dupuy. A propos, j'oubliais de vous dire que je suis allé au bal la semaine dernière. Vous croyez peut-être déjà que c'est à quelque bal d'étudiants comme le Prado ou la Grande-Chaumière. Rassurez-vous, rassurez-vous, c'est à un bal bourgeois; tu te souviens peut-

être, maman, d'un certain M. Félix, ami de M. Cadars, qui prétendait m'avoir trouvé, à Charenton, me baignant avec du sexe, mais qui depuis a reconnu son erreur. Je crois t'avoir raconté cela les vacances dernières. Eh bien, c'est ce M. Félix qui m'a invité à son bal de noces et qui m'a engagé à aller le voir souvent. Je fus d'abord bien intimidé. Les manières nouvelles, ces figures que je ne connaissais pas, m'émurent d'abord un peu, pour ne pas dire beaucoup, mais peu à peu je me lançai comme les autres et je finis par *m'en tirer*, selon l'expression de Risteau.

Gervain est arrivé à Paris pour faire du droit, il est musicien, et touche assez bien du piano. Nous devons faire de la musique ensemble; il n'y a qu'un désagrément, c'est qu'il demeure assez loin de moi. Le temps commence à devenir parisien, c'est-à-dire brumeux, boueux, froid, etc. On glisse dans les rues et j'en ai perdu l'habitude l'été dernier. Est-il bien certain que Labrunie se fixe à Sainte-Foy? Vous avez pu lui demander bien des détails sur mon compte. Je suis allé chez Guillot sans le trouver. J'ai bien ri des histoires de Vanneau, de Maillard et surtout de la fête féodale du Pierrail, quoique maman m'en dise fort peu de chose. J'ai eu de nombreux détails sur les Briançons par une lettre qu'a reçue Fouignet. Vermont est à Paris depuis quelques jours, il se prépare au baccalauréat.

Adieu, cher papa, midi approche, et il faut que je coure à l'école pratique. Je vous embrasse très affectueusement. A jeudi.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Paris, 19 décembre. Lundi.

Chère tante Jourdit,

Je me repens déjà de ne pas avoir écrit jeudi dernier. La lettre de maman m'annonce que vous attendiez impatiemment la confirmation de ma réception. Je ne vous ai pas écrit ce jour-là pour la raison toute simple que je n'avais rien à vous annoncer. Il se trouve que les résultats des examens ne sont affichés que tous les quinze jours. J'ai passé le lendemain du jour d'affiche, par conséquent j'ai quatorze jours à attendre. Ainsi donc, suis-je reçu bien ou mal? je n'en sais rien. Un fait certain c'est que je suis reçu, car je suis allé au secrétariat prendre mon inscription, et le secrétaire m'a affirmé qu'il m'avait vu sur la liste. Ainsi plus d'inquiétude à cet égard. Je pense qu'il sera inutile de vous écrire jeudi prochain pour vous annoncer ma note; je vous l'enverrai lundi ou mardi dans ma première lettre.

La vente des Bouhets, chers parents, a fait sur moi le même effet que sur vous. Si d'un côté je suis bien aise d'être délivré de tout souci sur les récoltes, et surtout de pouvoir vivre à Paris sans vous gêner autant que par le passé, d'un autre côté cependant je regrette comme vous ce bien de famille. Je ne puis penser sans un serrement de cœur que des étrangers vont prendre possession de cette terre que je m'étais accoutumé à considérer comme devant être à moi. Et si j'éprouve des regrets, moi qui n'y ai vécu que de loin en loin, un ou deux mois par année, et pendant si peu d'années, je conçois tout ce que vous devez sentir, ma pauvre maman et ma pauvre tante, vous qui y avez été élevées et qui y avez vécu si longtemps. Il me semble,

peut-être me semble-t-il mal, que le premier marché valait mieux que le second. Comme, d'après le premier marché, le bien restait à votre charge un an de plus, je compte que vous ayez vendu par le second 42,000 francs. Il s'agit maintenant de savoir si M. Loreilhe en retirera plus de 44,000 francs. S'il ne les retire pas, votre marché vaut mieux que l'autre; mais s'il les retire ou s'il en retire davantage, le premier marché valait mieux.

Vous devez être bien ennuyés par le tapage des maçons, plâtriers, menuisiers, etc. Écrivez-moi, je vous prie, la distribution des pièces que vous destinez à M. Buisson. Avez-vous persisté à mettre la salle à manger au milieu, à gauche une chambre avec cabinet et à droite un salon avec alcôve? Il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux. L'ouvrage avance-t-il rapidement? M. Buisson pourra-t-il bientôt entrer chez vous? Dites à M. Nogaret que j'ai vu son frère il y a trois jours. Il se portait fort bien et se disposait à passer son quatrième examen. Il a changé d'adresse et demeure rue Saint-Jacques, 145.

Parlons de moi maintenant. C'est assez vous dire que ce paragraphe vous ennuiera tous, excepté papa. Nous sommes pleinement en fonction à l'école pratique. L'organisation en a été changée entièrement pour cette année. Nos avantages sont les suivants : 1° nous sommes seuls dans un pavillon plus propre, moins humide, mieux aéré que les autres; 2° nous sommes chauffés gratis, tandis que les autres payent le bois; 3° on nous fournit les cadavres gratis; 4° enfin, ce qu'il y a de mieux, c'est que dans notre pavillon nous avons un prosecteur que nous ne payons pas et qui nous dirige dans nos travaux anatomiques. Il nous donnera cet été des leçons d'opérations sur le cadavre; 5° j'oubliais de dire que dans notre pavillon devaient se trouver des squelettes montés, trois ou quatre squelettes

démontés, des pièces anatomiques en cire et tous les vases et liquides nécessaires à la conservation de pièces bien préparées. Cela nous vaut environ 150 francs par an, plus le titre. En outre, j'ai obtenu une place d'externe bénévole à l'Hôtel-Dieu. Je n'aurai que six malades à panser, mais c'est déjà un commencement. Ils sont dans la salle de chirurgie de Blandin, dans la Cité. Voilà donc maintenant ma vie réglée comme une horloge. Le matin, sept heures et demie, à l'hôpital jusqu'à dix heures et demie. Je me rends chez moi, j'y déjeune, puis à midi je me rends à l'école pratique jusqu'à quatre heures; à cinq heures je vais dîner; à sept je me mets au travail soit après Boyer, soit après Richerand, et je me couche à minuit. C'est là ce que j'ai fait hier et ce que je ferai demain.

Je suis allé voir M. Monod, chère maman, le soir du jour où je t'écrivis ma dernière lettre, c'est-à-dire lundi dernier. Il m'a invité à aller dîner avec lui avant-hier et j'ai assisté à la soirée religieuse du samedi. J'y retournerai quelquefois. J'ai remis à M. Desœmeris la lettre de M. Dupuy. Il m'a dit ensuite, quand je suis allé lui faire ma visite de digestion, qu'il s'était occupé de l'affaire, qu'il avait déjà écrit et qu'il irait le lendemain chez M. Coste pour cette affaire et pour une autre. Ainsi tout va pour le mieux.

La *Géométrie* d'Olivier est située, avec tous les autres livres de mathématiques, dans les deux ou trois rayons qui se trouvent au-dessus de la porte communiquant avec M^me^ Buisson. J'ai trouvé, cher papa, une édition de Condillac dépareillée dont je pourrais acheter un seul volume. Écris-moi dans la réponse prochaine pour me dire où commence et où finit le quatrième volume qu'il s'agit de remplacer. Car l'édition n'est pas de Genève 1760, mais de Paris 1811. Or, comme le format est le même, peu

importerait l'édition si nous pouvions trouver un volume analogue à celui qui manque. Envoie-moi aussi la liste des deux ou trois volumes de Rousseau qui manquent dans notre bibliothèque. *Il y a à dire*, je le sais, les opéras, et je crois un volume d'*Émile*, écris-moi le tout au plus juste. On trouve quelquefois sur les quais, pour quelques sous, des volumes qui peuvent être très utiles pour compléter une lacune.

La semaine dernière Roudier a été un peu dérangé. Il avait depuis quelque temps des maux de tête fréquents, il a même eu de petites migraines. Par prudence, plutôt que par nécessité, il s'est fait faire une petite saignée qui a tout dissipé depuis huit jours. Il va tout à fait bien maintenant et n'a perdu que deux jours de cours. Il paraît que la tante Magdeleine se trouve bien à la Roche, car elle y fait un long séjour. Adieu, chers parents, je vous embrasse et je cours disséquer.

Votre tout dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Dites à Labrunie, le plus tôt possible, de donner de ses nouvelles à son ami Mestre qui attend impatiemment. Faites donc écrire Oscar.

Mercredi, 29 décembre 1842.

Chers parents,

Je n'avais pas l'intention de vous écrire de lettre de premier de l'an, mais je trouve une occasion qui arrive chez vous précisément le 1er janvier 1843. J'en profite pour vous envoyer mon portrait que vous pourrez prendre, si vous voulez, pour une étrenne. Il faut avouer que c'est

une drôle de chose que de faire des étrennes aux gens avec leur argent.

Comme je n'ai de vous aucune lettre à laquelle je puisse répondre, je ne sais par où commencer la mienne, et puis d'ailleurs je n'ai pas grand'chose à vous dire. Pour moi, les jours se suivent et se ressemblent. Je vous annonce ou plutôt je vous confirme que je suis reçu. Cette fois-ci, je suis affiché à l'École de médecine et le doute n'est plus possible. Ma note est *satisfait*. Ce n'est pas grand chose de brillant, elle n'est pas mauvaise, mais elle n'est pas bonne, ce sont de ces notes dont on ne dit rien. Bienheureux encore d'avoir pu l'attraper avec aussi peu de bonheur que j'en ai eu. Présomption à part, je crois que je méritais une meilleure note. Je continue à disséquer quatre heures par jour à l'école pratique et je commence déjà à faire des préparations un peu moins sales que dans les premiers jours. Enfin, j'ai définitivement un service d'externe à l'Hôtel-Dieu. Chaque matin je me rends à sept heures et demie à la salle de Blandin; il est un peu dur pour ses externes, surtout pour les nouveaux, mais enfin la place est tenable, et comme Blandin fait la meilleure clinique chirurgicale de Paris, en même temps qu'il est un des premiers opérateurs, j'aime mieux être là qu'ailleurs.

J'ai vu, dimanche dernier, Charles Bouny et nous avons dîné ensemble chez l'illustre Flicoteau, dont papa se souvient sans doute. Il est bon que vous sachiez que nous avons quitté notre pension, parce qu'il y avait une douzaine d'étudiants en médecine et en pharmacie qui dînaient avec nous et qui étaient perpétuellement dans les vignes du Seigneur. Nous avons vécu au restaurant pendant quelques jours et demain nous prenons une nouvelle pension.

J'ai vu, la semaine dernière, le général Subervie, qui a été pour moi plus obligeant et plus affable que jamais. Il m'a offert sa table pour quand je voudrais, mais vous comprenez que je n'en abuserai pas. Il m'a fait l'effet de ne pas aimer tendrement M. Mestre et il n'est pas content des menées de M. Loreilhe. Tout ce que je vous dis là, m'a-t-il dit, ne prouve pas du tout que j'en veuille à ces Messieurs; en définitive il vaut mieux que M. Loreilhe soit nommé, car il est mieux placé que moi pour connaître les besoins du centre. D'ailleurs cela ne m'empêchera pas de soutenir vos intérêts de tout mon pouvoir. Il fait dire à papa qu'il a déjà vu deux ingénieurs auxquels doit être soumise la question de la route du Fleix par la rive gauche, et que ces deux ingénieurs lui ont promis leur appui. J'ai aussi vu M. Deseimeris qui devait le lendemain se rendre chez M. Comte. Il me semble même que je vous ai déjà mandé cela.

Je n'ai pas besoin de vous présenter mes vœux de nouvel an. Je vous désire ainsi qu'à moi que je sois sage cette année. Cela vous va-t-il? Delignac ne nous a prévenus qu'hier de son départ et nous allons lui porter nos lettres dans quelques instants. Je n'ai donc point le temps de vous faire les phrases de circonstance, mais je vous assure que je n'en pense et que je n'en sens pas moins. Souhaitez la bonne année de ma part à tous ceux qui, en vous la souhaitant, vous demandent de mes nouvelles. Embrassez surtout, après les chères tantes et mon oncle, Fanny, Méloé, Marguerite. Adieu encore une fois, il ne me reste que huit mois et demi avant de vous revoir.

Votre tout dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Envoyez le portrait de Roudier le plus tôt possible. S'il ne se trouve pas d'occasion immédiate sous votre main, mettez du moins sa lettre à la poste. Trouvez-vous nos portraits ressemblants? Je suis plus sombre que lui, parce qu'il y avait un nuage au ciel quand on m'a fait et qu'il a été fait en plein soleil. Je fais la grimace. Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas l'habitude de poser.

Adieu.

Vendredi, 30 décembre 1842.

Chère tante Jourdit,

Encore une occasion et je n'ai pas grand'chose à dire, car j'ai écrit avant-hier. J'écris seulement quelques mots pour donner signe de vie. Avec la vie monotone que je mène, il ne m'est rien arrivé de nouveau depuis deux jours. J'ai vu hier Mme Cadars qui vous fait mille amitiés et qui n'a pas de commissions pour vous. M. Audebez m'a remis un paquet pour Ernest et un autre pour Delorbe, je les ai réunis en un seul à votre adresse. Si par hasard M. Rochefort ne pouvait parvenir à déchiffrer les quelques mots d'anglais que je lui écris, fais-lui dire de ma part, la première fois que papa ira au collège, que je n'ai pas pu trouver dans Paris le livre qu'il a demandé. S'il le veut, on le lui fera venir de Londres. Voilà bien longtemps que vous ne m'écrivez pas et il me tarde bien de recevoir une lettre. Vous vous impatienteriez si vous restiez quinze jours sans lettres; eh bien, je m'impatiente aussi, moi.

Le premier de l'an approche. Jour coûteux et ennuyeux par excellence; étrennes au portier, étrennes au garçon, étrennes au facteur, cela n'en finit plus. C'est pourtant

bien agréable de voir que tant de gens font des vœux pour votre bonheur. Plus expérimenté que l'année dernière, je me garderai bien d'aller porter les cartes moi-même. Pour un sou par carte on m'en portera partout et autant que je voudrai. C'est une corvée de moins.

Adieu, ma bonne tante, je t'embrasse bien tendrement ainsi que toute la famille.

Ton tout dévoué neveu,

P. Broca.

Comment va le collège? y a-t-il un professeur de mathématiques? Les élèves sont-ils nombreux? sont-ils dévots? Oscar s'est-il enfin remis à travailler? Viennot est à Paris; voilà tout ce que je sais sur son compte, car je ne l'ai pas vu.

13 janvier 1843.

Cher papa,

Après être resté longtemps sans aucune nouvelle, après avoir attendu impatiemment pendant quelques jours, j'ai enfin reçu deux lettres à la fois, celle de maman et celle d'Alphonse. Toutes les deux m'annoncent une chose qui m'a causé le plus vif plaisir. C'est, tu t'en doutes déjà, le mariage de quelqu'un qui nous touche de près. Il s'est donc enfin décidé. Moi qui lui avais annoncé dans ma dernière lettre qu'il resterait célibataire! Enfin, il faut bien se tromper quelquefois, sans cela il n'y aurait plus de plaisir à rencontrer juste. Espérons que la noce sera pour septembre prochain.

Tu me demandes, cher papa, la liste des cours que je suis; il me semble t'avoir dit que je n'en suis aucun. Ne

te fâche pas encore, car je ne travaille pas moins pour cela. D'abord, il est une chose incontestable, c'est qu'il faut que je dissèque, n'est-ce pas? et trois heures par jour ce n'est certes pas trop. Je sors de l'hôpital à onze heures, je ne puis donc me rendre à l'école pratique qu'à midi, car j'ai l'habitude de déjeuner une fois par jour. De une heure à deux heures notre prosecteur nous fait sur le cadavre une leçon d'anatomie, et l'école pratique ferme à quatre heures. Il ne me reste donc que trois heures pour disséquer ; si je suivais un cours à l'école, cela m'enlèverait encore une heure et je ne ferais pas suffisamment d'anatomie. C'est d'ailleurs ce que l'École de médecine a parfaitement senti en mettant sur les feuilles d'inscription pour le semestre d'hiver de la seconde année : anatomie et dissection, pathologie et clinique externes. La première branche je la fais à l'école pratique, la seconde à l'hôpital. Je ne puis, ce me semble, faire mieux. A l'hôpital, d'ailleurs, je suis la clinique de Blandin qui remplace parfaitement et même avec avantage un cours de l'école, car après la visite il nous fait l'histoire d'une maladie en nous citant les malades que nous avons vus dans les salles le jour même. Le soir, chez moi, je lis les *Maladies chirurgicales* de Boyer. Nous faisons ce travail à deux, avec un de mes amis nommé Faure. Chacun de nous étudie chez lui trente pages par jour et le lendemain à l'école pratique, en taillant et rognant chacun de notre côté, nous nous faisons des questions sur ce que nous avons étudié la veille. Tu comprends qu'en voyant aussi rapidement un ouvrage aussi étendu, nous ne pouvons pas prendre des connaissances bien précises et bien détaillées, mais au moins nous prenons des idées générales des choses, puis nous nous habituons au langage et à l'étude des livres de médecine et nous pouvons savoir passablement de choses,

en le voyant une seconde fois. Encore quelques mots sur ma médecine et j'aurai fini pour aujourd'hui sur cet article qui n'intéresse pas tout le monde. Il faut pour entrer à l'Hôtel-Dieu une carte d'entrée, on n'en délivre qu'une à chaque étudiant et il faut qu'elles servent deux ans. Quand on la perd, on ne la renouvelle pas. Moi qui croyais qu'on les renouvelait tous les ans, j'ai fait peu de cas de la mienne à la fin de l'année dernière et je l'ai probablement laissée à Sainte-Foy. J'entre à l'Hôtel-Dieu avec la carte de Verneuil, mais cela ne pourra pas durer toujours, parce qu'il faudra que Verneuil aille à l'Hôtel-Dieu cet été. Tâche donc, cher papa, de me retrouver la mienne. Elle est, si elle n'est perdue, dans le petit secrétaire qui était dans ma chambre. Ce sont des cartes blanches imprimées, avec le nom de l'élève écrit à la main. Si tu trouves la mienne, tu trouveras en même temps celle du pauvre Poyen. Envoie-les-moi toutes les deux en cas de nouvel accident. Tu pourras les remettre à Delignac qui reviendra bientôt. Demande à Labrunie s'il n'a pas détruit la sienne, et, s'il l'avait encore, joins-la aux deux autres, cela peut rendre service à des amis embarrassés. Nous avons vu Viennot. Il paraît enchanté. Il n'a pas le sou, mais il ne demande pas d'argent. Il paraît, *dit-il*, qu'on va donner aux Italiens un concert à son bénéfice. Dieu le veuille; mais, entre nous, je n'y crois guère.

J'apprends avec plaisir la grossesse d'Aurore. Cette fois elle ne peut pas se dispenser d'avoir un gros garçon. Je fais bien des vœux pour les heureuses couches de Fanny. Ma pauvre tante Joséphine va être bien tourmentée jusqu'au dénouement. Écrivez-moi sitôt le résultat connu, car il me tarde bien d'être fixé. L'affaire du cousin d'Eymat m'a occupé, mais je n'ai pas fait grand'chose encore. Je suis allé chez M. Descimeris, chez le général. Je n'ai trouvé

personne. Les chambres sont ouvertes, ils ne sont jamais chez eux. Je suis forcé de n'aller que dimanche chez le général si je veux le trouver. Je pense que par Déalis vous avez reçu un paquet pour Audebez et une lettre pour vous. Tante Magdeleine a-t-elle reçu une réponse à la lettre qu'elle écrivit à Mme Guisard la veille de mon départ? Qu'est-il arrivé à la foire de Sauveterre? Où en sont vos soupçons? J'ai acheté une trousse 25 francs! quel vide dans ma bourse! J'ai reçu une lettre de Bister. Il se rappelle à votre souvenir. J'ai fait des visites la semaine dernière. Cela m'a fait perdre deux jours de dissection. En voilà maintenant pour un mois.

Je vous quitte à regret, car mon papier est bien petit; une autre fois j'y mettrai ordre. Mes respects à MM. Espir et Croix, Pellis et Mestre. Embrasse bien pour moi toutes les tantes, mon oncle, maman. Encore une fois tous mes vœux à Fanny. Adieu, je t'embrasse de cœur.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Mille choses affectueuses à la bonne Thérèse.

Jeudi, 23 février 1843.

Quoique j'aie une occasion pour lundi prochain, comme je connais votre sollicitude, je vous écris par la poste, ce qui ne m'empêchera pas d'écrire aussi par l'occasion. C'est Cavaillès qui s'en chargera. Il retourne à Sainte-Foy et renonce à ses projets de mission. Est-ce parce qu'il ne se sent pas le courage de se faire missionnaire ou est-ce

parce qu'on désespère de jamais le dégourdir suffisamment? Je l'ignore, mais j'avoue que je penche pour cette dernière opinion. Il paraît que M. Pellis va lui donner de l'emploi au collège. Je me creuse la tête pour savoir quelle pourra être la nature de cet emploi. Par la même occasion j'écrirai aussi à Oscar. Rassure-toi tout à fait, chère maman, sur le compte de mon mal au doigt que tu as très bien qualifié en le nommant bobo. Maintenant que tout est passé, je puis te dire que je m'étais maladroitement piqué sous l'ongle avec une épingle pleine de pus, en faisant un pansement. Il en est résulté un tout petit panaris que j'ai soigné à temps et qui n'a été presque rien. C'est une leçon de prudence pour l'avenir.

Je n'ai pas été voir le général depuis la lettre que j'ai reçue avant-hier. Es-tu bien certaine que la place de brigadier à Périgueux soit occupée depuis le 1er janvier 1843? Le général me disait qu'on ne devait la créer que pour 1844 comme celle de Bergerac. Tâche de prendre de ton côté des informations là-dessus. Si la place était encore libre, pourquoi la laisserions-nous prendre par un étranger, tandis que le cousin a des droits mieux fondés, et que le général se prête avec tant de complaisance à nos *postulations?* (Pardon de ce mot qui est français à la rigueur, mais qui ne s'emploie pas dans le sens que je lui donne.) Il est de toute impossibilité, m'a dit le général, de demander la résidence à Eymet, pour le cas où nous n'obtiendrions que la place de Bergerac. As-tu écrit au cousin pour lui faire part de ma dernière lettre? Qu'il se tienne prêt à envoyer sa pétition et des certificats à M. Comte. Je ne parle que pour le cas où la place de Périgueux serait libre encore. Ma prochaine lettre sera adressée aux tantes pour les remercier de cette nouvelle bonté ajoutée à mille autres. Quelle fête pour moi que ce voyage à Metz! Quoique,

d'après ce que m'avaient dit les tantes ces vacances, je m'attendisse un peu à cela, j'ai failli, en lisant la confirmation de mes espérances, sauter au cou du garçon qui m'avait monté la lettre et qui faisait alors ma chambre. Le bon Alphonse est donc bien amoureux? Va-t-il rendre sa femme heureuse! J'apprends avec plaisir que l'horizon s'éclaircit, et que peu à peu la noce se prépare pour le mois de septembre. Quel drôle de nom Fanny va donner à son fils! Je m'y attendais un peu. Samuel! comme c'est touchant! Pour le quart d'heure, le nom de Jérémie lui conviendrait sans doute mieux, car le marmot doit se lamenter de temps à autre. Pourquoi ne l'a-t-on pas appelé Manassé? Je suis allé faire une visite intéressée au cousin Baraton. Il n'y était pas. Il était parti la veille pour la Normandie, où un procès le retiendra quinze jours. Pourvu qu'il n'aille pas prendre, dans ce pays, l'habitude de ne pas payer ce qu'il doit, — admettant d'ailleurs qu'il ne l'ait pas déjà contractée, — c'est tout ce que je demande. A propos, dis à Pelletreau que j'ai donné à M. Cadars son mandat, et paye-lui la somme de 6 francs que M. Cadars me remboursera ici. Ce seront 6 francs que je gagnerai. Tu vois que j'ai des dispositions pour le commerce. Je pense que ma petite amie Zéline est guérie de sa scarlatine. Embrassez-la bien pour moi. Dites à son oncle, en lui faisant mes amitiés, que s'il a des livres à faire acheter, je me chargerai de sa commission avec le plus grand plaisir. Mon affaire avec le relieur est tout à fait terminée. Je vous ai dit, sans doute, qu'après avoir vendu son fonds de magasin et ses presses, il avait disparu avec mes livres sans laisser son adresse à mon portier. Son successeur m'a heureusement enseigné son nouveau domicile. Je l'ai trouvé dans une sale mansarde de la rue Saint-Jacques, sa femme était en couches et ils étaient dans la misère la plus profonde. J'ai bien

craint pendant quelques jours que mes livres ne soient vendus, mais il n'en était rien, il les avait portés chez un relieur de ses amis, qui achevait de les relier. Comme j'étais las d'attendre plus longtemps, je lui ai fait signer un billet par lequel il s'engageait à me les livrer dans un certain délai; faute de quoi, il devait perdre 3 francs par jour de retard. Malgré cela, les livres ne sont arrivés que cinq jours après le délai. J'avais donc le droit de lui retenir 15 francs sur le prix de sa reliure. Quel plaisir j'aurais eu à le faire si j'avais eu affaire à un homme riche! mais, comme il est misérable, je lui ai rendu son billet et je lui ai tout payé. Je suis certain qu'à ma place vous en auriez fait autant. Si vous avez vu Alphonse depuis peu de jours, il vous a peut-être dit, d'après une de mes lettres, qu'un malheureux étudiant, criblé de dettes, s'est empoisonné. C'est un ami de Nogaret. Je ne comprends pas qu'Alphonse n'ait pas reçu une lettre que je lui ai écrite par occasion, il y a trois semaines et plus. Il faut que la personne soit restée bien longtemps en route. J'espère pourtant qu'il a reçu cette lettre à l'heure qu'il est. L'intéressant Pitre est-il parti pour voyager à ses frais? Gare, gare à la bourse de l'oncle. Les journaux parlent d'une insurrection à Genève, à propos d'un consul français. J'espère que les étudiants ne s'en sont pas mêlés et qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Élie. J'ai reçu une lettre d'Émile, qui vous fait à tous ses amitiés. Ce n'est pas le mot qu'il emploie, mais à présent qu'il est écrit, peu importe. Parle-moi donc un peu, chère maman, de l'état religieux de la bonne ville de Sainte-Foy. Les soirées marchent-elles? Mes compliments à Devignes quand vous le verrez. J'ai dîné la semaine dernière chez M. Beigbeder. Il ne serait peut-être pas mal que vous fissiez sortir Pécaut, son neveu. Faites mille amitiés de sa part et de la

mienne à M. Nogaret, qui est probablement maintenant votre locataire. Avant la réception de la lettre nous avions vu M. Magnus, que nous avions rencontré par un grand hasard dans les rues de Paris. Il ne nous avait pas été difficile de le reconnaître. Ce sont de ces figures qui ne s'oublient pas. Le pauvre M. Audebez a reçu de mauvaises nouvelles de son Ernest. Il est au désespoir. Il paraît qu'il a l'intention de le retirer pour lui donner un état. Adieu, j'aurais encore quelques petites choses à te dire, mais ce sera pour la lettre de Cavaillès. Embrasse pour moi toute la famille, sans oublier le mioche de Fanny.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

P.-S. — Viennot, que nous avons vu deux ou trois fois au commencement de l'année, a disparu comme une ombre. Il paraît qu'il est rentré à Naples. Son père lui a coupé les vivres et il a bien fait. Il laisse quelques petites dettes. Il me rappelle l'enfant prodigue d'ennuyeuse mémoire. J'espère que cette fois-ci papa ne lira pas cette lettre à M^me^ D.

Dimanche, 19 mars.

Mille et mille pardons, ma chère maman, d'être resté si longtemps sans te répondre. J'ai voulu le faire plusieurs fois cette semaine, mais j'avais égaré ta lettre et je ne l'ai retrouvée que ce matin. J'espère bien que vous ne vous serez pas trop inquiétés, et vous aurez eu raison, car soyez bien persuadés que vous seriez immédiatement prévenus par Roudier ou par moi du moindre accident qui pourrait arriver.

Je continue à travailler comme je vous l'ai déjà dit; nous allons nous créer la semaine prochaine une occupation nouvelle. Nous nous sommes réunis six de l'école pratique, tous bien déterminés à faire de notre temps le meilleur emploi possible. Tous les samedis soirs, nous tiendrons une conférence. Une question a été préparée par chacun en particulier dans le courant de la semaine; un d'entre nous, désigné par le sort, prend la parole et dégoise tout ce qu'il y a à dire sur la question; puis, quand il a fini, chacun, à tour de rôle, soumet à l'honorable assemblée ses remarques et ses additions à ce qu'a dit le préopinant. Pour éviter toute espèce de malentendu ou de brouillamini, chacun, par ordre alphabétique, préside le conseil à son tour. Pour le moment, cher papa, nous ne faisons qu'une conférence par semaine; elle roule sur la chirurgie. Cet été, quand les pavillons de dissection seront fermés, nous les continuerons, et nous y ajouterons par semaine deux nouvelles conférences qui rouleront sur l'anatomie. Comme nous avons vingt semaines jusqu'au mois d'août, nous avons divisé en vingt questions les généralités les plus importantes de la chirurgie; de cette manière-là, nous pourrons nous présenter à l'externat sans courir de grands risques. Les statuts de ladite assemblée ainsi que le programme des questions ont été décidés en commun hier soir. Tout membre qui s'absente pour une cause quelconque est condamné à une amende de 50 centimes. Cela augmente de 10 sous les frais du voyage à Metz. A propos de ce cher voyage, voici l'itinéraire que je me suis tracé; vous convient-il? Je vais directement à Metz. De là, je vais visiter Nancy, *la plus jolie ville de France*, disent les *Merveilles de la nature et de l'art*, si je me souviens bien. De Nancy, je vais à Reims, où j'ai à visiter une cathédrale et des antiquités romaines. Puis je vais voir le champ de

bataille de Valmy et je rentre à Paris. Si, plus tard, je trouve d'autres curiosités à visiter, je les ajouterai aux précédentes. Au reste, je consulterai quelque itinéraire du voyageur en France qui me fixera mieux là-dessus.

Il y a un temps infini que je n'ai mis le pied hors du quartier Latin. Il y a un mois que je n'ai fait de visites. La semaine prochaine je me dérouillerai un peu. M^lle^ Juliette est-elle mariée? « C'est une chose qui se fera dimanche et qui ne sera peut-être pas faite lundi. » Elle a dû se marier tant et tant de fois qu'en vérité je ne sais qu'en croire. J'admire peu les procédés du pauvre sot de Cavaillès. S'il avait de la répugnance à porter des lettres, pourquoi se proposait-il? et surtout, pourquoi ne nous prévenait-il pas de ne pas cacheter les nôtres? La fin ne justifie plus les moyens depuis que le temps des jésuites est passé, et c'est toujours une bien vilaine chose que de décacheter les lettres d'autrui; au reste, pauvre diable, je ne lui en veux point : s'il est sot ce n'est pas sa faute, et quant à sa discrétion, je suis bien sûr qu'il n'a pas lu un mot des lettres qu'il portait. Je lui désire un peu plus de jugement à l'avenir. J'ai vu son frère aujourd'hui. Il est venu voir si Cavaillès m'avait adressé une lettre pour la lui remettre. Quand papa ira au collège, il pourra lui dire que son frère attend de ses nouvelles avec une vive impatience. A la nouvelle du désastre de la Guadeloupe, j'ai tout de suite pensé à M. Poyen. Aurait-il été victime? Dans ce cas, je plains ses pauvres enfants. J'ai vu dans un journal que toute la famille Darboussier a péri.

Roudier et moi sommes allés ce matin entendre prêcher Ravignan à Notre-Dame. Il a une parole admirable, mais je n'aime pas ses gestes dramatiques. On se porte avec fureur pour l'entendre. Si on veut avoir des places, il faut aller faire deux heures de queue et payer 4 sous d'entrée.

Nous ne nous sommes pas trop ennuyés en attendant, parce que nous avions porté chacun un livre. Voyez-vous souvent Alphonse? Il ne me répond pas. N'aurait-il pas reçu la lettre que je lui écrivis par occasion? Il paraît que l'occasion est restée près d'un mois en route, mais je suis certain qu'elle est arrivée, puisque M. Roudier a écrit à son fils qu'il avait reçu un paquet par elle. Nous avons vu plusieurs fois le très excellent M. Magnus. Jeudi dernier il se portait très bien, dites-le à M. Kampmann. Le voyage de M. Cadars est renvoyé de quelques jours, je vous écrirai par lui comme vous le pensez. Mes bas de coton sont troués, je porte des bas de fil et ils sont de saison, car il fait un magnifique printemps. Maman ne pourrait-elle pas me faire une petite pelote pour mettre mes épingles ? papa lui fera voir comment on les fait. Ce sont deux morceaux de carton ronds dont le rayon est la grandeur d'une épingle. Ils sont séparés par une petite couche de ouate ou de linge et recouverts d'un petit morceau de soie. On la pend à sa boutonnière en faisant les pansements. M. Cadars me la porterait. Adieu, mes chers parents, je vous embrasse mille fois ainsi que les bonnes tantes, parmi lesquelles je comprends ma tante Jourdit.

Tout à vous,

P. Broca.

J'ai été obligé de me faire faire un pantalon d'hiver et une redingote. Mes deux pantalons d'hiver étaient hors de service. Je n'avais pas de redingote présentable et il est mille circonstances où on ne peut pas prendre un habit. C'est une dépense pour le moment, mais en voilà pour longtemps.

Dimanche, 26 mars 1843.

Ma chère tante Jourdit,

Combien je m'en veux de vous avoir laissée si longtemps attendre! Je croyais qu'il s'était à peine écoulé quinze jours entre mes deux dernières lettres, et, en y réfléchissant bien, je me suis aperçu qu'il s'était écoulé près d'un mois. L'habitude que j'ai de n'écrire que lorsque j'ai une lettre de vous, a fait que je ne vous ai pas écrit depuis la lettre portée par Cavaillès jusqu'à celle que j'ai reçue le 11 mars, et, depuis cette époque jusqu'à dimanche dernier, la semaine s'écoula avec une telle rapidité que je ne répondis pas encore; puis j'avais égaré la lettre de maman, et enfin M. Cadars croyait devoir partir à la fin de cette semaine-là et j'attendais son départ qui, à ce qu'il m'a dit hier, a été renvoyé à la fin de celle-ci.

Une fois pour toutes, mes bons parents, rassurez-vous bien sur ma santé. Dieu merci, vous savez que je possède un excellent tempérament; puis, comme je ne cesse de le répéter dans chaque lettre, si par hasard je tombais malade le plus légèrement du monde, trois jours après vous le sauriez par Roudier ou par moi. Cependant, afin de vous éviter toute inquiétude à l'avenir, je vais me mettre à vous écrire à jour fixe, que j'aie ou non une lettre à répondre, et surtout je n'interromprai pas ma correspondance par la poste à cause des occasions. Voulez-vous que je vous écrive tous les huit jours? Voulez-vous un intervalle plus long? J'attends là-dessus la moindre manifestation de votre désir. Je n'aurai peut-être pas toujours les matériaux nécessaires pour remplir trois pages, mais enfin ce sera toujours un signe de vie.

Ce mal au doigt te tourmente donc beaucoup, ma pauvre maman? Tranquillise-toi, il y a bientôt deux mois qu'il a totalement et radicalement disparu. Tu as l'air de craindre que, si j'étais malade, j'appelasse un mauvais médecin; dans ce cas, qui n'arrivera pas, je l'espère, ce serait un professeur de l'école qui serait appelé; afin même d'être soigné avec plus d'intérêt, ce serait M. Blandin, mon chef de service, qui est assez bon pour moi maintenant.

J'ai reçu une lettre d'Élie fixant l'époque de mon voyage à Metz. Mon absence ne se prolongera pas au delà d'une dizaine de jours. J'ai toujours le même projet de route que dans ma dernière lettre. J'attends votre réponse pour me décider. Roudier et moi nous allons partir dans une heure environ pour aller aux Billettes où prêche M. Magnus. C'est la première fois que nous allons à ce temple. J'irai ce soir chez le cousin Baraton, qui, je pense, est rentré de son voyage. J'ai fait une visite à M. Monod, la semaine dernière. Il m'a invité à dîner pour samedi prochain. Il m'a donné des renseignements bien positifs sur Viennot. Je savais déjà qu'il était peu délicat, il avait emprunté à Fouignet et à Verneuil, et était parti sans le leur rendre; mais il a fait bien pis que cela. Il a profité de ses entrées chez plusieurs de ses amis, a soustrait des habits et autres effets et les a vendus. Si on avait voulu le poursuivre, il était punissable des galères. Mettez-vous à la place de son père. Parle-t-on toujours de lui et d'Anna? Pauvre Anna! Hier soir, samedi, a eu lieu notre première conférence qui a duré deux heures et quart. Pour une première fois, je m'attendais à une séance plus orageuse. Le président (c'était moi, par ordre alphabétique) n'a eu besoin de rétablir l'ordre dans la discussion qu'une seule fois. En définitive j'en suis fort content; cela fait travailler un peu, mais c'est ce qu'il faut.

Massé est sorti de Sainte-Barbe. L'esclavage de la pension lui pesait, il travaille maintenant chez lui. Je ne sais trop ce qu'il en résultera. Nous l'avons vu hier. Il concourt à la fois pour Saint-Cyr et pour l'École polytechnique. Il est probable qu'il sera admis à Saint-Cyr; mais, entre nous, je doute fort qu'il fasse jamais un polytechnicien.

Fouignet est désappointé. Après avoir enfin obtenu la permission de se présenter à Paris, il a été consigner pour son examen. Mais au moment de se présenter on a examiné ses papiers, et, comme il n'a que quatre mois de séjour et qu'il en faut six, il est obligé d'attendre encore deux mois. Le frère de Gervain est à Paris depuis quelques jours. Je ne l'ai pas encore vu. Je ne sais pas s'il est aussi détestable que quand il était au collège. Nous voyons souvent Léopold qui est un excellent garçon. Il touche du piano et je fais quelquefois de la musique avec lui. Si vous voyez M. Bouny, dites-lui que son Charles se porte bien. Nous l'avons vu il y a deux ou trois jours. Si vous voyez Lahrunie, dites-lui que Sabesque, d'Agen, est reçu à son cinquième examen et qu'il fait sa thèse.

Dans huit jours, les pavillons d'anatomie vont fermer. Alors nous continuerons, les élèves de l'école pratique seulement, à faire des opérations sur le cadavre. Cela nous exercera la main pour plus tard. Notre projet de voir cette année le dernier bal de l'Opéra à la mi-carême a échoué. Quand le moment est venu de partir, nous nous sommes sentis mieux disposés à dormir qu'à passer la nuit, et nous nous sommes couchés. Ce sera pour l'année prochaine. Quels sont, à Sainte-Foy, les naissances, les mariages et même les cancans? Il y a longtemps qu'on ne m'en a rien dit.

Adieu, ma chère tante. Il est midi passé. Nous allons partir pour entendre M. Magnus. Je t'embrasse tendrement

ainsi que toute la famille, et je te demande encore mille fois pardon de mon dernier silence qui ne se renouvellera plus.

Ton neveu dévoué,

P. Broca.

Paris, 2 avril 1843.

Ma chère maman,

Quand j'ai ouvert ta lettre ce matin, je craignais un peu de recevoir un savon bien mérité sur ma négligence de l'autre jour; au lieu de cela, je n'ai pas trouvé le moindre reproche et je t'en remercie bien, car ma conscience m'en fait déjà assez. Tu crois donc, ma chère maman, que c'est à cause de moi que Fouignet a quitté l'hôtel; tu te trompes, cela tient simplement à l'inconstance de son caractère; il lui est impossible de rester longtemps dans le même endroit; depuis quinze jours qu'il est parti, il a déjà changé deux fois de domicile. Quant à tes craintes sur nos quolibets, elles ne sont pas fondées, car il vient tous les jours passer avec nous une heure ou deux. Si notre société lui déplaisait, qui l'obligerait à venir? Ensuite, le fin mot, c'est qu'il ne veut pas avoir l'air d'être conduit, dirigé par nous. Je l'avoue, il m'est arrivé une ou deux fois de le fâcher, mais est-ce ma faute? Il faudrait peser ses mots et ses phrases si on pouvait être certain de ne pas le blesser. Parle-t-on de quelqu'un de grand, il y voit un contraste qu'on veut faire avec lui; parle-t-on de quelqu'un de petit, il y voit une comparaison. Dit-on que quelqu'un a été refusé plusieurs fois à tel ou tel examen, il y voit une allusion mordante à son sort. Veut-on rire de

ceux qui passent leur temps à s'habiller, à se ganter, etc., il retrouve dans le portrait son image fidèle. En un mot, il a un caractère bien malheureux. Aussi, pendant les premiers mois, était-il tout à fait insupportable. Mais, depuis deux ou trois mois, il est beaucoup plus traitable; son caractère se forme à vue d'œil; pour t'en donner un exemple, il arriva l'autre jour pendant que nous mesurions nos tailles; il se trouva n'avoir que 154 centimètres et convint en riant qu'il était exempt du service militaire.

Je reconnais bien les Davalades à cette ardeur religieuse, à cette soif dont ils ont déjà donné maintes et maintes preuves. Te souviens-tu de cette relique sainte qu'on déterra un jour dans le chai d'Audon? Mais ce qui m'étonne, c'est que M. Bost n'en soit pas indigné et y croie comme les autres. Qu'il admette des miracles dans sa religion, c'est bon; mais dans celle des autres! En vérité, je m'y perds. Il m'est arrivé hier samedi quelque chose d'assez désagréable. Il y a quatorze jours je fus voir M. Monod, qui m'invita à dîner; comme il a une soirée religieuse le samedi, c'est toujours ce jour-là qu'il m'invite. Il m'engagea donc pour hier samedi 1er avril, et il m'y a servi un beau poisson d'avril, peu nourrissant pour quelqu'un qui a faim. Le digne homme avait oublié sans doute son invitation. J'arrivai chez lui hier une demi-heure avant le dîner; la domestique me dit que madame était dérangée, que monsieur n'était peut-être pas rentré et ne rentrerait peut-être pas. Sur ce, j'ai tourné le dos, je suis entré dans un omnibus, et je suis allé faire un dîner à 25 sous chez l'illustre Flicoteau. Je ferai ce soir ou demain matin la commission de Méloé. Le paquet sera peut-être un peu gros. Mais comme M. Cadars a peu de bagages, je pense qu'il pourra le porter sans trop d'incommodité. Les cours d'été ne commencent qu'après Pâques; cependant il y en a déjà

un, le cours de physiologie qui a déjà repris depuis hier. Je le suivrai et le rédigerai cette année comme l'année dernière. Je serai obligé de manquer deux ou trois leçons pendant mon absence, mais mes compagnons de conférence se feront un plaisir de me prêter leurs notes. Les dissections, toutefois, et les opérations commencent lundi prochain; mardi commencera notre première conférence d'anatomie; au lieu de faire par semaine deux conférences d'une heure, nous avons préféré n'en faire qu'une de deux heures tous les mardis soirs. Quant aux conférences de chirurgie, elles n'en souffrent pas et continuent à avoir lieu tous les samedis. C'est moi qui ai été hier l'orateur désigné par le sort.

Voici quels cours je me propose de suivre cet été. Le cours de physiologie, cela va sans dire, puis le cours de chimie animale et végétale de Dumas. Car le plan sera changé et les développements plus considérables. Je suivrai le cours de pathologie interne de la Faculté (Marjolin) et, si j'ai le temps, le cours d'hygiène. Quoique ce dernier cours ne fasse partie que du quatrième examen, je le suivrai si je peux, car il est intéressant et facile à suivre. Il est fait par Royer-Collard, celui à l'occasion duquel il y eut une révolte d'étudiants il y a deux ou trois ans, avec accompagnements de sifflets et de pommes cuites.

On a fait circuler parmi les étudiants en médecine une pétition pour l'abolition, à partir de 1844, du grade d'officier de santé. Pareilles pétitions ont déjà été présentées maintes et maintes fois et toujours inutilement, c'est probablement le sort qui attend la nouvelle ; mais enfin ce sera toujours une manifestation de plus. Tous les internes, tous les prosecteurs et la plupart des étudiants ont signé, nous sommes plus de quatre cents signataires. Bouillaud, qui est député d'Angoulême et professeur à l'École de

médecine, s'est chargé de la présenter aux Chambres et de l'appuyer. J'avoue que, malgré son éloquence, je suis loin de croire au succès.

Le peuple ignorant et crédule de Sainte-Foy, en entendant parler de la comète, a sans doute vu là dedans un nouveau miracle accompagnant les tremblements de terre. C'est ce qui a lieu dans toutes les campagnes aux environs de Paris, et il y a certains journaux qui ont été assez bêtes pour le croire aussi. A propos des tremblements de terre, il y a eu des prêtres assez stupides à Meaux pour annoncer du haut de la chaire que c'était une punition méritée comme celle de Sodome et de Gomorrhe.

J'ai vu avant-hier M. Loreilhe qui part demain aussi pour Sainte-Foy. Il est fâcheux que les deux occasions se trouvent ensemble.

Il y a seulement huit jours que je vous ai écrit et je n'ai plus grand'chose à vous dire. Aussi je ferme ma lettre avant d'avoir entièrement achevé de la remplir.

Adieu, chère maman. Je t'embrasse ainsi que toute la famille. Je t'écrirai encore la veille de mon départ pour Metz, c'est-à-dire de mercredi en huit.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Paris, 10 avril 1843.

Chère maman,

Des affaires imprévues ont déjà renvoyé cinq ou six fois le départ de M. Cadars; c'est donc au hasard que j'écris cette lettre, car je ne sais trop s'il partira après-demain comme il me l'a dit. La dernière lettre que je vous ai écrite était destinée à être portée par lui : mais, voyant

combien il retardait, je l'ai mise à la poste afin de vous éviter toute espèce d'inquiétude. C'est donc après-demain que je pars pour cet illustre voyage de Metz. Je suis fâché qu'il tombe précisément dans la première semaine des cours d'été, mais enfin les amis sont là pour suppléer par leurs notes à mon absence. Depuis quelques jours je n'ai pas eu un moment à moi. Outre mes cours à rédiger et mes conférences à préparer, j'ai eu à écrire diverses lettres pour les donner à M. Cadars et à faire les visites arriérées que mon voyage aurait renvoyées trop loin. J'ai trouvé facilement un externe qui se charge de me remplacer dans mon service pendant mon absence, de façon qu'avec un bon coup de collier à mon retour, mes études n'en souffriront pas.

J'ai pris ce matin ma septième inscription. Encore une, ton fils sera la moitié d'un docteur en médecine. Il me semble que je n'ai commencé que d'hier. Quand je pense à l'immensité des choses qui me restent à faire et quand je la compare au peu que j'ai fait jusqu'ici (en fait de médecine, bien entendu), je suis non pas effrayé, mais excité à redoubler de zèle. En effet, que de choses un médecin n'a-t-il pas à se reprocher, lorsqu'il sent que par sa faute il a peut-être compromis la vie de ses malades ! Puis, quand je vois nos professeurs travailler chaque jour à s'instruire encore et trouver toujours le champ de leurs connaissances trop restreint, je me demande ce qu'il faudra donc que je fasse, moi qui n'ai encore rien fait. Certes, la médecine n'est pas une science qu'on apprend dans quatre ou même dans dix ans. Un pareil laps de temps peut suffire pour un examen, mais cela ne suffit pas pour une instruction réelle; cette étude exige toute la vie. Jusqu'ici j'avais pris goût à mes études en chimie, en histoire naturelle, en anatomie; mais si je les aimais,

c'était simplement comme j'aimais autrefois les mathématiques, parce qu'elles donnaient des résultats qui me satisfaisaient l'esprit; mais, depuis que je vais aux hôpitaux et aux cliniques, je ne vois plus dans les sciences que des moyens d'arriver à la médecine, et ce n'est plus à elles que je m'attache, mais à l'art de guérir. Je me trouve heureux d'étudier une science que je trouve si belle malgré ses imperfections, et, si on me donnait à choisir, j'aimerais mieux être Hippocrate que Napoléon. Je vous transmets par écrit ce que j'éprouve, je pense que vous aurez du plaisir à voir que j'ai pris goût à ma carrière; une des conditions essentielles du bonheur est de ne pas s'ennuyer de ce qu'on doit faire toute sa vie.

Assez de divagations comme cela, parlons d'autre chose. Mais, au fait, de quoi vous parlerais-je? Depuis huit jours que je vous ai écrit il ne m'est pas arrivé grand'chose, et je n'ai de vous aucune lettre à laquelle je puisse répondre. Ma lettre de Metz sera plus substantielle que celle-ci, je pense. J'aurai, tout comme Alexandre Dumas, à vous rendre compte des impressions du voyage, seulement je tâcherai de ne vous dire que la vérité. J'arrêterai ma place demain; le voyage ne durera guère qu'un jour et demi, ce qui fait que je ne me mâcherai pas trop. J'ai fait la commission de Méloé; si le marchand a rempli la commission, le paquet doit être chez M. Cadars à l'heure qu'il est. Hier dimanche, je suis allé chez le général et chez le cousin Baraton. M^me^ Subervie m'a invité à dîner pour jeudi; j'ai été dans la pénible nécessité de refuser, car à cette époque je serai bien près de Metz. Le cousin Baraton, que j'allais voir pour l'importante question des finances, est encore retenu en Normandie par un procès. Quand j'aurai touché les fonds en question, si jamais je les touche, papa propose l'achat d'un cornet à piston. J'en proposerais un

autre usage. La musique est une délicieuse chose, mais elle prend beaucoup de temps, et puis n'ai-je pas mon cor? Le besoin se fait généralement sentir pour moi d'un petit dictionnaire de médecine. Il y a une infinité de termes que je ne comprends pas, beaucoup d'autres sur lesquels j'aurais besoin de lire de courts détails, et je ne puis le faire faute du dictionnaire en question. Il y a bien un dictionnaire en 25 volumes, mais il est trop long. J'aurais donc le projet d'acheter un dictionnaire abrégé en 8 volumes pour 85 francs. De plus, je n'ai aucun os de la tête, papa comprend sans doute qu'il est impossible d'étudier ces os si difficiles sans les avoir sans cesse sous les yeux. Voudrais-tu consacrer une douzaine de francs à l'achat d'une tête désarticulée? Au reste, je crois que je bâtis mes projets sur le sable. Le caractère du cousin est suffisamment connu. Veuille que veuille, j'ai fini ma lettre sans vous dire grand'chose. Je termine en vous embrassant tendrement en fils et neveu dévoué.

P. Broca.

Metz, dimanche de Pâques, 1843.

Me voici donc à Metz, chères tantes! le moment si longtemps attendu est enfin heureusement arrivé. Ayant donné à M. Cadars, la veille de mon départ, une lettre pour vous, je n'ai point à craindre vos inquiétudes sur mon compte; aussi ai-je le projet d'écrire chaque jour quelques lignes à cette immense lettre, et de vous l'expédier vers l'époque de mon départ de Metz.

Commençons par mon voyage de Metz à Paris. Il se résume par ces mots : route, boire et manger, sans dormir.

La banquette était trop froide, la rotonde était pleine, j'ai donc pris l'intérieur qui m'a coûté 23 francs. J'avais un bon coin, mais vers le milieu de la route, à Châlons, une femme est montée au milieu, et, comme elle était malade, force a bien été de céder ma place, ce qui au reste m'a été égal, puisque je ne dors nulle part. Élie, que j'avais prévenu de mon arrivée, m'attendait à la porte de la ville. Il m'a présenté à sa belle-mère, la meilleure femme du monde, qui n'a peut-être qu'un défaut, celui de parler un peu trop souvent de son feu mari. J'ai trouvé à l'*hôtel de France* une belle chambre cirée, meublée en acajou, etc. Je m'y suis débarbouillé et je suis allé au collège embrasser Virginie, que j'ai trouvée engraissée, non seulement du corps, ce à quoi je m'attendais, mais encore de la figure, ce à quoi je ne m'attendais pas. Le logement que leur fournit le collège est un vrai bijou, qui a été récemment préparé pour eux. Certes, notre proviseur est plus à l'aise qu'à l'époque où il couchait à côté du grenier actuel de Meloé. A propos, chère tante Mariette, il m'a montré un de ses gilets qui le serrait beaucoup au commencement de l'année et qui flotte un peu maintenant; mais aussi quelle sagesse, quelle modération à table! dit-il. Dans le fait, il m'a montré ses flacons à liqueur, qui n'ont pas été remplis depuis sa noce et qui sont encore aux trois quarts pleins. Touché d'une pareille retenue, je lui ai promis de vous l'écrire, et ainsi fais-je.

Lundi soir. La lune de miel dure longtemps. La vigne du pape Clément entrera bientôt dans la famille, car les deux époux se becquètent comme aux premiers jours. Les épithètes de *ami*, *homely*, *hearty*, etc., marchent encore. Cela puisse-t-il durer longtemps! Hier et les jours précédents j'avais eu un temps magnifique, quoique un peu froid, et Élie en avait profité pour me faire promener.

Mais aujourd'hui, hélas! le temps s'est dérangé et il a plu toute la journée. Nous espérons qu'il fera beau demain, car nous avons formé le projet d'aller à Thionville pour revenir le soir. C'est dans la voiture de Mme Seigneuret et par conséquent d'Élie que nous faisons tout cela. La plaine de la Moselle est réellement magnifique, elle a le seul défaut d'être un peu trop étroite; un quart d'heure suffit presque pour la traverser dans certains endroits. Ce qu'il y a de joli, ce sont les nombreuses et grandes îles interceptées par les bras de la Moselle et douées d'une riche végétation. Nous avons vu à deux lieues de Metz, sur la route de Nancy, les restes d'un gigantesque aqueduc construit par les Romains pour transporter un ruisseau d'un coteau à un autre, par-dessus la Moselle. Il en reste encore de chaque côté une trentaine d'arches qui s'élèvent à 60 pieds de hauteur, la route de Nancy passe au-dessous. A droite et à gauche on a bâti des maisons appuyées contre les piles des arches, c'est le village de Jouy-aux-Arches.

J'ai admiré l'antique cathédrale, bien plus majestueuse dans sa simplicité que les églises-théâtres de Paris. J'ai également admiré l'esplanade, promenade magnifique qui est à l'intérieur des remparts, et d'où, malgré cela, on domine toute la plaine de la Moselle. J'ai enfin vu pour la première fois une ville fortifiée d'après les règles de la science moderne. Il paraît que les fortifications de Metz sont un chef-d'œuvre de savantes combinaisons; mais, moi, je n'y vois que de la terre et des pierres, et je ne comprends rien à leurs angles et à leurs courbes. Vendredi et dimanche, Virginie et moi sommes allés au temple luthérien qui est fort petit; nous y avons entendu M. Cuvier, fils du pasteur des Billettes, à Paris. J'ai le projet d'aller vendredi soir, si, comme cela est problable, je suis encore

ici, à la synagogue des juifs. Vous voyez que Metz est le rendez-vous de toutes les religions. Il me reste encore plusieurs choses à visiter : le collège, la flèche de la cathédrale, le palais de justice, l'arsenal, et certain canon monstrueux dont parle la géographie de l'abbé Gautier. A demain.

Jeudi. Vive la plaine de la Moselle! Il fait depuis deux jours un temps magnifique et nous avons pu courir et courir encore. Avant-hier mardi, nous sommes allés à Thionville à sept lieues de Metz; de là nous sommes allés deux lieues plus loin chez une amie de Virginie et nous sommes rentrés le soir. C'est depuis ce dernier endroit que nous avons joui d'une vue qui le dispute à tout ce que la plaine de la Dordogne peut offrir de plus beau. La vue n'est peut-être pas aussi étendue, mais elle est plus gracieuse et plus variée. Hier mercredi, nous avons fait une tournée moins longue, mais beaucoup plus fatigante, car elle a eu lieu à pied. Nous sommes partis avec le commandant de la place, Élie, l'économe et le proviseur; nous avons visité d'abord le rempart à l'extérieur, puis nous nous sommes engagés, avec des torches, des guides et un plan, dans l'immense labyrinthe de souterrains situés au-dessous de ces remparts. Le commandant nous expliquait le pourquoi et le comment de chaque chose; et, abstraction faite des nombreux épisodes empruntés à sa vie militaire, ce qu'il nous a dit était fort intéressant. J'ai maintenant une idée presque exacte de la manière dont se fait un siège; c'est-à-dire, entendons-nous, je ne me sentirais pas en état de diriger l'attaque ou la défense, mais je pourrais comprendre dans l'histoire les descriptions que donnent les auteurs. Une chose assez curieuse, c'est que dans l'intérieur des souterrains il y a une fontaine minérale salée et ferrugineuse; nous en avons goûté, elle a un

goût nauséabond; un charlatan *habile* pourrait l'employer à la guérison radicale de toutes les maladies incurables. Après les fortifications, nous sommes allés visiter le polygone, où nous avons vu manœuvrer des milliers de cavaliers qui faisaient des attaques simulées et des soldats d'Afrique qui attaquent en courant. Non contents de cela, nous avons visité l'arsenal : 60,000 fusils, 120,000 sabres, autant de pistolets de toutes tailles, des casques, des cuirasses de fer, des piques, des lances, des espingoles; tout cela rangé dans l'ordre le plus parfait au milieu d'une immense salle; au dehors, des milliers de longs canons de siège, des obusiers, des piles de boulets de 15 pieds de haut, surtout le grand canon prussien de 16 pieds de long et de 7 à 8 pieds de tour; en sortant de là, un régiment entier que j'ai vu rentrer musique en tête dans les casernes; enfin, le soir, la représentation d'une grande pièce militaire à laquelle j'ai assisté; tout cela a tellement trotté dans ma tête, tellement troublé ma pauvre cervelle, que cette nuit j'ai fait des rêves tout à fait tragiques. J'ai été d'abord Charles-Quint assiégeant Metz, puis j'ai défendu Sainte-Foy la Grande contre une armée d'Anglais de 100,000 hommes; puis, sur le point d'être pris, j'ai rassemblé les braves habitants dans la citadelle, je leur ai prouvé que la mort valait mieux que l'esclavage, et, mettant le feu aux poudres pour me faire sauter, je me suis réveillé au bruit d'une affreuse détonation. C'était tout simplement un chariot de pavés qu'on déchargeait dans la rue sous ma fenêtre. Comme il faisait grand jour, je me suis levé, et me voilà. Je commence à ne savoir plus que visiter; Élie va me dire cela en déjeunant.

Jeudi soir. Nous sommes allés faire une promenade moitié en voiture, moitié à pied, avec le proviseur et sa femme. Élie est très bien avec le proviseur actuel; ils se

sont vus trois fois aujourd'hui, point du tout pour les affaires du collège. Mme la proviseuse est encore jeune, assez bien et très aimable; aussi Élie est-il enchanté, il aime à parler de son ancien tyran et à faire la comparaison.

Mon départ de Metz approche rapidement; dans deux ou trois jours je m'embarquerai pour le retour. J'ai en tête un petit voyage assez gentil, dont je vous rendrai compte seulement quand il sera fini; je me contente de vous dire d'avance que vous en serez contents.

J'entends, en écrivant, retentir autour de moi les sons durs et baroques du baragouin allemand. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête; la plupart des domestiques de Mme Seigneuret sont des Allemands pur sang, qui ne sont pas forts sur le français. Je demandai avant-hier à l'un d'eux s'il savait où était M. Broca; il me répondit fort gravement de le suivre, il me fit monter les escaliers, me fit traverser un corridor et poussa une porte en me disant : *C'est-ilà*. Devinez où il m'avait conduit? J'aurais pu m'en apercevoir les yeux fermés, pourvu que j'eusse laissé mon nez ouvert.

A l'heure qu'il est vous avez déjà vu M. Cadars depuis plusieurs jours. Il devait partir pour Sainte-Foy le jour de mon départ pour Metz; c'est pour cela que je n'ai pas écrit de Metz dès le lendemain de mon arrivée. Comme cette lettre restera en route plusieurs jours, je n'écrirai que quelques jours après mon arrivée à Paris, en réponse aux lettres qui m'attendent sans doute dans la bonne vieille rue des Grès.

La santé de Virginie est florissante. Les nombreuses promenades qu'elle fait à l'occasion de mon voyage semblent lui faire grand plaisir et grand bien. Il paraît que c'est vers le mois d'août qu'un nouveau cousin (ou cousine) viendra au monde; nous faisons tous ici des

vœux, et je pense que vous vous joignez à nous, pour que ce soit un garçon.

Adieu, mes chères tantes, je ne sais pas si j'ai su exprimer dans cette lettre tout le plaisir que m'a procuré votre générosité. Je l'espère pourtant, car lorsqu'un homme est content, dit le proverbe, son bonheur perce dans tout ce qu'il fait.

Mme Seigneuret, ici présente, me charge de vous faire à tous ses compliments. Il est question d'un voyage de tante Magdeleine à Metz, elle me charge de vous dire combien elle serait heureuse de cette occasion, qui lui procurerait le plaisir de faire votre connaissance. Virginie voulait écrire hier, comme vous avez par moi des nouvelles de Metz, elle renvoie sa lettre de quelques jours. Élie enfin vous embrasse toutes les deux et vous prie d'embrasser toute la famille. Adieu, je vous embrasse tendrement.

P. Broca.

Anvers, le 29 avril 1843.

Oh ! que vous ouvrez de grands yeux, mes chers parents, en ouvrant une lettre de moi datée de la Belgique ! Mon Dieu ! dites-vous, mais ce drôle est-il fou ? Vous me comparez à l'enfant prodigue (de soporifique mémoire), et votre comparaison est juste, car, comme lui, je cours le monde tant qu'il me reste de l'argent et je ne rentre que lorsque je n'ai plus le sou. Avant cependant de trop me condamner, permettez-moi de vous exposer une excuse qui est presque bonne. Ma place de Metz à Paris m'avait coûté 34 francs et avec les détours que j'aurais faits cela aurait été à 60 francs au moins. Il se trouve qu'une voi-

ture partie de Metz porte à Lille, en passant par Bruxelles, pour la somme modique de 30 francs. Cette voiture fait concurrence à une voiture qui va directement de Metz à Lille et qui coûte 40 francs. A cause des difficultés de la route directe et aussi parce que la voiture prend souvent des voyageurs pour Bruxelles seulement, la concurrence a pu diminuer les places de 10 francs et j'en ai profité. Si, cependant, j'avais été un simple étranger, je n'aurais pu m'arrêter que trois heures à Bruxelles, à moins de payer 35 francs seulement de Metz à Bruxelles. Mais, grâce à M^me^ Seigneuret, qui m'a recommandé au conducteur, ma place de Bruxelles à Lille se trouve comprise dans les 30 francs et on m'accorde la faveur de séjourner deux jours à Bruxelles. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Tout cela n'explique pas comment l'enfant prodigue a pu mettre sa lettre à la poste à Anvers. C'est tout simple. La journée du vendredi a été consacrée à visiter Bruxelles ; comme il ne me restait plus rien à faire pour le samedi, je suis venu à Anvers pour la modique somme de 1 fr. 50 (10 lieues, 12 de France). Ce soir je rentre à Bruxelles, je pars à neuf heures du soir pour Lille. Comme mon déjeuner n'est pas prêt, j'écris en attendant.

Ma tante Mariette a déjà dit : « Ce drôle n'a pas vu Nancy! » L'écho répond : « Si. » Je suis parti de Metz un beau soir à dix heures par le courrier; arrivé à quatre heures à Nancy, j'ai couru jusqu'à dix heures. J'ai visité la ville entière qui est très régulière, très belle et dont j'ai le plan gravé dans la tête tant il est simple. J'ai vu le tombeau des ducs de Lorraine, avec la chapelle en marbre noir où on ne dit la messe qu'en présence d'une tête couronnée (entre parenthèses, on ne l'y a dite que deux fois encore). J'ai vu l'ancien palais de ces ducs, la statue en

plomb de René, celle de Stanislas, le tombeau de Stanislas et la croix de Bourgogne à dix minutes de Nancy, élevée à l'endroit même où tomba Charles le Téméraire. A onze heures, je me suis embarqué dans le bateau à vapeur, j'ai descendu la Meurthe, puis la Moselle, et à quatre heures je suis arrivé à Metz, harassé de fatigue et dormant debout.

Pendant les derniers jours de mon séjour à Metz, j'ai continué à visiter la ville, l'école d'application, l'arsenal du génie, la poudrerie où on fait la poudre et la poudrière où on la conserve; je suis monté sur les tours de la cathédrale avec un guide qui m'a raconté je ne sais combien de légendes sur saint Clément, premier évêque de Metz, sur Sigebert, roi d'Austrasie, sur Charlemagne, Charles-Quint, et enfin sur un monstre à ailes de chauve-souris, à queue de poisson, à serres d'aigle et à gueule de serpent, qui dévorait les jeunes filles comme celui de Roland le furieux et qui fut foudroyé par un mot d'un saint. Il vivait 700 ans après Jésus-Christ et le guide érudit m'assurait que les balles glissaient sur sa peau sans le blesser; or la poudre ne fut inventée que sept siècles après. On montre encore cette peau empaillée; elle est simplement en cuir bouilli et on la renouvelle en partie toutes les fois qu'elle se troue; cela rappelle la culotte de je ne sais plus qui.

De Metz à Bruxelles j'ai fait la connaissance d'un Anglais qui comprend le français autant que moi l'anglais. Il en est résulté une espèce de conversation gallo-saxonne, qui m'a fort amusé. L'Anglais est à Bruxelles pour deux jours comme moi, et il part aussi pour Londres comme moi pour Paris. Il est étudiant en droit et moi en médecine. Cette coïncidence d'événements a fait que tout hier nous avons visité Bruxelles ensemble. La cathédrale de Sainte-Gudule, le parc, la Chambre des représentants, les musées avec de beaux tableaux flamands, le palais en marbre du ci-devant

prince d'Orange, maintenant roi de Hollande, l'hospice des vieillards, l'hôtel de ville, les deux illustres et indécentes fontaines de Bruxelles avec les histoires nationales qui se rapportent à la place des Martyrs, avec le monument élevé aux victimes de la Révolution belge de 1830. Pour clore la journée, nous avons été voir jouer la *Juive* par de bons, mais de très bons chanteurs. Cela fait, nous nous sommes mutuellement souhaité un bon voyage et nous ne nous reverrons probablement jamais. Il n'est pas venu à Anvers, il a préféré aller voir le lieu du champ de bataille de Waterloo. Il y tient et il a raison, car les victoires des Anglais ne sont pas communes. Moi qui ne trouve pas là un souvenir agréable, et qui ai aperçu très distinctement depuis la banquette de la voiture l'énorme monticule de terre surmonté d'un lion, j'ai préféré venir à Anvers où je sens que je déjeunerai tout à l'heure avec un appétit de... de carabin. A propos de Waterloo, il est impossible de faire un seul pas ici sans rencontrer une statue, ou un monument, un tableau ou une inscription qui en parle plus ou moins directement. On voit bien que c'est là le seul souvenir national que possède la Belgique. Si nous avions dû élever une montagne sur chaque champ de victoire, il n'y aurait bientôt plus de plaines en Europe, et, si chaque fois nous avions élevé un seul monument, on ne pourrait plus trouver de marbre. Dans tout cela, je ne parle pas de ce qui vous intéresse le plus, de l'immense question des fonds. Tranquillisez-vous, je ne dépenserai pas trop, car il ne me reste que juste ce qu'il faut pour revenir à Paris. J'ai pris 220 francs chez M. Cadars, la veille de mon départ. Là-dessus, j'ai payé 40 francs pour ma chambre et quelques jours de nourriture. Puis j'ai fait faire à Metz une paire de bottes qui ne m'a coûté que 15 francs. Je n'ai donc eu que 165 francs pour tout mon

voyage; or il m'en reste encore 45. Quand j'arriverai à Paris, j'aurai encore 6 sous pour prendre l'omnibus en cas de pluie. Puis voilà maintenant papa qui se fâche à son tour : Et la médecine, M. le polisson! Ah! ma foi, la médecine, on y pensera en temps et lieu. M. Pellis t'a prouvé, dans je ne sais plus quel discours de distribution de prix, que la meilleure manière d'instruire un jeune homme était de le faire voyager. Je m'instruis à la manière helvétique. Mais, en rentrant, je vais travailler, bûcher, et j'en aurai besoin, car j'aurai perdu près de trois semaines.

En voilà assez pour cette fois. On vient de m'apporter un bifteck avec ses pommes de terre inséparables, et, comme un déjeuner refroidi ne valut jamais rien, je vais me mettre à l'ouvrage avec une voracité qui effrayera le restaurateur. Dans ce pays on vous avale d'énormes bouchées de viande, et des atomes de pain; aussi, lorsque les assistants m'entendent crier toutes les cinq minutes : Garçon, du pain!... ils me regardent comme ils regarderaient une huitième merveille du monde.

Adieu, mes chers parents; comme vous recevrez ma lettre avant déjeuner, je vous souhaite bon appétit. Je n'ai jamais compris aussi bien qu'à présent combien l'appétit est une précieuse chose.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Paris, lundi, 8 mai 1843.

Chère maman,

Je lis à l'instant dans le journal qu'il est arrivé un accident sur le chemin de fer de Bruxelles à Liège. Comme c'est seulement trois jours après mon départ de Belgique que l'accident a eu lieu, je m'empresse de vous écrire aujourd'hui au lieu de n'écrire que demain selon mon intention. L'accident en question a occasionné la mort de huit ou dix personnes que nomme le journal, et de trois inconnus parmi lesquels vous pourriez me compter, malgré la promesse que je vous faisais dans ma lettre d'Anvers de partir le soir même pour Paris. Les victimes ne doivent leur mort qu'à la peur, comme feu le duc d'Orléans; effrayées des cris du machiniste qui s'aperçut de l'incendie de la locomotive, elles sautèrent par la portière pendant que le convoi marchait rapidement et se tuèrent en tombant. Quelques secondes plus tard, le convoi était arrêté et tout le monde descendait tranquillement. L'accident est donc dû, non au chemin de fer, mais à la stupide pusillanimité des voyageurs. Je suis passé par Tournai, Lille et Arras. J'ai vu, mais en passant seulement, la forteresse de Péronne, où Louis XI fut pris par Charles le Téméraire. Lille est une grande et belle ville où je suis resté huit heures de jour. J'aurais bien voulu voir Dunkerque et Calais, mais l'état de ma bourse ne me le permettait pas. Devinez, en effet, avec combien je suis arrivé à Paris? dix francs? non; cinq? non, vous ne devineriez jamais. Avec treize centimes, parmi lesquels il y en avait huit de monnaie belge qui n'a pas cours ici. J'ai fait à la lettre comme l'enfant prodigue. Vous ne vous faites pas une

idée du travail que j'ai sur les bras. J'ai les cours de quinze jours à voir et à rédiger sur les notes des autres, plus mes cours, plus mes conférences, plus mon hôpital. Je ferai dans quelques jours des excursions botaniques et peut-être dessinatrices avec deux ou trois étudiants de seconde année, membres de la conférence. Quant à la zoologie, elle est pour moi de toute impossibilité. Depuis que je suis rentré, je n'ai pas eu le temps de faire une seule visite, ni même d'emboucher mon cor. Que ma tante Mariette n'aille pas craindre cependant de me voir tomber malade de travail. D'abord j'ai une excellente constitution, ensuite ce qui fatigue, c'est un travail qui vous fixe longtemps sur la même chose, et je change deux ou trois fois par jour de manière de travailler.

L'hôpital le matin, à midi deux cours; après cela je vais dans les pavillons anatomiques étudier des muscles sur les mannequins en cire de l'école, puis je fais de l'ostéologie, puis de la chirurgie, puis je rédige mes cours, etc. Tout cela change quatre ou cinq fois par jour et je suis gros et gras comme devant.

Good et Records sont-ils reçus? L'histoire de la consécration m'a bien amusé. Je ne puis pas vous donner exactement cette fois-ci l'état de ma caisse. Il faudrait pour cela faire des additions et compulser mes comptes. Je n'ai pas eu le temps de le faire aujourd'hui, car je tiens à faire partir cette lettre ce soir pour vous éviter toute inquiétude. Dites à Oscar que dans ma prochaine lettre je tenterai de lui envoyer quelques mots.

J'ai trouvé à mon arrivée trois lettres qui m'attendaient, deux de Sainte-Foy, une d'Alphonse. Décidément il paraît qu'il ne se marie que ces vacances. Tant mieux, je serai de noce. C'est un peu égoïste, mais le pauvre genre humain est partout conditionné de la même manière. Je n'ai pas

encore eu le temps d'aller rue de Verneuil pour mes chaussettes, et encore moins d'aller chez M. de Pressensé pour le livre de M. Henriquet. Ce qui est certain et incontestable, c'est que, le soir même de l'arrivée de Delignac, je courus à la rue Martel ; M. de Pressensé était absent et je remis le livre au portier, ne sachant pas combien il était précieux. La première fois que je sortirai, j'irai voir M. de Pressensé pour prendre des renseignements. Adieu, mes chers parents, embrassez pour moi les bonnes tantes et la tante Jourdit; n'oubliez pas mon oncle, sa femme. Fanny et Meloé.

Votre fils dévoué,

P. Broca.

Bouny est venu dimanche dernier, dites à son père qu'il se portait parfaitement. Nous avons aussi vu Delignac gros et gras. Fouignet a été légèrement indisposé et est depuis trois jours parfaitement remis. Mme Cadars, que j'ai vue le lendemain de mon arrivée, vous fait mille amitiés. J'ai oublié de vous dire que je suis arrivé à Paris le lundi 1er mai, jour de la fête du roi. J'étais trop fatigué pour courir les illuminations et les feux d'artifice. Je me suis mis au lit pour y dormir dix heures, et j'ai mieux fait. Les grandes eaux ont joué hier à Versailles, je n'y suis pas allé je ne sais trop pourquoi.

Adieu, encore une fois.

Paris, 15 mai 1843.

Je rentre à l'instant de chez le général, où j'ai dîné ce soir. Mme Subervie part mercredi prochain pour Sainte-Foy. Elle vous donnera des nouvelles verbales sur ma

personne. Une grande affaire occupe maintenant la jeunesse des écoles. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'immense réaction du parti prêtre et de l'organisation des nouvelles sociétés de jésuites; ces messieurs, ayant l'intention de détruire l'organisation actuelle de l'Université pour y substituer l'enseignement par les prêtres, ont répandu par millions dans la France et à l'étranger une brochure dans laquelle ils flétrissent la vie publique et même la vie privée de chacun des professeurs de la Sorbonne et du Collège de France. Michelet et Quinet, professeurs d'histoire au Collège de France, ont pris en main la cause du progrès et ont entrepris, chacun de leur côté, l'histoire des jésuites et l'exposé de leur constitution, en s'abstenant de porter aucun jugement et laissant l'auditoire juger d'après les faits. Les jésuites ont entrepris de faire fermer ces cours; pour cela, dès la première leçon, ils sont arrivés longtemps d'avance, en immense troupeau, ont envahi la salle, et, dès que le professeur paraissait, ont couvert sa voix par des sifflets. Pour éviter à l'avenir un pareil scandale, les étudiants, à la leçon suivante, ont pris les devants, se sont portés par milliers aux cours, ont maintenu l'ordre avec un ensemble admirable. Les turbulents jésuites ont été mis à la porte et le cours a pu se continuer tranquillement. Qu'on dise ensuite que nous sommes des tapageurs, que nous avons mauvaise tête, etc. Ne pouvions-nous pas, si nous n'avions pas été calmes, faire un mauvais parti à cette canaille que nous détestons cordialement? Eux-mêmes nous en ont donné l'exemple l'année dernière en criblant de coups de poings et de coups de canne quatre malheureux étudiants qui, étant entrés par hasard à un cours de la Sorbonne, n'avaient pu, sans indignation, entendre Mgr Dupanloup déplorer la perte de la sainte Inquisition et du bon temps où l'on grillait les

hérétiques. Cette manifestation était nécessaire, il me semble, car, après le tumulte qui eut lieu à l'un des premiers cours de Michelet, le catholique *Univers* avait imprimé dans ses colonnes que « la généreuse jeunesse « des écoles, prenant en main la sainte cause des prêtres, « avait interrompu le cours impie de M. Michelet. » Cela ne faisait rien à Paris, mais cela suffisait pour faire croire à la province que nous étions tous amis des jésuites.

Nous avons vu M. Magnus avant-hier. Il nous a répété ce que tu nous as dit dans ta lettre, le départ de M. Kampmann pour Strasbourg.

J'ai pensé à la commission de M. Henriquet. Je suis allé chez M. de Pressensé demander le sort du précieux manuscrit. Il m'a fait dire qu'il l'avait remis à un certain monsieur qui demeure dans la rue Caumartin et dont j'ai le nom sur mon carnet.

Mes additions sont toutes faites pour aujourd'hui. M. Cadars a reçu cette année 1,460 fr. 25. Il lui était dû depuis l'année dernière 265 francs qui, ajoutés à ce qu'il m'a fourni cette année, donnent 1,450 francs. J'ai donc en caisse environ 10 francs. Si vous désirez un compte plus détaillé, je vous le donnerai la prochaine fois; je l'ai là sous les yeux. Je pense inutile d'en remplir une page. Dans cette somme sont comprises les acquisitions d'été que j'ai faites hier. J'ai acheté un pantalon d'été tout fait, en laine, qui m'a coûté 18 fr. 50. Plus un paletot d'été en forme de sac, qui m'a coûté 25 francs. A la rigueur, je pouvais me passer de ce paletot puisque j'ai assez de redingotes pour l'été, mais vous allez sentir combien j'ai agi dans un but économique. La redingote dans laquelle j'ai fait mes dissections et mes pansements cet hiver est toute couverte de pus, de sang, de cérat, etc., il est impossible de la porter dans la rue. Tant que le paletot a été de

saison, je m'en servais pour cacher la misère, mais maintenant, je ne le pouvais plus. Il aurait donc fallu aller graisser à l'hôpital une redingote encore passablement propre, qui, au bout d'un mois ou deux, en aurait été au même point. J'ai donc préféré acheter un sac, dans lequel je m'enveloppe pour aller à l'hôpital, et que je pose quand je suis arrivé. Je pense que cette mesure, digne d'un grand administrateur, obtiendra votre approbation.

Je ne sais comment attaquer le cousin Baraton. Décidément, la semaine prochaine je m'arme de mon grand courage et je l'aborde à la baïonnette. Je serais mauvais huissier. Je n'ai pas le temps d'écrire à Oscar. Je m'échapperai, dans le courant de la semaine, pour aller rue Caumartin, et, en revenant, je ferai la commission de tante Mariette. Adieu, chère maman. J'embrasse de tout cœur toi, papa, tatan *mami*, les tantes, mon oncle, la tante Joséphine et Thérèse.

Tout à vous,

P. Broca.

Comme le temps coule! Encore trois mois. J'ai une lettre d'Élie. Tout le monde va bien là-bas.

Jeudi, 8 juin 1843.

Chère maman,

M. Cadars était persuadé qu'il devait 48 francs à M. Pelletreau ; par conséquent, tout se trouve d'accord dans nos comptes. C'est 48 francs à retrancher sur mes dépenses. Comme tu ne sembles pas satisfaite du compte que je t'ai envoyé, en voici le détail.

Redû sur l'année dernière	217	fr.
(Au lieu de 265.)		
11 novembre, mois	100	»
12 — 5e inscription	30	»
1er examen de médecine	30	»
15 décembre, mois	100	»
2 janvier, 6e inscription	30	»
Reliure de livres	20	»
Trousse	20	»
14 janvier, pantalon 30 fr. et gilet 15 fr.	45	»
16 — mois	100	»
Redingote	80	»
14 mars, mois	100	»
Chapeau	15	»
10 avril, 7e inscription	30	»
Mois	100	»
Voyage à Metz	120	»
1er mai, mois	100	»
15 — fournitures d'été	46	70
4 juin, mois	100	»
	1,503	70

M. Cadars a reçu le 15 novembre	660	25
Le 31 janvier	400	»
Le 15 mai	400	»
Le 4 juin	400	»
	1,860	25

De	1860	25
Retranchez	1503	70
En caisse	356	55

Sur le compte précédent, j'ai à remarquer une chose. Mon voyage de Belgique a fait une révolution dans ma manière de prendre les mois. Depuis lors, je les touche vers le 1er au lieu de les toucher vers le 15. C'est dans cette avance de quinze jours qu'a consisté toute la dépense extra de ce voyage. En effet, la générosité des tantes m'accordait 100 francs. La tienne y ajoutait 20 francs, plus mon mois qui continuait à courir et pendant lequel je n'avais pas de nourriture à payer. Des 220 francs que j'avais ainsi dépensés, il faut retrancher 20 francs de ma chambre que j'avais continué à payer, plus 15 francs d'une paire de bottes que j'ai fait faire à Metz. Il reste donc 195 francs que j'ai dépensés en tout. J'espère que voilà un compte en règle. Il est différent du dernier, d'abord à cause des 48 francs de Pelletreau, ensuite à cause des 100 francs de juin que j'ai touchés depuis.

C'est à tort, chère maman, que tu crains de me voir payer mes dépenses de chaque mois avec l'argent du mois suivant. Jusqu'ici d'abord, j'ai en général payé ma chambre d'avance afin que le maître d'hôtel, qui est toujours à court d'argent, me donnât un meuble de plus, ou me changeât un vieux meuble pour un neuf. Ensuite, quoique dînant à la pension, je ne dîne plus au mois. Je prends des cachets à l'avance en payant comptant et je donne un cachet à chaque dîner; impossible, par conséquent, de rejeter cette dépense sur le mois suivant. Quant aux déjeuners, ils se font chez nous; nous achetons chaque jour nos vivres et ne pouvons, par conséquent, faire compte. Maintenant que me voilà disculpé, permets-moi de te demander, chère maman, sur quelle partie de ma vie antérieure tu as basé les soupçons que tu manifestes dans ta dernière lettre. Vous ai-je jamais extorqué de l'argent par ruse? Il faudrait que je fusse bien ingrat,

connaissant toutes les privations que vous subissez à cause de moi, pour user de semblables stratagèmes, que je n'excuserais même pas chez un jeune homme que des parents riches et avares laisseraient manquer du nécessaire. A l'avenir, cependant, pour que pareille idée ne se présente plus à vous, je vous enverrai avec soin le détail de mes comptes, car j'avoue que j'ai passé un mauvais quart d'heure en lisant la dernière lettre.

Puisque j'en suis sur l'argent, parlons du cousin. Je l'ai trouvé chez lui dans un mauvais état ; il eut en Normandie une affreuse rétention d'urine dont il est à peine guéri. Il y a quatre mois qu'il n'est pas allé à son bureau. A présent, il a la goutte aux pieds et, de plus, le désagrément d'une incontinence d'urine à laquelle il ne sera pas très facile de remédier avec certitude. J'ai parlé des indemnités. Il m'assure qu'elles sont de 23 francs par an seulement, puis que papa a reçu celle de 1841, puis qu'on n'a pas payé celle de 1842, puisque la dernière révolution de Saint-Domingue, dont parlaient les journaux du mois dernier, a détruit l'espoir des indemnités futures. Or, tout ceci ne me semble pas clair. J'irai donc au premier moment prendre des informations au bureau des indemnités. Que puis-je faire si le cher cousin ne m'a poussé que des gasconnades normandes? Je verrai incessamment le général et je lui parlerai de l'affaire du cousin. Il y a quinze jours que les troubles jésuitiques ont fini. Tu sembles craindre les guerres d'opinion et la perte de temps; rassure-toi, il y a longtemps que nous ne nous occupons plus des corbeaux.

M^me^ Cadars vous fait mille amitiés. J'ai un peu parlé anglais la semaine dernière avec un Américain qui ne sait pas même demander du pain en français. Il a été recommandé à un ami de Léopold qui me l'a mené. Je pense que la nouvelle fera plaisir à papa. Adieu, chère maman, cher

papa, chères tantes, je vous embrasse de tout cœur ainsi que les chers parents et amis.

Votre dévoué.

Paul.

On m'a rendu en trois fois l'argent de mon baccalauréat ès sciences. Mes inscriptions ont été cette année de 30 francs seulement, elles vont recommencer à être de 50 francs à partir de la huitième. J'ai fait la moitié d'une lettre pour Oscar; je la lui enverrai dans la prochaine si j'ai le temps de la finir. Je n'ai vu depuis mon retour ni M. Audebez, ni M. Monod, ni M. Beigbeder; ils demeurent trop loin. Je m'occuperai de l'affaire de M. Henriquet la première fois que je sortirai du quartier. Mes conférences prennent tout mon temps.

Malgré le conseil de papa, force a été de m'abonner pour 5 francs par mois au cabinet littéraire. J'ai à consulter, pour les conférences, foule d'ouvrages que je ne peux acheter.

Paris, 11 juillet 1843.

Chère maman,

J'attendais depuis deux ou trois jours votre lettre pour y répondre. Je m'attendais même un peu à la réponse, et cependant ce n'était pas la question d'argent qui me semblait devoir vous arrêter. En effet, je crois que le voyage ne coûterait pas ou presque pas plus cher que le voyage direct à Bordeaux. Je m'attendais à recevoir un refus basé sur les difficultés et les dangers d'un voyage à pied dans un pays de montagnes, et aussi sur le temps de vacances que cela vous aurait pris. Si telle eût été votre réponse, je

n'aurais pas insisté, car je respecte trop cette tendre sollicitude; mais, puisqu'il ne s'agit que d'argent, vous allez me permettre de vous présenter quelques détails pécuniaires dans lesquels je ne suis pas entré dans ma dernière lettre, faute de temps, car j'écrivais du bureau de la diligence.

Tu écris à M. Cadars, chère maman, que la route de Bordeaux à Paris se fait pour 20 francs. D'abord, en es-tu bien certaine? Ce serait meilleur marché d'un tiers que le trajet sur les chemins de fer de Belgique. Ne serait-il pas plus simple d'admettre que c'est un de ces faux bruits dus à l'imagination des voyageurs? On m'a dit à moi aussi qu'on allait d'Orléans à Nantes pour 1 franc, il y a 90 lieues, le croyez-vous? Cependant M. Cadars voulait l'autre jour me parier que c'était vrai. Un de ses amis avait un ami dont l'ami avait fait le trajet. C'est probablement comme cela que la nouvelle du voyage pour 20 francs vous est parvenue. J'avais entendu dire quelque chose qui me semblait plus probable. C'était 25 francs de Bordeaux à Orléans, mais il fallait rester trois jours en route, changer sans cesse de voiture et payer ensuite le trajet d'Orléans à Paris, ce qui revenait à 50 francs environ, c'est-à-dire à peu près le même prix que par les messageries directes. Ne vous attendez pas à voir le voyage rester à ce prix. A la fin de l'année, le tarif est considérablement élevé, vous le savez aussi bien que moi. Cela a lieu sur toutes les routes où il n'y a pas de concurrences fixes. Pareille chose n'a plus lieu sur les routes où, à époque fixe de l'année, pendant toute une saison, et non plus pendant une ou deux semaines, il y a grande circulation pour les eaux locales. Telles sont les routes de la Rochelle et de Clermont. On va prendre les bains de mer et les eaux minérales du Mont-Dore à la fin de l'été, et au commencement de l'au-

tomne, il y a des concurrences qui marchent régulièrement tous les ans à cette époque et qui s'arrêtent ensuite pendant l'hiver. Sur la route de Bordeaux on ne peut pas monter une concurrence pour quinze jours, c'est pourquoi le prix des places n'augmente pas aux vacances sur la route de Clermont et de la Rochelle, tandis qu'il double presque sur la route de Bordeaux. Je crois donc pouvoir assurer que le prix des places au 15 août sera pour Clermont le même qu'à présent et que pour Bordeaux il sera au tarif de l'année dernière. Si dans l'une ou l'autre de ces suppositions je m'étais trompé, je suis assez loyal pour m'en retourner directement, en admettant le cas peu probable où vous m'accorderiez la permission de passer par Clermont: Comme il y a un jour de route, j'ajoute 5 francs au prix de la diligence. Rendu à Clermont 40 francs. Ici le séjour de deux jours ne me coûte rien. Puis, le sac sur le dos, la canne à la main, nous partons pour Sarlat où Roudier a également une tante, nous restons vingt-quatre heures à Sarlat qui n'est pas curieux; le lendemain soir nous sommes à Bergerac et de là à Sainte-Foy. Combien peut nous coûter ce voyage pédestre de 45 lieues de poste, ce qui fait 30 de nos lieues ordinaires de pays? (Je ne parle que de Clermont à Sarlat.) Avec M. Pellis, qui faisait les choses en grand milord, nous dépensions 5 francs par jour, nous ne dépenserons pas davantage, nous modestes étudiants. A 6 lieues de pays par jour, et je suis modéré, cela ferait 25, mettons 30 francs. Total à Sarlat 70 francs. De Sarlat à Bergerac, un jour de route et quelque peu en voiture, 8 à 9 francs; 80 francs rendu à Sainte-Foy, mettons 100 francs, si vous voulez. La route, du reste, me coûterait 80 francs de banquette, mettons 70 francs; 10 francs de frais de route, 80 francs. Voyage de Bordeaux à Sainte-Foy, une nuit et un jour à

Bordeaux, au moins 10 francs, 90 francs rendu à Sainte-Foy. La différence est peu de chose.

Puis, je me charge de faire une vingtaine, peut-être même une trentaine de francs péniblement économisés depuis quelques mois, par exemple, en allant à pied à une lieue, au lieu de prendre un omnibus de 6 sous, etc..., puis je tâcherai d'extorquer du cousin Baraton, sinon les indemnités passées, du moins l'indemnité de cette année, payable en juillet, ce qui ferait 30 francs encore. Enfin, voilà ce que je vous propose. Je vous demanderai d'argent seulement ce que dépensera M^me^ Cadars pour elle seule dans son voyage ; vous savez qu'elle est économe. Si, maintenant, je dépense plus que cela ajouté à ce qui pourra me venir de l'indemnité que papa m'a donnée et de l'argent que je puis avoir mis de côté, eh bien! je m'engage à retrancher la somme excédante de mon traitement de l'année prochaine, en le divisant, bien entendu, en dix parties égales pour que chaque mois souffre également. Et puis, vous m'accordez de faire le voyage l'année prochaine, croyant que cela vous coûtera beaucoup plus cher que par Bordeaux. Faire une dépense cette année ou la faire l'année prochaine, n'est-ce pas la même chose pour des gens rangés ? Au commencement de l'année, je payais ma chambre d'avance, maintenant je ne la paye qu'à la fin du mois. Cela ne me gêne nullement, parce que je suis rangé. Je mets le prix de ma chambre de côté le 1^er^ de chaque mois et je n'y touche que lorsque le terme est échu. De même, que vous importerait de payer l'année prochaine ou cette année ? Il me semble, d'ailleurs, que cette année vous êtes dans des conditions pécuniaires bien plus avantageuses, car aux intérêts des capitaux, lesquels intérêts ont repris le 1^er^ janvier, vous ajoutez le prix de la récolte de l'année dernière. L'année prochaine, vous

n'aurez que l'intérêt de l'argent. Mais encore une fois, je vous le répète, vous n'aurez à débourser rien de plus que ce que vous auriez déboursé sans cela. Ce sont ces considérations, chers parents, qui m'ont fait arrêter à penser à autre chose. Avouez-moi que vous craignez de me voir seul à pied dans les montagnes? N'est-ce pas, chère tante Jourdit? Mais pensez donc que c'est à mon âge que le corps est sinon le plus fort, du moins le plus agile. Puis, j'ai l'habitude de la marche, ou du moins je l'ai eue et je ne la perds pas sur le pavé de Paris. Combien de fois m'est-il arrivé de faire ici trois lieues à pied, sur un pavé bien dur, heurté et coudoyé sans cesse, obligé de courir pour éviter les voitures, tout cela en bottes de faquin et passablement gêné par mes habits? Quant à huit jours d'absence de plus, je n'ai rien à répondre à l'argument; c'est le seul qui me semble sérieux et inattaquable; c'est aussi le seul obstacle que j'y voyais dans ma première lettre. Pour l'unique ressource qui me reste, le prix de l'École pratique, apprenez à Marchant, qui devrait le savoir, que le concours n'est ouvert qu'entre les élèves de première classe, c'est-à-dire de troisième année. D'ailleurs, quoique flattés si j'étais l'unique lauréat, vous n'en seriez peut-être pas plus contents; avec un titre pareil, qui équivaut à celui de premier élève de l'École de médecine, vous avouerez qu'il serait dommage d'abandonner la carrière du bureau central pour faire la clientèle à Sainte-Foy. Que ce mot ne vous alarme pas; je suis décidé à rentrer à Sainte-Foy, arrive qu'arrive et vaille que vaille. Où peut-on être mieux qu'au sein, etc.

Pas grand'chose, ou pour mieux dire rien de nouveau sur mon horizon. Les conférences continuent leur cours habituel. Je serai interrogé pour entrer en seconde année d'École pratique; ce n'est pas un concours, c'est un simple examen sans aucune espèce de classement quelconque.

Pardon des nombreux détails dans lesquels je suis entré. Cela ne vous a pas privés de nouvelles plus intéressantes, car je n'en ai pas à vous donner. Il suffit donc que ce soit de la prose comme celle du Bourgeois gentilhomme. Si pourtant. Il paraît que M. Cadars renonce aux couleurs avant de s'être engagé. Je l'approuve de tout mon cœur. J'ai vu Delignac dimanche. J'ai vu Audebez et presque fini le saucisson; j'ai vu la famille Rolland qui m'a donné des bas. Ton idée de me faire des chemises est délicieuse, car les miennes commencent à partir. Adieu, chers parents, je vous embrasse tous de tout cœur, ainsi que les tantes et mon oncle, je le remercie de son exactitude à me répondre.

Votre dévoué fils et neveu.

Vendredi, 28 juillet 1843.

Mes chers parents,

J'ai retardé de quelques jours ma réponse, parce que je voulais, en guise de remerciement, vous envoyer mon numéro de classement dans la deuxième année de l'École pratique; mais le numéro qui, je puis vous l'annoncer, sera bon, s'il n'est pas très bon, ne me sera connu que l'année prochaine. La composition écrite, cher papa, a eu pour sujet l'anatomie comparée de la respiration et l'histoire chimique de la respiration. C'est à la fois de la chimie, de la zoologie et de l'anatomie. J'ai traité la question d'une manière dont j'ai été satisfait et qui me fait espérer un classement avantageux. Le concours oral a eu lieu la semaine dernière et celle-ci; nous passions huit par jour.

comme dans tous les concours. Les candidats qui devaient passer le même jour étaient séquestrés et surveillés ; chacun, six minutes avant de passer, était enfermé à part pour réfléchir, plus il allait parler six minutes devant les examinateurs ; il y avait une question d'anatomie et une question de chimie. En résumé, je suis content du concours, je pense que vous êtes aussi contents que moi.

Parlons maintenant du fameux voyage ; tout ce que je pourrais vous en dire, ne serait qu'une faible peinture du bonheur que votre permission m'a causé et de la reconnaissance qui me transporte. C'est le 16 au soir, ou le 17 au plus tard, que nous partirons ; nous serons rendus à Sainte-Foy peut-être avant, mais au moins à la fin d'août. Il se trouve précisément que notre plan de voyage était d'avance fixé comme celui que nous trace papa. Nous devions aussi rester deux jours à Clermont, nous devions également passer par Argental. Nous ne séjournerons que vingt-quatre heures à Sarlat, parce que ce temps suffira à Roudier pour aller, à 2 lieues de là, voir sa tante et que la ville n'a rien de curieux qui exige un plus long séjour. Le prix des annuités est réellement de 27 francs. J'irai ce soir chez M. Filleau, qui demeure un peu loin, pour m'informer du nombre des annuités à payer, pour m'informer si on paye encore, etc. Le tracas de mon examen, car un examen, quel qu'il soit, ennuie toujours, m'a empêché d'y aller plus tôt.

Maman me fit compliment, l'année dernière, sur la manière dont j'avais raccommodé une paire de bretelles. J'ai voulu cette année continuer une étude que j'avais commencée avec tant de succès, et mal m'en a pris. En cousant dernièrement un bouton, je me suis piqué le pouce de la main gauche assez profondément ; il s'est formé un petit

abcès qui a été ouvert au commencement de la semaine et qui est presque radicalement guéri aujourd'hui. J'espère que ce petit bobo ne donnera pas à maman les transes dans lesquelles elle était cet hiver à l'occasion d'une autre piqûre.

Je suis bien aise de voir Aurore si heureusement accouchée, mais je lui préférerais un garçon; son mari et elle sont sans doute de mon avis. Il est probable que je la verrai avant de vous voir, car je doute fort que les voitures de Sarlat à Bergerac correspondent exactement avec celles de Bergerac à Sainte-Foy.

La fin de l'année s'approche à grands pas; un de ces quatre matins, j'irai hors barrière essayer de dessiner d'après nature; si je n'ai pas trop oublié, je prendrai quelques points de vue en Auvergne; sinon tant pis.

Tâchez de demander à M. Lamaure l'adresse de nos cousins Échausier. Il doit la connaître; il serait désagréable pour moi de les chercher pendant un jour. Je ferai toutes vos invitations au cousin Ferdinand, pour qu'il vienne à la noce.

Nous mettrons bientôt une caisse au roulage ordinaire, elle arrivera à Sainte-Foy en même temps que nous. La famille Cadars se rendra à Sainte-Foy vers le 20. Savoir, Jules et sa mère. Quant à la famille Audon, il semble qu'elle ne doit pas partir de si tôt. J'ai dîné, la semaine dernière, chez M. Audebez. J'ai aussi retiré de chez M. Rolland les paires de chaussettes que maman m'a envoyées et qui, par parenthèse, sont arrivées à temps. Mes pauvres chemises sont dans un état pitoyable. Elles ont besoin de renfort. J'ai commandé hier un pantalon et un gilet d'été. Je n'ai aucun pantalon propre, si ce n'est un pantalon noir, et en fait de gilet, je n'ai que mon gilet de satin, lequel serait promptement usé, si je le prenais à tout propos.

Adieu, chers parents. Encore un mois et j'aurai le plaisir de vous embrasser.

Votre dévoué,

P. Broca.

Je n'ai pas vu M. Jodin. J'enverrai les filoirs par le roulage, ou faut-il les mettre avec nos effets dans une caisse commune?

10 août 1843.

Chère maman,

Je ne sais plus du tout à quelle époque je vous ai écrit ma dernière lettre. Y a-t-il peu, y a-t-il beaucoup de temps? Je l'ignore, et, dans l'incertitude, j'écris. Précisément, sept jours s'écouleront encore avant mon départ de Paris, de telle sorte que, si vous avez quelque chose d'important à me faire savoir, je pourrai recevoir votre réponse le matin même du jour où je m'embarquerai pour Clermont. Je ne vous ai pas dit sans doute encore, parce que je ne le savais, que nous ne serons pas seuls pour aller en Auvergne. Une dame, séduite par notre éloquence, veut bien nous accompagner. Voilà déjà quelqu'un qui dit : Quelle est cette dame, monsieur le morveux? Rassurez-vous bien, c'est M^me^ Cadars. La famille Audon ayant renoncé à se rendre dans le Midi, M^me^ Cadars et Jules viennent à Clermont et de là directement à Périgueux, où ils sont rendus presque chez eux. Ce projet fut formé d'un jour à l'autre, dans un but d'éducation que je n'ai pas compris, afin de former le caractère à leur fils qui, entre nous, en aurait besoin, et afin de l'habituer à se vaincre lui-même en surmontant ses désirs. M. et M^me^ Cadars ont fait avaler à Jules la pilule suivante : nous devions, une fois rendus à Cler-

mont, nous mettre tous les quatre à travers la montagne; Mme Cadars, vu l'impossibilité de marcher, achèterait un âne à Clermont, pour le revendre à Périgueux (où cependant ils doivent être à bas prix, car il n'y en manque pas, dit-on); sur cet âne nous devions mettre nos légers bagages, Mme Cadars et nos provisions de route. Le malheureux Jules avait avalé ce poisson d'août avec sa bonhomie ordinaire. J'arrive chez Mme Cadars qui me fait part du projet. Je ris comme un fou, persuadé que c'était une feinte. Surviennent deux dames qui étaient dans le secret et qui se mettent à en parler avec Mme Cadars du ton le plus sérieux, puis le gros Jules qui y croyait de toute son âme et qui me l'assurait de son air bonasse. Tout cela finit par me laisser en suspens, je croyais faire un rêve désagréable, de crapauds ou d'hommes rouges. Je me figurais Roudier, Jules et moi tirant sur une route, dans les montagnes, le licou d'un âne qui refuse d'avancer. Je me figurais que nous arrivions dans une auberge à un seul lit et que nous étions obligés de coucher sur un carreau plus ou moins mou. Je réfléchissais au temps très long qu'exigerait un pareil voyage, vu l'impossibilité d'aller vite et de prendre de temps en temps des voitures; la noce d'Alphonse se faisait sans moi. Que sais-je? Vous avouerez qu'il n'y avait pas moyen de n'être pas vexé. D'un autre côté, il eût été bien maussade de le faire sentir à Mme Cadars, qui m'eût trouvé plus que malhonnête, soit qu'elle voulût réellement faire le voyage, soit qu'elle n'eût fait qu'une plaisanterie. Donc, je pris mon parti en brave, trouvant le projet magnifique, et cela ne dura pas moins de six à sept heures. Pendant ce temps, je racontai des histoires de voyage dans les montagnes, je citai des voyageurs de mon invention qui avaient roulé dans les précipices. Je déclarai mon intention d'acheter chacun une paire de pistolets et une canne

plombée à cause des nombreux voleurs; puis je parlai de la nécessité de se bien couvrir à cause du danger immense qu'il y a de prendre des fluxions de poitrine en passant du chaud de la plaine au froid de la montagne, etc., etc.; rien de tout cela n'effrayait Mme Cadars qui ordinairement s'effraye de si peu. Enfin, enfin, on me dit que cela n'était qu'une fiction. Quel bonheur pour moi! mais aussi quel désappointement pour le pauvre Jules qui s'était fait une fête de ce voyage! Naturellement, il demanda à faire le voyage pédestre avec nous après l'avoir à Clermont embarqué pour Périgueux. Sa mère l'appela grand'bête. Jules se fâcha, M. Cadars se fâcha, Mme Cadars se fâcha. Il en résulta une scène de famille à laquelle je me serais passé d'assister. Cette lettre étant peu respectueuse pour une famille à laquelle je dois beaucoup, c'est assez vous prier de la brûler aussitôt que vous l'aurez lue. Et de tout cela il résulte que le 16 août, à six heures du soir, nous partions tous les quatre pour Clermont, Roudier et moi sur la banquette, Mme Cadars et M. *fils Cadars* dans le coupé. Après un séjour d'un jour ou deux dans la capitale de l'Auvergne, nous nous séparons, confiant à la famille Cadars le soin d'une de nos deux malles qu'elle portera à Périgueux et qu'elle expédiera de là sur Bergerac où nous la reprendrons, et mettant à la diligence de ville en ville notre deuxième malle, que nous retrouverons chaque fois au bureau restant. Les deux malles suffiraient amplement pour tous les habits dont nous aurons besoin. Mais Mme Roudier exigeant, je ne sais pourquoi, que Roudier rapporte à Prat tout, excepté ses livres, celui-ci sera obligé de mettre une caisse au roulage depuis Paris. Or, dans cette caisse, il me vient dans l'idée de placer les deux filoirs dont tu m'as chargé de faire l'achat. Cela évitera des frais d'emballage qui seraient venus se joindre aux

frais de port, car il est très impossible que je les mette dans ma malle parmi les 20 kilogrammes que j'ai seulement le droit de porter.

Dis à M. Drilholhe que j'ai fait ses emplettes. Cela lui fera plaisir. Comme cela me chargerait et me ferait faire à Paris une course inutile et ennuyeuse, j'achèterai ces trois pierres à Bergerac; je lui dirai qu'elles viennent de Paris, et ils les trouvera *infiniment* supérieures à celles qu'on vend dans le pays. Il me semble le voir ouvrir sa tabatière en disant : Quand on veut avoir quelque chose de bon, il faut le prendre à Paris. Le cousin Baraton, que j'ai vu dimanche, m'a parlé de lui-même de l'indemnité de Saint-Domingue. Il m'a dit qu'il vérifierait ses papiers et écrirait dans la semaine à papa pour lui envoyer les annuités échues. Je lui ai dit que, pour lui éviter cette peine et pour faciliter mon voyage, je me chargerais de faire passer l'argent; en conséquence, j'irai toucher dimanche prochain. La glace est rompue, et c'était l'essentiel. 1843, qui devait être payé en juillet, n'est pas encore arrivé; on attribue ce retard aux derniers troubles de Saint-Domingue, il serait possible que, le payement en restât là. Je tiens ces détails non du cousin, auquel je ne me fierais pas, mais de M. Filleau, banquier, chargé du payement, chez lequel je suis allé prendre des renseignements. Le cousin, auquel j'ai demandé s'il avait des commissions, m'a répondu : Bien mes amitiés à votre père, à votre mère et à Broca aîné. Ce sont les seuls auxquels je m'intéresse. Les autres, je ne m'en soucie pas plus que d'une prise de tabac. Cela vous prouve que le bonhomme prise. Nogaret, que j'ai vu hier et qui m'avait déjà depuis longtemps annoncé ledit mariage, me dit que d'abord le mariage n'est pas sûr, et qu'ensuite l'établissement à Sainte-Foy est très douteux. Goy doit être arrivé. Monod fils est ici

depuis quelques jours. M. Monod m'a invité à dîner pour samedi prochain. M. Magnus, que j'ai vu hier, m'a annoncé que M. Kampmann quittait Sainte-Foy avant mon arrivée. Dis-lui, ainsi qu'à sa femme, que je suis bien fâché de ne plus les voir avant leur départ définitif.

Roudier et Gervain piochent, absorbés dans les examens qu'ils vont bientôt passer, et passer brillamment si le sort est juste. Verneuil, qui part directement pour Castillon vers le 18, vous portera une dernière lettre de moi. Après quoi je ne vous écrirai plus que de Clermont. Pendant les huit jours qui vont s'écouler, je ne ferai pas grand'chose. L'hôpital et les cours ne prennent pas tout mon temps. La conférence est terminée depuis la semaine dernière, et il ne vaut guère la peine de se créer encore une nouvelle organisation de travail pour si peu de temps. Je profite de ce répit pour faire mes visites de départ, et pour faire deux ou trois promenades dessinatoires hors de Paris.

Adieu, bien chers parents. J'irai voir à Clermont, poste restante, dans le cas où vous auriez à m'écrire. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Votre Paul.

Clermont-Ferrand, samedi 19 août 1843.

Mes chers parents,

Je profite d'un moment d'orage pour vous donner de mes nouvelles, au bruit du tonnerre et à la clarté des éclairs. C'est, dit-on, signe de beau temps pour demain; nous en avons besoin, car demain sera consacré à une

longue course. Or, j'ai pris mon inscription le 16 au matin, et je suis parti le 16 au soir. La famille Cadars, à cette époque, avait formé pour la deuxième ou troisième fois le projet de passer par la Rochelle; ils devaient partir le lendemain; de façon que probablement ils roulent aujourd'hui sur Bordeaux. Avec la plus grande rapidité nous avons franchi par le chemin de fer les 30 lieues de Paris à Orléans, puis remontant la Loire d'abord, l'Allier ensuite, et passant par la Charité, Pouilles, Nevers, Moulins et Riom, nous sommes arrivés à Clermont à sept heures du matin, après trente-sept heures de route. Là nous avons trouvé le cousin Ferdinand qui nous attendait. Nous nous sommes rendus chez lui, il nous avait fait préparer au quatrième une petite chambre à deux lits, dont la fenêtre donne sur le beau panorama des montagnes d'Auvergne; nous découvrons, là-bas, dans le fond, le vieux Puy-de-Dôme, qui domine les autres monts de près de la moitié, puis une vallée délicieuse, la vallée de Royat, que je connaissais déjà de nom. Comme une chambre ainsi placée se payerait cher à Paris! La vieille tante, la cousine Miette et le cousin Ferdinand sont tous trois d'excellentes gens. Ils nous ont reçus, Roudier et moi, avec la plus grande bienveillance. Deux heures après mon arrivée, j'étais à l'aise comme chez moi. La tante est une bonne vieille encore leste et pimpante, quoique âgée de soixante-dix-sept ans. Elle aime beaucoup à parler de l'ancien temps, et surtout elle me demande des nouvelles des membres de la famille qui sont passés à Clermont, seuls ou avec leurs amis. Elle semble avoir reçu une éducation brillante pour son temps; je m'y attendais peu. La cousine Miette, dont je ne sais pas l'âge, a également des moyens, et je crois aussi de l'instruction. Le cousin Ferdinand est le moins lettré de tous, mais sa société est

cependant assez agréable à cause de sa franchise, de sa bonté et de son laisser-aller. En somme, je suis enchanté de ma famille de Clermont.

L'orage est presque entièrement passé. Il a tombé beaucoup d'eau et très peu de grêle. Le temps va s'éclaircir et redeviendra beau pour demain. Déjà hier nous avons visité Clermont. Bibliothèque, musée, place d'Armes, cathédrale. La cathédrale est fort simple, et par conséquent, suivant moi, fort belle. Les colonnes s'élèvent très haut et sont très anciennes. Les architectes, ou pour mieux dire les maçons de la ville, ont jugé convenable de les peindre en gris et d'y tracer au crayon des pierres de taille, de telle sorte que l'église a perdu la moitié de sa valeur : quel vandalisme! Je considère cela comme aussi barbare et bien plus bête que la manie de briser les monuments en 89. Nous avons visité aussi l'église Notre-Dame-du-Port, dans laquelle Pierre l'Hermite, ou si vous l'aimez mieux Pierre..., rassembla les populations de l'Auvergne et prêcha son premier discours sur la première croisade.

Clermont n'est pas bien bâti, mais il est fort agréablement placé. De tous les côtés la vue est magnifique : plaine d'un côté, montagnes de l'autre. Il paraît que la face de la ville a presque totalement changé depuis quelques dix ans, et tout le monde s'accorde à dire que papa ne s'y reconnaîtrait pas. Nous sommes arrivés le lendemain de la foire, il reste toujours une petite queue, je ne puis donc savoir si la ville est ou non animée ordinairement. Je m'attendais à trouver Clermont sale, laid, arriéré, des habitants grossiers et barbares et un accent insupportable : point du tout, je me trouve dans un pays très civilisé, où l'accent est presque pur et où le luxe pénètre avec une effrayante rapidité, ce qui n'est peut-être pas le plus beau de l'histoire.

Dans la soirée d'hier, nous sommes allés boire de l'eau minérale à Sainte-Marthe. C'est une eau découverte il y a une dizaine de mois; elle est tiède, a un goût saumâtre, acidulé et ferrugineux tout à la fois; les habitants du pays boivent cette eau avec avidité; ils prennent trois verres de suite, et cela quatre fois par jour. Je ne suis pas de cette force-là. J'ai à peine bu la moitié d'un verre et j'ai été obligé de m'y tenir, car je sentais déjà mon estomac se soulever. Roudier n'a pas mieux réussi que moi. Il paraît qu'on a fait, il y a un mois, l'analyse de cette eau, mais personne n'a pu me la communiquer. Nous sommes ensuite montés à une grotte qu'on découvrit, en défrichant, l'année dernière; il y a une immense quantité de fer cristallisé. J'en ai pris un ou deux échantillons, que je porterai à M. Pellis si j'ai de la place. Dans cette grotte, nous rencontrâmes un ami de Ferdinand, ancien étudiant en droit, puis soldat, et aujourd'hui minéralogiste et antiquaire. Il nous a menés chez lui, nous a montré tous ses cabinets; il a réellement une fort belle collection de monnaies antiques, et un tableau, au moins un fragment de tableau de Murillo, qu'il conserve religieusement. Nous sommes rentrés hier soir vers dix heures, harassés par notre course du soir, notre tournée de la journée, et surtout par deux nuits passées sur la banquette de la diligence. Ce matin, nous sommes partis frais et dispos avec le cousin Ferdinand, et nous avons remonté la charmante vallée de Royat. Nous avons franchi des ruisseaux, sauté des rochers; nous avons vu des cascades, une grotte délicieuse, qui me rappelle un peu, mais qui surpasse beaucoup notre joli Touron. Si nous avions eu le temps, nous aurions pris un bain tiède. Demain matin, nous monterons au Puy-de-Dôme. Ce soir nous allons voir la fontaine à incrustation, demain soir au spectacle, et après-

demain matin en route dans les montagnes, le sac sur le dos.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais on me persécute pour que je finisse promptement. Tout le monde, sans exception, me charge de mille amitiés à la famille entière. Le cousin Ferdinand assure qu'il ne peut pas absolument venir à la noce d'Alphonse. Toutes mes invitations, toutes mes *insistances* (cherchez dans le Dictionnaire de l'Académie si le mot est français) ont été inutiles. Ses occupations actuelles ne lui permettent pas de s'absenter si longtemps; l'année prochaine, il espère pouvoir nous donner quelques jours.

Notre malle et les filoirs sont partis aujourd'hui par le roulage. Ils arriveront le 3 à Bergerac. Il n'y a pas eu moyen de les faire arriver plus tôt. Mais, à la rigueur, je pourrais très bien les avoir pour le 5 à la Roche. J'ai été obligé de commander une caisse exprès pour les filoirs, car ils ne pouvaient pas entrer dans les malles. Ils ont coûté 48 francs d'achat, 4 fr. 50 d'emballage. Je ne l'ai pas pesée, je ne sais donc pas le prix du port de Paris à Clermont. C'est à raison de 30 centimes par kilogramme. Nous pourrons la peser, à mon arrivée, et calculer au juste son prix.

Adieu, mes chers parents; si je me trouve, dans mon voyage, retenu encore un jour, je vous écrirai encore, sinon non. Au 1er septembre pour vous embrasser.

Votre fils dévoué,

P. Broca.

Paris, 24 octobre 1843.

Chers parents,

Notre voyage a eu lieu sous d'heureux auspices. Nous étions placés tous trois dans l'intérieur; nous n'avons eu ni chaud ni froid; nous avons mis pied à terre à notre ancien hôtel de Constantine, où nous resterons probablement pendant la moitié de l'année. Taupier se loge sur le même carré que nous, sa fenêtre donne sur la même cour que les nôtres. Roudier et moi, nous gardons la même disposition de chambres que l'année dernière; seulement, nous sommes un étage plus bas, c'est-à-dire au second au-dessus de l'entresol. Comment trouvez-vous que ce commencement de lettre est conçu? je l'écris en faisant la conversation avec Roudier, Taupier et deux autres amis, étudiants en médecine, anciens membres de la conférence.

Je suis allé ce matin au bureau central; on m'a dit que l'examen était censé avoir lieu le 24 octobre, parce qu'à partir de ce jour-là il n'est plus possible de se faire inscrire. Mais l'examen n'aura lieu que le 6 du mois prochain. Le concours sera plus difficile que l'année dernière. On n'a plus besoin que d'un petit nombre d'externes, parce que le règlement oblige tout étudiant qui veut prendre sa neuvième inscription à prendre un service dans un hôpital. On assure qu'il y a seulement 50 places à donner et je suis inscrit le 125e. Il est vrai que peu d'autres seront inscrits après moi, car c'est aujourd'hui le dernier jour. J'évalue que nous serons 150 environ. Je vais donc courir pendant deux ou trois jours, pour les paquets, commissions et visites. Après quoi, je me mettrai à travailler ferme pendant quelques jours. J'irai disséquer après-de-

main à l'École pratique, et demain matin je reprends mon service à l'Hôtel-Dieu.

En passant à Bordeaux, j'ai vu Cassy, et je suis allé chez M. Maillard, qui n'était pas chez lui. M. Lamaure nous attendait à la diligence et nous a accompagnés à notre départ. Remerciez-le, quand vous le verrez, de ses bontés pour moi. Il est tard et la poste va fermer. Je vous en dirai plus long une autre fois. Je vous embrasse de cœur.

Votre fils et neveu dévoué,

P. Broca.

Paris, le 1er novembre 1843.

Mes chers parents,

Aujourd'hui, jour de la Toussaint, les pavillons d'anatomie sont fermés, et la visite très rapide des hôpitaux ne vaut pas la peine qu'on se dérange; aussi ai-je le temps de vous écrire. Pour la première fois depuis mon arrivée à Paris, je commence à respirer. Je viens d'allumer le feu en me levant, je suis bien chaudement emballé dans mon vieux paletot rouge, et je me chauffe les pieds en vous écrivant, espérant sans cesse que Jean frappera pour me porter une lettre de Sainte-Foy. C'est presque le premier moment de tranquillité que j'ai eu depuis huit jours. J'ai tant couru pour les paquets, lettres et commissions, tant fait de visites, tant travaillé, tant bisqué même, que ces huit jours m'ont paru un siècle.

Jeudi, vendredi et samedi ont été employés à courir. J'ai touché les 500 francs du billet de Guignard et j'ai pris le surplus nécessaire chez M. Cadars. Avec cela j'ai payé

le libraire de Mme Masmontet et le banquier de M. Nogaret. En tout 530 francs. J'ai les reçus dans mon secrétaire. Je les rapporterai, mais je pense inutile de vous les envoyer déjà. Je suis allé chez tous les MM. Lairoy. Je n'ai pas trouvé le père, mais le fils, qui est prosecteur, m'a très bien reçu, m'a offert tous ses services à l'École, et m'a promis de me recommander aux juges de l'internat. Est-ce une manière de parler, ou une détermination prise chez lui? Je n'en sais rien, mais j'ai bien le projet de lui rafraîchir la mémoire à l'École pratique, où sa charge l'appelle tous les jours. Les fromages et les prunes sont arrivés à bon port. Ils pesaient en tout 17 kilogrammes. Le prix de chaque kilogramme n'est pas de 30, mais de 60 centimes, de Bordeaux à Paris, ce qui porte à 10 fr. 20 le port, plus 70 centimes de droits d'entrée. Total : 10 fr. 90 dépensés pour la susdite commission. Passant par hasard devant la porte de Guillot, je suis entré chez lui. Il m'a annoncé l'arrivée à Paris, depuis un mois, de son père et de sa mère qui s'y établiront, à ce qu'il paraît, définitivement, à moins que M. Guillot ne vienne à recouvrer la vue, auquel cas ils retourneraient au Havre. Le mal, à ce que dit M. Siehel, le fameux oculiste, n'est pas tout à fait sans remède. Considération médicale : je crois avoir compris, d'après ce que m'a rapporté M. Guillot, qu'un épanchement sanguin, dans les gaines spéciales qui entourent les nerfs optiques, quand ils passent dans le trou optique, comprime ces nerfs de manière à rendre leur action presque nulle. Auquel cas le mal pourrait guérir. Cela est évidemment destiné à papa. Quand j'entrai, le pauvre aveugle s'essayait sur le piano. Mme Guillot m'a reçu avec la plus grande bonté, m'a engagé à aller la voir, m'a demandé de tes nouvelles, me disant que tu étais la seule amie avec laquelle elle eût encore des relations et qu'une

lettre de toi lui ferait bien plaisir. Je lui en ai promis une bientôt. Émilien Foret est-il à Paris? Il n'a pas paru chez Antonin. Je suis allé chez M. Monod pour qu'il me recommandât à son frère, mais je ne l'ai pas trouvé. Je n'ai pas trouvé M. René. Je retournerai chez lui demain. Je suis allé chez M. Beylard. J'ai suivi tous les numéros de la rue que M. Espic m'a indiquée, nulle part on ne connaissait ce nom, de façon que je ne sais que faire de la lettre. La brûlerai-je, ou la rendrai-je à M. Espic? Si ce dernier est encore à Sainte-Foy, exposez-lui mon cas. Il m'a donné pour adresse rue Neuve-des-Mathurins, 5 ou 6, et positivement M. Beylard ne demeure à aucun des dix premiers numéros de la rue.

Ma tante Magdeleine recevra probablement bientôt son *Bon Jardinier*. Je suis bien fâché que l'occasion du départ de M. Cadars se soit présentée sitôt. J'appris vendredi soir que ce départ avait lieu dimanche. J'eus à peine le temps de courir de libraire en libraire, jusqu'à ce qu'enfin on m'eût indiqué le nom et l'adresse de l'éditeur. Comme cet ouvrage se réimprime tous les ans, on ne le trouve à la fin de l'année que chez l'imprimeur. Je suis fâché de deux choses, d'abord que l'édition de 1844 ne fût pas déjà tirée, ensuite, et surtout, que le temps excessivement restreint ne m'ait pas permis de faire relier l'ouvrage. Les tantes peuvent croire que j'ai voulu économiser le prix de la reliure. Dieu sait cependant si elles ne m'avaient pas donné de quoi la payer. Pour remédier à l'ancienneté de l'édition que j'envoie (1843, janvier), elles recevront par la poste le journal complémentaire. Puisque j'ai eu beaucoup de commissions à Paris, me permettez-vous de vous en donner à Sainte-Foy? 1° Faire dire à M. Charles que je suis tout confus de n'avoir pas eu le temps de le remercier de toutes ses bontés. Papa n'est pas visiteur; mais ne

pourrais-tu pas, chère maman, passer un jour chez lui, en revenant de chez ma tante? 2° renvoyer à Labrunie, en lui faisant mes amitiés et celles de Roudier, le *Faust* qu'il m'a prêté; 3° prendre la caisse où étaient les filoirs, son couvercle et les copeaux d'emballage, tout cela est sur le lit de la bibliothèque, les peser, ajouter à leur poids le double du poids de tante Magdeleine. Je suis redevable à Roudier de l'excédent que cette caisse paya de Paris à Clermont. Faute du poids que je vous demande, nous n'avons pas encore pu achever nos comptes qui traînent. Pardon de vous ennuyer, mais je ne puis faire autrement.

Verneuil est arrivé hier, Fouignet arrive après-demain et Gervais samedi. Nous nous trouverons au complet. M. Magnus m'a dit que l'infortuné Bonnet allait chez le marchand de soupe Hosemann, est-ce vrai? Vous apprendrez avec plaisir que M. Kampmann, sa femme et surtout leur fille, vont beaucoup, beaucoup mieux; l'air natal les a promptement rétablis. Trigant passe à Sainte-Foy, faites-lui écrire une lettre, que vous m'enverrez dans les vôtres. Passons aux études et à l'examen. On fait courir le bruit, émané du bureau central, que 60 places d'externes sont vacantes seulement. Est-ce pour nous faire travailler davantage? Ce serait un sot moyen, mais j'espère qu'il n'en est rien, car nous sommes 197 d'inscrits. En attendant, nous avons repris nos conférences, nous en faisons trois par semaine, et nous nous attachons à traiter des questions en huit minutes. Le résultat de l'examen pour passer en seconde année de l'École pratique est encore inconnu. Notre prosecteur m'a fait espérer d'avoir le numéro trois. Ne vous réjouissez pas tant. C'est par ordre alphabétique, car il paraît qu'il n'y a pas d'autre classement, quoique le règlement ordonne formellement une désignation de la force de chacun. Supposant que je sois reçu à l'externat

avec un bon et même un très bon numéro, il paraît fort douteux que je puisse être casé à l'Hôtel-Dieu. J'ai la triste perspective d'aller tous les matins dans un hôpital excentrique, à travers les boues, les neiges et les brouillards. C'est vexant, mais ça est. Pour qu'on soit philosophe, il faut se soumettre aux coups du sort. Quatrième commission. Envoyer dire à Langevin que les cristallisations que je déposai chez lui, quelques jours avant mon départ et dont j'oubliai plus tard de lui parler, doivent être encadrées avec le plus grand soin, comme les miennes. Les cadres doivent être en beau noyer, bien poli et non teint. Ce sont celles de Mme Roudier.

En vertu de la solennité du jour, un membre a proposé de renvoyer la conférence à un autre jour. Vous comprenez que cette proposition a été accueillie avec un long éclat de rire. Au lieu de la faire le soir, nous la ferons à dix heures et demie, et il est dix heures moins cinq. Je n'ai pas encore déjeuné. Je n'ai que le temps de finir. Faites mes amitiés sincères à Meloé, son mari, M. Nogaret, etc. Il est inutile de vous dire que je vous embrasse tous, ce qui veut dire : père, mère, oncle et tantes.

Votre dévoué fils et neveu,

P. Broca.

Comment va le vieil Espic? la vieille Mme Maillard? M. Lécuyer, auquel j'ai remis les chaussettes d'Edmond, fait présenter ses hommages à Mme Dascols. Huit jours plus tôt, il aurait eu une occasion, mais il ne sait plus quand il en aura, de façon qu'Edmond pourrait attendre quelque chose comme un mois ou deux.

15 novembre 1843.

Ma chère maman,

Après un silence prolongé de votre part, j'ai enfin reçu plusieurs lettres coup sur coup, ce qui fait que vous êtes restés longtemps sans nouvelles. J'ai trois lettres entre les mains et je désire faire partir la mienne aujourd'hui; aussi ne pourrai-je peut-être pas tout vous dire. Quoi qu'il en soit, je commence sans autre préambule. Borderie est arrivé avant-hier, il est logé dans notre hôtel. Rabion est arrivé un jour avant lui; Bonnet est arrivé hier; à présent, je crois que nous sommes au grand complet. Je n'ai pas vu Bonnet, mais Roudier l'a vu. L'institution Hosemann étant tout près d'ici, nous pourrons nous voir souvent. Tu avais mis, chère maman, l'adresse de Foret sur un papier séparé que j'ai perdu; je te prie donc de me l'envoyer dans ta prochaine lettre, en ayant soin de ne pas la mettre sur une feuille volante, qui aurait probablement le même sort. C'est hier soir que j'ai subi l'épreuve orale pour l'externat. La composition écrite a eu lieu le 6 novembre, elle était facile : histoire et rapport de l'artère brachiale; hémorragies artérielles. Tout le monde la savait également bien; ce n'est plus qu'une affaire de littérature, c'est à qui aura mis le plus de méthode et de correction dans ses phrases. Quant aux questions orales, elles sont plus difficiles. On m'a demandé : muscles de l'épaule et fractures de la clavicule, muscles de l'avant-bras et fracture de l'olécrâne, fosses nasales et coryza, etc. C'est sur la deuxième de ces questions que j'ai été interrogé. Par une étourderie inconcevable, j'avais oublié ma montre et je n'ai pas su bien diviser mon temps. J'ai parlé trop long-

temps sur les muscles de l'avant-bras, que je savais bien, et je n'ai pas eu le temps de parler sur les fractures de l'olécrâne, que je savais encore mieux, car, avec ma chance habituelle, j'avais préparé cette question le matin même. Les juges ont probablement cru que j'avais parlé longtemps sur les muscles pour ne pas parler de la fracture, ce qui m'empêchera d'avoir un des premiers numéros. Je pense que je ne serai pas moins de quarantième ou cinquantième. Au reste, pourvu qu'on soit reçu, le numéro est peu important; c'est une affaire d'amour-propre, mais les conséquences ultérieures sont nulles. Dans tous les cas, je suis certain d'être reçu. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter. Le résultat exact ne sera connu que dans quelques semaines. 80 ont déjà passé, nous sommes 165 (il y en avait davantage d'inscrits, mais beaucoup ne se sont pas rendus à l'appel); chacun passe deux fois, une fois pour la question orale, une fois pour la question écrite; il y aura donc 330 interrogataires; retranchez 80, il reste 250 élèves à interroger; or il en passe 60 par semaine, ce qui fait au moins un mois. J'ai perdu tout espoir de rester au centre. Même le premier sera mis dans un hôpital excentrique et les protections ne font rien pour cela. Je suis donc allé ce matin me retenir une place à Necker, chez M. Delaroque. Il sera vexant, d'aller tous les matins à la barrière de Sèvres; mais, à tout prendre, c'est encore l'excentrique le plus rapproché. Quant à l'École pratique, la prédiction de mon prosecteur se trouve réalisée. On nous a classés par ordre alphabétique et je suis le troisième. A propos de prosecteur, j'irai voir demain M. Lacroix. Il m'avait fait des offres de service et je craignais de l'importuner. Mais puisqu'il parle de moi à M. Farrieux, je pense que je ne l'ennuierai pas.

Quant à M. René, — n'en dites rien à Mme Dascols, —

il m'a très froidement reçu. Il a cru que j'allais le voir et que je m'étais fait donner une lettre de recommandation uniquement en sa qualité de juge pour l'externat. Entre autres conseils, il m'a donné celui de ne pas aller ennuyer mes juges. J'en en ai pris pour mon chien de compte et je suis parti. J'ai remarqué qu'il a passé à causer tout le temps que j'ai passé mon examen oral.

Trigant est-il passé à Sainte-Foy? Depuis que je vous ai écrit, je n'ai passé la Seine que pour aller à l'Hôtel-Dieu. Je n'ai vu personne absolument depuis les trois ou quatre jours qui ont suivi mon arrivée. A présent que l'examen est fini pour moi, je vais me mettre en tournée. Je porterai probablement ce soir la lettre de maman à Mme Guillot; par la même occasion je passerai chez M. Jiffray.

Massé est arrivé, il a donné à Henriquet une lettre pour moi, sans lui donner son adresse. Il n'est pas venu nous voir, donc je le laisse tranquille. J'irai chez M. Beylard quand je pourrai. Nous attendons que tous les membres de la conférence aient subi leur examen, pour recommencer nos travaux fraternels de l'année dernière. En attendant, je dissèque quatre heures par jour, je suis l'hôpital tous les matins, et je suis un cours d'anatomie et un cours de physiologie. L'heure de mon cours approche et mon papier est presque fini. Adieu donc, mes chers parents. Je vous embrasse tous tendrement.

P. Broca.

Félicitez la famille Pauvert. Comment va le collège? Avez-vous vu Trigant? J'écrirai bientôt à Laroche. Puis-je parler ici du mariage d'Évariste? est-ce un pur cancan, ou est-ce authentique? Boimier a porté lui-même ta lettre. Il ne m'a pas trouvé. J'irai le voir quand je pourrai. Il gèle ici à pierre fendre. Savonnez Durony. Tous les bou-

tons de mon paletot tombent. J'en ai déjà perdu deux. Où en prendre ?

Avez-vous fait ma commission pour les cristallisations ? Combien pesaient les filoirs et la caisse ?

Paris, 25 novembre 1843.

Ma chère maman,

J'arrive harassé, assommé, exténué du concours de l'externat. Les compositions écrites sont en lecture, et force est à chacun de les écouter toutes, sous peine d'être mis hors concours. D'où il résulte que trois fois par semaine je vais perdre là une soirée, que j'emploierais bien mieux ailleurs. Ma rédaction n'a pas encore paru. Je ne sais quand mon tour viendra.

Jardel a été exact à me remettre ta lettre. Il vint ici le lendemain de son arrivée. J'irai sans doute chez lui demain dimanche. Je n'ai pas encore revu M^me^ Cadars. Je suis allé chez elle dimanche dernier, mais elle dînait en ville. Je suis allé chez M. Lacroix, pas plus de chance. Quand je pense à ce qui me reste à faire de visites, je suis effrayé. Chez M. Monod, chez M. Beigbeder, M. Audebez, M. Dezeymeris, M. Beylard. Je laisse de côté M. Pédezert, des missions; il demeure trop loin pour moi. Le concours de l'externat absorbe la moitié de mes soirées et j'emploie l'autre moitié à rédiger les cours que je suis.

Je joins à ma lettre une réponse de M^me^ Guillot. Je fus chez elle il y a huit jours. Guillot, ou plutôt Antonin, me demanda si j'étais musicien, je lui dis un peu; si je chantais, je lui dis beaucoup; comme je chantais, je lui dis

mal. Il voulut essayer ma voix sur son piano, et, ô surprise extrême, il m'assura que j'avais un ténor assez joli, que l'habitude de souffler dans un instrument en cuivre depuis plusieurs années m'avait voilé la voix, que pour peu que je m'appliquasse à rendre les sons clairs et méthodiques, je parviendrais à chanter pas trop mal. De l'*ut* en bas au *mi*, elle ne vaudra jamais rien, du *mi* au *si* elle sera meilleure, mais médiocre, et du *si* au *sol* dièze elle sera bien. Juge de quelle hauteur je tombai, moi qui me suis toujours entendu traiter de hurleur. En conséquence, Guillot a la bonté de m'inviter à chanter en chœur, avec ses élèves, tous les lundis soirs. J'y suis allé lundi dernier. La réunion était fort nombreuse, il y a une vingtaine d'élèves du sexe féminin et autant du sexe masculin. D'où je conclus qu'il doit gagner beaucoup d'argent. Nous chantons des morceaux d'opéra ou des ensembles faits par les grands maîtres. Je regrette de n'avoir pas le temps d'étudier la musique que j'aime beaucoup, mais du moins je manquerai les réunions le moins souvent possible. Malgré cela, vous secouez encore tous la tête d'un air d'incrédulité. J'avoue que moi-même je trouve la chose bien étrange, mais que voulez-vous? Antonin et son père me l'assurent. Le malheur est que je n'ai pas le temps de cultiver les arts; à quoi sert de savoir qu'on pourrait faire si on ne fait pas?

Le quartier n'est pas paisible depuis quelques jours. On a mis à la tête de l'École de droit un doyen qui ne sait pas parler français, qui est naturalisé depuis cinq ans seulement, qui a été nommé professeur sans concours, et qui est le plus récemment nommé des professeurs de l'École de droit, mais qui est bien avec le ministre duquel dépend la nomination. D'où il résulte que les étudiants en droit sont vexés, font du tapage, sifflent le doyen dans ses

leçons, et l'ont même forcé à quitter sa salle, à force d'insultes et de huées. Ce matin, on a fait garder les portes de l'École et on n'a laissé entrer que les élèves porteurs de cartes spéciales et dont les intentions pacifiques étaient bien connues. La foule s'est aperçue de la mesure et a à son tour gardé la porte, et a barré le passage aux auditeurs, de façon que l'auguste doyen a eu dix personnes à sa leçon. Il a parlé pendant une heure dans son langage helvético-italico-français, au milieu des vociférations et des mugissements de la foule extérieure. A présent tout est en repos; la protestation est faite, et désormais le cours ne sera plus troublé. Les étudiants ont voulu montrer publiquement qu'ils n'approuvaient pas l'importation des étrangers en France, mais ils respectent trop les lois pour avoir l'idée d'une plus longue résistance. Quel rapprochement! Orfila, doyen de l'École de médecine, est Espagnol; Rossi, doyen de l'École de droit, est né à Berne, a été naturalisé Italien il y a vingt ans et n'est Français que depuis 1838. Qu'ai-je à vous dire de plus? Borderie se porte bien, Fouignet, Roudier, Taupier aussi. Rabion, Brunet, sont à Paris. Bontemps (*Entropius officinalis*, famille des Cucurbitacées) a passé son premier examen de pharmacie et retourne, pour quelque temps, dans ses foyers. Il passera par Sainte-Foy et vous remettra de mes nouvelles. Je ne sais si j'oserai le charger des quatre numéros des sondes de Mayor, que papa me demandait; qu'en dites-vous? Il partira le 5 du mois prochain.

Maman me fait une question à laquelle elle prie Roudier de répondre. Or, tu parles de notre petite république et tu me demandes si je n'essaye pas de faire la loi: permets-moi donc, appuyé de l'autorité de Roudier, de citer une phrase de Thiers à propos d'un complot contre Napoléon : « Les républicains, croyant voir un nouveau César, pouvaient

s'armer du poignard de Brutus sans être des assassins. » Ce qui veut dire que dans notre société on ne se laisse pas faire la loi. On peut suivre un conseil parce qu'il est bon, ou imiter une action parce qu'elle est bonne, mais jamais parce que c'est tel ou tel qui parle ou agit. On m'a communiqué, il y a trois jours, le programme de toutes les questions adressées jusqu'ici au concours de l'internat, questions qu'on reprend depuis quelques années. Il y en a 350. Elles comprennent toutes les branches possibles de la médecine. Anatomie générale et descriptive dans son entier, pathologie interne et externe dans son entier, physiologie complète, voire les accouchements! Un pareil programme est effrayant, d'abord parce qu'il faut l'étudier, ensuite parce qu'il faut des livres pour y étudier. Pour des études aussi universelles, du témoignage unanime de tous ceux que j'ai consultés, il faut le dictionnaire en 25 volumes, qui coûte, aïe! 150 francs. Voilà ce que je vous propose. Je ne prendrai plus que 50 francs par mois, économie de 50 francs. Je toucherai 50 francs (ou je ne les toucherai pas) chez le cousin Baraton. Total : 100 francs. J'ai beau me retourner, je ne puis trouver à combler la lacune, si ce n'est dans la bourse paternelle. Mais, direz-vous, les 50 francs de la tante Mariette? J'ai employé cet argent à acheter quelques livres, des bistouris au nombre de trois (7 fr. 50), une clé de Garangeot (3 fr. 50), une rugine pour préparer les articulations (2 fr. 50), une scie, une pierre à aiguiser, une blouse (6 francs). Je vous donne ce compte; parce que je sais que maman les aime beaucoup. Veuillez me fixer dans votre réponse.

Ainsi donc, Félix s'enchaîne! délicieux, parole d'honneur! Il faut que sa future soit parfaite du côté sentimental, pour l'avoir rendu si amoureux, lui qui connaît si bien *la* femme. C'est une expression de lui. Qu'il prenne garde

cependant. Les chaînes de l'hymen sont plus difficiles à couper que le *nœud gordien*. Elles sont de roses quand elles sont en perspective, de plomb quand on les porte, de fer quand on veut les briser. Assez plaisanté! faites-lui sincèrement mon compliment. Malgré ses petits travers, c'est un fort bon garçon et je l'aime beaucoup. Je ne sais rien relativement à la robe de maman. Le manteau de papa n'est pas acheté. Je n'ai pas le temps de faire de chimie. Je suis un cours de pathologie interne à l'École pratique (Natalis Guillot, médecin à Bicêtre, de quatre à cinq heures). Il ne vaut pas celui de l'École (M. Andral), mais celui-ci a lieu à deux heures et alors je dissèque. Necker n'est pas un hôpital spécial.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse en fils et neveu dévoué.

P. Broca.

Amitiés à tous les parents et amis.

Paris, 17 décembre 1843.

Ma chère maman,

Voilà la *grrrande nouvelle*. Je suis enfin fixé sur le résultat de mon concours. Je vous préviens d'avance que, selon mes prévisions, il n'est pas brillant. Je suis externe du bureau central. Il y en a 56 de refusés, 109 de reçus, et je suis, je suis... 52e. C'est modeste comme vous voyez, mais enfin, je suis reçu, c'est tout ce qu'il me fallait; et mon médiocre numéro n'influera pas du tout sur le concours de l'internat, car on n'en tient absolument aucun compte. Je serai très probablement placé à Necker, dans

la salle de médecine de M. Delaroque, un des meilleurs praticiens de Paris. On le dit très affable, très complaisant pour les élèves. Puis Necker n'est pas trop éloigné, la visite n'y commence pas trop tôt, donc tout est très bien dans ce monde, suivant la doctrine de Pangloss. Mais, me diras-tu, tu es 52e. C'est vrai, mais je pouvais avoir no 53, donc tout est pour le mieux. Maintenant que je suis employé et même salarié du gouvernement, je dois nécessairement devenir conservateur. Car, enfin, j'ai une position et des appointements. Si le gouvernement croulait ou faisait banqueroute, adieu ma place et mon salaire. Aux prochaines élections, je cabalerai pour M. Martel. On ne dira plus que j'ai mauvaise tête. Vous avez probablement attendu ma réponse pendant plusieurs jours. Je l'ai retardée afin de pouvoir vous annoncer ma réception et mon numéro. A la rigueur, je n'aurais dû être fixé que demain. Mais je suis allé ennuyer le secrétaire du bureau central qui m'a permis, ce matin seulement, de jeter un coup d'œil sur la liste. Je m'empresse de vous en faire part. J'ai reçu votre lettre par M. Georges. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller le voir, et d'ailleurs j'aurais craint de le déranger dans les premiers jours de son arrivée. En revanche, je suis allé chez le cousin Baraton. L'infortuné vieillard est toujours malade et je crois qu'il ne se relèvera guère. Sa femme aussi est restée quarante jours au lit. Pendant ce temps ses pratiques ont disparu en grande partie. Je leur ai trouvé à tous deux un air si malheureux que j'ai jeté la lettre de papa au feu en revenant chez moi. J'ai bien fait de ne pas me faire huissier.

Je suis allé le même jour chez M. Monod, qui m'a offert de nouveau l'assistance de son frère. Mme Cadars, que je vis le même jour, m'a chargé de vous faire ses amitiés et de

vous demander si vous aviez reçu sa lettre. Je pense que oui. J'avais remis un paquet de lettres à Bontemps. Je l'avais adressé à Labrunie parce que c'est chez lui qu'il devait aller passer le quart d'heure du relais. Je pense que Labrunie vous a envoyé toutes mes lettres, et que vous en avez mis trois à la poste, l'une pour Alphonse, l'autre pour Guitard, la troisième pour Goy.

Passons aux livres. La dépense du grand dictionnaire ne vous convient pas, soit. Vous me laisserez du moins le maître d'y consacrer mon traitement d'externe et mes menus plaisirs. Le libraire permet de le prendre volume à volume et je m'apercevrai moins du vide. La femme de Mausole aurait sans doute fait une mauvaise digestion si elle avait dû manger son mari dans un seul jour; elle y mit un an et ne s'en aperçut pas. Mais, comme de cette manière je n'aurai que dans beaucoup de temps un ouvrage complet, il est indispensable que j'achète un traité de pathologie interne. On vante beaucoup celle d'Andral, mais il est trop sceptique. Convient-il de m'inculquer ces idées dès à présent? J'en aurai bien assez le temps plus tard. D'un autre côté, il n'y a guère d'autre ouvrage complet, car je ne parle pas des manuels. Je me trompe, il y en a un, mais il est tellement cher que je n'y ai jamais pensé. C'est le *Compendium de médecine pratique,* qui coûte, de rencontre, 50 francs et 75 francs tout neuf. Je ne ferai encore ni hygiène, ni thérapeutique, c'est du quatrième examen, et je n'en ai pas besoin pour l'internat. Quoi que tu en dises, cher papa, je crois que le but de mon travail doit être l'internat, et cela seulement. Spécialiser et approfondir dès maintenant certaines questions serait pour moi aride et peu utile; que je voie d'abord toutes les généralités des diverses branches de mes études : médecine, chirurgie, anatomie et physiologie; puis, l'année

prochaine, je pourrai me lancer dans les études spéciales: lire, par exemple, un ouvrage en trois gros volumes sur les maladies du cœur, un autre aussi long sur les altérations du sang, un autre aussi long sur les fonctions du système nerveux, etc. Cette étude sera alors attrayante pour moi, à présent elle serait aride; elle sera, de plus, utile, et elle me serait inutile aujourd'hui.

J'oubliais de vous fixer sur mes appointements. Il y a 300 francs par service. Je suis le quatrième externe. J'aurai donc au plus 75 francs par an. Il est peu probable que nous soyons plus de six, j'aurai donc au moins 50 francs, mettons 60 si vous voulez. J'en userai la moitié en semelles de souliers. Je ne crois pas nécessaire d'embarrasser Mme Subervie de Sabatier et de Capuron. Tous deux ont vieilli maintenant. Je ne ferai pas cette année de médecine opératoire; je ferai les accouchements rapidement dans le dictionnaire en 25, car ils se trouvent dans les premiers volumes. Cela me suffira jusqu'à nouvel ordre. La Faculté ne permet d'entrer à l'hôpital des femmes en couches que lorsqu'on a quatorze inscriptions; elle a jugé que ce n'est qu'alors qu'on doit étudier et approfondir cette partie. Tu me demandes une copie du programme; je suis embarrassé, car il y a plus de trois cents questions. Quand j'aurai de la place, je t'en enverrai quelques-unes. Je suis allé chez Foret deux fois, je lui ai laissé mon adresse parce que je ne l'ai pas trouvé. Il ne vient pas, est-ce parce qu'il ne se soucie pas de me voir? En pareil cas, je le laisserai tranquillement chez lui. Serait-ce parce qu'il ne connaît pas mon nom, et qu'il me prend pour un escroc? cela serait possible, car il n'est pas allé chez Guillot, parce que probablement il n'a pas reçu la lettre que je lui ai envoyée. Adieu, mes chers parents, il est bien tard et je me lève de bonne heure.

Je vous embrasse tendrement. Comment va ma tante Joséphine? Le fils de Louisette va-t-il mieux?

P. Broca.

11 janvier 1844.

Ma chère maman,

Vous vivez certainement dans une illusion profonde sur mon sort. Chaque matin en te levant tu te dis : Ce pauvre enfant est à l'heure qu'il est à l'hôpital Necker, il se gèle en route. Eh bien, point du tout; je suis dans un hôpital du centre; voilà maintenant que tu dis tant mieux. Eh bien, je dis, moi, tant pis. Tu t'y perds, tu n'y comprends plus rien, voici l'explication.

Le père Delaroque, estimable médecin de l'hôpital Necker, m'avait promis de me demander dans son service. Mais il a oublié d'envoyer sa liste au bureau central, de façon que tous les autres avaient leurs places retenues, et que tous ceux qui, comme moi, n'étaient pas demandés, ont été casés au hasard; moi, par exemple, j'ai été mis à l'hôpital du Midi, dans le service de M. Ricord; c'est un service magnifique dans son genre, mais, comme il est spécialement destiné aux maladies syphilitiques, je n'y apprendrai pas grand' chose d'utile à ma pratique future. J'ai été vexé au plus haut degré quand j'ai appris cela, le lendemain de la séance publique des hôpitaux, c'est-à-dire la veille du premier de l'an. Plusieurs choses sont ennuyeuses. D'abord le service commence et finit fort tard; l'hôpital, étant du centre, ne donne pas d'appointements aux externes; enfin, je n'étudie qu'une seule classe de maladies, et cette classe, quoique très importante, ne se présente que rarement dans les petites villes; on ne la demande que rarement aux

examens et aux concours. Heureusement que le service est fort amusant, et le chef de service fort bienveillant; ce qui fait que dans trois ou quatre mois il me permettra de changer avec un autre. Il est à peu près certain que quelque habitant de Paris voudra changer avec moi.

Nos conférences vont reprendre demain sur un pied plus relevé que l'année dernière. Nous sommes toujours les mêmes, mais nous avons de plus un président. C'est un docteur, qui fait des cours publics à l'École pratique; il se nomme Martin Magron et va concourir pour l'agrégation en physiologie au concours qui s'est ouvert il y a trois jours. Il offrit à un de nous, qu'il vit dans une maison particulière, de diriger nos conférences. Croyant que c'était une spéculation, nous lui demandâmes quelles étaient ses conditions. Des jeunes gens qui, à Paris, font des conférences pour l'internat, répondit-il, sont nécessairement de bons élèves, intelligents et travailleurs; mon désir est de me mettre en rapport avec eux et de leur être utile si je le puis; la seule récompense que je vous demande est de travailler assidûment, et tous mes vœux seront comblés si quelques-uns de vous sont reçus internes. Juge comme nous l'avons remercié. Il nous donne chaque semaine six questions d'internat à étudier; nous les préparons de manière à pouvoir parler dix minutes sur chacune d'elles, comme à l'internat. Au commencement de chaque séance, on tirera au sort le nom de celui qui gardera le silence, et chacun traitera la question que le hasard lui donnera. M. Martin assistera constamment à nos premières conférences, puis, quand l'élan sera donné, il ne viendra plus que de temps à autre sans jamais nous prévenir des séances auxquelles il assistera, de sorte que nous travaillerons toujours. A l'été, il nous fera faire des compositions écrites une fois par semaine.

J'ai actuellement dans la main deux lettres auxquelles il faut que je réponde. D'abord que je vous remercie du supplément que vous me faites passer; que je remercie surtout mon bon oncle auquel s'adressera ma prochaine lettre. Je vais me mettre en acquisition; dix volumes du dictionnaire sont déjà chez moi, deux volumes les rejoindront incessamment, et j'espère ensuite le compléter peu à peu par mes économies.

Maman avait oublié dans la lettre de M. Coste de me prévenir du nom du porteur. Je suis resté huit jours sans savoir qui il était. C'est M. Guillot qui lundi m'annonça l'arrivée de son cousin; en combinant cela avec le dîner que vous donniez à M. Philémon et à M. Jauge le jour où maman m'écrivit, j'en ai conclu que M. Jauge était le porteur. Je n'ai pas eu le temps d'aller le voir jusqu'ici. J'irai ce soir le voir, et, chemin faisant, Roudier et moi, nous monterons chez M. Dezeymeris.

Mme Cadars ne savait même pas que son mari était allé à Sainte-Foy. J'ai vu le général et sa femme. Je suis retourné chez M. Beylard et je l'ai enfin trouvé.

Papa me demande l'état de mes finances. Je n'en sais rien. Mes comptes sont chez moi et j'écris depuis la salle de dissection, parce que je tiens à faire partir ma lettre aujourd'hui; d'abord il y a fort longtemps que je n'ai écrit, ensuite il m'est venu dans l'idée que vous auriez pu vous inquiéter sur mon compte à propos de l'affaire de Passy où sept étudiants ont été pris. La preuve que je n'en suis pas, c'est que je puis vous écrire; les malheureuses victimes sont au secret; on les a transférées à Sainte-Pélagie, et on leur fera un procès dans quelques jours. Il n'y a pas de loi qui s'oppose à un rassemblement paisible : or, de quel droit attaquer six cents étudiants qui vont tranquillement dans les rues? Le moyen est fort simple. On lance quinze

mouchards dans les rangs, ils engagent une dispute, ils donnent des coups de canne plombée sur les étudiants sans armes, et, pendant qu'on combat à coups de poing, la garde qui était aux aguets survient et saisit sept des combattants; non point les agresseurs, mais bien les attaqués. Tous les journaux crient, excepté les *Débats*. Je ne sais comment cela se terminera.

Adieu, chère maman, je t'embrasse tendrement ainsi que papa, mon oncle et mes tantes.

Tout à vous de cœur,

P. Broca.

Paris le 28 janvier 1844.

Chère maman,

Suivant ton conseil, je renferme ma lettre à mon oncle dans une des miennes. Elle est courte, celle-ci le sera également, car je suis fort pressé. Pour te donner une idée de nos occupations je te dirai que, quoique l'échéance de mon mois soit arrivée depuis cinq jours, je n'ai pas encore pu aller chez M. Cadars chercher un numéraire indispensable pour vivre dans notre siècle; ce n'est que dimanche dernier que je suis allé chez M. Coste toucher les 50 francs qui arrivent si bien à propos.

Aussitôt après les avoir reçus, je suis passé chez mon libraire qui m'a porté douze volumes de ce dictionnaire tant désiré. Aujourd'hui dimanche, Ricord arrive plus tard que de coutume, et c'est depuis l'hôpital que je t'écris en l'attendant. Je ne pouvais pas rencontrer un chef de service plus affable, plus complaisant que celui-là. Par sa familiarité il m'a mis tout de suite à mon aise avec lui, ce qui

me permet de lui faire un grand nombre de questions sur les points obscurs pour moi. Par M. Coste, par Labrunie, par Borderie, enfin par M. Audebez qui m'a questionné, j'ai appris une malheureuse histoire qui m'a plongé dans un étonnement dont je ne suis pas encore revenu. Chacun m'a donné une version nouvelle et je ne sais à quoi m'en tenir. Pourquoi ne m'en dis-tu pas un seul mot ? M. Audebez, qui m'a invité la semaine dernière à dîner avec lui, m'a questionné sur ce sujet ; je n'avais rien de positif à répondre et, d'ailleurs, cela ne me regardait pas. J'ai simplement répondu que les lettres que je recevais ne me parlaient de rien. Une amie de Mlle C. a écrit à M. Audebez pour le prier de la placer comme institutrice n'importe où, n'importe à quelle condition, en France ou à l'étranger. Pauvre fille ! Ne sait-on rien sur le séducteur, mille fois plus blâmable qu'elle ? Nous avons inauguré il y a quelques jours la statue de Molière ; mais, malheureusement tous les Tartuffes ne sont pas morts. Ceci est entre nous ; je serais désolé qu'il revînt rien de mes soupçons à d'autres qu'à vous.

29 janvier. Hier a été pour moi un jour de courses et de visites. Je suis d'abord allé chez M. Beylard, qui m'a très bien reçu ; je n'ai pas trouvé le fils, mais le père m'a demandé mon adresse et me l'enverra un de ces jours. Quel luxe, quelle richesse d'ameublement ! leur salon est sans contredit le plus beau que j'aie vu de ma vie. De là, je suis allé chez le général lui parler du cousin d'Eymet qui m'avait écrit dans le courant de la semaine. Le pauvre cousin demanderait à avoir la place de Bergerac et à résider à Eymet, ce qui est complètement impossible. Le directeur de Périgueux lui donna à entendre l'année dernière que ce n'était pas très difficile. C'était sans doute pour qu'il se retirât et laissât cette place aux créatures du directeur. Selon sa demande, je lui réponds aujourd'hui en lui expo-

sant tout ce que m'a dit le général. Ne pourrais-tu pas lui écrire, toi aussi, afin de le convaincre encore mieux? Il est décidé, me dit-il, à refuser la place de Bergerac s'il ne peut rester à Eymet; il ne veut pas abandonner son bien et son café; puis il a ses habitudes à Eymet, etc. Tout cela est vrai, mais s'il demande la place de Bergerac à la condition de rester à Eymet, il ne peut pas l'obtenir. S'il la demande sans condition, il sera remplacé à Eymet le jour même de sa promotion à Bergerac, et s'il refuse cette dernière place, il n'en aura plus du tout et se trouvera entre deux selles, vous savez quoi, par terre. Le plus sage est donc, s'il veut à toute force rester à Eymet, de retirer sa demande et d'attendre un moment plus favorable. D'un autre côté, s'il est placé à Bergerac, ce qui est infaillible s'il le veut, c'est un premier pas vers l'avancement. Je ne puis prendre sur moi de lui donner tous ces conseils qui viennent du général, ils seront mieux reçus venant de toi. Puisque j'en suis sur le chapitre des cousins, que j'en finisse. Je suis passé chez le cousin Baraton. Après sa rétention et son incontinence d'urine, il a eu une fluxion de poitrine, et à présent il est retenu au lit par de violentes douleurs de rhumatisme qui n'ont pas l'air de vouloir cesser. A cela, ajoutez les craintes qu'il a de voir sa place donnée à un autre, à cause de ses maladies continuelles depuis un an, et vous verrez dans quel état doit être le pauvre homme. M. Cadars n'est pas encore arrivé. J'ai dîné chez sa femme qui a été dérangée toute la semaine dernière, mais qui va beaucoup mieux. Elle m'a chargé de vous faire toutes ses amitiés.

M. Nogaret sait certainement que son frère a passé dernièrement avec succès son dernier examen de médecine. Il ne lui manque plus que la thèse, qui est une affaire de pure formalité.

Dis à Mme Dascols, à Mme Jodin, à M. Nogaret que leurs lettres ont été mises à la poste fidèlement.

La lettre de M. Roques m'est parvenue le lendemain de son arrivée à Paris. Ce jour-là je fus chez M. Dezeimeris avec Roudier; quelle fut ma surprise de voir entrer M. Roques! Du reste, je ne l'ai pas revu depuis. Si j'avais le temps je passerais chez lui, car il est logé chez Marboutin. Il y a un siècle que je n'ai pas vu Bouny. Tous les dimanches soirs nous nous réunissons chez l'un ou chez l'autre, nous faisons du thé et nous mangeons à neuf pour 40 sous de gâteaux. Nous ne sommes que la plaine de la Dordogne: Borderie, Bouny, Broca, Fouignet, Taupier, Verneuil, Roudier, Labrunie maintenant; Bertrand a été admis dans la société en qualité d'ancien élève de Sainte-Foy. Nous faisons quelques parties d'échecs, de whist, de piquet, etc. Tout pour l'honneur.

Donne-moi des nouvelles du pauvre M. Espic.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse tendrement, ainsi que papa et toutes mes bonnes tantes.

P. Broca.

P.-S. — Avez-vous des nouvelles d'Alphonse? Si vous le voyez, ou si vous lui écrivez, dites-lui de me répondre.

Paris, 10 février 1844.

Mon cher papa,

J'attendais tous les jours votre lettre pour y répondre; je savais par Borderie que Frein allait arriver, et je me doutais bien que vous ne le laisseriez pas partir le portefeuille vide. Je ne l'ai pas vu encore; Taupier l'a rencontré

chez Borderie, et m'a porté votre réponse. J'irai probablement le voir demain, quoiqu'il demeure un peu loin (cité Bergère); soyez persuadés que je le traiterai avec égards et affection. Nous n'en sommes plus aux enfantillages de collège; ce qui n'était de ma part qu'une plaisanterie, il y a huit ans, serait à présent bête et méchant. Je ne sais où il s'établira; mais, s'il n'est pas trop éloigné, je pourrai le voir souvent.

De plus en plus je prends la résolution de ne plus écrire que par la poste. Voilà comment vous est arrivée la dernière. J'avais déjà mis mon cachet dessus, lorsque Verneuil entra et me dit qu'il avait par Castillon une occasion directe, partant le soir même, que la lettre serait mise à la poste à Castillon le jour de l'arrivée et qu'elle n'aurait qu'un seul jour de retard. Je m'y laissai prendre. Le porteur resta sans doute à Bordeaux, puisque vous n'avez reçu l'épître que neuf jours après. C'est une bonne chose qu'une conscience non souillée. La mienne m'a fait rougir en lisant les éloges que maman me faisait sur mon travail. Hélas! je n'ai pas fait grand'chose cette semaine. Je pris un rhume violent en revenant samedi soir de chez Guillot; je travaillai mal mardi, je me remis à l'œuvre mercredi. Et voilà-t-il pas que jeudi dernier Roudier nous invita à manger chapon, perdrix, faisan, saucisses, pâtés, le tout truffé comme on ne truffe qu'à Prat! Encore un jour de perdu! cela retombe sur M^me^ Roudier. Quand tu verras son mari, tu pourras lui faire d'énergiques reproches.

Quoique la modestie ne soit pas mon fort, je mets de côté le peu qui m'en reste lorsque j'ai à vous dire quelque chose qui doit vous faire plaisir. M. Martin Magron dirige une autre conférence dont je connais plusieurs membres. Il leur a parlé de moi en ces termes flatteurs : « Ce jeune homme, a-t-il dit (je transcris), a des moyens, de l'intelli-

gence et de la volonté, qu'il travaille et il ira loin. » Ceci, je l'espère, ne sortira pas de la famille, il est inutile de nous rendre ridicules; je n'en ai même pas parlé à Roudier et compagnie, qui, cependant, sont toujours autour de moi. Tu crains avec raison, cher papa, que je perde du temps au Midi. Je sais que toute spécialité est une entrave. Cependant je vois souvent des malades qui en diffèrent. Comme le dit Ricord, la syphilis n'exempte de rien; comme nos malades sont affaiblis, qu'ils séjournent longtemps à l'hôpital et qu'ils sont nombreux, nous avons très fréquemment des maladies médicales ou chirurgicales. D'ailleurs, tant de personnes ont été frappées dans leur jeunesse, la maladie reparaît plus tard avec des formes si diverses et si difficiles à caractériser à cause du peu de franchise des malades sur leurs antécédents, que lui consacrer six mois très sérieusement, ce n'est certainement pas trop. Je rédige les observations de tous les malades nouveaux, et pour cela Ricord m'aide de ses bons conseils. Je suis de mieux en mieux avec lui. Bien différent des chefs de service qui ont beaucoup de monde à leur visite et quoiqu'il en ait plus que personne, il s'occupe avec intérêt de ses externes quand ses externes veulent s'y prêter. Bien différent des autres spécialistes qui ne sortent pas de leur sujet, il est très fort sur toutes les branches et, en même temps il est, de l'avis général, le médecin le plus spirituel de Paris.

J'irai ce soir chez M. Audebez. Je tâcherai de le voir en particulier et de lui parler de la nouvelle dont vous m'entretenez longuement. Il m'en parla indirectement à ma dernière visite, mais je ne savais pas si je devais lui répondre et, d'ailleurs, les demoiselles étaient là. Je voudrais bien qu'il pût s'occuper efficacement de cette affaire. Il y est tout disposé, et puis c'est un si bon homme! Ton fils chanta en public dimanche dernier!!! Bon Dieu, quelle

grimace vous faites tous! Rassurez-vous, c'était un chœur et nous étions trente au moins. Guillot donna une matinée musicale à laquelle furent admis les parents ou amis des jeunes artistes dont je suis le pauvre collègue. Comme j'étais enroué depuis la veille, personne n'entendit ma voix, ce qui fait qu'on applaudit beaucoup.

Dimanche soir. Une grande nouvelle. Ce matin je suis allé à l'hôpital et j'y suis resté jusqu'à dix heures et demie à prendre des observations. Ricord est arrivé sur ces entrefaites. « Ah! diable, a-t-il dit, notre externe est un syphilographe distingué; puisqu'il est travailleur, nous le pousserons. Pour commencer, a-t-il dit en me frappant sur l'épaule, venez chez moi ce soir, je donne une soirée. » Je suis resté cloué, surpris. Je n'ai même pas su le remercier. D'habitude il invite son interne, mais c'est là première fois que son externe est admis dans le *sanctus sanctorum,* comme disait le vieil antiquaire. Ma lettre finie, je m'habillerai et je partirai. J'ai présenté ce matin Borderie à M. Coste qui l'a très bien reçu. De là je suis allé chez M^me^ Guillot. J'ai vu hier M. Audebez qui ne se soucie guère, dit-il, de faire un mauvais cadeau à des familles respectables. Ce manque de charité m'a étonné chez lui.

Je suis indécis sur le journal auquel je vous abonnerai. Je demanderai conseil à ceux qui sont au courant de la presse médicale. Au lieu d'un journal hebdomadaire, ou d'un journal qui paraît trois fois par semaine, ne vaudrait-il pas mieux deux journaux mensuels, l'un de médecine, l'autre de chirurgie? réponds-moi promptement, je te prie.

Adieu, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que maman, mes tantes et mon oncle. Mille amitiés à tout le monde. Des nouvelles du pauvre M. Espic.

Votre P. Broca.

Quel est le format de *Delphine*, de Mme Dascols? Ne pourrait-elle pas me faire savoir le format, la date, l'éditeur, etc., afin que je puisse mieux lui assortir le volume qui manque?

6 mars 1844.

Ma chère maman,

Ç'a été aussi à mon tour de m'inquiéter sur votre silence prolongé : plus d'un mois s'est écoulé sans nouvelles de Sainte-Foy, et je ne savais à quoi attribuer un pareil retard. Sans doute le cousin de Boimier est resté quelques jours à Bordeaux, peut-être ne l'a-t-il pas remise dès son arrivée à Paris; quoi qu'il en soit je ne l'ai reçue qu'hier.

Péchaut vous a sans doute remis à l'heure qu'il est un *Bon Jardinier* et une lettre de moi. Que fait-il à Sainte-Foy? Le carnaval est mort et enterré. J'ai dansé la nuit du mardi-gras chez M. Maillet, un négociant très lié avec M. Cadars. Je ne suis pas retourné chez Ricord. Voici quelques détails sur sa soirée. Elle était presque exclusivement composée d'artistes et de compositeurs. Adam (*Postillon de Longjumeau*, etc.), Henrion, Albertini, tous en grande réputation, étaient là avec leurs épouses. On fit de la musique jusqu'à minuit, heure à laquelle on commença à danser jusqu'à trois heures. D'abord je n'osais pas me lancer dans ce monde nouveau pour moi. Mais enfin, à l'instigation de l'interne qui me faisait vis-à-vis, et du neveu de Ricord qui est étudiant, je me suis mis à danser comme tout le monde. A trois heures on partit. Je partais comme tous les autres. Ricord me frappa sur l'épaule. « Un externe, me dit-il, en tout temps, en tout lieu, cela a toujours soif. Restez, nous allons prendre du punch. » Je

restai effectivement avec l'interne et trois autres personnes. Nous fîmes du punch pendant une demi-heure et nous partîmes. Voici, succintement l'histoire de Ricord, puisque tu désires la connaître : né à Marseille il y a trente-huit ou quarante ans. Il a fait ses études en médecine à Paris, il a été interne, prosecteur. Il faisait faire des opérations à Clamart en 1830. Reçu docteur la même année, il partit pour Saint-Quentin où il voulait aller exercer la chirurgie. Là le père d'un des membres de la conférence, pharmacien très connu dans son pays, le dissuada de se fixer dans cette ville, car tout le monde vient se faire opérer à Paris. Ricord, convaincu, apprend qu'une place est vacante au bureau central, vient concourir, est nommé d'emblée et est placé à l'hôpital du Midi. Cinq ou dix ans d'études spéciales et approfondies lui permirent de formuler des lois nouvelles sur la maladie dont il s'occupait. Il lui ôta le cachet mystérieux qui l'entourait depuis le moyen âge, et se mit en lutte avec la plupart des médecins de son époque. Tous les jeunes sont convertis à ses doctrines. Le vieux Cullerier lui-même, l'année avant sa mort, se rangea sous ses drapeaux. En 1837, il concourut pour l'agrégation. La coterie Lagneau, Adelon, Cazenave, Devergie et compagnie cabala tant contre lui qu'il ne fut pas nommé, au grand étonnement de tout le monde et même de ses concurrents. Depuis lors, il a déclaré qu'il ne concourrait plus. Il a raison. Sturm n'a pas voulu être bachelier ès sciences. Malgré une clientèle immense (100,000 francs par an), malgré la longueur de ses visites, malgré le travail que lui donne un grand ouvrage qu'il publie actuellement, il trouve encore le temps d'être en correspondance scientifique avec les sociétés étrangères. En Angleterre et en Allemagne son nom fait fureur. De toutes parts on lui envoie des décorations, ce qui ne l'empêche pas d'être bon,

rieur, patient avec ses malades, de toucher du piano et de chanter parfaitement. La voix publique, qui se trompe peu, dit Fontenelle, lui a donné le nom de *grand homme*. C'est sous ce nom qu'il est connu dans les écoles. J'en ai tant dit sur son compte que mon papier est presque rempli. Remercie Aline d'avoir fait écrire son mari. Donne-moi des nouvelles des vieux de Sainte-Foy. M. Espic, M. Croix. Le pauvre M. Marot est-il encore paralysé? Mme Maillard est-elle morte?

Le mariage d'Anna, celui de Delignac, sont-ils de purs cancans, comme on sait si bien les faire là-bas, ou sont-ils fondés? J'avoue que je serais révolté du premier. Ce serait un cynisme digne des *Mystères de Paris*. Je ne vais plus seul chez Guillot. Je suis accompagné maintenant par Gervain et un étudiant en droit d'Agen, qui payent, bien entendu. J'ai si peu de temps à moi que je n'ai pas revu M. Audebez depuis que je vous écrivis sur certaine affaire. Depuis lors, Clary a eu une fièvre typhoïde dont elle n'est pas encore parfaitement remise. C'est ce que m'a dit un missionnaire qui étudie la médecine et que je vois tous les jours.

Je n'ai pas envoyé la cafetière d'Aurore par Frein parce que je ne voulais pas l'encombrer et que je lui donnais déjà un gros livre. La commission de Mme Dascols sera faite si cela dépend de moi. J'abonnerai papa à un journal de médecine sur lequel je ne suis pas encore parfaitement fixé.

Adieu, mes chers parents. Pardon, ma lettre est une des plus illisibles que j'aie écrites de ma vie. Je tiendrais à la faire partir ce soir et je vais courir à la grande poste, car il est près de cinq heures.

Je vous embrasse tendrement.

P. Broca.

Paris, 19 mars 1844. Lundi.

Chère maman,

Ricou est venu lui-même me porter ta lettre et celle de M. Bouny. Il m'a dit que le collège prospérait toujours, mais il m'a donné à entendre que son père était loin d'être content de M. Pellis. Il m'a aussi dit une chose que j'ai de la peine à croire. On va fonder à Sainte-Foy un établissement protestant en concurrence avec celui de M. Pellis. Trois cents pasteurs du midi se seraient réunis pour former un collège communal, etc. Il l'affirme d'un manière si positive que, malgré le peu de probabilité, je vais aux renseignements.

Voilà les beaux jours qui reviennent. Je sens fermenter en moi le projet d'une excursion *extra muros;* un de ces dimanches je la réaliserai. Ce qui me donne surtout des envies, c'est que je passe maintenant toute la journée dans ma chambre; par je ne sais quel hasard, il n'y a plus de cadavres, et depuis quatre jours nous ne disséquons plus. Ne croyez pas cependant que les malades aient perdu la propriété de mourir; il en meurt, au contraire, passablement; mais les parents les réclament tous, et les carabins se croisent les bras, ou préparent leurs conférences, ceux qui en font.

Excepté la famille Guillot, il y a fort longtemps que je n'ai vu personne. Hier je me suis mis en tournée de visites; tout le monde était à la promenade, car j'ai trouvé les maisons vides. M^me^ Guillot, en me donnant une lettre pour toi, m'a annoncé le prochain départ de M. Loreilhe. Il montera en voiture dans trois semaines au plus tard. J'ai mené Borderie chez lui; il l'a très bien reçu, mais nous n'y sommes pas revenus. Quant au général, je ne le trouve

jamais, mais je suis certain qu'il a retiré la pétition du cousin Thomas; ce dernier m'a écrit, il y a plus d'un mois, il y avait dans sa lettre une lettre de remerciement pour le général. Je l'ai remise moi-même et, quoique je n'aie trouvé personne, elle aura suffi certainement.

Mon domicile est changé, mais mon adresse est toujours la même; Roudier et moi, nous avons quitté nos chambres sur la cour, pour nous mettre sur la rue, parce que la cour sent mauvais pendant l'été. Les chambres sur la rue sont plus chères; mais, comme il y a peu de concurrents, à présent, et que nous sommes de bons locataires, on nous a laissé pour 23 francs des chambres de 30. Nos deux chambres ne communiquent pas, mais elles se touchent, et ne sont séparées que par une cloison.

Que je vous fasse partager une espérance, bien faible, mais qui ne m'est pas encore ôtée. Le Midi et Lourcine étaient, il y a deux ans, excentriques, et par conséquent leurs externes étaient appointés. Il y a deux ans, je ne sais pourquoi, les hôpitaux furent classés dans le centre. Or, comme on ne risque jamais rien à demander, j'ai fait une pétition aux membres du bureau central; tous les externes du Midi et tous ceux de Lourcine ont signé; j'ai prié Ricord d'appuyer; il nous a donné sa signature, et deux autres chefs de service l'ont imité; cela posé, je suis allé porter ma pétition au conseil général. Je ne sais si elle passera. Tout se décidera à la prochaine réunion du comité; comme nous ne sommes que deux externes, il y va pour moi de 12 fr. 50 par mois. Dans une lettre précédente, tu m'envoyas une lettre pour Risteau. Ne sachant pas qu'elle était importante, je l'ai gardée; dois-je la renvoyer ou la brûler?

Je t'ai déjà dit que Redon, ou si tu veux Dezeimeris, était récemment arrivé à Paris pour étudier le droit; il

n'ambitionne pas le grade d'avocat, puisqu'il n'est pas bachelier ès lettres, mais il veut prendre le diplôme de capacité pour épouser la fille d'un avoué. Nous l'avons reçu à bras ouverts, avec la cordialité et la franchise qui distinguent notre petite société. Que croyez-vous qu'il a fait? D'abord que quelqu'un tournait le dos, il n'avait rien de plus pressé que de le déchirer; à chacun de nous en particulier il a dit des ordures de tous les autres. Un jour que nous étions réunis, nous l'avons prié de rétracter tout ce qu'il avait dit, et, cela posé, nous l'avons prié poliment de rester chez lui. Quoique j'eusse été le seul ménagé, j'ai jugé convenable de le quitter aussi, une fois que j'ai connu ses qualités vénéneuses. Je me suis écarté prudemment, de peur que la vipère ne me piquât à mon tour.

Je suis depuis quelques jours un cours nouveau. Coste, du collège de France, a commencé un cours d'embryologie humaine, et je me propose de ne pas manquer une leçon. Tout ce qu'il vous dit, il vous le montre; il consacre chaque fois un quart d'heure à vous faire voir au microscope, l'un après l'autre, ce qu'il a dessiné en grand sur le tableau.

Parlons des journaux de papa : aujourd'hui, sans plus tarder, je vais prendre un abonnement. On m'a conseillé le *Journal de Chirurgie*, de Malgaigne, et le *Journal des Connaissances médicales*. Que papa ne s'effraye pas, c'est le même titre, mais ce n'est plus le même journal; à partir du 1er janvier 1844, la pharmacie en a été retranchée, on en tire deux éditions maintenant, l'une pour les médecins, l'autre pour les pharmaciens; la première moitié est la même, la seconde moitié varie suivant les spécialités. La difficulté sera pour les faire parvenir. Je prendrai probablement quelque arrangement avec un cabinet littéraire

pour que l'on vienne prendre les journaux chez moi à jour fixe et qu'on les porte à la grande poste.

Quant à M. René Marjolin, quoique je n'aie pas reçu la première fois un accueil des plus flatteurs, j'irai bientôt le voir ou lui porter au moins une carte. Quand on veut arriver à n'importe quoi il faut être *macaire*, soyons-le donc. Je n'ai pas vu le jeune Beylard, et je reste chez moi jusqu'à nouvel ordre.

Un cousin de Roudier, frère du beau-frère de Taupier, est arrivé avant-hier et est reparti hier pour Rouen où il a un procès. Il repassera par Paris et emportera ma lettre.

Adieu, chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur.

P. Broca.

Quand vous verrez la famille Pauvert, faites-lui toutes mes amitiés; dites-leur d'annoncer aux Montalbanais une lettre que je leur écrirai quand je pourrai et que je leur fais attendre depuis longtemps.

Paris, le 31 mars 1844.

Ma bonne tante,

Il y aura demain quinze jours que je n'ai écrit à Sainte-Foy. M. Loreilhe se rendait directement au pays, j'attendais son départ, qu'il m'avait annoncé pour la semaine dernière; mais j'ai appris hier que ce départ était retardé d'une dizaine de jours; en conséquence, je vous écris aujourd'hui par la poste pour vous épargner toute inquiétude.

Il n'y a pas grand'chose de nouveau dans ma biogra-

phie. Je me trompe cependant, car, il y a neuf jours, je fus engagé à une soirée chez M. Dureuille, ami de Mme Cadars, dont je vous ai parlé; le même qui m'invita l'année dernière à un bal déguisé. Je ne m'y trouvai pas seul; je rencontrai deux étudiants en médecine que je connaissais très bien, pour avoir disséqué toute l'année avec eux. Ce sont des protestants, ils sont de Paris et se trouvaient là avec leur famille. Nous passâmes une nuit blanche, nous cessâmes de danser à six heures du matin, et je n'eus que le temps de me déshabiller en rentrant chez moi et de me rendre à l'hôpital.

Puis mercredi dernier j'ai reçu une lettre de faire part. La famille Cadars m'annonçait la perte douloureuse qu'elle venait de faire dans la personne... d'un gros dinde, mort d'une indigestion de truffes. On m'invitait aux funérailles. Le dinde arrivait de Gaillac, précédant M. Charles de Thézac de quelques jours.

Nogaret m'a annoncé hier qu'il passait bientôt sa thèse et partait aussitôt pour aller s'enfouir à Sabio. Son cousin a un flacon de thé pour moi; je reconnais là ma bonne tante Mariette. C'est du luxe, car à peine avons-nous consommé la moitié de celui que j'avais emporté. M. Loreilhe a la complaisance de se charger des numéros parus de nos journaux de médecine. Annoncez à Borderie une lettre de son fils par cette occasion. Je pense qu'il partira de demain en huit. Il va directement à Sainte-Foy. J'ai appris, avec bien du plaisir, le rétablissement d'Oscar Baysselance. Mme Guillot attend une réponse de maman. M. Loreilhe portera aussi à M. Charles le morceau de musique qu'il me demande. Demande pardon à ce dernier du temps que j'ai mis à faire sa commission. J'avais égaré sa lettre et je ne l'ai retrouvée qu'il y a trois jours en mettant mon secrétaire en ordre. Les dissections sont finies à l'École pra-

tique. Elles continuent en général quelques jours de plus à Clamart. Je m'informerai si cela a encore lieu et j'irai si je le puis, ce sera toujours autant de fait. Nous ne laisserons pas les cadavres de côté pendant le semestre d'été. Je me suis fait inscrire pour les opérations; j'irai couper deux heures ou trois par semaine; des aides d'anatomie nommés pour cela nous dirigeront la main. Voilà les cours que je me propose de suivre pendant ce semestre : physiologie (Bérard), hygiène (Royer-Collard). Je ne suivrai pas le cours de pathologie interne de l'école; il est fait par Piorry, l'homme à système, qui passe toute une année à l'application de la plessimétrie au diagnostic des maladies de la rate. Je tâcherai donc, parmi les cours de l'École pratique, de trouver un bon cours de pathologie interne et je le suivrai.

Or, qu'y a-t-il de nouveau à Sainte-Foy? Quand je vois des compatriotes, on m'en parle; envoyez-moi du nouveau, que je puisse jaser. Il est bien décidé que Labrunie s'établit ici. Le sait-on là-bas? Si on n'en parle pas, faites comme si je n'en avais rien dit.

Comment va le parterre de tante Magdeleine? Dis-lui de me faire venir de beaux œillets doubles et bien odorants, que je puisse en mettre à ma boutonnière quand je serai à Sainte-Foy, au mois de juillet. Car il est bien décidé que je pars de Paris vers le 3 juillet et que j'y rentre le 29 août. M. Fourcaud, de Castillon, est allé à Rouen pour un procès. En passant par Paris, il a emporté Taupier, qui est allé en outre faire un petit voyage au Havre, à Caen, à Évreux. C'est ainsi que je faisais aux vacances de Pâques dernières.

Le bruit court parmi les externes que ma pétition a été goûtée du bureau central et qu'on n'attend plus que la décision du ministre. C'est pour le coup que je vais deve-

nir ministériel. Se moque-t-on de moi, ou est-ce vrai? J'irai un de ces jours m'en informer au bureau central, et je vous tiendrai au courant de cette importante affaire.

Adieu, bonne tante; je t'embrasse tendrement ainsi que papa, maman, mon oncle et mes autres tantes.

Ton neveu dévoué,

P. Broca.

Paris, samedi soir, 5 avril 1844.

Chère maman,

Il y a à peine trois jours que je vous ai écrit, que puis-je vous dire de nouveau? M. Loreilhe, qui part dans deux ou trois jours, désire avoir toutes ses commissions demain pour faire ses dispositions et n'avoir plus à s'occuper des détails ennuyeux au moment de son départ. Il a eu la bonté de nous inviter à déjeuner, Borderie et moi, pour demain. Inutile de dire que nous avons accepté avec empressement. Nogaret, que j'ai rencontré dans la rue en allant dîner, m'a dit qu'il travaillait à sa thèse et la passerait dans peu.

La journée d'hier a été remplie comme il faut. A une heure, nous nous sommes réunis (les membres de la conférence) et nous avons traité par écrit une question comme celle qu'on donne en composition écrite à l'internat. M. Martin nous avait donné notre question quelques jours à l'avance et nous l'avions préparée; ces exercices ont pour but de nous habituer à écrire du premier jet de plume, à nous faire un plan rapidement et à dire le plus de choses possible en peu de mots. Comme au concours de l'internat, nous avons écrit pendant quatre heures. Les

compositions seront lues et épluchées en commun. Nous avons traité de la structure des os et de la névrose. Je ne veux pas embarrasser M. Loreilhe; je me contente donc d'envoyer à papa les journaux de Malgaigne. Je me suis abonné d'abord aux *Connaissances médicales*, puis je suis allé chez Malgaigne m'abonner au *Journal de Chirurgie*. Or, ce journal coûte seul 8 francs; le *Journal de Médecine*, publié par la même administration, coûte aussi 8 francs; mais, réunis, ils ne coûtent que 12 francs. Je me suis donc abonné à un troisième journal, qui ne me revient qu'à 4 francs de plus. Comme tu ne connais pas encore les journaux de Malgaigne, je préfère te les envoyer en premier lieu. Un obstacle se présente pour te faire parvenir les journaux par la poste. C'est que les écrits périodiques ne sont reçus qu'à la grande poste, tous les jours avant midi; or, à midi, j'ai un cours, et je suis occupé à l'hôpital ou à déjeuner jusqu'à onze heures; une heure ne me suffit pas pour faire la double course, et je n'ai pas de groom. Voici donc le plan que j'ai arrêté. Le secrétaire du journal de Malgaigne veut bien se charger de me faire mettre mes journaux à la poste, pourvu que je les lui porte dans la soirée, ce qui est praticable. Seulement, comme je ne peux faire cette course trois fois par mois, je ne t'expédierai les numéros que trois par trois, c'est-à-dire de mois en mois. Cela te convient-il?

J'ai vu Brunet ce matin, il m'a parlé du mariage Pozzi. Je le connaissais déjà par ta lettre d'hier. A propos, par quelle occasion est arrivée cette lettre? Tu me parles de M^me^ Boudet comme si elle était à Paris, est-ce elle qui l'a portée?

Je donne à M. Loreilhe une innombrable quantité de lettres, plus ou moins lisibles; je vous prie de mettre à la poste celles qui ne sont pas pour Sainte-Foy. Si Oscar est

déjà parti, donnez ma lettre à ses parents pour qu'ils la lui envoient dans une des leurs.

Je ne puis vous donner l'état de ma caisse; mon livre de comptes, écrit de ma propre main, est déposé chez M. Cadars, où j'inscris mes dépenses à mesure que je prends de l'argent. Or, je n'ai pas le temps d'y aller exprès pour cela. Je tâcherai d'envoyer un compte à partie double dans ma prochaine lettre.

Pauvre Suzie! que je la plains! Nogaret m'a annoncé aujourd'hui que Mme Reclus était encore enceinte. Est-ce vrai?

A-t-on quelques données sur les fondateurs d'un établissement-concurrence à M. Pellis? Les pasteurs du pays ont-ils pris part à la ligue? Le cousin D... n'a pas été le dernier.

Adieu, chère maman; je t'embrasse de cœur ainsi que les tantes, l'oncle et papa.

P. Broca.

Pardon si je ne suis pas lisible, j'ai tant à écrire ce soir. Remettez à M. Charles sa musique et à M. Coste 5 francs que M. Charles vous donnera. J'ai préféré cela pour ne pas embrouiller les comptes de M. Cadars.

Paris, le 22 avril 1844.

Ma chère maman,

Plus que jamais je maudis les occasions. J'ai reçu il y a huit jours seulement la lettre que M. Marot a portée à Paris il y a un mois. Cette lettre a été pour moi la clé de plusieurs mystères dans lesquels mon imagination se per-

dait. Effectivement, dans tes épîtres postérieures, tu faisais allusion à ce que tu avais dit dans celle-là, et tu juges aisément que je n'y comprenais absolument rien. Cela posé, je commence ma lettre. Je ne sais quand je la finirai, car j'ai bien des choses à dire. Mme Labrunie est arrivée jeudi soir. La voiture l'avait fatiguée. Elle me donna le lendemain six pages in-folio, contenant des détails qui m'ont, ou plutôt qui nous ont beaucoup amusés. Je n'ai pas le temps de bavarder sur les commérages; j'y reviendrai peut-être plus tard, s'il me reste de la place. Je vais d'abord répondre à la série de questions qu'on m'adresse.

As-tu vu Mme Boudet? — Oui; par parenthèse, je ne savais pas qu'elle fût à Paris; je vais frapper chez le général, et je suis fort étonné de reconnaître à la porte la femme de chambre de Mme Boudet. Mme Boudet allait sortir; je ne la vis que quelques minutes; elle m'engagea à revenir, j'y suis revenu dimanche dernier, je n'ai trouvé personne. Voilà plus de trois mois que je vais sans cesse chez le général, je ne trouve jamais personne. C'est un ennuyeux métier.

Vas-tu souvent aux assemblées religieuses? — Ma pauvre tante, j'aimerais mieux ne pas avoir à répondre à cette question-là. Je ne suis pas fort pour mentir, et la vérité ne te fera pas plaisir. Eh bien! non, je ne fréquente pas l'Oratoire; si j'étais plus rapproché, j'irais quelquefois, non pour y trouver de l'édification, mais pour entendre un bon discours. Quand je suis à Sainte-Foy, j'y vais parce que je suis avec vous, mais vous devez vous être aperçues que je n'y tiens pas énormément. Je ne suis pas dévot, c'est un malheur sans doute, mais que voulez-vous? Je suis comme cela, ce n'est pas ma faute; et, comme à toute chose malheur est bon, mes études n'en vont que mieux. Je sais bien que ce que je dis là afflige quelques-unes de

vous, mais je suis obligé de répondre formellement à une question répétée depuis plusieurs mois avec la plus grande persévérance.

Qu'est devenue ta pétition ? — Je n'en sais rien, le bureau central garde un silence éloquent.

As-tu revu le cousin Baraton ? — Oui, il commence à se relever peu à peu avec les beaux jours. Quant à l'affaire en question, lui en parle qui voudra, je suis trop sot pour cela.

Je n'ai pas revu M. Beylard. Je me suis présenté un certain nombre de fois chez M. Lacroix, je ne l'ai jamais trouvé.

Quant à M. René Marjolin, puisque son froid accueil est expliqué, j'irai le voir un de ces jours. J'ai vu hier M. Roques. Il part pour Sainte-Foy dans quinze jours; il attend l'ouverture de l'exposition de l'industrie. Il y a un mois que je n'ai vu ni M. Audebez, ni M. Beigbeder. La lettre pour M. Marsac et celle pour Frein ont été brûlées. J'ai écrit il y a environ un mois à Clermont par occasion. Je n'ai pas encore de réponse.

Parlons de mes vacances. Je puis m'absenter depuis le 2 juillet jusqu'au 29 août sans que mon inscription en souffre; il ne s'agit que d'avoir un congé et Ricord me le donnera quand je voudrai. Il faudra interrompre mes cours d'été, mais les cours, au point où j'en suis, sont pour moi la chose la *plus secondaire du monde*, une manière d'aller se distraire pendant une heure des études sérieuses que l'on fait dans sa chambre. Maintenant que j'ai une légère teinture de la plupart des principales questions, maintenant que je suis en état de comprendre n'importe quel ouvrage médical, les cours n'ont plus l'importance immense qu'ils avaient dans les premières années. J'ai besoin, pour avoir du moins quelque ombre de chance à

l'internat, d'approfondir quelques questions, me fiant au hasard pour me les donner en partage; or, dans un cours, on ne traite les questions qu'en passant, à la légère. Le cours a pour but de mettre en état d'apprendre; et d'ailleurs, quand il n'en serait pas ainsi, cela ne changerait rien à la chose. Il y a impossibilité absolue à obtenir mon congé pour le mois de septembre; puis je concourrais après avoir flâné pendant deux mois, et oublié, sans avoir le temps de le parcourir de nouveau, tout ce que je puis avoir appris dans l'année. Car, il n'y faut pas compter, je ne travaillerai pas à Sainte-Foy. Je pourrai travailler au mois d'août; j'aurai moins de courses à faire à la campagne, je serai moins visité par les amis qui seront absents; mais en septembre, jamais. Je n'ai pas flâné de toutes les vacances dernières, et pour toute lecture j'ai lu quatre volumes de la *Nouvelle Héloïse*. Qu'aurais-je donc fait, si au lieu d'un roman palpitant d'intérêt, j'avais voulu attaquer un grand et majestueux livre de médecine, ou un attendrissant traité d'anatomie? Donc, vous me verrez arriver du 5 au 7 juillet, et je repartirai quand vous voudrez, mais le 25 août au plus tard. Cela me rogne mes pauvres vacances. Élie a mis la main à la plume pendant les vacances de Pâques; il m'a envoyé, en m'écrivant, un mandat de 100 francs que j'ai remis à M. Cadars. Ce matin Roudier, Taupier, Fouignet et moi, avons été invités par M. Cadars à déjeuner avec lui à l'Entrepôt. Tout s'est passé le mieux du monde. J'ai remis à M^me^ Guillot la lettre de maman. J'ai vu M^me^ Labrunie, mais je n'ai pas eu le temps de la faire parler sur les cancans de notre bon Sainte-Foy.

Voici le compte demandé :

Du 23 octobre, mois	100	fr.
Inscription de novembre	50	»
23 novembre, mois	100	»
23 décembre, mois	100	»
Inscription de janvier	100	»
Musique pour M. Charles	10	»
23 janvier, mois	100	»
Au bottier	23	50
Chapelier, chapeau	14	»
Casquette oubliée l'an dernier	6	»
23 février, mois	100	»
25 mars, mois	100	»
Inscription d'avril	50	»
Journaux	25	»
23 avril (demain ou après)	100	»
Total	978	50

Je me suis permis d'acheter la première année du journal de Malgaigne dont je veux faire la collection. Cela m'a coûté 6 francs. J'en ai pris 25 au lieu de 24, pour éviter les mémoires.

J'ai marqué le mois d'avril, quoique je ne doive le toucher que dans quelques jours.

Ma redingote est tout à fait hors de service. Je suis obligé d'en faire faire une. Encore 85 francs. Tout cela fait beaucoup d'argent. Puis il faudra probablement acheter un paletot d'été : encore une trentaine de francs. Quant aux pantalons, je ne sais de quoi ils sont faits, mais j'ai beau les porter, ils valent tout autant après qu'avant. J'oublie probablement beaucoup de choses. Mais voilà longtemps que je vous écris et je suis obligé de fermer ma lettre pour me coucher. Pardon si l'autre côté de cette feuille est sale.

J'avais placé une observation qui s'est trouvée inutile; elle avait rapport au mois d'octobre et en relisant le compte du mois suivant, j'ai trouvé l'explication de tout. J'avais pris 20 francs de moins ce jour-là, parce que Mme Cadars n'avait pas davantage d'argent chez elle. Je me suis rattrapé au mois suivant. Excusez mes ratures, je n'ai pas le temps de recopier parce que vous attendez ma lettre.

Adieu, bonne maman, je vous embrasse tous de cœur.

Votre Paul.

Bien des choses à Thérèse quand vous la verrez. Victor Icard est arrivé de Bordeaux il y a huit jours. Il est logé dans l'hôtel et mange avec nous.

Paris, 5 mai 1884. Dimanche.

Chère maman,

Voilà plusieurs jours déjà que j'aurais dû répondre, mais je n'ai pas eu le temps pendant la semaine à cause de la conférence qui a eu lieu hier. Je m'empresse aujourd'hui de réparer une omission qui vous a fait attendre plusieurs jours. J'arrive de l'exposition des tableaux que je n'avais pas encore vue cette année. J'ai couru pendant quatre heures dans les salons du Louvre et je suis harassé. J'ai préféré cela à un voyage à Versailles. Tous les amis sont partis pour aller voir jouer les grandes eaux. Comme je suis toujours à temps de les voir, que je déteste la foule et que l'exposition ferme dans quelques jours, j'ai remis la corvée à une autre fois. Du reste, les eaux ont joué d'une manière complète, au grand ennui des spectateurs, car voilà une heure qu'il pleut à flots.

Je ne sais quand Mme Labrunie partira : j'irai ce soir m'en informer, car j'ai l'intention de la charger de quelques journaux. Quant à la commission de Pelletreau, puis-je l'en charger ? Le pantalon que Dupuy m'a fait ne valait pas grand'chose, je l'ai peu porté et voilà déjà que les fonds sont complètement usés. As-tu gardé des morceaux pour les remettre? J'espère que je suis un garçon prévoyant. Puisque j'en suis sur les Dupuy, que je te parle des souliers que me fit Dupuy le cordonnier. Je n'avais pas eu le temps de les essayer à Sainte-Foy, et quand j'ai voulu les mettre ici, il m'a été impossible d'y entrer. Je les rapporterai à Sainte-Foy, ils pourront peut-être servir à papa. Mon paletot-sac ne vaut plus rien, les manches sont à jour et la doublure paraît de tous côtés, malgré les nombreuses ablutions d'encre dont j'ai soin de les décorer. Il m'est impossible d'éviter l'achat d'un nouveau paletot d'été.

Je joins à ma lettre une réponse de Mme Guillot. Nous avons enfin vu Foret. Sa mère ne lui a envoyé ma lettre qu'il y a quinze jours et Antonin fut fort surpris de recevoir une lettre datée du mois d'octobre. Il l'a très bien reçue et lui a donné mon adresse. Foret, en recevant mes cartes au commencement de l'année, crut qu'il y avait une méprise et ne vint pas me voir parce qu'il ne connaissait pas mon nom; quand il vit ma signature sur la lettre de recommandation, il fut tout confus et n'osa pas se présenter chez moi avant que Mme Guillot lui eût promis de me faire toutes ses excuses. Enfin, il vint me voir la semaine dernière. Il est charmant, très timide encore, ce qui s'explique, car il n'a que seize ans. Il est bien réellement au Conservatoire; il a, en outre, une place de violon à l'orchestre du Vaudeville, ce qui lui prend toutes ses soirées et lui rapporte 500 à 600 francs.

Mme Guillot, en me remettant ta lettre, m'a communiqué le mariage de son fils dont elle te parle. J'ai lu son épître, mais ce n'est pas une indiscrétion, car elle me dit en me la donnant : Je ne l'ai pas cachetée, vous pourrez la lire.

Depuis une quinzaine de jours j'ai commencé à faire des opérations à l'École pratique. J'ai déjà fait toutes les ligatures d'artères, l'opération de la fistule lacrymale, celle de la cataracte, et j'ai commencé les amputations des doigts. Si j'avais les trois volumes de Sabatier ici, j'en profiterais. Je les rapporterai au mois d'août. Quand tu verras la famille Pauvert, fais dire aux Montalbanais de me répondre. Je suis paresseux pour leur écrire, c'est vrai ; mais j'écris une lettre, chaque fois, et eux une seule.

Marche, de Juillac, et Pascaud, de Sainte-Radegonde, sont arrivés depuis quelque temps ; je n'ai encore vu que Pascaud. Quand arrive Maillard ?

Mercredi dernier, c'était la fête de Ricord. Tous les malades se sont cotisés pour lui offrir quelques pots de fleurs. Il est le seul médecin d'hôpital à qui pareille chose arrive. Il est si affable que tous ceux qui le connaissent sont obligés de l'aimer. Nous sommes allés le voir chez lui le soir même. Il nous embrassa et nous reçut très cordialement.

Adieu, chers parents, dans deux mois je vous embrasserai.

Votre tout dévoué fils,

Paul.

Onze heures du soir. Mme Labrunie partira bientôt, mais elle ne sait pas quand. Elle fera route probablement avec M. et Mme Lavigne, de l'Opéra, qui vont à Castillon. Les amis rentrent de Versailles. Ils ne sont pas mouillés,

parce qu'ils dînaient pendant l'orage. Ils ont aperçu de loin Bonnet avec deux dames. Probablement que sa mère et sa sœur sont arrivées. J'irai le voir.

Paris, le 19 mai 1844.

Chère maman,

Je viens de brûler une lettre qui a six jours de date. Mme Labrunie devait s'en charger; mais, son départ étant reculé de plus en plus, je prends le parti d'écrire directement par la poste, au risque d'écrire encore demain par occasion.

Dimanche dernier, selon le projet formé à l'avance, j'ai mené Mme Guillot et une dame de ses amies venue de Lyon pour voir l'Exposition, au musée du Luxembourg et au musée de Cluny. Nous avons eu un temps magnifique, nous pûmes tout à notre aise nous promener dans le jardin du Luxembourg. Jeudi dernier je fus invité à aller passer la journée chez M. Audebez, qui demeure maintenant aux Batignolles; nous sommes allés visiter le parc de Monceau, que je connaissais déjà. Enfin, hier samedi, nous, membres de la conférence, nous nous sommes enfermés pendant quatre heures pour faire une composition d'études sur la structure du rein, sur sa physiologie et sur sa pathologie (altération des urines).

J'oubliais de vous dire que lundi dernier, en me rendant chez Antonin, je suis passé avec Théophile Brunet chez ses parents. Mme Brunet m'a surtout fort bien reçu; on m'a fait promettre un voyage au Marzalet pour mon congé prochain; je tiendrai ou je ne tiendrai pas.

Notre pauvre Sainte-Foy est donc bien triste, chère

maman. Les accidents, les morts, s'y succèdent bien promptement. J'ai été très vivement affecté de la mort du pauvre petit Samuel; un enfant si beau, si intéressant, quel dommage! Comment ma tante Joséphine a-t-elle supporté ce coup? Je crains bien qu'elle ne soit tombée malade, tout en espérant que cela n'aura pas eu lieu.

Ici, du reste, pas grand'chose de nouveau. Mon départ est toujours fixé au 2 juillet. Encore six semaines et je prends mon vol. Mme Labrunie partira, à ce qu'il paraît, dans le courant de la semaine. Je lui donnerai des journaux et les objets de pêche que me fait demander M. Pelletreau. Évariste commence à courir passablement dans son quartier; son oncle lui envoie des malades, et il s'est établi dans un quartier tout nouvellement bâti, dont les habitants récemment transplantés n'ont pas encore de médecin. Mme Cadars, que j'ai vue cinq minutes jeudi dernier, m'a chargée de mille amitiés pour toi.

Adieu, chère maman, pardonne si je n'achève point ma lettre. Elle a besoin de partir ce soir, car vous commencez à vous impatienter de n'en pas recevoir, n'est-ce pas? Le dimanche les boîtes ferment à deux heures, et ce moment approche. Je vous quitte en vous embrassant tous affectueusement, et en vous chargeant de mes amitiés ou de mes respects, suivant l'âge ou le sexe, pour tous ceux qui vous demanderont de mes nouvelles.

Ton fils devoué,

Broca.

Je suis passé jeudi chez M. René Marjolin, personne; j'ai laissé une carte.

J'irai aujourd'hui chez le général; j'espère le trouver enfin, car il pleut et il fait froid. Le temps, qui était à l'été pendant le printemps, revient à l'hiver maintenant que

l'été s'approche. Hier il fit tellement froid, que je repris mon gros paletot d'hiver, et que je repris une grosse couverture de laine. Pauvres récoltes! Comment se comporte la température dans nos contrées? Je ne sais si je vous ai dit qu'Ernest Audebez est placé. Guizot l'a fait entrer au ministère des travaux publics. Il est occupé six heures par jour. Il doit gagner 1,500 francs l'année prochaine et ne passera pas longtemps avant d'avoir 2,400 francs. Quelle chance! Saura-t-il en profiter? M^lle^ Ernestine va partir pour Rouen, où elle est placée comme institutrice dans une maison de rentier noble et millionnaire. Cary rentre en pension. M. Audebez ne garde avec lui que Sophie.

Adieu.

Paris, 26 mai 1844. Dimanche.

Chère maman,

M^me^ Labrunie part demain et se chargera de mes commissions. Je lui remettrai d'abord cette lettre, puis quelques journaux, et enfin les objets de pêche de M. Pelletreau. C'est à cause de ce départ prochain que j'ai laissé passer Élisée Reclus sans lui rien donner. A vrai dire, il partait au milieu d'une semaine et c'est alors le moment où je suis le plus occupé. Vous avez vu sans doute le petit Élisée. Il n'a nullement grandi, à mon avis, depuis son départ; quant à moi, je n'ai fait que l'entrevoir pendant un quart d'heure à peu près. Je rentre de l'Exposition de l'industrie plus fatigué que si j'avais fait six lieues à pied dans les montagnes. On ne se fait pas l'idée de la foule, de l'encombrement; il y a 40,000 provinciaux à Paris, tout cela est en course; aussi j'ai été poussé, coudoyé,

bousculé, et j'ai eu pour unique satisfaction de coudoyer et de bousculer à mon tour. En définitive, j'ai dit de l'Exposition ce que je dis la première fois que je vis Libourne : Tiens, c'est tout ça!

J'ai vu des machines bien luisantes et bien compliquées, mais parfaitement insignifiantes quand elles ne jouent pas; j'ai vu de beaux meubles, mais j'en ai vu ailleurs d'aussi beaux; de belles étoffes qui m'ont ennuyé; des clysopompes somptueux qui ne valent pas l'instrument si connu avec lequel je voulais jadis arroser la Lune, etc. Ajoutez à cela que je ne pouvais pas faire un pas sans marcher sur quelque pied, ni me retourner sans recevoir un coup de nez sur la figure, ou dans les reins un coup de parapluie, et quel parapluie! un meuble de la taille de celui de Robinson! Puis il pleuvait pour aller, il pleuvait pour revenir. Ce qui fait que je suis furieux et que je ne sais plus ce que je dis. O Exposition, Exposition! heureusement que tu n'as lieu que tous les cinq ans! J'ai pensé à M. René. J'ai cherché et trouvé non sans peine la turbine Passot et la turbine Kœchlin. Il n'y avait ni affiches ni gardien sur la première, seulement j'ai appris par le livret de l'Exposition que M. Passot demeure rue des Postes où j'irai le voir. Le gardien de la machine Kœchlin m'a montré le mécanisme qui est simple, mais que je ne puis pas détailler dans une lettre; dans un mois, je le dirai moi-même à M. Charles. Du reste, le prix de cette machine est de 4,000 francs. Il me semble possible d'en faire une à bien meilleur marché. Quant à la brochure que me demande M. Charles René, je tâcherai de me la procurer en demandant à M. Passot si elle existe. M. André Kœchlin est de Mulhouse, et il a envoyé à Paris pour garder sa machine une espèce d'automate qui ne comprend pas le français et qui ne le parle pas du tout. Ce qui fait qu'il est

assez difficile d'obtenir des renseignements exacts. Je vous ai déjà dit que Pascaud, de Sainte-Radegonde, était à Paris avec Marche. Ils sont venus à pied, faisant dix à quinze lieues par jour et mangeant du pain et du fromage. Arrivés ici, ils se sont logés sur une cour infecte, et ont continué à prendre la nourriture la plus insuffisante tout en courant et fatigant beaucoup. Aussi en est-il arrivé malheur. Pascaud a été pris d'une fièvre typhoïde très grave. Il a le délire depuis trois jours. On l'a transporté à la Maison Royale de santé, hôpital payant, où les malades sont très bien soignés et ont chacun leur chambre et leur garde-malade. La distance nous a empêchés d'aller le voir souvent; puis, que pourrions-nous lui faire? le délire est porté à un tel point qu'il ne nous connaît plus et que notre présence l'irrite. Bien heureux s'il se relève de là! Hier soir samedi je suis allé chez Mme Cadars pour l'acquisition d'un paletot, non pas que Mme Cadars fût nécessaire à cette acquisition, mais parce que cette acquisition exigeait de l'argent et que l'argent ne vient pas seul. Ledit paletot m'a coûté 32 francs; je crois que je n'ai pas été floué. Il me faudra aussi un pantalon, autre dépense. Je porte maintenant tous les jours mon vieux pantalon noir; bien heureux s'il attend l'arrivée du pantalon d'été susmentionné. J'ai trouvé chez Mme Cadars, devinez qui? En cent, en mille? M. Papin, affublé d'une immense barbe noire; il avait cette année des portraits à l'Exposition. Il me charge de son souvenir pour vous. Mme Boudet vous fait aussi faire mille amitiés. Elle part dans quelques jours. Elle m'a engagé à dîner pour mon passage à Bordeaux.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tous affectueusement.

Paris, 5 juin 1844.

Pourquoi, mes chers parents, vivre ainsi dans des transes continuelles sur mon compte? J'ai reçu de la nature une excellente santé que je regarde comme son plus heureux don. Il me semble que cela devrait vous rassurer. Je n'ai pas vécu plus mollement que les autres, je fais des imprudences tout autant que personne, et cependant quand ai-je été malade? J'ai eu une indigestion de prunes à huit ans, la fièvre rouge à treize, et un panaris de cause extérieure l'année dernière. Avouez que, pour un futur médecin, je donne là un bien mauvais exemple.

Voyons donc ce qui vous effraye? Pascaud a eu la fièvre typhoïde. La fièvre typhoïde court à Paris, etc. C'est vrai, Pascaud a eu la fièvre typhoïde; mais le pauvre malheureux ne l'a que trop gagnée. Habitué à vivre richement et paresseusement chez lui, il s'est mis en route le sac sur le dos et s'est rendu à Paris à pied en passant par Lyon. Par originalité, plutôt que par économie, il vivait de pain, de fromage, de mauvaise charcuterie et d'eau. Arrivé à Paris, il se loge sur une petite cour infecte, dans une petite chambre qu'il partage avec Marche; il continue à fatiguer beaucoup et à se nourrir de plus en plus mal. Un beau jour enfin il reprend son sac et son bâton et se remet en route pour Lille, au grand soleil, faisant dix à quinze lieues par jour. Qu'est-il arrivé? C'est qu'à moitié chemin il a été obligé de monter en voiture et, en arrivant à Paris, il s'est couché pour ne plus se relever, selon toutes probabilités (car, sans être *tant pis*, je le crois bien avancé). Ainsi, grande fatigue, mauvais air, très mauvaise nourriture, voilà bien des conditions de maladie; si, en outre, vous

ajoutez qu'il n'était pas acclimaté, et que le défaut d'acclimatement est la cause la *plus fréquente* des fièvres typhoïdes, vous verrez que son mal n'a rien qui doive étonner. Moi, au contraire, je mène une vie paisible, je me nourris très bien, je ne dissèque plus, les opérations sont finies, je suis dans l'hôpital le moins malsain de Paris, au milieu de soi-disant malades qui se portent aussi bien que nous. Quel rapport y a-t-il entre Pascaud et moi?

Mais, dites-vous, la fièvre typhoïde court à Paris. Qui l'a dit, les médecins, les journaux? Non, M^me^ Labrunie. Je la respecte beaucoup, sans doute, mais vous me permettrez de ne pas m'en rapporter à son autorité. Il y a toujours des fièvres typhoïdes à Paris; leur nombre a un peu augmenté vers la fin d'avril parce que deux cent mille étrangers non acclimatés sont venus se presser dans un air, un climat qui ne leur convenaient pas, parce qu'ils ont subitement changé de nourriture et d'habitudes, et que quelques-uns ont payé le tribut d'un premier séjour; mais, à présent, je vis dans un cercle d'étudiants placés dans tous les hôpitaux de Paris; je les ai consultés, aucun d'eux n'a dans son service plus de typhoïdes qu'au mois de janvier, plusieurs même en ont moins; mes journaux de médecine n'en soufflent pas un mot. Papa peut t'en convaincre. Pourquoi donc quitterais-je Paris? Je suis certain que la fièvre typhoïde n'y est pas. Or, je pourrais la trouver en province, donc je reste. Puisque l'occasion se présente, ma chère maman, mes chères tantes, — je ne m'adresse pas à papa, parce qu'il est de mon avis, — j'en profite pour vous répéter une dernière fois une chose que vous savez depuis longtemps, c'est que le médecin est fait pour vivre parmi les maladies quelles qu'elles soient, et qu'il doit les chercher au lieu de les fuir, soit pour les étudier, soit pour les guérir. Ce principe ne s'applique pas seulement aux doc-

teurs en médecine, mais encore à tout ce qui est employé dans un hôpital. Supposons une épidémie quelconque : les internes, les externes, les infirmiers, les sœurs, prennent la fuite; que deviennent les malades ? Je crois donc, le cas échéant, que mon devoir serait de rester, et vous ne vous y opposeriez pas, car il n'est plus question de l'honneur, mais du devoir.

Du reste, tout cela est pure fiction. L'infortuné Taupier part rappelé par son père. M. Roques vous portera ma lettre, s'il n'est pas parti quand je me rendrai chez lui demain. J'ai jeté à la petite poste les lettres de Mme Dascols; j'irai chez M. René un de ces jours pour le prévenir de mon départ. Mme Labrunie a mal compris, je ne puis partir de Paris avant le 2 juillet, car je prends mon inscription le 1er, et vous savez que je n'aime pas à les manquer. J'irai demain chez Mme Cadars et chez Mme Guillot. Je me présenterai demain chez Orfila. L'examen de troisième année de l'École pratique a lieu dans la première quinzaine d'août, je veux lui demander de le porter dans la dernière ou à la rentrée, ou avant mon départ. Je présenterai n'importe quel motif. J'espère qu'il ne me refusera pas.

Adieu, mes chers parents; au plaisir de ne pas vous embrasser avant le 4 ou le 5 juillet, mais de vous embrasser alors avec bonheur.

Votre Paul.

La brochure de M. Ch. René coûte 1 fr. 50. Il doit l'avoir reçue par M. Brunet. Les marches de Pelletreau coûtent 4 francs, la cafetière d'Aurore en coûte 6. Total : 11 fr. 50.

Paris, 18 juillet 1844.

Ma bonne maman,

Borderie ayant écrit vendredi dernier, j'ai attendu deux jours pour écrire, afin que vous ayez ainsi deux fois de mes nouvelles. J'ai déjeuné avec lui ce matin, il se porte parfaitement et moi aussi.

Mes craintes sur le pauvre Pascaud n'étaient que trop fondées, il est mort il y a neuf jours, le lendemain du départ de M. Roques. Je pense que ce dernier a exactement mis à la poste la lettre dont je l'avais chargé, et que vous l'avez reçue sans retard.

Deux nouvelles relatives à mes fonctions d'externe :

1° J'ai fait une pétition pour obtenir mon congé. Ricord et le directeur du Midi m'ont donné chacun leur certificat en bonnes formes. Mes affaires ne souffriront aucune difficulté;

2° Les appointements tant et tant rabâchés sont enfin accordés. Il ne manquait plus que nos signatures sur l'arrêté, nous les avons généreusement données il y a huit jours et nous serons soldés sous peu. En avant le dictionnaire. Notre bernique cousin d'Eymet m'écrit ce matin une nouvelle lettre. M. de Garraube (savez-vous qui c'est? je n'en sais rien), M. de Garraube, dis-je, a dit à quelqu'un que le bureau de poste d'Eymet était réservé à Auguste Thomas. Ce bureau (700 francs) est libre, ou du moins le sera sous peu, et c'est à quelqu'un qui le postulait que M. de Garraube fit cette réponse. Il y a six ans, M. de Richemont demanda cette même place pour notre cousin. Il fut répondu que c'était trop tard, mais que quinze jours plutôt la demande aurait été couronnée de succès.

Le cousin Thomas m'envoie donc chez le général, pour que celui-ci voie M. Comte, le lui recommande, etc. La commission est ennuyeuse. Après le tracas que le général s'est donné cet hiver, et les refus du cousin, revenir à la charge est sans doute indiscret. Mais le général est si bon, et l'affaire presse tant, que je me suis décidé à ne pas attendre votre avis là-dessus et à aller chez lui ce soir.

M. Marland est à Paris depuis plusieurs jours. Je suis déjà allé deux fois depuis ce temps-là chez M. Cadars. Je ne l'ai pas encore vu. Taupier vous fera parvenir sous peu une malle qui est à moi et des redingotes dont il a voulu se charger en partant. Maman me recommande de réserver mes vieux habits pour Sainte-Foy, je l'ai fait. Je n'ai pas écrit par Taupier parce qu'il est resté longtemps en route. Il a emporté ma malle parce qu'il n'avait pas le temps d'en acheter une tant son père l'a pris à l'improviste. J'en achèterai une pour lui et je la lui enverrai de Sainte-Foy, quand j'y serai. Parlez à M. Drilholle de ses pierres à aiguiser métalliques. Demandez-lui le nom et l'adresse du fabricant. Je le lui ai tellement promis ces vacances, qu'il faut bien les lui porter.

Encore deux lettres à vous écrire, chers parents. La première dans huit jours, la seconde pour vous annoncer que je suis parti.

Maman me recommande de laisser mon jargon ici. Je tâcherai. Mais ce sera difficile. On ne parle plus du tout français à Paris, c'est du moldo-valaque ou de l'austro-slave. On fait tout à la polka. On dit polker, empolker, dépolker, polkage, polkerie, polkeur, polkiste, etc., etc. Semblable à Nilla, son compatriote, ce malheureux mot envahit tout.

Adieu, mes chers parents. Je vous embrasse tous en

gros. Je n'ai pas le temps de le faire en détail, car il est quatre heures et demie et je tiens à faire partir ma lettre.

Votre Paul.

Je crois n'avoir jamais écrit de lettre plus absurde que celle-ci.

Dimanche soir, 13 juin 1844.

Chers parents,

Quand me reverrez-vous? je n'en sais rien. Mon congé est demandé, mais n'est pas encore accordé. On m'a dit de revenir mardi prochain, c'est après-demain. On me fixera sur l'époque où je pourrai partir.

J'écris depuis chez Mme Cadars, qui, par parenthèse, vous fait toutes ses amitiés. C'est M. Marland qui se chargera de ma lettre. Il va directement à Sainte-Foy, aussi je n'ai pas hésité à la lui donner.

La chaleur est étouffante et je suis en courses de départ. Ici les petites distances sont de demi-lieue, et les murs blancs ne laissent pas perdre un rayon de soleil; vous jugez si j'ai chaud. O Dordogne, Dordogne! quand me baignerai-je dans ton sein!

Pelletreau me fait dire par M. Marland de lui remettre le paquet *que je sais bien*. Mais c'est que je ne le sais pas du tout. Il me fit demander, il y a quelques mois, des mouches artificielles. Mme Labrunie doit lui en avoir remis une demi-douzaine (prix 4 francs). Comme ce pourrait être une commission nouvelle que j'aurais oubliée, je vous prie de lui en parler, et de répondre à ma lettre avant mon départ, pour que je lui porte moi-même son paquet.

Borderie, que j'ai vu ce matin, et Bouny, que j'ai vu

hier, se portent à merveille. Ils me donneront des lettres. Mon congé sera, hélas! plus court que je ne l'espérais; quand je suis arrivé au bureau central, avec ma pétition, demandant un congé de deux mois, on m'a dit d'être plus modéré, si je voulais obtenir quelque chose; que deux mois ne s'accordaient pas et qu'on renvoyait avec une barre toutes les pétitions demandant plus d'un mois. Un mois valant mieux que rien du tout, j'ai toujours commencé par demander cela; puis je prendrai cinq semaines et je chargerai mon collègue de signer pour moi pendant les huit derniers jours de mon absence; ce qui me fera en somme un mois et demi. Il faut bien se contenter de cela.

J'ai vu hier et aujourd'hui M. André Fourcaud, oncle de Roudier, qui est à Paris pour un procès qui l'appelle à Rouen. Le général s'est chargé, avec la plus grande bonté, de l'affaire du cousin d'Eymet; je dîne chez lui jeudi prochain, il me mettra au courant de l'affaire.

Adieu, je suis bien pressé, chers parents, je vous embrasse tous de cœur.

Broca.

Quelle est la réponse de M. Drilholle pour les pierres à aiguiser de nature métallique?

J'ai le projet bien arrêté de travailler un peu, mais très peu ces vacances. Mon concours me talonne. J'emporterai une *Anatomie générale* (Mandl). Je n'ai encore lu là-dessus que du Bichat et c'est bien arriéré. Je connais plus de cinquante candidats pour l'internat, aucun ne quitte Paris. Si, restant ici, j'avais été sûr d'être reçu, je serais resté et j'aurais demandé deux mois en janvier 1845. Mais comme, avec le travail le plus soutenu et le plus réglé possible, je n'aurai jamais que la chance excessivement minime d'un provisorat, j'ai fait passer l'intérêt de famille avant l'in-

térêt scientifique, l'intérêt général avant l'intérêt particulier.

Pauvre tante Jourdit, fais-tu déjà tes provisions? Cerises, prunes, abricots, poires de Saint-Jean ? Il y a trois ans que je n'en ai pas goûté. A propos de Saint-Jean, c'est aujourd'hui ou hier la fête de papa.

> Benjamin, toujours heureux,
> Dans le beau jour qui s'apprête, etc.

C'est ce que Franz Laregnère a dit de plus joli dans sa vie. Quand vous recevrez ma lettre, j'aurai vingt ans.

Place au soldat français en âge de servir son pays. Voilà encore une dépense, la conscription. C'est dur.

Mercredi soir, 3 juillet 1844.

Bonne maman,

Merci mille fois de ton offre généreuse, dont je m'empresse de profiter. Tu me permets de faire un tour en me rendant à Sainte-Foy, d'y consacrer un peu de temps et un peu d'argent, et cependant tu savais que mon congé se trouvait abrégé cette année. Merci donc, plutôt pour le temps que pour l'argent, car je sais que tu tiens au premier plus qu'au second. Et tu as raison, car l'argent peut revenir, et le temps, a dit M. Magnus, dans un discours un peu long, le temps ne revient jamais.

Donc, chers parents, je pars demain soir, et je commence un voyage agréable, économique, instructif et peu long. Je crois ne rester en route que trente-six heures de plus que par la route directe. Chemin de fer d'ici à Orléans. Comme on ne sait pas ce qui peut arriver et que

nous ne voulons pas brûler vifs (j'ai un compagnon de voyage), nous prenons les wagons découverts; on n'étouffe pas, on voit le pays, et surtout c'est 6 francs meilleur marché. Nous partons d'Orléans vendredi matin, nous naviguons doucement jusqu'à Nantes, de là la traverse jusqu'à Rochefort, Mortagne; là, derechef, la navigation à vapeur, puis Bordeaux et Sainte-Foy. Vive Sainte-Foy!

Ne connaissant pas la disposition des voitures de Nantes à Mortagne, je ne puis rien préciser sur l'époque de mon arrivée. Ce sera probablement lundi ou mardi. Si je suivais la route directe, je serais à Bordeaux samedi et à Sainte-Foy dimanche à deux heures de l'après-midi. Vous voyez qu'effectivement je vous vole à peine un jour et demi ou deux jours. Mon compagnon de voyage est de Lalinde; il passe avec moi par Sainte-Foy. Tâchez d'avoir quelque chose de prêt lundi ou mardi pour l'arrivée de la voiture, afin qu'il puisse prendre un fruit en passant.

Roudier a passé avant-hier son quatrième examen de droit. Il ne lui manque plus que sa thèse, qui est pour le mois prochain. Il désire vivement venir faire son doctorat l'année prochaine. Je me suis même chargé d'aller intercéder auprès de sa mère, qui ne s'en soucie pas trop. Nogaret va livrer incessamment sa thèse à l'impression. La partie pathologique est achevée; il ne lui manque plus que sa question de chimie.

Adieu, mes chers parents, au plaisir de vous embrasser tous bientôt.

Votre Paul.

J'ai fait toutes les commissions, excepté :

1° Celle des boutures de Mme Dascols. Je suis allé chez M. René Marjolin, il est parti depuis quinze jours pour rester absent un mois et demi. Chez Mme Marjolin, elle est partie pour la campagne depuis mercredi dernier. En-

fin, j'ai demandé M. Marjolin, il faisait sa consultation. J'ai fait queue une heure et demie; au bout de ce temps, on est venu me dire qu'il était parti pour l'école. Je suis allé à l'école pour l'attendre à la sortie du cours. Je n'ai pas pu le rejoindre, il est parti au galop avec Blandin qui l'attendait pour une consultation.

2° La commission de la musique d'orgue est tellement déplacée que je m'en suis dispensé.

Paris, 14 août 1844.

Mes chers parents,

Une lettre d'arrivée ne peut jamais être bien longue. Vous excuserez donc la concision de la mienne. Je la compléterai après-demain par un supplément que je vous enverrai par occasion. Mon voyage s'est fait heureusement sans accident fâcheux. Nous avons failli verser deux fois sur la route de Limoges à Paris, mais nous en avons été quittes pour un peu de temps perdu et pour une jambe cassée. Rassurez-vous, c'était une jambe de cheval. Un conflit s'est élevé au relais entre notre postillon et celui des Messageries royales. Une fois en voiture, ils ont voulu se dépasser et nous sommes restés dans un fossé. Voilà pour le premier accident. Un peu plus loin, nous avons accroché un roulier qui dormait, mais cette fois-ci nous sommes restés maîtres du champ de bataille, c'est le roulier qui a été emporté dans le fossé par ses chevaux effrayés. J'en reviens donc toujours à ma première opinion, savoir qu'il n'y a qu'un seul moyen d'éviter tout danger en voyage, c'est d'aller sur le chemin de fer. Tu vois, pauvre tante

Mariette, que nos avis sur ce sujet sont diamétralement opposés. Mes pauvres pêches sont bien endommagées. Une vingtaine au moins étaient complètement pourries. Il n'y en avait que trois douzaines de présentables. Je me suis hâté de les envoyer, parce que si elles doivent se pourrir, il vaut mieux que ce soit chez ces dames que chez moi.

Parlons un peu de mon itinéraire. J'ai vu à Bergerac la famille Brunet qui m'a tellement pressé de déjeuner que, malgré la défense d'Aurore, j'ai été obligé d'accepter. Puis, je suis allé passer une demi-heure à la Cotte et je suis rentré chez Aurore que je n'ai quittée qu'à trois heures du soir. Il a fallu coucher à Périgueux, puis coucher à Limoges que j'ai eu tout le loisir de visiter. Enfin, nous avons passé quatre heures à Orléans en attendant le départ du chemin de fer. Eh bien! malgré trente-deux heures de retard, nous n'avons mis que vingt-quatre heures de plus que par la route de Bordeaux, tant la route de Limoges est plus courte que l'autre.

Je n'ai encore vu personne. Demain je me mettrai en tournée. Mme Guillot m'a fait dire, par le garçon de mon hôtel qui lui a porté les pêches, que sa belle-mère était très mal. Elle est tombée en paralysie.

Adieu, le temps me presse, et je suis obligé de clore ma lettre.

Tout à vous de cœur,

P. Broca.

Le garçon m'a rapporté de chez Mme Cadars la caisse de Metz pour Laroche. C'est une caisse qui a au moins un pied carré; elle contient tout un attirail que je ne comprends guère. Rabion l'emportera à Contras. Je lui en payerai le port, bien entendu.

J'ai vu Labrunie ce matin. Il soupire après une lettre de sa mère. Je lui en ai porté une de son beau-frère, mais elle était très courte et insuffisante; lui et sa sœur se portent bien.

Paris, 17 août 1844.

Ma bonne maman,

Si je t'écris aujourd'hui, c'est pour qu'on ne puisse pas dire que j'ai laissé passer une occasion sans donner de mes nouvelles; car Nogaret, le porteur de la présente, va passer par Nantes et restera probablement huit jours en voyage; or, d'ici là, vous aurez sans doute reçu une autre lettre de moi.

J'ai vu avant-hier la pauvre M^me^ Guillot. Sa belle-mère est expirante; la malheureuse femme a recouvré son intelligence et ses facultés depuis quelques jours, et c'est un malheur pour elle, car elle se sent souffrir et mourir. Le bon M. Guillot ne quitte pas sa mère; il reste tout le jour près du lit, sa main dans la sienne. Je n'ai vu ni Antonin, ni sa femme; ils venaient de sortir quand je suis allé chez leur mère, et ils n'étaient pas encore rentrés quand je suis allé chez eux. Le même jour, je dînai chez M^me^ Cadars, qui m'avait fait inviter par écrit ainsi que Roudier. Or, le même jour, une heure avant, Roudier et moi avions été invités à dîner ensemble dans une autre maison, chez des parents qu'il a à Paris. Il fut décidé que nous irions chacun de notre côté, que Roudier dirait à son cousin que je n'étais pas arrivé et que j'irai l'excuser chez M. Cadars. La conférence est désorganisée. Nous ne sommes plus que quatre. Les autres renoncent au concours et s'en vont en

congé sans permission, ou, ce qui revient au même, ils abandonnent la carrière des hôpitaux. A nous quatre, il faudra bien, de nécessité travailler, car voilà tous les amis qui partent l'un après l'autre. Chaque jour j'en expédie un ou deux; hier soir, trois. Encore une semaine et je serai tout seul avec Roudier, puis enfin il faudra bien le quitter et rester seul.

Rabion portera à Laroche une petite caisse venant de Metz. Nogaret remettra à papa une clé de Garangeot, n'en déplaise à Dutoya qui s'en dit l'inventeur.

L'affaire de Guitard était connue d'Icard, quand je suis arrivé. Roudier, sachant qu'Icard connaissait Guitard, était allé le consulter et lui demander s'il avait entendu parler de quelque chose. Je pense donc qu'Icard, quoique je ne le lui aie pas recommandé, en parlera ces vacances à Guitard.

J'ai fait la commission de Pelletreau, et pas d'autre encore. J'irai aujourd'hui chez la sœur de Bernard, et je tâcherai de voir quelques autres personnes, quoiqu'il fasse un détestable temps.

Adieu, mes bons parents. Votre Paul.

Paris, lundi 26 août 1844.

Ma chère maman,

J'ai reçu ta lettre au moment de partir pour aller à l'enterrement de Mme Guillot, qui est morte avant-hier après une agonie de dix jours. Je commençais à m'impatienter de ne pas recevoir de réponse, mais maintenant je vous en remercie, vous m'avez évité des inquiétudes sur mon pauvre père que j'étais loin de savoir malade. Heureuse-

ment; j'ai appris à la fois la nouvelle de la maladie et celle de la guérison. Au moment où je vous écris, j'espère qu'il est complètement remis; quant à son mal au doigt, je ne m'en inquiète pas; l'air est trop bon là-bas pour qu'une piqûre de ce genre soit grave.

Je pense que vous avez reçu, il y a deux ou trois jours, la lettre que je vous ai envoyée par Nogaret, auquel j'ai remis aussi une clé de Garangeot pour papa. Je n'ai pas écrit par les autres occasions, quoique j'en eusse beaucoup, parce que je n'avais pas beaucoup de temps et pas grand' chose à dire. Mme Guillot me charge de te faire ses amitiés, ses remerciements pour les pêches, et de te communiquer la nouvelle de la mort de sa belle-mère. Elle me remettra une lettre que je t'enverrai par Roudier, avocat. C'est demain qu'il passe sa thèse, et c'est jeudi prochain qu'il part. Il s'en va directement et paye d'ici à Bordeaux sa place de banquette, 75 francs. Ajoutons à cela 10 francs de frais de route et 6 francs pour se rendre chez lui, puis 10 francs au moins de surpoids, voilà tout de suite 100 francs. Eh bien! en passant par Limoges, tout compris, voiture, surpoids, frais de route, frais de séjour, théâtre à Limoges, etc., j'ai dépensé 81 fr. 50, et je compte là-dessus 1 franc de Sainte-Foy à Bergerac.

Par Roudier vous recevrez un compte exact de mes Doit et Avoir chez M. Cadars. J'enverrai à M. Charles, par la même occasion, la musique qu'il m'a demandée. J'ai fait la commission de Rabion dès le lendemain de mon arrivée. Rabion a porté à Laroche la caisse de Virginie, dans laquelle j'ai inséré un volume pour tante Mariette (ultramontanisme). Mme Deshilles lui en enverra aussi un autre que David a porté jusqu'à Libourne.

Mme Cadars prend des bains de mer au Havre. Elle rentrera mercredi prochain. Jules est chez un banquier. Il

sera appointé au mois de janvier et peut-être avant. M. Cadars part dans quelques jours pour Metz. Il portera à Élie son paquet.

Il ne me reste plus aucun doute sur l'affaire de Blasimont. J'ai revu le créancier en question. Un cultivateur des environs de Blasimont devait 100 francs à un serrurier de Paris. Le notaire a été chargé de les faire parvenir. Il a envoyé au serrurier une lettre lui annonçant que j'avais reçu 100 francs de lui, et un billet à moi adressé me priait de solder la somme en question. Je n'affirme rien sur l'écriture, car je ne l'ai vue qu'une fois il y a quatre ans; mais le timbre de Blasimont y est. Il ne reste que deux manières d'expliquer la chose : l'une, que sa lettre se soit perdue à la poste, et l'autre que vous devinez. Or, sur ma négation, le brave homme avait l'air de supposer que j'avais reçu la somme et que je la retenais de mon propre gré. C'est pourquoi j'ai écrit à M. Guitard le soir même une lettre fort polie et pleine de convenances, lui disant pour quels motifs je ne payais pas (Absence d'argent. Guitard ne m'a parlé de rien. Je ne connais pas l'écriture du billet) et lui demandant, de la part du créancier et non de la mienne, une prompte réponse. Ceci est une page à brûler.

Dans ma prochaine, je vous dirai ce que M. Magnus m'a dit sur le collège. Puis j'écrirai à Oscar pour féliciter Édouard. Je ne donne pas à M. Bernard des nouvelles de sa sœur, qui est guérie, car elle m'a dit lui avoir écrit tout récemment.

J'ai vu Boymier quelques minutes à son éloignée caserne des Célestins. Je l'ai engagé à venir me voir. Viendra-t-il? Viendra-t-il pas? Adieu, bons parents, je vous embrasse tendrement.

Paul.

Paris, 28 août 1844.

Mon cher papa,

Quoique j'aie écrit il y a deux jours par la poste, je prends encore la plume aujourd'hui pour ne rien dire du tout. Je m'aventure dans une lettre sans but, sans boussole, espérant que quelque idée se présentera sur mon chemin. C'est ainsi que Don Quichotte partit de son château. Voyons un peu. Qu'ai-je fait hier? Hier, Roudier m'a donné sa thèse. Il l'avait subie le matin même avec la meilleure note possible. Cinq boules blanches sur cinq professeurs. Puis, je suis allé avec lui voir M. Magnus. Nous n'avons pas parlé du collège, mais cela me fait souvenir que je vous ai promis dans ma dernière lettre quelques détails à ce sujet. Voilà donc ce que me dit M. Magnus dans la première visite que je lui fis lors de mon arrivée. Il n'a pas été question d'acheter le collège à M. Pellis. Mais M. André fournirait les fonds pour les dépenses nécessaires; M. Matter fournirait de bons professeurs, habitués à enseigner. De cette manière, on monterait l'établissement sur un pied nouveau. M. Pellis resterait toujours directeur, au moins de nom. Mais on lui adjoindrait quelqu'un, qui, en qualité de premier subalterne, serait chargé des choses les plus importantes, et qui verrait tout ce qui ne peut pas traverser les lunettes bleues. Voilà, non pas de l'authentique, mais c'est ce que M. Magnus a cru comprendre dans une conversation avec quelqu'un qui est au courant. Je fais des vœux pour que tout aille au mieux. Nous n'avons pas encore repris nos conférences, ce sera pour le commencement de septembre. Il y aura trente places à donner, quelques-uns disent même trente-cinq. Tant mieux. Ceux qui seront

reçus cette année seront de redoutables concurrents éliminés pour l'année suivante. J'espérais disséquer à partir du 1er septembre, ce ne sera qu'à partir du 1er octobre. J'ai acheté une tête désarticulée; elle m'a coûté 13 francs d'occasion. Aucun os ne manque et ils sont parfaitement conservés. Neuve, elle vaudrait 20 francs.

J'ai eu un peu d'occupation en sus ces jours derniers; Ricord m'a chargé de lui prendre quelques observations pour son ouvrage; il m'a fallu les rédiger avec soin. Il ne sera pas juge à l'internat, car il sera juge pour une place de chirurgien du bureau central. C'est fâcheux, il m'aurait chaudement poussé.

Bouny, que j'ai vu ce soir même, se porte à merveille.

Adieu, mon cher papa, j'embrasse toute la famille.

Ton fils dévoué,

P. Broca.

Mes amitiés aux messieurs Nogaret.

Paris, 9 septembre 1844.

J'avoue, chère maman, que je commençais à m'impatienter depuis quelques jours; j'étais bien décidé à vous écrire aujourd'hui, quand même ta lettre ne serait pas arrivée ce matin. Songez que je suis maintenant seul, tout seul; j'ai beau me retourner, je ne trouve autour de moi que des visages inconnus, ou du moins à peu près indifférents; les quelques personnes que je connais à Paris sont assez éloignées pour que je doive être sobre de visites, car le travail passe avant tout. Par conséquent, j'ai besoin de

recevoir plus souvent des lettres de Sainte-Foy. Pendant le courant de l'année, il ne se passait pas trois ou quatre jours sans que quelqu'un de nous reçût des nouvelles; quand nous n'en avions pas nous parlions du pays; c'était presque comme si nous y étions. Tandis que maintenant voilà dix longs jours de solitude qui se sont écoulés sans le moindre bout de lettre. Faisons donc nos conditions, si vous voulez le permettre; pendant tout le temps des vacances, j'écrirai une lettre par semaine et vous aussi. L'affaire du créancier me surprend de plus en plus. Voilà quinze jours que j'ai écrit au notaire. Je ne reçois pas la moindre réponse. Qu'est-ce que cela signifie? J'ai reçu une nouvelle visite intéressée; j'ai joué un rôle aussi bête que la première fois. Le créancier impatient doit écrire aujourd'hui même directement. Il y a huit jours que tante Mariette est à Blasimont, comment se fait-il qu'elle n'ait pas obtenu une réponse pour moi? Quelle salade!

J'ai vu cette semaine Mme Cadars, qui est toujours enchantée de son voyage; celui-ci lui a fait du bien au physique et au moral. Jeudi dernier j'ai dîné chez M. Georges Subervie, c'est lui qui portera ma réponse. s'il part assez tôt pour cela. J'irai demain la lui porter moi-même. Il paraît que le général a une ophtalmie, comment va-t-il? Je suis le même jour allé chez M. Lacroix auquel je remis la lettre de M. Jarrieux. Cette fois, il m'a reçu dans la perfection, il m'a donné sa thèse de concours pour l'agrégation, et il y a joint un volume qu'il a fait paraître sur diverses propositions de chirurgie. Il m'a engagé à revenir le voir et surtout, il a insisté là-dessus, à ne pas manquer de lui donner le nom de mes juges quand je les connaîtrai, pour qu'il me recommande à eux. J'avais un espoir, il m'est ôté; Ricord ne sera pas juge pour l'internat, car il est juge du concours actuel pour une place

de chirurgien au bureau central, et on n'est pas juge deux fois dans un an. Quoi qu'il en soit, je pioche de plus belle. Nos conférences sont commencées, et M. Martin m'engage à ne pas me décourager; il dit que les candidats ne sont généralement pas très forts, et que, en piochant vigoureusement et en ayant de la chance, je puis être nommé provisoire; puisse-t-il dire vrai, mais je crois que ce n'est qu'une amorce pour m'exciter. Les pêches ont coûté 8 à 10 francs de port. Je ne puis le savoir au juste, car je n'ai pas pesé ma malle séparément. Dans tous les cas, je n'ai payé de surpoids que depuis Limoges; c'est 8 sous par kilogramme, et il faut ajouter à cela 42 sous qu'on donne en sus à l'administration du chemin de fer lorsqu'on a du surpoids.

Avez-vous vu Roudier? Tante Mariette a-t-elle reçu ses livres? Et Alphonse a-t-il ses *babeys?* Comment va le vieux Defforges?

Adieu, chère maman, je vais toujours à merveille et je vous embrasse tous tendrement.

Votre Paul.

Paris, le 22 septembre 1844. Dimanche.

Mon cher papa,

Boisseau m'a porté, depuis le matin, une lettre impatiemment attendue. Je me hâte d'y répondre afin de vous donner l'exemple de cette exactitude que maman me promet dans sa lettre. Dites à M^me^ Boisseau que son fils a fait un heureux voyage. Il est probablement resté quelques jours à Bordeaux et ailleurs, car il n'est arrivé que d'hier

soir et vos lettres ont huit jours de date. C'est là la cause de ce retard qui commençait à me vexer; voilà effectivement près de quinze jours d'écoulés depuis votre dernière lettre.

Mon existence est plus régulière, ma vie plus monotone que jamais. Je suis une vraie machine, un automate routinier qui recommence chaque jour ce qu'il a fait la veille. Je ne sors pas du tout, je fais le moins de visites possible; tant qu'à perdre du temps, j'aimerais mieux l'employer d'une manière plus agréable, soit en flânerie, soit en lecture, soit en musique. Malheureusement, ces trois distractions me sont enlevées pour le moment. J'ai tant et tant de choses à voir! M. Martin veut que nous voyions toute la médecine d'ici au concours, afin que nous ne soyons à court sur rien et que nous ne nous retirions pas sans dire un mot, ce qui est la pire note de toutes. En conséquence, nous nous réunissons deux fois par semaine. Une fois seuls pour faire une question écrite, une fois avec lui pour traiter de vive voix des questions préparées chez nous, et, en outre, pour subir des *colles* sur les questions que nous avons traitées cet hiver.

Accouchements, maladies de la peau, maladies des yeux, des oreilles, du cerveau, des nerfs, puis de l'anatomie chirurgicale ou de région, telles sont les parties que nous n'avons pas encore vues. En outre, il nous faut revoir anatomie et pathologie, tout le système osseux, les artères, veines, lymphatiques, appareil de la respiration, de la digestion, de la génération, de la sécrétion urinaire. Et tout cela dans un mois. N'en parlons plus, je finirais par perdre courage. Quand on monte sur une tour bien haute, il faut fermer les yeux si on ne veut pas tomber.

Vous ne me parlez pas de Rondier. Ne l'auriez-vous pas encore vu? Voilà trois semaines cependant qu'il est arrivé

là-bas. Avez-vous reçu, sain et sauf, un paquet de la part de Mme Guillot? Ce paquet ne me fut remis qu'une demi-heure avant le départ de Roudier, ce qui fait qu'il ne put pas le mettre dans sa malle. Il fut obligé de le mettre dans la poche de la diligence. Or, comme je ne sais pas ce qu'il y avait, je crains qu'il ne se soit gâté.

J'irai faire la commission d'Anna la première fois que je passerai l'eau. Je suis étonné qu'elle n'ait pas reçu les *Larmes*. Je les ai remises à Bernard Latte, qui m'assura qu'il les enverrait avec le prochain numéro du journal. Anna a-t-elle reçu un numéro depuis ce jour-là? Je n'ai pas encore vu M. Monod. J'irai le voir sous peu, car son frère pourrait bien être juge du bureau central pour l'internat. L'intérêt est le mobile de nos actions. Après une réflexion aussi philosophique que celle-là, tout ce que je pourrais ajouter serait banal; en conséquence, donc, je vous embrasse bien tendrement, et je clos ma lettre.

P. Broca.

Paris, dimanche 12 octobre 1844.

Chère maman,

Pour la première fois depuis que j'eus la fièvre rouge, il y a, je crois, huit ans, je viens de faire une petite maladie qui m'a tenu au lit pendant trente-six heures. J'ai eu tout simplement un embarras gastrique, la plus fréquente de toutes les maladies peut-être après le rhume de cerveau. Je me suis mis à la diète pendant un jour, j'ai vécu de bouillon le lendemain, de potages le surlendemain, de poulet le jour suivant, et aujourd'hui je me suis remis aux côtelettes et aux biftecks; il faut bien réparer le

temps perdu. J'en ai été quitte pour deux purgations consécutives; on me conseillait un vomitif, mais j'ai préféré traîner un jour de plus, car je ne trouve rien d'aussi désagréable que de vomir.

J'ai reçu ta lettre mercredi soir pendant que j'avais la fièvre. Je n'ai pas encore vu Frédéric, la lettre est venue par la poste. Pour en revenir à mon bobo, qui est l'événement important de la semaine dernière, je n'ai pas voulu déranger pour si peu de chose MM. Ricord et Martin, qui se seraient empressés de se rendre chez moi à la moindre demande. Je n'ai appelé que le Dr Labrunie, plutôt pour le voir que pour le consulter, car ma maladie était tellement nette qu'il n'y avait pas moyen de se tromper. Au reste, Dieu merci, je n'ai pas manqué de monde, malgré le départ de tous les compatriotes. Le bruit de mon indisposition est arrivé aux pavillons de l'École pratique, où l'on dissèque déjà, par l'entremise d'un membre de la conférence. Et pendant deux jours je ne suis pas resté une demi-heure seul.

Je ne méritais guère que Frédéric me portât une lettre, car je me souviens que j'oubliai complètement de lui offrir mes services quand je partis pour Sainte-Foy.

Avec tout cela, voilà quatre jours de perdus. C'est ce que je vois de plus grave là dedans. Je préférerais être malade quinze jours au mois de janvier que quatre de plus maintenant. C'est que le concours approche à grands pas. Encore quinze jours et voilà la composition écrite. Nous serons, dit-on, cent quatre-vingts à deux cents candidats. Il y a à donner trente-deux places d'internes et vingt-cinq provisoires. Or, les vingt-cinq provisoires de l'année dernière sont certains d'être nommés internes cette année. Puis les externes de troisième année vont accaparer une bonne partie des provisorats. On calcule qu'il restera sept

à huit places de provisoires pour les externes de première année. Or, nous serons environ une centaine à nous arracher ces sept à huit places. Tout espoir n'est donc pas perdu.

Je ne vous avais pas parlé du cadeau de livres que nous avons fait en commun à M. Martin, parce que c'est de mes émoluments que j'ai contribué à la somme. Je pense néanmoins que vous n'aurez pas renoncé à lui faire parvenir une caisse de vins. Tant qu'à l'envoyer, le plus tôt ne sera que le mieux. Je n'aurai nullement l'air de chercher à me le rendre favorable pour le concours, car il n'est pas juge, et il ne recommande jamais ses élèves aux juges. Ainsi donc, puisque voilà la chaleur passée, il me semble que c'est le moment de mettre la caisse au roulage.

Antonin m'a écrit hier que ses soirées allaient recommencer. J'irai ce soir ou demain le remercier de son obligeance. Mais je suis bien déterminé à ne pas y aller avant la fin du concours.

Je ne puis rien te dire de Mme Cadars ni de Mme Guillot. Je ne les ai pas vues depuis longtemps. Je me trompe, j'ai vu Mme Cadars samedi dernier, 3 octobre, à une soirée, à laquelle elle m'avait fait inviter, chez un monsieur qui demeure tout près de chez moi. M. et Mme Cadars se retirèrent à minuit, et Jules, à la fin du bal, vint coucher avec moi, pour ne pas faire, tout seul et tout suant, trois quarts de lieue à cinq heures du matin.

J'espère qu'Anna a reçu les *Larmes*, et que dans sa prochaine lettre je saurai définitivement le résultat de mes démarches.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse tendrement ainsi que papa, toutes mes tantes et mon oncle.

Votre Paul.

Je n'ai pas vu Boisseau, mais je vois tous les jours M. Defendal, qui le voit souvent. La commission de sa mère sera faite demain ou après-demain.

21 octobre 1844.

Mon cher papa,

Je n'écris aujourd'hui que pour vous éviter des inquiétudes. Ma lettre de dimanche dernier annonçait que j'avais eu un embarras gastrique. Comme mon silence pouvait vous faire craindre une rechute, je trace rapidement quelques lignes pour vous annoncer que je continue à bien aller. Je ne serai pas long, mon temps est si précieux actuellement. Le concours commence d'aujourd'hui en huit. Nous connaissons le nom des juges. Ce sont : Lisfranc, Lenoir et Bouvier comme chirurgiens, Rostan et Vigla comme médecins. Malheureusement, je n'ai guère aucun moyen de me faire recommander, Ricord n'est bien avec aucun d'eux.

Ce ne sera que le lendemain de la composition écrite que je m'occuperai activement de recommandations, si la question a été bonne pour moi. Si elle a été mauvaise, je resterai paisiblement chez moi, car il serait inutile dans ce cas de me donner du tracas et d'en donner à ceux qui pourraient me recommander.

Donc, mardi prochain, je vous écrirai si définitivement j'ai de l'espoir ou non ; pour aujourd'hui je suis pressé et je m'arrête là.

Je vous embrasse tendrement.

Tout à vous.

Paris, 29 octobre 1844.

Mes chers parents,

Je n'ai ni à chanter une victoire, ni à pleurer une défaite. La question qu'on nous a posée est arrivée sur nous comme un coup de foudre, tant elle était inattendue. Personne ne l'avait préparée, car c'est la première fois qu'on pose pour question écrite une région sous le point de vue médico-chirurgical. Voici au surplus cette fameuse question : « Anatomie médico-chirurgicale de la fosse iliaque interne. Phlegmons et abcès de cette région. » A la lecture de ce sujet inattendu, nous nous regardâmes tous en riant de travers, car le sujet n'a encore été traité nulle part, à l'exception de la question de pathologie, que feu Dance effleura dans un mémoire peu connu et que personne n'avait lu. Nous avions donc à faire notre question de toutes pièces. En décrivant rapidement les organes de notre région et surtout leurs rapports, il fallait de leur position respective déduire des conséquences capables de guider le médecin et le chirurgien, et pour la question de pathologie, il fallait se dire qu'un phlegmon ou un abcès étant donnés dans cette région, comment se comportera-t-il, quelle sera sa gravité, son traitement, sa cause. Or, dans beaucoup de choses, il s'agissait de deviner au hasard et d'avoir de la chance. C'est ce que j'ai fait, et je ne me suis blousé qu'une fois. Tous mes amis, mais il est vrai qu'ils sont de première année comme moi, ont aussi fait quelque erreur, et je ne puis savoir comment les choses tourneront. Tout dépend maintenant de la force relative des autres, problème dont la solution va se faire attendre deux mois.

Voilà la rentrée, et les amis rentrent enfin. Il en est déjà

arrivé cette nuit trois qui sont logés dans l'hôtel. Roudier et deux autres ne tarderont guère non plus. J'avoue franchement que je ne suis pas né pour la solitude et que je serais aussi mauvais anachorète que le Tyrrel des *Enfants d'Édouard*. J'irai cette semaine faire quelques visites diplomatiques ou autres : M. Vernois, M. Lacroix auront tour à tour l'honneur de me recevoir. Puis il y a un grand nombre de gens que je n'ai pas vus depuis fort longtemps. J'irai les voir avant de reprendre mon travail. La commission de M. Bourgade sera faite en temps et lieu, presse-t-elle beaucoup? vaut-il la peine de me déranger pour elle ou puis-je attendre de passer près du marchand?

M. Cadars est parti pour Metz, Nancy, etc., la semaine dernière. Je lui ai donné une lettre pour Élie, auquel je récrirai bientôt pour lui faire part de mon concours dès que j'aurai subi l'épreuve orale. Je suis bien aise qu'Émile Pellis ait renvoyé son voyage à Sainte-Foy, car, une autre fois, j'aurai peut-être la chance de l'y rencontrer. Ce serait un bien grand plaisir pour moi de revoir un si bon ami.

Je n'ai pas le temps de répondre à Goy ni à Oscar. La matinée a été employée à converser avec les amis sur le concours d'hier, ce qui fait que je ne leur écris pas aujourd'hui, car la levée de la poste me talonne. A une autre fois donc. Faites-moi savoir l'époque de leur départ, afin de savoir où il faut leur écrire; en attendant, mes amitiés quand vous les verrez. Planteau, qui n'est pas prodigue de son encre, m'enverra-t-il au moins une lettre de faire part? Croyez-vous donc que je n'aie pas été sensible à la perte des malheureux cousins Pelletreau? La dernière fois que je vous écrivis, je n'avais pas de lettre de maman devant les yeux; je crus donc en avoir déjà parlé précédemment. C'est la cause de mon silence à cet égard. Comment

se trouvent-ils maintenant? Il faut longtemps pour oublier un pareil malheur, mais du moins on s'y habitue, et le fardeau devient moins lourd.

En attendant le vin, les confitures et les prunes, je remercie Thérèse de son joli cadeau; je vous embrasse tous affectueusement.

Votre Paul.

Paris, 10 novembre 1844.

Vous vous impatientez peut-être, mes chers parents, de mon silence, qui dure un peu plus longtemps que d'ordinaire. J'attendais, pour vous répondre, une lettre par Roudier, qui devait être ici le 3 ou le 4 au plus tard; mais, comme il a fait un détour, il n'est arrivé qu'hier soir, accompagné de Fougniet. Puis Mme Cadars m'a dit, il y a quatre ou cinq jours, qu'elle avait écrit à maman et lui avait donné sur ma santé des nouvelles satisfaisantes. Ces deux choses ont retardé ma lettre jusqu'à présent. Je suis allé remettre les lettres de M. Georges. Rostan m'a parfaitement reçu. « La recommandation de M. Subervie, m'a-t-il dit, est toute-puissante auprès de moi, car je l'aime beaucoup. Mais cette année les points se donnent à la majorité, il faut donc être appuyé par trois juges pour que cet appui soit efficace. Du reste, je vous promets de faire valoir vos droits. Je m'engage à empêcher qu'on vous fasse aucun passe-droit. » C'est déjà quelque chose. Lenoir m'a reçu un peu plus froidement, mais il est froid avec tout le monde. Enfin, M. Vernois, l'ami de M. Cadars, qui vient d'être nommé membre du bureau central, m'a dit qu'il parlerait de moi à Rostan et à Vigla quand il les

verrait. Tout cela est bien indirect. Je n'ai pas encore lu ma copie. La première série a été faible; les trois autres ont été fortes. Il y a déjà 25 compositions de lues. Dès que j'aurai lu, je m'empresserai de vous faire connaître le nombre de mes points.

Le cousin Baraton est-il mort ou vivant? Je l'ignore absolument. Je n'ai pas le temps de courir, et d'ailleurs la visite n'est pas des plus amusantes. J'irai voir M. Georges demain ou après. Quant aux autres visites, rien ne presse; à part la famille Cadars, je ne vois guère personne. Je vais demain me mettre en course pour mon concours de l'École pratique, troisième année.

Enfin, si par hasard j'étais appelé parmi les premiers à la question orale, je me hâterai de passer mon deuxième examen (anatomie et physiologie); mais si je suis tenu en haleine jusqu'à la fin de décembre, il faudra nécessairement que je laisse filer une inscription, ce qui, du reste, n'est pas un grand mal. N'ayant pas pu m'occuper spécialement de mon anatomie, je ne veux pas m'exposer à un refus. Un refus n'est rien à un concours, mais c'est un soufflet à un examen. Or, comme je ne sais pas encore ce que c'est, je veux faire mon possible pour m'en passer.

Je recevrai probablement ma caisse dans quatre ou cinq jours. Elle sera fidèlement distribuée. Je n'ai pas vu la famille Guillot depuis quelque temps. J'ai reçu avis du commencement des soirées musicales, auxquelles on m'invitait. Mais je suis décidé à ne pas y aller avant la fin du concours.

Je ne reçois pas de nouvelles de La Roche. Où en est Aline? je suis sur les épines. Il y a quinze jours que la lettre de papa est écrite et on attendait l'événement d'un jour à l'autre.

M. Cadars arrive de Metz, enchanté de toute la famille.

Le moutard est superbe; Élie est devenu rangé, économe, que sais-je?

Adieu, mes bons parents, je vous embrasse de cœur, donnez-moi des nouvelles des pauvres Pelletreau.

Votre Paul.

Jeudi, 21 novembre 1844.

Voilà trois ou quatre jours, chers parents, que je vous dois une réponse, mais j'attendais pour cela d'avoir fini mes démarches à tous les ministères pour les affaires de la Bibliothèque publique de Sainte-Foy. Enfin, voilà que tout est fini. Les livres sont chez moi prêts à partir quand bon me semblera. Si j'ai attendu jusqu'à présent, c'est parce que je voulais écrire à M. Léonce par cette occasion, pour une question importante relative au panthéon littéraire.

Ma composition ne sort pas de l'urne, et je suis toujours suspendu par un fil qui pourrait bien se rompre. Il me tarde d'avoir lu, et de savoir le nombre de points qu'on m'aura accordés. D'après le résultat de cette première épreuve, je serai fixé à peu près sur mon sort; pour avoir des chances d'être provisoire, il me faudrait douze points et une bonne question orale. Papa me demande quelle est l'erreur que j'ai commise dans ma composition, la voici : j'ai dit que l'aponévrose fascia iliaca se continuait avec l'aponévrose pelvienne supérieure, ce qui est vrai; mais je n'ai pas dit qu'en outre elle s'insérait au détroit supérieur, et j'ai ajouté que le pus des abcès situés entre cette aponévrose et le muscle iliaque fusait dans le petit bassin. Or,

cela arrive bien quelquefois, mais c'est par une exception excessivement rare, et j'ai dit que c'était le cas le plus fréquent. J'ai dîné chez Mme Cadars dimanche dernier; je dînerai chez Mme Guillot dimanche prochain. J'ai conduit, lundi dernier, à la soirée musicale, Gervain et un autre étudiant en droit qui s'occupe beaucoup de musique et qui est fort. Maintenant qu'ils sont introduits, je n'irai plus avant la fin du concours. Je suis passé chez le fabricant des lampes solaires, pour la commission de M. Bourgade. Il y a trois prix divers selon la grandeur des lampes. Les moindres sont de 17 francs, les plus chères sont de 30 francs, enfin il y en a de moyennes à 26 francs. Demandez à M. Bourgade le plus tôt possible quelle est celle qu'il désire, et envoyez-moi la réponse dans votre prochaine lettre, afin que je puisse envoyer dans la même caisse la lampe et les livres de la Bibliothèque. Je n'ai pas le temps, vous le savez, de vous envoyer encore le compte de mes dépenses, je ne puis guère le faire avant la fin du concours. Outre les deux heures de séance, corvée inévitable, outre l'hôpital et la dissection, il faut encore suivre des cours, ce qui n'est pas la moindre besogne. Je suis le cours de physiologie de Bérard (système nerveux) et celui de M. Martin (génération, embryogénie), en outre le cours de M. Gendrin (pathologie et thérapeutique générales). J'ai donné à ce dernier cours la préférence sur celui de l'École de médecine, parce que d'abord il est tout aussi bon, et puis, il a lieu de sept à huit heures, tandis que celui de l'École a lieu à l'heure des dissections.

Quant à mon second examen, il faut que je me décide d'ici à demain à le passer ou non dans le trimestre. J'espère obtenir de ne consigner que provisoirement en alléguant le concours de l'internat — s'il ne restait que quinze jours entre le concours de l'internat et cet examen, je serais

décidé à le passer; ce temps me suffirait pour revoir toute l'anatomie, — sinon, je préfère prendre une inscription plutôt que de me faire enfoncer, d'autant mieux que dans ce dernier cas l'inscription serait perdue encore. Je demanderai donc au secrétaire de m'inscrire le dernier; et de cette façon je ne passerai guère que vers la fin de décembre. Tout dépend donc de l'époque à laquelle le sort fera sortir mon nom de l'urne pour l'épreuve orale.

Enfin, je me suis encore donné du mouvement pour le concours de l'École pratique. Richard, que je suis allé voir, m'a dit de dresser une pétition pour obtenir de concourir pour la troisième année. C'est contre les règlements parce que j'aurais dû, comme les autres, concourir du 1er au 4 août dernier; mais, en prétextant des affaires de famille, Richard me fait espérer que j'obtiendrai ce que je demande, pourvu toutefois que les juges soient de bonne humeur le jour où ils recevront ma pétition. L'autre jour, Ricord était de consultation en ville avec Rostan, il me recommanda à lui, et avec d'autant meilleure grâce que je ne le lui avais pas demandé. Il doit bien vous tarder que mon concours soit fini; d'abord, parce que vous restez demi-heure à lire chaque ligne illisible de mes lettres que je suis obligé d'écrire en courant, ensuite parce que je vous remplis toujours la cervelle de mes chansons. Borderie et Roudier se portent très bien. J'ai vu Bouny hier soir, dites-le aux parents quand vous les verrez.

Adieu, chers parents, chères tantes, je vous embrasse tendrement.

Votre Paul.

Dimanche, 1er décembre 1844.

Mon cher papa,

J'ai retardé ma réponse de deux jours, espérant que d'ici là je pourrais vous fixer sur le sort de ma composition écrite, et bien m'en a pris, car j'ai été appelé hier soir pour la lire. Le maximum des points à donner est 20, j'en ai eu 12, j'ai été le troisième de la série qui se composait de huit candidats, le premier a eu 14 et le deuxième 13. Les autres ont eu 11, 10 et 8. J'ai gardé une liste des numéros donnés jusqu'à présent; il y a 29 candidats au-dessous du numéro 12 et 16 à 12, et cela sur 95 qui ont déjà passé; il y en a donc 45 avec moi ou avant moi, et 50 après moi.

Quoi qu'il en arrive, je suis certain de ne pas être éliminé, ce qui est déjà un point; avec une heureuse question orale, il est même possible que je sois nommé provisoire. L'année dernière on l'était à 21 points, il me faudrait par conséquent, en concluant par analogie, 9 points pour la question orale, dont le maximum est 15. Dans tous les cas, si par hasard je suis provisoire, je serai probablement dans les derniers.

Maman m'a piqué en me parlant de mon examen. Je suis donc allé consigner le jour même de la réception de sa lettre. La caisse était fermée, mais j'ai obtenu de me faire inscrire le dernier. Il y a encore quatre-vingt-dix examens à faire passer avant le mien; à six par jour, cela me donne comme probabilité quinze jours d'attente. Or, je devrais piocher ferme l'anatomie, et rien que l'anatomie, ce temps-là me suffirait pour tout revoir; mais il faut auparavant que je revoie médecine et chirurgie pour le concours de l'internat. Qu'en adviendra-t-il? L'ambition pourrait bien me perdre; qui trop embrasse mal étreint. Du

reste, si je n'ai pas le temps de faire tout ce travail, je fais une maladie le jour de l'examen; un certificat me sera délivré avec facilité par tous ceux à qui je le demanderai. M. Ricord lui-même ne se refuserait certainement pas à cela. Finissons-en avec toutes les affaires d'école. J'ai reçu depuis quelque temps plusieurs invitations à dîner, mais ce maudit concours me colle tous les soirs depuis quatre jusqu'à six heures, et je n'ai pas pu accepter. La caisse de vin, annoncée pour le 25 novembre, n'est pas encore arrivée. Je ne sais ce qu'elle devient. Avez-vous au moins retiré le bordereau? Il faudrait peut-être me l'envoyer, afin que, muni de ce papier, je puisse aller réclamer la caisse à l'administration à laquelle elle est adressée.

J'espère que tous les malades de La Roche vont bien.

Papa est sans doute revenu à Sainte-Foy? Comment va Mme Pascaud? Fanny approche-t-elle du terme?

Je vais partir pour faire une visite au général. Voilà déjà deux fois que je ne trouve personne chez lui. Serai-je plus heureux cette troisième? J'ai dîné, dimanche dernier, chez Mme Guillot avec ses enfants et le fils de son cousin Loreilhe, des environs de Paris; ce jeune homme étudie la médecine. J'ai vu Borderie hier à table d'hôte; il se portait bien et mangeait mieux encore. Roudier va peut-être être obligé de nous quitter. Il fait son stage d'avocat, et on exige que les stagiaires soient dans leurs meubles et non en garni. On viendra lui faire une visite domiciliaire. et, quoique nous nous soyons procuré des reçus d'un marchand de meubles que je connais, il est à craindre que les inspecteurs ne digèrent point notre pilule. Je crains bien, ma pauvre maman, que tu ne sois obligée d'attendre la fin du concours et des examens pour recevoir mon compte. Pour réunir tous mes papiers, collationner mes Doit et Avoir, additionner, retrancher, etc., il me faut du

temps, et je puis, pour le quart d'heure, l'utiliser beaucoup mieux.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de cœur.

Votre Paul.

Avez-vous remercié Thérèse? J'attends la réponse de M. Léonce pour la Bibliothèque.

Paris, ce 21 décembre 1844. Minuit moins cinq minutes.

Mes chers parents,

Encore une lettre au galop que je vous écris, ce sera la dernière; j'espère que quand je vous expédierai la prochaine, je serai délivré de tous les soucis, de tous les ennuis qui accompagnent les concours et les examens.

Et d'abord, pour ne pas l'oublier, dites à Léonce que je l'ai abonné; j'ai donné 15 francs d'avance, m'engageant à payer le reste de la somme d'ici à quinze jours; ce n'est qu'à cette condition qu'on m'a donné les journaux à ce prix. J'ai de plus reçu de la Bibliothèque du Louvre une invitation pour aller retirer le 6e volume des *Galeries historiques*. J'ai bien reçu la lettre annoncée précédemment; dans cette lettre il y en avait une de maman et une de M. Léonce. Comme l'affaire ne presse pas, je prends la liberté de ne faire la commission qu'à la fin de la semaine prochaine. Quand recevrai-je la caisse du *Panthéon littéraire*?

M. Lacroix, le cousin de M. Parrieux, a eu beaucoup de bontés pour moi pendant le courant du concours. Il m'a prié de me charger d'une commission pour M. Parrieux.

La mère de M. Parrieux a de l'argent pour M. Lacroix. Voilà cinq à six fois que celui-ci écrit soit à sa tante, soit à son cousin, voilà trois mois qu'il n'en a aucune nouvelle. Que papa aille donc aussitôt qu'il le pourra chez M. Parrieux pour lui demander une réponse quelconque et aussi prompte que possible. Maman, dans sa prochaine lettre, que je désire le plus tôt possible, courrier pour courrier si cela se peut, me dira ce que M. Parrieux a répondu verbalement. Il est, je pense, inutile de parler de cela à personne.

Avouons pourtant que c'est un drôle d'homme que M. Pellis. Merci de toutes vos nouvelles de mariages plus ou moins probables. Je n'ai pas le temps d'en causer, car j'ai à piocher. Il est même un peu tard, je vous embrasse donc bien tendrement.

Votre Paul.

Amitiés de Mme Cadars.

P.-S. — Voilà un post-scriptum à la Walter Scott (puritain). Comment se fait-il que j'aie oublié de vous parler de ce qui vous intéresse le plus actuellement, de mon concours, de mon deuxième examen? Décidément, j'ai les idées brouillées ce soir. Et d'abord, quant à mon deuxième, ni vu, ni connu. La semaine prochaine ne peut cependant pas se passer sans que je sois appelé; maintenant que je suis délivré de la médecine et de la chirurgie, je ne m'occupe plus que d'anatomie, et j'attends mon tour de pied ferme.

Encore un oubli! je ne vous disais pas que j'ai enfin, dans l'avant-dernière séance, subi mon épreuve orale. J'avais eu le bon nez de deviner depuis le matin la question qui sortit de l'urne le soir, même j'avais eu le malheur de

ne pas pouvoir trouver une minute pour la relire. Voici quelle fut cette question : *Premier caractère distinctif des différentes méningites.*

Des dix candidats appelés ce jour-là, six ont renoncé au concours sur cette question, l'une des plus difficiles qui aient été posées. Aucune question n'avait encore fait renoncer plus de deux candidats. Je passai le premier, et je vis avec plaisir que je n'étais pas le moins du monde ému. Bref, j'eus 14 points; or, d'après le rapport des juges, il en aurait fallu 15 pour être reçu. Mon total était donc de 26 points. En calculant, d'après les probabilités, sur les points donnés dans la séance suivante qui devait être la dernière, j'étais arrivé à cette probabilité, qu'il y en aurait cinq de reçus sur les cinq élèves classés à 26 points comme moi. Or, de ces cinq concurrents, trois étaient de deuxième année et devaient nécessairement passer devant moi; le quatrième était comme moi de première année, mais c'est un affilié de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et il est poussé très puissamment dans le concours. Il ne me restait qu'un espoir d'être nommé, c'était de remuer le ciel et la terre pour me faire recommander aussi. Je suis allé d'abord chez M. Monod pour me faire pousser par son frère; je n'ai pas pu le trouver. M. Lacroix a parlé de moi à Vigla, M. Dezeimeris aussi, M. Georges est allé chez Lenoir, Ricord a écrit à Rostan, et j'ai attendu avec impatience le résultat du concours, résultat qui devait être publié le 21 décembre 1844. Or, le 21 décembre, c'est aujourd'hui; il est minuit passé, par conséquent le résultat est connu. Jugez dans quelle incertitude j'étais; comme ce soir, à cinq heures, je marchais à grands pas sur le parvis Notre-Dame, avec Roudier, en attendant que les juges vinssent proclamer la liste des admis! Devais-je être le dernier interne ou le premier provisoire? César eut choisi

d'être le premier provisoire, moi j'aurais préféré être interne tout de bon. Et vous?

Comme vous lisez cette lettre!... « Quel bavard que cet enfant! nous sommes sur les charbons. » Pauvres parents, vous pouvez bien y rester cinq minutes; j'y suis, moi, resté deux mois. Eh bien! vous ne devinez pas? Est-il possible que vous n'ayez pas compris? Mais riez donc, mais embrassez-vous donc, ne voyez-vous pas que... Vive la joie! vivent les juges! vive même le roi! Je suis interne. Au lieu d'être le dernier, je suis l'avant-dernier; ma liste était fausse. J'avais mal entendu les points du Saint-Vincent-de-Paul, il n'avait que 25 points; en outre, un des forts de la dernière séance que je croyais devoir me passer dessus est tombé à la question orale; il y a donc eu un 25 points de reçu. Ma nomination n'a pas souffert la moindre difficulté, et toute ma dépense de recommandation a été inutile. Je n'en suis pas moins reconnaissant à ceux qui ont voulu s'employer pour moi.

Donc, j'attends pour la fin de la semaine prochaine une réponse aussi prompte que possible à cause de l'affaire de M. Lacroix. Sur ce, je vous embrasse encore et je vais me mettre au lit, où probablement je ne dormirai pas de sitôt.

Ce 28 décembre 1884.

Encore une bonne nouvelle à vous annoncer, mes chers parents : mon deuxième examen a été enlevé hier à la pointe de l'épée, quoique sur mes trois juges deux fussent les plus craints de l'école. J'ai eu pour note *très satisfait*.

Et maintenant, en voilà bien assez, j'espère, pour un trimestre; je suis bien décidé à ne plus toucher un bouquin d'ici au 1er janvier, jour où j'entrerai dans mes fonctions d'interne. D'ailleurs, j'ai tant à courir! Je ne suis allé voir personne pendant ces deux derniers mois, tant le concours m'occupait. Ce soir j'irai chez Mme Cadars, je leur ferai toutes les amitiés de maman en leur annonçant l'heureux résultat de mon examen d'hier.

Je suis encore placé dans un hôpital spécial, à Bicêtre, où sont les fous et les vieillards. Mon chef de service sera Leuret. Je serai dans une section de fous, ce qui n'empêche pas d'aller dans les salles voisines faire de la médecine. Bicêtre est à vingt minutes de la barrière Fontainebleau. C'est une ville de trois à quatre mille âmes, qui communique avec Paris par plusieurs lignes d'omnibus. Il y a huit internes et quinze externes. Je connais très intimement, pour avoir disséqué et étudié longtemps avec lui, mon collègue Faure, qui sera placé dans la même salle que moi. Notre chef de service est très affable et très attachant. J'ai du bonheur de ce côté-là.

Tu me demandes, ma chère maman, quel est le nombre des internes reçus en première annnée d'externat. Nous sommes six, deux d'entre eux ont l'un huit ans, l'autre sept ans de médecine (c'est ce dernier qui a été reçu sixième), il a déjà été interne en province. Des quatre autres, je suis le seul qui n'ait que quatre années de médecine. Je suis, d'au moins un an, le plus jeune de tous les internes de l'année. Ceci est dit entre nous. Ton amour-propre maternel s'intéresse à ces considérations, qui seraient non seulement fastidieuses, mais encore superflues pour tout étranger.

J'oubliais de vous dire qu'à Bicêtre on dissèque gratis et abondamment. Quoique débarrassé de mon second, j'ai

le projet, et je l'exécuterai, de n'en disséquer pas moins cette année.

Mme Dascols m'aurait guéri de la fièvre. Elle est à Clermont dans ce moment *ici*. Je la verrai à son retour. Peut-on parler des affaires du collège? Alphonse a son vaccin. Que je te remercie, ma bonne tante Jourdit, de ton cadeau inattendu! Je n'ai pas encore eu le temps de l'employer, mais tranquillise-toi, je ne le laisserai pas moisir. Et à propos d'argent, parlons de mes appointements. Ils sont plus considérables à Bicêtre que partout ailleurs. Je suis, moyennant 13 fr. 50 par mois, logé, chauffé et éclairé. De plus, je touche 33 fr. 50 par mois du bureau central; il me reste donc 20 francs par mois. Il est bien évident que je vous demanderai une diminution de ration; je m'en rapporte à votre générosité. Que pouvez-vous me donner sans vous gêner? Ajoutez ce que gagne papa au revenu de vos capitaux, retranchez ce dont vous avez besoin pour vivre largement à Sainte-Foy; et je vous serai fort reconnaissant de m'envoyer le reste. Je tâcherai de l'utiliser ici. Sans être taxé de cupidité, je puis, n'est-ce pas, désirer avoir à ma disposition un peu plus d'argent que par le passé? Puisque je dois rentrer à Sainte-Foy dès que je serai au bout de mon internat, il me semble inutile de mettre de côté; pourvu que vous ajustiez les deux bouts maintenant, c'est suffisant. Lorsque je serai marié, que j'aurai des enfants à élever, à placer, etc., alors recommencera le temps des économies. En attendant, vous tous, mes bons parents, mes bonnes tantes, je vous désire une bonne, une heureuse année. Tout ce que je demande, c'est de commencer toutes les années sous d'aussi heureux auspices. Vous recevrez votre lettre de jour de l'an un jour d'avance. J'ai préféré cela plutôt que de vous faire attendre un jour de plus le résultat de mon examen. Quand vous embras-

serez mon oncle, ma tante Joséphine, la famille de Fanny, de Célina, de Meloé, doublez la dose en mon nom. Quel dommage que j'aie pris de misérables vacances au mois d'août dernier! Je serais certainement reçu avec un meilleur numéro; je ne serais pas à Bicêtre, et surtout, surtout, je prendrais maintenant mon congé, et j'irais me reposer au milieu de vous, sans souci, sans préoccupation. Enfin, ce qui est fait est fait; je suis bien assez heureux comme cela, en demander davantage serait trop d'ambition.

Cela posé, je vous embrasse tous bien tendrement.

Votre Paul.

Mon compte vous parviendra très positivement dans ma prochaine lettre. Écrivez-moi : Paul Broca, interne à l'hôpital de Bicêtre, par Paris.

Hôpital de Bicêtre, 6 janvier 1845.

J'avais l'intention, ma chère maman, d'adresser cette lettre à quelqu'une de mes tantes, mais comme il doit y être question de comptes, et que je ne veux pas les ennuyer, je remets la chose à une autre fois.

Je suis actuellement établi à Bicêtre, installé dans ma chambre et dans mon service; c'est aujourd'hui mon premier jour de garde, c'est-à-dire mon premier jour de repos. Jusqu'à présent, j'ai à peine eu le temps de respirer, c'est si ennuyeux qu'un déménagement! Il a fallu faire transporter tous mes livres, tous mes effets: faute d'avoir une malle assez grande pour cela, j'ai dû faire la chose en

plusieurs fois, et même je n'ai pas encore fini entièrement. Je me reproche de n'avoir fait aucune visite depuis bien longtemps; il va falloir se mettre en tournée cette semaine; heureusement que j'ai des excuses suffisantes de mon absence prolongée.

Je suis dans un service de fous, mon ami Faure est dans le même service que moi; notre chef, M. Leuret, étant malade, nous avons, pour le moment, un chef d'une ineptie rare; heureusement que cet état ne durera pas longtemps. Hier, Faure (dont par parenthèse la mère, qui est de Paris, m'avait invité à dîner) Faure et moi, nous sommes allés faire visite à M. Leuret. C'est un homme affable, très savant, et dont, je crois, nous n'aurons qu'à nous louer, si toutefois il est permis de juger un homme par vingt minutes de conversation.

Le régime de Bicêtre est excellent et abondant. Je vais devenir glouton. La nourriture est saine; nous avons à dîner potage, trois plats de viande, un plat de légumes, des pruneaux et du fromage, plus un demi-litre de vin. Nous déjeunons avec les restes du dîner. Chacun de nous, moyennant 5 francs par mois, jouit d'un groom, qui lui est exclusivement destiné. Ma[s] chambre, grande et close, est au rez-de-chaussée, parquetée, munie d'un poêle, d'une cheminée et de deux fenêtres, dont l'une sur une immense cour, et l'autre sur la campagne. Dans aucun hôpital de Paris, les internes ne jouissent d'avantages pareils. J'accepte votre proposition de m'envoyer 100 francs par mois. Cet arrangement n'est que provisoire pour cette année, car je puis être placé plus tard dans un hôpital où les avantages soient moindres, et alors cela sera de nouvelles conditions à faire. Je fais cependant les restrictions suivantes :

Art. 1[er]. — Les appointements courront pendant mon

absence de Paris. C'est à cette condition seule qu'il m'est possible de payer mes voyages, car remarquez que je continue à payer les inscriptions.

Art. 2. — Vous vous réserverez le droit, quand bon vous semblera, et sans que j'aie le droit de me plaindre, d'ajouter des suppléments, que je m'engage à accepter sans réplique.

Art. 3. — Pour vous donner occasion d'appliquer la clause précédente, je vous annonce que, seul reçu de la conférence, je suis engagé, par les statuts signés de ma main, à payer un excellent dîner à mes confrères moins heureux, et que par conséquent vous êtes libres d'en faire les frais.

Cela posé, j'entre en matière et je copie mes comptes, qui, malgré mes nombreuses économies, commencent à présenter certaines dimensions.

Je suis parti de Sainte-Foy avec l'argent suivant :

1° Commission de Mme Masmontet.....	300 fr.
2° Commission de M. Baillot (billet)...	100 »
Argent.	33 »
3° Don des tantes (argent).....	50 »
4° Argent paternel (billet).....	400 »
Argent.	50 »
Total (argent : 133 fr. ; billet : 800 fr.)	933 fr.

Je ne parlerai plus du billet de Mme Masmontet, que je remis à mon arrivée. Il reste donc 633 francs, dont 500 en billets et 133 en argent.

Les dépenses de mon voyage (souvenez-vous qu'il y avait une caisse en surpoids) furent faits avec les 50 francs paternels, les 50 francs tanternels et les 33 francs de M. Baillot. Cet argent étant épuisé au bout de dix jours de séjour à Paris, je fus chez M. Cadars le 24 août et j'y pris

mon mois, les 33 francs que j'avais empruntés à la somme de M. Baillot et les 50 francs des tantes. Voici du reste l'emploi de ces 133 francs :

Voyage, 80 francs; nourriture à Paris pendant dix jours, 10 francs; chambre, idem, 8 francs; commissions (musique de M. Charles), 12 francs; 2 foulards, 8 francs; par mailles, 7 francs. Total 133 francs.

Voici maintenant ce que j'ai pris chez M. Cadars :

Redû de 1843-44.	157	50
24 août, mois	100	»
Don des tantes	50	»
Argent dû au tailleur de M. Baillot	33	»
24 septembre, mois	100	»
Chapeau et son carton	17	»
Souliers	10	»
23 octobre, mois	100	»
Robe de chambre	35	»
Inscription de novembre	50	»
Cravate	11	»
Gilet blanc	15	»
Raccommodage de pantalon, rebordage et raccommodage de paletot	10	»
24 novembre, mois	100	»
Abonnement aux *Connaissances médicales*	6	»
Frais pour la bibliothèque de Sainte-Foy	5	»
Caisse de vin (entrée)	10	»
Examen	30	»
30 décembre, mois	100	»
Inscription de janvier	50	»
Total	989	50

Cela fait gros, mais il y a là-dessus un voyage, une inscription, un examen et des commissions. De plus, j'ai acheté avec cela une tête désarticulée, 13 francs; un *Atlas d'anatomie* de Masse, 18 francs; deux autres foulards que je ne vous ai pas portés, 8 francs; boîte de scalpels, scie et repassage d'instruments, 11 fr. 65; Malgaigne, *Médecine opératoire*, 2 fr. 50; auscultation, 3 francs; abonnement au journal de Malgaigne et de Beau, 12 francs; et Longet, *Anatomie et physiologie du système nerveux*, 15 francs. Total, 83 francs et quelques centimes; puis j'ai été un peu malade, etc. En résumé, j'ai été d'une économie digne d'éloges.

Le pauvre cousin Baraton est passé de vie à trépas. C'est la seule chose heureuse qui pût lui arriver avec son cancer de la vessie. J'ai entrevu sa veuve inconsolable le jour de l'enterrement. Je ne sais comment j'ai oublié de vous en parler dans ma dernière lettre, car il est mort trois jours avant mon examen de médecine. Je suis de garde tous les neuf jours. Ma garde vient de finir, car voilà huit heures du matin qui sonnent. Je n'ai été dérangé qu'une fois cette nuit. Il y a un excellent lit à la salle de garde. Amitiés de M^me^ Cadars et de M^me^ Guillot.

Je vous embrasse tendrement,

P. Broca.

Bicêtre, jeudi 29 janvier.

Ma chère tante Jourdit,

Depuis longtemps je voulais t'écrire, mais, depuis longtemps aussi, je n'avais à parler dans chaque lettre que d'examens, de concours et de budget. Les examens et les

concours dans leurs détails intéressent surtout papa. C'est maman qui se charge d'éplucher mon budget. Maintenant donc que j'en ai fini avec tout cela, je m'empresse, ma chère tante, de m'adresser à toi, car, cette fois, je parlerai surtout de moi, de Bicêtre, de mes occupations, de mes plaisirs. La première impression que j'aie éprouvée à mon arrivée ici a été triste. C'est un douloureux tableau que le spectacle de ces pauvres malheureux complètement privés de leur raison, et retranchés à jamais, pour la plupart, de la société. J'avais vu jusqu'alors, et en grand nombre, des souffrances physiques de toute espèce, et, tout en plaignant encore les pauvres victimes, je m'étais insensiblement habitué à l'aspect de ces douleurs que l'on voit et que l'on comprend. Mais je suis resté quelque temps sans force devant ces maux indéfinissables et incompréhensibles, une tournée parmi les fous ressemble aux descentes en enfer des anciens poètes épiques. Un fou, ce n'est pas seulement une misère actuelle, immense et sans espoir, c'est encore tout un drame de malheurs passés. Combien a-t-il fallu de tourments superstitieux, de craintes religieuses, pour briser la raison de ce juif renégat qui voit dans chacun de nous des instruments de la vengeance céleste, et qui crie sans cesse : Grâce, grâce, Dieu d'Israël! Combien a dû souffrir ce pauvre malheureux auquel le choléra a enlevé son père, sa femme et son fils unique! Et cet autre qui, bien innocemment, a tué sa mère d'un coup de pistolet! Et ces deux autres, devenus fous en 1830, l'un parce qu'on chassait son roi, l'autre parce qu'on lui soufflait la république qu'il avait rêvée!

Puis, lorsqu'on commence à s'habituer à ces impressions pénibles, la visite finit par devenir amusante, risible même. A côté de ces pessimistes nous avons des optimistes quand même, des philosophes à faire mourir d'envie le Dr Pan-

gloss. L'un a fait mille châteaux en Espagne, qu'il a le bonheur de croire réalisés. Aussitôt l'autre gagne chaque jour des millions à la Bourse, celui-ci a un nouveuillon de rentes, et il nous a expliqué hier que c'était un nombre de francs représenté par l'unité suivi de trente zéros. Celui-ci se prend pour le fils de Napoléon et fait le plan d'une campagne de France; un cinquième, qui se croit Jésus-Christ, vient tous les matins nous offrir l'absolution de nos péchés passés, présents et futurs, si nous voulons lui donner un sou pour acheter du tabac. Ce matin nous avons entendu un discours très drôle entre deux empereurs qui se disputaient la possession du ciel et de la terre, à l'occasion d'une assiette de soupe destinée au premier et convoitée par le second. Pauvre humanité!

La garde ici n'est pas ennuyeuse et revient rarement; à peine si en moyenne on est dérangé trois ou quatre fois dans la journée. J'ai cependant fait tout à l'heure une course un peu plus considérable que d'ordinaire. On est venu en voiture me chercher pour aller à un quart de lieue voir une femme qui se mourait. Je suis arrivé, c'était une attaque de nerfs passée depuis un quart d'heure au moins. Heureusement qu'on a eu l'attention de me reconduire en voiture, car il est toujours vexant d'être dérangé inutilement. Avant de passer outre, je réponds à quelques questions de maman. Il y a dans notre service trois cent soixante idiots ou épileptiques, quelques-uns sont méchants, furieux même, mais ils sont bien gardés, bien surveillés, bien attachés. C'est à peine si, de loin en loin, nous recevons quelques crachats à la figure. Causit, sur lequel maman me demande des renseignements, est comme moi à Bicêtre, c'est-à-dire qu'il n'avait pas un beau numéro, il est le trente-cinquième. Il est un peu sournois, mais, du reste, c'est le seul de la société internale de Bicêtre auquel

on puisse appliquer cette épithète. Tous les autres, moi compris, sont francs, bons enfants, travailleurs, mais savent rire à l'occasion. Dans notre profonde sagesse nous avons décidé que les sentiments d'amitié et de confraternité seraient entretenus parmi nous. A cet effet, trois fois par semaine, mardi, jeudi et samedi, on se réunit après le dîner, de six heures et demie à huit heures et demie. On fera du café, on fumera (car, hélas! nous fumons) et on jouera. On ne jouera que l'honneur, les jeux savants sont seuls admis dans la société : échecs, dames, whist, boston, reversi. Car je leur ai appris le reversi et il fait fureur. Nous sommes huit internes, chacun à son tour recevra la réunion dans sa chambre, ce qui ne fait pas deux fois par mois pour chacun. A huit heures et demie sonnantes, la séance sera levée; dès cet instant on n'aura plus le droit de recommencer de nouvelles parties; mais on continuera les parties commencées, à moins que leur fin ne soit pas encore venue à neuf heures, auquel cas le président brouille les cartes ou les échecs, et termine ainsi la séance.

Nous sommes deux internes dans le même service; mon collègue Faure m'est particulièrement connu depuis trois ans; nous avons manipulé ensemble, disséqué ensemble, fait des conférences il y a deux ans ensemble. Il est comme moi de première année. En résumé, au point de vue matériel et au point de vue social, il m'est impossible d'être mieux placé. Les 5 francs de mon groom ajoutés aux 8 fr. 75 de ma nourriture constituent par mois une dépense de 13 fr. 75. Il me reste net 20 francs d'appointements. Notre chef de service, M. Leuret, est gravement malade; il est remplacé par M. Delasiauve, médecin adjoint par un concours spécial sur la folie, homme d'une complaisance, mais aussi d'une ignorance rares heureusement que cet état de choses ne durera pas longtemps. M. Cadars et sa

femme, chez lesquels j'ai mangé une dinde truffée dans le courant de cette semaine, vous font à tous mille amitiés. Mme Subervie m'a invité à dîner pour la semaine prochaine.

Je ne pense pas du tout au concours de l'École pratique. Je concourrai s'il le faut, mais je ne travaillerai pas pour cela, parce que je puis employer mon temps beaucoup mieux et qu'il m'est impossible d'avoir aucune chance de prix. Il y a parmi les concurrents, à ma connaissance, six ou sept individus de septième ou de huitième année, d'une force supérieure, et avec lesquels il m'est impossible de lutter. Et puis à quoi bon cela pour exercer à Sainte-Foy? Je ne demanderais pas mieux qu'une bonne et loyale guerre d'émulation avec des jeunes gens de mon âge, ou seulement du même temps d'étude que moi. Mais je ne puis pas me battre avec des hommes de vingt-cinq à trente ans, vieux dans le métier, et par cela même très protégés. Le cercle doit recevoir déjà la *Nation* et le *National*. M. Léonce a-t-il sa *Revue des Deux Mondes* et son *Compilateur?* (25 francs par an, c'est arrêté.) Anna a-t-elle ses albums? Bernard Latte a promis de les lui envoyer. Enfin, je n'ai rien reçu du ministère, mais j'y suis allé et on m'a dit que la demande était accordée.

Adieu, ma bonne tante, je t'embrasse tendrement, toi et toute la famille.

Ton neveu dévoué,

P. Broca.

P.-S. — Pourquoi ne me donne-t-on pas de nouvelles de Mme Pascaud ? La dernière chose que maman m'en a dite, il y a déjà bien longtemps, était peu propre à me rassurer. Chauffez la tante Magdeleine.

Roudier vient souvent le dimanche, il mange avec nous

aux frais du gouvernement. Nous n'avons pas de table commune. Nous mangeons deux à deux. Je suis avec Faure. Là où il y a trop pour deux, il y a assez pour trois.

Bicêtre, lundi 10 février 1845.

Ma chère maman,

Je me résigne à écrire sans avoir rien reçu de Sainte-Foy ; j'ai déjà retardé ma lettre de deux jours dans l'espoir d'en recevoir une de vous, mais je me suis trompé dans mes prévisions.

Voilà près de quinze jours que je ne suis pas allé à Paris. J'ai ici tout ce qu'il me faut pour travailler, livres, sujets vivants ou morts, et, de plus, il fait un temps abominable, pluie, neige, vent. Nous en avons de toutes les couleurs. Aujourd'hui je devais aller dîner chez le général Subervie, mais à cause des huit jours de neige qui couvrent la route, la dernière voiture partira de Paris ce soir à sept heures, et, comme il est impossible que je fasse la route à pied, j'irai un autre jour. Je ne sais quelle influence m'empêche de me rendre à son invitation ; samedi dernier, je partais pour aller rejoindre la voiture, au moment d'y monter je laissai tomber ma clé, je me baisse pour la ramasser ; crac, une immense plaie se produit à mon pantalon ; depuis l'aventure qui m'arriva à Toulouse avec certain pantalon de Durony, je n'avais jamais vu rien de pareil. Il a donc fallu me résoudre à rentrer chez moi, et à me commander un autre pantalon noir, deux choses vexantes. Je vous ai peut-être dit qu'un de nos tourments ici était de faire maigre le vendredi et le samedi, et de

gagner ainsi le paradis malgré nous. Nous avons jugé convenable de nous plaindre, et il nous a été octroyé : 1° de ne plus manger de navets sous une forme quelconque; 2° d'avoir un plat gras le vendredi et un autre le samedi, ce qui fait que ces jours-là sont maintenant nos meilleurs jours, puisque chaque fois nous avons soupe, légumes, poisson, viande, œufs et dessert. Si je continue, vous ne me reconnaîtrez plus, tant je serai gras. Le mauvais temps m'a empêché d'avoir les amis ces jours derniers, il y a longtemps que personne n'est venu me voir; je me trompe, Brunet me favorisa de sa visite dans les derniers jours de la semaine dernière.

Je joins ici une lettre de Mme Guillot, que je n'ai pas vue depuis un mois; elle me l'a envoyée par la poste, dans une lettre où elle me priait de ne pas tant la négliger.

Dans mon dernier *voyage* à Paris, je suis allé de chef de service en chef de service pour me retenir une place d'interne pour l'année prochaine. J'avais d'abord espéré entrer chez Cloquet, à la Clinique, où j'aurais fait de la chirurgie et des accouchements; mais les internes de cette année y resteront l'année prochaine, et, comme de juste, ils ont eu la préférence. J'ai le projet de faire un an de médecine et un an de chirurgie. Voilà donc comment j'ai pris mes dispositions. L'année prochaine je serai à Saint-Louis chez Boyer fils, dont le service se compose de chirurgie et d'accouchements; puis, je serai placé là de manière à étudier parfaitement les maladies de la peau. Dans deux ans je serai à Necker, chez Bricheteau, dans son service de médecine. Necker et l'hôpital des enfants sont séparés par une simple palissade; il me sera aisé, par conséquent, d'étudier les maladies des enfants. De cette manière-là, j'aurai fait des études de médecine très complètes. C'est tout ce que je puis désirer. Peut-être, aurais-je pu avoir

l'année prochaine un bon service de médecine; mais, ne pouvant pas être à la Clinique, j'ai voulu être à Saint-Louis pour pouvoir faire de la chirurgie et des accouchements.

Afin d'être inscrit chez Bricheteau autrement que par la priorité, j'écris à M. Rolland, dont le médecin, M. Tenne, est très lié avec Bricheteau, à ce que m'a dit Brunet. Comme papa connaît un peu M. Tenne, j'espère qu'à la demande de M. Rolland, ce médecin voudra bien me faire parvenir une lettre de recommandation pour prier M. Bricheteau de me recevoir dans deux ans dans son service. Si cela ne prend pas, je mettrai une autre corde à mon arc. Il est important de retenir sa place le plus tôt possible, car autrement on est supplanté par des collègues plus actifs. Adieu, n'oubliez pas que j'attends une réponse de tante Magdeleine; persécutez-la jusqu'à ce qu'elle m'écrive. Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

Votre Paul.

J'attends toujours avec impatience une lettre du ministère de l'intérieur. Si la semaine prochaine se passe sans que je l'aie reçue, j'irai, au risque de les ennuyer, leur rafraîchir la mémoire. Rien de tel que d'ennuyer pour obtenir. J'avais une cheminée dans ma chambre, chose rare dans les hôpitaux, qui sont chauffés avec des poêles. J'ai demandé un poêle, en outre; mais, m'a-t-on dit, vous avez une cheminée. C'est vrai, ai-je répondu, mais je préfère une cheminée et un poêle. On ma refusé. Je suis revenu deux fois, trois fois; la quatrième, voyant qu'il n'avait pas d'autre moyen de se débarrasser de mes visites quotidiennes, le directeur a signé mon bon, et j'ai mon poêle. Ainsi va le monde.

Lundi, 3 mars 1845.

Ma chère maman,

Voilà longtemps sans doute que vous attendez une lettre de moi. Je ne sais comment il s'est fait que je me suis figuré vous avoir écrit le jour de mon avant-dernière garde, 22 février; or, je me souviens maintenant qu'il n'en est rien; la date de votre lettre que j'ai reçue avant-hier me le prouve suffisamment. Si je ne me trompe, vous n'avez rien lu de moi depuis le billet que j'intercalai dans une lettre à M. Léonce. En tout cas, je vous en demande humblement pardon.

Du reste, je ne suis allé voir personne depuis cette époque-là. Je ne suis même allé à Paris qu'une seule fois, et encore n'était-ce que pour assister au deuxième examen de mon ami Faure, qui a eu la même note que moi. La cause de ce peu de mobilité est plutôt dans l'atmosphère qu'en moi; il y a eu du verglas pendant longtemps et les voitures n'allaient que deux ou trois fois par jour, puis sont venus le dégel et la boue; maintenant revoilà la neige et j'hésite à partir, quoique j'aie beaucoup de visites en retard. J'ai à voir la famille Guillot, la famille Audebez, M. Beigbeder, M. Monod, le général, la veuve Baraton, tout cela est urgent. Ma tante Jourdit me demande des nouvelles de mon dîner de conférence. Je n'en ai point à lui donner. Le collègue Lach est absent depuis bientôt deux mois, on m'a même dit que sa mère était morte, je ne sais si c'est un faux bruit. L'argent, du reste, est toujours déposé chez M. Cadars, de peur qu'il ne soit entamé dans un moment d'étourderie.

Il me tarde de savoir mon numéro de conscription. Suis-je ou non soldat français? A quelle époque aura lieu

le conseil de révision? Informez-vous, je vous prie, des formalités à remplir pour le passer à Paris et mandez-moi tout cela. Je sais que Fouignet et Roudier eurent des désagréments l'année dernière pour ne s'y être pas pris à temps. Donnez-moi aussi les numéros de mes amis. Quand j'ai vu ma tante Magdeleine, au commencement de sa lettre, m'annoncer que le projet d'Élie et de moi, relativement à certain voyage, ne lui avait pas paru raisonnable, j'ai été surpris de ne trouver à la suite de cette proposition aucun argument, aucun motif quelconque qui puisse la justifier. Je sais bien que c'est la meilleure manière de n'être pas battu dans une discussion que de formuler une conclusion sans passer par les preuves; aussi suis-je tout à fait de l'avis de cet amant auquel une mère refusait sa fille en disant : Je ne veux pas parce que je ne veux pas; n'ayant donc aucune objection à combattre, je suis obligé de me taire.

La lettre à laquelle je réponds et qui m'a été envoyée par Dupuy (petite poste) est restée une dizaine de jours en route. Quant à Dupuy, je ne l'ai pas encore vu. Que vient-il faire à Paris? Est-ce pour s'y rétablir ou pour y faire des acquisitions de draps, ou pour s'y mettre au courant des modes?

Donnez-moi dans votre réponse des nouvelles de la Roche. Les dernières que j'ai reçues par tante Magdeleine étaient assez mauvaises pour que j'en sois inquiet. Saurais-tu, par hasard, ce que devient Trigant-Beaumont? Goy et Oscar m'écrivent qu'il est malade à la Roche, et le pauvre malheureux est d'une trempe peu propre à rassurer sur son compte.

4 février. J'avais le projet d'aller aujourd'hui à Paris, mais il fait si froid, il gèle et neige tant que je remets la chose à une autre fois, à demain peut-être. Je n'ai pas vu

Mme Baraton depuis la fin de décembre, à l'époque de la mort de son mari. Je ne sais si elle a changé de logement; elle demeurait alors rue de Paradis-Poissonnière, no 2. Vous dire à quel quartier, à quel arrondissement appartient cette rue, c'est ce que je ne puis faire, car mon plan de Paris est à Paris, chez Roudier, où je l'ai oublié. J'espère être plus amplement informé quand j'écrirai ma prochaine lettre.

Quelle déplorable salade ils font là-bas avec leur collège! Comme ces gens de Dieu, ces hommes du réveil, comme ils disent, se sont montrés petits! Retirer leur consentement, ne pas consentir à une chose qui ne leur convient pas, c'est bien; mais intriguer de tous côtés, cabaler, envoyer des émissaires à Tours pour y mendier un refus, c'est, il faut l'avouer, bien peu évangélique. Pendant ce temps-là comment vont les classes, qui dirige le collège, quels sont les professeurs, combien y a-t-il d'élèves, travaillent-ils ou flânent-ils comme par le passé dans les sphères célestes sans s'inquiéter de la question trop terrestre du baccalauréat? J'ignore absolument tout, je désire d'amples informations.

J'espère que Thérèse est complètement guérie de sa chute; je ne savais même pas que ce fût sérieux, et c'est pour cela que je n'en parlai pas dans ma dernière lettre.

On nous a fait espérer hier le retour de M. Leuret, notre chef de service, mais il paraît que le pauvre homme est malade, car il n'est pas revenu. Il s'en va de la poitrine, dit-on. J'en suis pour mon compte très vexé, car c'est un homme supérieur et son suppléant est au-dessous du médiocre.

Adieu, chère maman, plaide auprès de tante Magdeleine, dont je commence à désespérer. Je vous embrasse tous

bien tendrement, ainsi que la famille de mon oncle et Méloé.

Votre Paul.

Pauvre tante Magdeleine, qui me recommande deux choses incompatibles, des économies et l'exemple d'Élie. Oui, je le suivrai, l'exemple d'Élie : autant j'en aurai, autant j'en dépenserai. Comme lui absolument, quand j'aurai trente ans, quand je serai père de famille, alors il sera temps de commencer. Mais à présent je ne suis plus assez jeune et je ne suis pas encore assez vieux.

Qu'est-il advenu des albums d'Anna ?

Jeudi, 13 mars 1845.

Décidément, ma chère maman, je suis, ou, si tu veux, nous sommes dans une année de chance. Tout nous réussit depuis quelque temps, combien durera cette veine? Je n'en sais rien, mais il faut l'exploiter tant qu'elle fournira. Me voilà donc actionnaire du collège à mon insu. A propos du collège, les nouvelles que me porte ta dernière lettre m'ont fait un très grand plaisir. Il y a toute chance maintenant pour qu'il tienne, il aurait été si fâcheux de laisser éteindre le privilège de plein exercice qu'on accorde si rarement. Il y a une chose seulement que je ne comprends pas. Comment se fait-il qu'on cherche encore des actionnaires puisqu'on a atteint et même dépassé le contingent nécessaire? Aurait-on en vue de faire encore de nouvelles réparations et de nouveaux agrandissements? Combien y a-t-il de pensionnaires? Les beaux jours sont revenus et le printemps a tout l'air de s'annoncer à grands pas. Je

n'en suis pas fâché pour ma part; au lieu d'arbres secs et de carreaux bêchés, je verrai de ma fenêtre des feuilles et des fleurs, coup d'œil dont j'ai perdu l'habitude depuis longtemps. Puis, les chemins une fois secs, je ferai mes courses pédestrement, ce qui me sera une grande économie de voitures. Hier, je suis allé à Paris chercher de l'argent et faire des visites. Je voulais en même temps passer aux bureaux de la *Presse;* j'en prends l'adresse sur mon carnet, mais, arrivé rue Montmartre, je m'aperçois que j'ai oublié ta lettre et la date du numéro que tu me demandes; force a bien été de remettre l'affaire à une autre fois.

Je n'ai pas pu aller chercher du vaccin mardi dernier, car c'était mon jour de garde. Je devais en prendre et pour Alphonse et pour nos petits idiots que je dois revacciner; au lieu d'attendre à mardi prochain, j'irai en réclamer samedi, jour où on en délivre dans les cas d'urgence. J'en enverrai à Alphonse dans une lettre, moyen plus sûr que tout autre pour un aussi petit paquet.

En me parlant de certaine demoiselle qui a assisté à certain mariage, tu fais précéder son nom du possessif *ta*. Or, je n'en ai pas compris la cause. Je ne me souviens pas d'avoir manifesté sur elle autre chose qu'une admiration modérée de ses charmes. A moins que le *ta* ne soit un sarcasme, une allusion à certaine contredanse que je n'ai pas dansée avec elle, je suis forcé d'avouer que je ne comprends pas.

La licence ès sciences physiques dont parle papa est, des trois licences, la plus difficile. Il faut connaître à fond ce que les mathématiques élevées offrent de plus transcendant, et, outre cela, connaître la physique mathématique et la chimie philosophique. Or, il me serait plus facile de me faire recevoir ès sciences mathématiques qu'ès sciences physiques. Il y a bien une troisième licence, la licence

ès sciences naturelles (botanique, zoologie, physiologies végétale et animale, et minéralogie). Celle-ci est bien plus facile et quelques mois de travail sérieux m'y conduiraient. Mais cela ne servirait à rien absolument, car dans le projet de l'instruction secondaire, on demande des licenciés physiques ou mathématiques. Si plus tard, quand je serai à Sainte-Foy, le collège a besoin d'un licencié, alors je travaillerai en conséquence. Mais à présent j'ai tout autre chose à faire et je suis revenu de prendre des grades inutiles. A qui voudrait me donner 60 francs de mon diplôme ès sciences mathématiques, certes je le donnerais sans balancer.

Mme Baraton, que j'ai vue enfin hier, a changé de domicile, elle demeure maintenant rue du Faubourg-Saint-Martin, 102. Elle est petitement logée à un quatrième et continue à faire des robes. Autant que j'ai pu en juger, l'ouvrage n'abonde pas.

Mme Cadars ne t'a pas envoyé par Dupuy la robe que tu demandais, parce que :

1° Les beaux jours ne sont pas encore arrivés, aucun objet d'été n'est étalé dans les magasins. Si on en demandait malgré cela, on en aurait bien, mais ce seraient les vieilleries qui n'ont pas pu se vendre l'année dernière; malgré cela, on les payerait tout aussi cher, parce que, rien n'ayant encore paru cette année, elles conservent leur caractère de nouveauté;

2° On trouve des occasions plus tard. Et à propos de cela, je prends la liberté de faire à mon tour aussi une observation, savoir que : vu qu'il était fort ennuyeux pour moi de porter des douzaines de chemises dans ma malle pour n'importe quel compatriote, il doit l'être non moins pour les autres de porter des paquets pour nous; et, comme une robe ne pèse pas beaucoup, que par la diligence on

paye 6 sous la livre, je propose tout bonnement de faire un paquet des objets demandés et de les mettre à la diligence qui vous les fera parvenir fidèlement. Amitiés de Mme Cadars. J'ai enfin revu Mme Guillot. A présent que sa belle-mère est morte, elle va changer de domicile, se mettre un peu à l'étroit. M. Coste, que je n'ai pas vu du reste depuis longtemps, lui avait annoncé son intention de venir me voir à Bicêtre, dimanche dernier. Je pense que le mauvais temps l'a retenu, car je ne l'ai pas vu.

Nous avons eu de petites querelles administratives. Un infirmier avait manqué à Faure de la manière la plus grossière. Nous avons demandé et obtenu, après quelques difficultés, son exclusion. Cet acte de rigueur était nécessaire, car le manque de discipline est contagieux, et, à cause du genre de malades que nous traitons, il est indispensable que nous soyons entourés du plus grand respect.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tendrement.

Votre Paul.

M. Lafargue et sa femme sont partis de Paris comme deux bombes. Le mari s'est décidé subitement, sur la réception d'une lettre, à accepter un emploi dans l'administration d'une forge dans le Midi. Je n'ai appris leur départ que trois heures après qu'ils ont été partis.

Paris, 23 mars 1845.

Ma chère maman,

Je t'écris de Paris où je suis revenu précipitamment et inutilement pour une affaire que voici. La place de M. Bricheteau m'était promise pour 1847. Il l'a donnée à un

autre auquel il l'avait promise il y a plus d'un an, promesse oubliée par lui à l'époque où je fus le voir. Mes instances auprès de lui ont été perdues, et maintenant il est un peu tard pour trouver un bon service de médecine dans un bon hôpital, car chacun a retenu ses places dès le commencement de l'année. Il est fâcheux qu'aujourd'hui soit le dimanche de Pâques; mes visites à pareil jour ne pourront qu'importuner les chefs de service, et cependant j'ai hâte de les chauffer pour me faire une niche pour 1847. Je compte toujours sur ma place à Saint-Louis en 1846. J'espère même que le service de Boyer, et ses internes avec lui, seront transportés à la Charité, hôpital tout à fait central, situé seulement à quelques minutes de l'école. Le gros Breschet s'en va mourir d'un jour à l'autre. Gerdy passera à l'Hôtel-Dieu pour le remplacer, et Boyer viendra à la Charité à la place de Gerdy qui a succédé en partie au père Boyer. Tout cela, fort ennuyeux pour vous, n'intéressera probablement que papa.

J'ai eu l'étourderie, dans mon déménagement précipité de Bicêtre, d'oublier encore la lettre dans laquelle il est question de la *Reine Margot*. Pour me rafraîchir la mémoire, aie la complaisance de m'en parler dans chaque lettre et de mettre chaque fois la date du numéro absent, jusqu'à ce que je t'aie fait l'envoi en question. Encore une affaire d'administration. Je ne désespère pas de quitter Bicêtre d'ici à quelques mois. Voilà déjà que Faure file pour aller, il est vrai, dans un hôpital qui ne me conviendrait pas, parce qu'on est tenu d'être rentré chaque soir avant dix heures et qu'il n'y a qu'un seul interne. C'est Sainte-Périne, à Chaillot. Pour lui qui veut travailler le plus possible pour finir le plus vite possible, c'est réellement un avantage, et quelque fâché que je sois de me séparer de lui, j'en suis bien aise dans son intérêt. Celui

qui viendra le remplacer est un provisoire que je connais depuis deux ans, et qui est bon garçon. Je l'ai échappé belle, car, deux jours plus tard, l'administration m'envoyait pour collègue un provisoire affilié à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, jésuite, etc., etc. Je lui aurais rendu la vie dure, mais il est très ennuyeux d'être à couteaux tirés avec les gens qu'on fréquente.

J'irai aujourd'hui chez Mme Cadars, que je n'ai pas vue depuis quelque temps, puis je passerai peut-être chez le général que je n'ai pas trouvé depuis le jour où je dînai chez lui il y a plus d'un mois. Un des jours de la semaine prochaine, quand je viendrai prendre mon inscription, j'irai voir M. Monod. Il faut que je le cultive un peu, parce que la place de l'interne de son frère deviendra bientôt vacante et que je serais bien aise de mettre la main dessus. J'ai reçu hier une lettre d'Alphonse, auquel j'avais deux jours auparavant envoyé du vaccin. Il me confirme les nouvelles malheureuses que tu me donnes sur le pauvre Trigant. Il manifeste aussi des inquiétudes pour son fils. Papa doit avoir, dans le numéro de décembre 1844 et janvier 1845 du *Journal de médecine*, un mémoire de Delpech et Trousseau sur le muguet des enfants nouveau-nés, avec beaucoup de considérations pratiques nouvelles. S'il ne l'a pas lu encore, il y trouvera tout ce qu'on peut savoir sur cette maladie au point de vue de l'application. L'article est un peu long, un peu ennuyeux, mais il est bon.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tendrement. Thérèse est-elle tout à fait bien?

Votre tout dévoué fils,

P. Broca.

Bicêtre, 4 avril 1845, vendredi.

Ma chère maman,

Fidèle à ma promesse de ne jamais vous laisser ignorer un iota de mon sort, je viens te communiquer une *longue et cruelle maladie* dont je relève depuis deux jours. Ne vous effrayez pas avant d'en savoir plus long. Lundi dernier, à la suite d'une fatigue inaccoutumée et d'une sueur assez forte, — j'invoque ces deux causes parce que je n'en ai pas d'autres, — lundi dernier donc, je fus pris d'une diarrhée intense avec un peu de colique et besoin tous les quarts d'heure d'aller à la selle. C'était la dysenterie, à ne pas s'y méprendre. Aussitôt je garde le lit, diète absolue, je bois de la gomme et je prends des lavements laudanisés, l'effet du traitement a été magique. Mardi soir, j'ai fait un peu de sang, mercredi je ne suis allé que trois fois, et d'assez bonne qualité ; jeudi, c'est-à-dire hier, je me suis levé, j'ai fait une petite promenade au soleil, mangé deux œufs. Aujourd'hui j'ai repris mon service, mangé une assiette de bouillon, un œuf et une côtelette, ce soir je ferai un repas un peu plus considérable, et demain matin je serai en état de tenir tête au premier Cosaque venu.

M. Leuret est venu prendre son service le 1er avril. Je n'ai pu assister aux trois première visites, mais je l'ai vu ce matin et j'ai admiré comme tout le monde le pouvoir fascinateur qu'il exerce sur nos fous. Il y a beaucoup à apprendre avec un pareil chef, et j'ai bien envie de ne pas quitter Bicêtre avant le mois de septembre, et puis voilà le printemps revenu avec les beaux jours, un joyeux soleil, déjà des oiseaux, bientôt des fruits, plus tard des fleurs ;

il y a si longtemps que je n'ai pas vu la campagne au printemps ! Réflexion faite, je suis bien ici, j'y reste.

Je recommence ici les nombreux remerciements que j'ai adressés dans une lettre de trois lignes (portée par André) à toi et à tante Magdeleine au sujet de mes jolies pantoufles. Mme Cadars a été de mon avis, il est dommage qu'elles soient pour moi ; quoi qu'il en soit, on les monte actuellement et j'espère que bientôt je pourrai les substituer à mes vieilles pantoufles rouges, qui me viennent de Méloé et de toi, toujours toi, ma bonne mère, de toi, qui passes ta vie à chercher quelque nouveau moyen de rendre la mienne douce.

Lundi dernier, je suis allé à Paris pour prendre mon inscription ; un nouveau règlement, règlement absurde, rétrograde et tout à fait en harmonie avec la tournure que prend le ministère, oblige les élèves à tirer leur thèse ou à la choisir avant de prendre leur treizième inscription. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, contrairement à tout bon sens quelconque, le règlement a un effet rétroactif, et est tombé même sur moi, qui avais déjà pris depuis six mois ma treizième inscription et qui en étais à la fin de ma quatorzième. Naturellement j'ai regimbé. J'en ai appelé au doyen qui m'a répondu : Le règlement est pour ceux qui prennent leur treizième, à plus forte raison il s'applique à vous qui prenez la quatorzième. Discuter avec un homme aussi fort que cela sur la logique, c'eût été perdre son temps ; or, n'ayant encore aucun sujet de prédilection, ne voulant pas faire ma thèse sur les deux spécialités qui m'ont occupé jusqu'à présent, j'ai préféré m'en rapporter au sort, qui m'a donné, n'est-ce pas curieux ? le même sujet que papa tira il y a trente ans, l'inflammation des ganglions lymphatiques.

Ce règlement, me disait Orfila, a pour but de forcer les

élèves à faire de bonnes thèses. — Ma foi, monsieur le doyen, permettez-moi de vous dire que je crois qu'il réussira mal. — Je vois ce que vous allez me dire, m'a-t-il répondu; il y avait quelques thèses connues et beaucoup de mauvaises, tandis qu'à présent elles seront toutes mauvaises. C'est aussi mon opinion, a-t-il ajouté en m'accompagnant vers la porte; mais que voulez-vous, ce n'est pas moi qui ai fait le règlement, c'est le conseil. On voudrait avoir de bonnes thèses et on essaye un peu de tout. Et voilà comment je ferai ma thèse sur les ganglions lymphatiques.

Dites à M. Charles qu'André lui portera prochainement, s'il ne lui a déjà porté, une lettre de moi avec un paquet de musique militaire. Le prix est de 16 francs qui me sont encore dus. Quand je suis allé chez M^me^ André porter le paquet en question, ainsi que M. Charles me le recommandait, le domestique annonça M. Broca, de Sainte-Foy. La famille était réunie; tous quatre crurent que papa arrivait, ils se levèrent aussitôt, coururent vers la porte, et jugez de leur surprise en voyant une figure inconnue. Je ne sais si c'est à cela que je dois l'attribuer, mais je m'attendais à trouver des gens plus bienveillants, plus... — lâchons le mot et gardons-le pour nous — honnêtes. Je me suis assis dix minutes et je suis reparti presto.

N'ayant pas trouvé M^me^ Baraton chez elle, y étant repassé depuis une seconde fois, je me suis décidé à lui écrire. Je suis d'ailleurs plus courageux de loin que de près quand il s'agit de ces choses-là.

Adieu, ma bonne mère. Je plains bien le pauvre cousin Dupuy. Quant à sa femme, dans le malheureux état où elle était, la mort était la seule guérison possible, et le plus tôt a été le mieux; était-ce vivre que de vivre ainsi? Continue à me donner des nouvelles de Thérèse et ne me laisse rien ignorer sur les habitants de la Roche-Chalais.

Remercie les habitants de Guillebeaux des amitiés qu'ils m'envoient par Oscar, et dis-leur que je pense souvent à eux. Je crois que c'est 6 francs que j'ai dépensés pour les commissions de M. Chaucherie; mais, du reste, je lui en ai envoyé un compte détaillé.

Adieu encore, je t'embrasse tendrement ainsi que papa, mes bonnes tantes et mon oncle.

Votre Paul.

Lundi à 3 heures. Il n'y paraît plus rien de ma dysenterie. Je mange, bois et cours comme un homme ordinaire. Je fais de la clientèle dans Bicêtre et aux environs. J'ai entre les mains, depuis hier, une pneumonie et une pleurésie.

Bicêtre, 14 avril 1845.

Ma chère maman,

Après avoir longuement et vainement cherché ta dernière lettre dans toutes mes poches et dans tous mes tiroirs, je viens de me décider enfin à te répondre sans l'avoir sous les yeux. Je ne me souviens plus au juste de la date de ma dernière, et je crains bien qu'un léger retard ne se soit glissé involontairement dans ma correspondance. Je t'ai annoncé une dysenterie guérie et j'aurais dû, au contraire, t'écrire plus tôt que de coutume. Je reconnais mes torts et, quant à ma dysenterie, il n'en a plus été question, si ce n'est que, comme la nature a horreur du vide, j'ai cru devoir combler celui qu'avaient produit chez moi trois jours de diète plus ou moins absolue, et que je me suis remis à manger de plus belle comme lorsque j'avais vingt ans. C'est samedi prochain que se mange le fameux dé-

jeuner chez Véfour. J'ai envoyé aujourd'hui les circulaires. Notre ami Lach est revenu depuis quelque temps et, quoiqu'il soit encore en deuil, les trois mois qui se sont écoulés depuis la mort de sa tante permettent un déjeuner paisible avec quelques amis. Samedi donc, à midi précis, ma tante Jourdit pourra dire : Mon pauvre Paul mange des huîtres et boit du vin blanc; car vous savez qu'à Paris c'est par les huîtres qu'on commence.

La première quinzaine d'avril approche de sa fin; aussi demain je me propose d'aller prendre mon inscription, ce qui me vexe à double titre : d'abord il fait un temps à ne pas mettre un créancier dehors; et puis, et surtout, il me faut débourser 50 francs; c'est dur, très dur. Temps heureux où je n'avais qu'à aller prendre la somme chez M. Cadars! Il va me rester 51 sous pour aller jusqu'à la fin du mois, époque où je touche mes appointements du mois précédent. Et à propos de M. Cadars, je vous annonce que vous le verrez bientôt. Il est parti jeudi dernier; mais, comme il n'allait pas directement à Sainte-Foy, je ne lui ai pas remis de lettre. Il porte à maman les robes que sa femme a eu la bonté d'acheter. Demain, puisque je vais à Paris, je dois aller chez Mme Baraton. Elle m'a répondu que les papiers de papa étaient probablement dans les cartons de son mari et m'a prié d'aller y fouiller, vu qu'elle n'y connaît pas grand'chose, ce qui est vrai. Je n'aurai pas le temps de faire la commission de M. Bourgade, qui, je l'espère, ne presse pas. Je tâcherai, en même temps, de prendre pour toi ce fameux numéro de la *Presse*. Puis il faudra que j'aille à l'Académie de médecine chercher du vaccin pour Alphonse. Décidément, je ne sais comment lui en faire parvenir. On ne délivre que du vaccin en plaques, et celui-là s'altère en voyage. Le court trajet de Paris à Bicêtre suffit, je ne sais comment, pour

détruire ses propriétés, et trois fois sur quatre déjà j'en ai rapporté inutilement pour vacciner nos petits idiots et les enfants des employés de Bicêtre. L'Académie se charge bien d'expédier du vaccin en province dans de petits tubes refermés au chalumeau, et pour cela elle prend les noms et les adresses des personnes qui en désirent. J'ai donné le nom et l'adresse d'Alphonse il y a près d'un mois; on devait expédier le lendemain, et cependant rien n'est encore arrivé. Au reste, j'en rapporterai à Bicêtre, je l'inoculerai aussitôt sur les premiers enfants de Bicêtre et des environs que je pourrai me procurer, et j'en recueillerai avec le plus grand soin que j'enverrai à Alphonse, si ma démarche de demain est aussi infructueuse que la première. D'après le programme que je viens de te donner, tu vois que ma journée de demain sera bien remplie, et que je n'aurai guère le temps de m'ennuyer.

Il y a fort longtemps que je n'ai fait aucune visite quelconque. Mon éloignement me servira d'excuse. Malheureusement les beaux jours n'ont pas duré longtemps et la distance a de nouveau augmenté.

M. Coste est parti il y a quelques jours pour Bergerac, vous le verrez bientôt; je l'ai vu dix jours avant son départ. Nous avons eu ici, dans notre hôpital, notre chronique scandaleuse. Le résultat a été presque tragique. Notre économe a eu des attaques de nerfs pour lesquelles l'interne de garde (c'était moi) a gravement ordonné n'importe quelle potion antispasmodique ou non. Notre économe a été destitué et notre directeur est devenu fou et a été transporté à la maison de santé de MM. Falret et Voisin, deux spécialistes. Il y avait sur le tapis des femmes et de l'argent, ces deux leviers de l'espèce humaine. Il n'est donc pas étonnant que les résultats aient été plus graves qu'on ne s'y attendait d'abord.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse *tous* et *toutes* bien tendrement.

PAUL.

Mes chemises sont dans un état déplorable. Je ne sais vraiment comment faire. Il me semble de toute impossibilité d'attendre encore quatre mois et demi.

Paris, 199, rue Saint-Dominique-Saiut-Germain.
Dimanche, 20 avril 1845.

Ma chère maman,

Si tu étudiais la médecine à Paris et que tu eusses à annoncer à tes parents une nouvelle à laquelle ils ne s'attendent pas du tout, une chose, la dernière de toutes celles auxquelles ils peuvent penser, une de ces *cailles rôties* (mot historique) comme il en tombe dans la bouche une tous les 32 de chaque mois; si, dis-je, tu te trouvais dans cette position, que ferais-tu? Emploierais-tu un exorde par insinuation? raconterais-tu les faits l'un après l'autre pour arriver à la conclusion, afin d'éviter les phénomènes nerveux que j'ai produits chez M^me^ Cadars, ou bien, frappant un grand coup, mettrais-tu ton lecteur dans l'impossibilité de continuer avant de boire un verre d'eau?

Quant à moi, j'ai toujours aimé les exordes *ex abrupto*, et j'ai toujours préféré la quatrième catilinaire à toutes les autres. Aussi me déciderai-je à employer cette forme et entrerai-je en matière sans préambule aucun.

Je gagne : Eh quoi! dit la tante Mariette, c'est donc d'argent qu'il s'agit? peut-on faire tant d'étalage pour un

si misérable métal ? Moi qui ai vingt ans, un excellent appétit, beaucoup de gaieté, je suis loin de faire un raisonnement pareil.

Je gagne 500 francs par mois, ni plus ni moins. Je suis chez un duc, je mange des mets *ducaux*. J'ai à discrétion du bon bordeaux et des cigares de 5 sous. Pouah! dit tante Magdeleine, je le sens d'ici. C'est possible, chère tante, car j'avoue que j'en fume un dans ce moment. Et pour tout cela, je n'ai qu'à me donner la peine de vivre dans un magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain. d'aller tous les matins à l'hôpital en calèche et de me promener le reste de la journée dans un vaste et gracieux jardin anglais par ce beau soleil de printemps.

Pauvre enfant, dit papa, la folie est peut-être contagieuse, et peut-être, comme Esquirol, est-il devenu fou! Fou? dit la bonne tante Jourdit, il a du moins une folie agréable, j'aime mieux cela que s'il était réellement malheureux. Trêve de plaisanteries, tout cela est vrai, car je n'ai malheureusement pas dit tout, et voici le revers de la médaille. Je vous ai déjà dit que M. Leuret était revenu dans son service depuis le 1er avril et que tout d'abord j'avais été très bien avec lui. Mardi dernier, 15 avril, il m'annonça que les sermons de M. de Ravignan ont rendu fou le haut et puissant duc de la T...; que, pour traiter un fou, il faut constamment auprès de lui un homme de l'art qui traite son moral, et qu'entre ses élèves il m'a choisi pour cela. Que, du reste, monsieur le duc possède un nombre indéfini de centaines de mille livres de rentes, et qu'il donnera au moins 500 francs par mois; qu'enfin, mon service à Bicêtre n'en souffrira nullement, car tous les matins lui-même, M. Leuret, m'y portera dans sa calèche et me ramènera de même à Paris. Les conditions étaient bonnes, j'ai cru devoir les accepter, mais je suis

à l'attache et grandement. Je puis m'absenter depuis six heures du matin jusqu'à minuit, mais le reste de la journée je suis obligé de rester dans la maison ducale, et la nuit d'y coucher.

Mon duc est séquestré dans un hôtel qu'il ne connaît pas encore et que ses parents ont loué pour cela. Trois domestiques et un majordome sont là pour obéir, non à lui, mais à moi. Il ne voit personne de sa famille et M. Leuret vient le voir deux fois par jour. Ses parents, tous ducs ou duchesses sous noms plus ou moins historiques, viennent sans cesse chez moi prendre des nouvelles. C'est étonnant comme deux ou trois de ces ducs sont bêtes. Tous ces gens-là, m'a dit M. Leuret, sont persuadés que parce qu'ils ne sont bons à rien, ils valent infiniment mieux que nous; or, mon opinion est précisément le contraire de la leur. Je vous engage donc à ne pas vous laisser mettre le pied sur la gorge, à les traiter d'égal à égal, et s'il y a condescendance de quelque côté, ce sera certainement du vôtre. C'est ce que j'ai fait. Traitez-les, ajouta-t-il, non comme des gens dont vous avez besoin, mais comme des gens qui ont besoin de vous. Je n'y ai point manqué. Un jour un duc de vingt-cinq ans entre chez moi, il ne me salue pas, n'ôte pas son chapeau, s'assied sur une chaise : « Comment va notre malade? » me dit-il; pour toute réponse, je tire le cordon de la sonnette. « Monsieur a sonné? me dit Nicolas en entrant. — Oui, j'ai froid, portez-moi mon chapeau qui est sur cette table. — Voilà, monsieur. — Maintenant, monsieur le duc, je suis à vous. » Quand il sortit, il me salua poliment.

Le lendemain, un autre duc, plus âgé et plus poli, était assis chez moi et me parlait de mon fou. Nous entendons sonner à la porte de l'hôtel. « Voulez-vous, me dit-il, aller voir si c'est M. Leuret et, dans ce cas, lui dire que je

désire lui parler ? — C'est inutile, dis-je, on viendra *me* prévenir. » Au même instant Nicolas entre. « Monsieur, me dit-il, M. Leuret est arrivé. — C'est bon, répondis-je, je vais le rejoindre. » Et le duc d'attendre. Nous restâmes une demi-heure auprès du fou, et, quand nous sortîmes, le duc attendait à la porte qui donne sur la cour. Il y avait cinq quarts d'heure qu'il était là patiemment.

Du reste, de tous les fous que j'aie encore vus, notre duc est certainement le plus intéressant au point de vue scientifique. Il est atteint de manie intermittente religieuse. Dans des accès qui durent trente-six heures et qui reviennent toutes les quarante-huit heures, ce qui ne fait que douze heures de répit, il est furieux, il faut le lier, le camisoler, l'entraver; outre cela, mes trois hommes ont une rude besogne à l'empêcher de se tuer contre son bois de lit ou de s'étouffer sous ses couvertures. Il a les hallucinations les plus bizarres. Il s'est cru Dieu, puis diable, puis damné, puis élu ; aujourd'hui il se croit mort. Depuis quarante-huit heures, il refuse des aliments et même des lavements nutritifs. J'ai été obligé, il y a une heure, de le faire manger avec une seringue et une sonde œsophagienne. Il va sans dire que je prends minutieusement son observation. Adieu, ma pauvre liberté, plus un instant de répit. Je puis très bien travailler dans ma chambre, mais sortir jamais. Le dimanche je ne vais pas à Bicêtre et je suis libre jusqu'à midi. Ce matin Roudier et moi sommes allés voir M^me^ Cadars, qui m'a annoncé l'arrivée de la famille Rebeyrolles. En revenant, nous avons vu Labrunie, qui a reçu par occasion une lettre tellement noircie, dans un pot d'encre ou de cirage dans lequel on l'a laissée tomber, qu'il n'a pu en déchiffrer que quelques mots. Du reste, il est inquiet, car il a cru voir que son père était malade. Et voilà le déjeuner de conférence ajourné jusqu'à la guérison

ou à la mort de mon fou, terminaison qui, par parenthèse, pourrait bien ne pas se faire longtemps attendre; c'est de la mort et non de la guérison que je parle. Voilà qu'il refuse de manger et que je suis obligé de l'y forcer de par une seringue et une sonde œsophagienne. Du reste, il est bien entendu que je ne vois personne. Tous les matins avant de partir je vois Roudier une demi-heure, puis un quart d'heure avant de rentrer, et c'est tout.

Mardi soir. Quand j'ai commencé ma lettre sur ce ton de gaieté, je ne m'attendais guère à la pénible nouvelle que j'ai reçue hier matin seulement. La lettre de maman est arrivée dimanche à Bicêtre et je ne l'aie eu que lundi. Il a donc fallu me hâter de courir chez le malheureux Évariste, qui ne se doutait de rien. Il n'était pas chez lui. J'ai trouvé sur sa table une lettre cachetée de noir qu'il n'avait pas encore vue et je l'ai interceptée pour ne la lui faire lire que le soir; puis, je lui ai écrit que son père était très gravement malade d'après une lettre de maman, et qu'inquiet sur son compte, j'étais venu chercher des nouvelles. Dans la journée, je lui ai expédié successivement Maillet, Fouignet, Borderie et Roudier, qui lui ont de plus en plus assuré la maladie de son père. Enfin, le soir à huit heures il a reçu la fatale lettre. Nous avons du moins réussi à rendre la nouvelle moins foudroyante. Je n'ai pas encore pu le voir. C'est le motif pour lequel je regrette le plus ma liberté. Je m'échapperai demain si je le puis.

Paris, 21 mai 1845.

Ainsi donc, ma chère maman, il est décidé que c'est toujours sur moi que tomberont les reproches. Il y a longtemps que je n'ai pas écrit, j'en conviens, mais j'attendais une lettre pour y répondre, et j'ai attendu longtemps. Maintenant à mon tour je commence à trouver long l'intervalle de deux lettres, vivre seul et isolé donne le besoin de recevoir des nouvelles. Il y a de ma faute, c'est possible; mais aussi ne pourriez-vous pas m'écrire un peu plus souvent?

Ainsi donc, voilà tante Magdeleine décidée et presque partie. Elle croit n'aller qu'à Metz, je parie qu'elle aille jusqu'à Berlin : en mangeant l'appétit vient. Il me semble qu'elle devrait rester plus de trois jours à Paris, qu'en dites-vous? Dans tous les cas je voudrais qu'elle m'écrivît deux jours avant son départ, pour m'annoncer par quelle voiture et quel jour elle partira, afin que j'aille l'attendre à la voiture, car, pour cette fois-là, je pense secouer les chaînes ducales. Fouignet s'est amusé aux dépens de la famille Rebeyrolles; l'histoire qu'il lui a racontée n'est pas pure invention, mais elle a été mise à exécution au mois de septembre dernier, longtemps avant que je fusse sur les rangs. Il est vrai qu'un voyage sera nécessaire au duc lorsqu'il sera guéri. Ce sera un voyage dans le nord de l'Allemagne, probablement jusqu'à Saint-Pétersbourg. Cent contre un que c'est à moi qu'on le proposera; mais je suis décidé ou à peu près à ne pas accepter. Il faudrait pour cela demander un congé qui m'empêcherait d'en obtenir un second au mois de septembre. Du reste, je ferai en sorte que M. Leuret me procure un voyage de ce genre à la fin de mon internat dans trois ans.

Mes chemises sont arrivées saines et sauves; il y a peu de temps que je les ai fait prendre. Je croyais indispensable d'y aller moi-même et j'attendais d'en avoir le temps, mais je me suis enfin décidé à y envoyer un de *mes* domestiques, muni de mon passeport, de la lettre d'annonce et d'une autorisation signée de moi, moyennant cela il a pu retirer le paquet. M. Cadars a, il est vrai, porté pour moi trois paires de chaussettes, mais j'ai jusqu'à présent oublié de les prendre.

Les commissions, comme toujours, ne manquent pas; mais, quelle que soit ma bonne volonté, je suis forcé de faire attendre, car je n'ai pas le temps de courir aux quatre coins de Paris. Que des provinciaux qui n'ont jamais quitté leur petite ville, lorsqu'ils prient un jeune homme de faire une commission à Paris, remettent l'argent à ses parents, c'est bien; mais ce que je ne comprends pas, c'est que M. Chaucherie (ne lui en parlez pas, il se fâche aisément), qui a été étudiant à Paris, me donne des commissions sans m'envoyer d'argent. Fort heureusement, et par une circonstance tout exceptionnelle, j'ai un crédit ouvert chez M. Cadars, aussi ai-je pu lui faire ses commissions tout cet hiver; mais maintenant que je n'ai plus le temps de courir chez M. Cadars, je suis obligé d'attendre les fonds pour cela. Voilà ce qui explique le retard qu'a subi certain abonnement à la *Nation*. Ne pouvant pas y aller, j'ai été obligé d'y envoyer quelqu'un, mais il fallait payer d'avance, et d'argent point. Heureusement, les appointements de Bicêtre sont arrivés, mais je suis à sec.

Mon duc, ayant besoin de distraction, fait presque tous les jours avec moi une promenade en calèche; nous visitons les environs de Paris, mais la chose commence à devenir fastidieuse. Un autre genre de distraction que nous lui procurons, c'est la musique. Antonin Guillot vient trois

fois par semaine lui en faire, à 20 francs par séance d'une heure. Je crois même que je lui aurai la pratique de la maison de santé de fous dont M. Leuret est le médecin. On doit venir l'entendre un de ces jours, et si, comme je m'en doute, il convient sous tous les rapports, il sera invité à venir deux fois par semaine faire de la musique dans cette maison de fous, à des conditions au moins aussi avantageuses que les précédentes. La seringue d'Anel est arrivée il y a plus de deux mois, elle est même réparée; j'ai fait mettre un piston en caoutchouc, cela m'a coûté 2 francs, mais elle va admirablement maintenant, tandis qu'elle était hors de service.

Il est vrai que je puis recevoir mes amis, non pas tous mes amis, je m'en garderais bien, mais quelques amis de choix.

L'affaire de Mme Baraton, celle de M. Charles, celle de M. Bourgade, la mienne relativement à Devergie, sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. A propos, j'ai reçu une lettre d'Eymet; le cousin, qui commence à devenir importun auprès du général, désire avoir la direction d'Eymet qui va peut-être être vacante. En conséquence, j'ai été obligé d'écrire au général pour lui parler de cette éternelle affaire. Je n'ai pas pu aller chez lui et je n'ai pas reçu de réponse, je ne sais pas ce qui adviendra. Mes chemises vont couci-couci. En y mettant des boutonnières, elles iront à peu près bien. Ne pourrait-on pas faire les boutonnières un peu plus petites? On porte à présent des boutons microscopiques, il faut que les boutonnières soient microscopiques.

Mon fou a été beaucoup mieux pendant quinze jours. Voilà maintenant qu'il retombe. Nous lui jetons de l'eau froide sur son corps nu, et nous sommes lancés en plein dans le traitement moral. Notre homme a environ quarante ans, tout au plus quarante et un. Il venait d'hériter de la

pairie en 1830 quand la révolution éclata. Il n'a pas voulu prêter serment. Aujourd'hui est un jour où je ne sais où donner de la tête. Pardon pour ma lettre que j'ai écrite au galop en trois ou quatre actes. Je la clos avant la fin parce que je veux qu'elle parte aujourd'hui. Adieu, ma chère maman, bon voyage à la tante Magdeleine qu'il me tarde tant d'embrasser. Je vous embrasse tous et toutes.

Votre Paul.

Le père Fouignet est arrivé depuis samedi. Il est ici pour huit jours à peine. Il a eu du malheur. Une voiture lui a blessé le pied, et il est obligé de garder la chambre depuis avant-hier.

M. Léonce me demande mon compte. Je l'ai oublié, parce que je vous l'ai positivement envoyé à vous ou à lui. D'ailleurs, je ne puis savoir ce qu'il vous a payé ou ce qu'il ne vous a pas payé. Dans tous les cas, l'abonnement à la *Nation* doit être de 18 francs pour six mois.

Paris, 30 mai 1845.

Ma bonne maman,

Je profite d'un court instant de répit pour répondre à ta lettre que j'ai reçue hier, car j'en suis maintenant à n'avoir plus à moi que de rares moments. Dans les premiers temps je pouvais travailler de deux à six heures et de sept à onze heures du soir, mais maintenant tout est changé. Nos promenades reviennent tous les jours, elles durent trois heures au moins, de deux heures et demie à six heures en général, puis le soir les amis viennent me voir, et, comme

ils savent que je suis seul et qu'ils me font plaisir, ils ne me négligent pas, ce qui fait que tous les jours je reçois au moins deux ou trois personnes qui remplissent toute ma soirée. Voilà pourquoi, chère maman, ma dernière missive a été si laconique. Puis, s'occuper toute la journée et pendant longtemps d'un même individu, lorsque cet individu est aussi monotonement plat que mon duc, est une chose fastidieuse. Je raconte jour par jour son histoire à M. Leuret, puis à chaque membre de la famille en particulier; puis je rédige longuement l'observation de M. Leuret, puis j'écris deux bulletins par jour sur la santé du malade. Voilà pourquoi j'aime beaucoup à parler d'autre chose quand j'en trouve l'occasion. C'est le motif pour lequel je vous ai jusqu'à présent donné peu de détails sur la maladie de mon homme, quoique, d'après lui, il ne soit pas un homme, mais un duc (authentique).

Actuellement tout est sur un très bon pied avec la famille. Il y a eu bisbille entre elle et nous; nous employons les affusions froides (papa sait ce que c'est) pour le corriger ; l'idée qu'on punissait un des leurs, un duc, les a révoltés, et ils ont voulu naïvement nous faire des remontrances, tu comprends avec quelle élégance nous les avons évincés. Du reste, ils se sont soumis, et il le fallait bien : que feraient-ils sans nous? Tante Magdeleine sera, je pense, agréablement surprise en apprenant que je ne la quitterai pas pendant tout le temps de son séjour à Paris, lequel séjour, je l'espère, sera plus long que quatre jours comme tu me l'annonces. Lorsqu'elle partira pour Metz, je partirai, moi, en chaise de poste pour la Bretagne, où j'irai avec mon malade passer huit jours dans un de ses châteaux, par manière de distraction ; pendant le temps du voyage les honoraires seront doubles. Ce sera en permission et non en congé que je partirai, c'est-à-dire que M. Leuret m'autorisera à dispa-

raître et n'en préviendra pas le bureau central des hôpitaux.

C'est une corvée pour moi que les promenades aux environs de Paris. Rester trois heures face à face avec un des individus les plus ineptes que la terre ait portés n'est pas chose amusante; mais quand la chose recommence tous les jours à perte de vue, elle devient fastidieuse. De tout cela, il résulte que lorsque le duc aura fait connaissance avec mon ami Alamand (celui qui me remplacera pendant que tante Magdeleine sera à Paris), il est probable que je demanderai à Leuret un arrangement pour que nous fassions chacun notre semaine, ou peut-être chacun la moitié de chaque semaine; de telle sorte que la position, tout en étant encore passablement lucrative, serait très tenable. Quant au malade, il a eu une amélioration bien notable pendant quinze jours, puis la semaine qui a précédé celle-ci a été très mauvaise, sans la moindre rémission; enfin, le voilà de nouveau beaucoup mieux; mais nous n'espérons pas que cet état continue et il pourrait bien y avoir encore plusieurs rechutes. Il avait toujours été un peu détraqué et il radotait depuis huit mois, ce qui ne fait entrevoir la guérison que pour un avenir encore un peu éloigné, probablement cinq à six mois, et peut-être davantage.

Tu te trompes, chère maman, en croyant que je n'ai rien à dépenser ici. D'abord, régulièrement, il faut aller chez M. Leuret et revenir; un omnibus ne coûte que 6 sous, mais, en répétant cette somme un certain nombre de fois, on finit par monter haut; puis mes habits commencent à s'user, il faut les faire renouveler, car je suis obligé d'être toujours bien mis, pour recevoir mon monde convenablement. Tu me demandes quelles gens je reçois : jusqu'à présent j'ai vu quatre ducs, un marquis, un comte, deux

duchesses et une comtesse, indépendamment de l'abbé de Ravignan que je vois trois fois par semaine et que j'ai pris en flagrant délit de mensonge; c'est, du reste, un homme aimable, mais il ressemble à ses sermons (j'en ai entendu un l'année dernière), il a plus de forme que de fond.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tous bien tendrement.

Votre Paul.

Bicêtre, 11 juillet 1845.

Ma chère maman,

Voilà la dernière lettre timbrée de Bicêtre que tu recevras. Lundi prochain je pars pour l'hôpital Beaujon, où j'ai un superbe service de chirurgie, celui de Laugier, auquel on a réuni celui du père Marjolin, qui est en retraite. J'avais demandé à passer dans le service de médecine chez Martin Solon, mais l'interne de Laugier ayant demandé la même place, il a obtenu la préférence, et on m'a accordé de le remplacer, au grand dépit de tous les collègues placés devant moi, et qui, n'ayant pas été prévenus, avaient fait des démarches inutiles et n'avaient pas fait celles qui étaient nécessaires. Ils avaient demandé le service de Martin Solon et moi j'avais demandé le service actuellement vacant à Beaujon. Cette forme ambiguë m'a réussi. Mais aussi que de courses, et par quelle chaleur! Aller à Beaujon, au bureau central, courir d'hôpital en hôpital pour voir les divers compétiteurs, user de stratagèmes pour les enfoncer et les mettre tous dedans, voilà l'emploi de ma semaine. Rien ne rend canaille comme la concurrence. Je n'aurais rien voulu faire de pareil au commence-

ment de l'année, mais actuellement je suis payé pour ne pas me gêner; les intrigues des autres m'ont donné assez de fil à retordre pour mes différentes places, je n'ai qu'à leur rendre la pareille, ma conscience n'en souffre pas.

Mais un point délicat, c'était d'obtenir le consentement de M. Leuret, l'obtenir du moins sans me brouiller avec lui. Je suis donc allé chez lui, comme saisi par une nouvelle soudaine, très embarrassante : je suis obligé de prendre une décision rapide, et je n'ai pas le temps de consulter mes parents, je venais donc lui demander conseil. J'ai cru sur le moment qu'il prendrait bien la chose, car il m'a répondu avec douceur qu'à ma place il partirait pour Beaujon. Mais depuis ce jour-là il ne m'a plus adressé la parole le matin à la visite. C'est un malheur, sans doute, mais je suis à Paris pour travailler, c'est du moins mon avis : or à Bicêtre je ne fais rien, et à tout prix il a fallu filer. J'avais préalablement consulté M. Martin, dont j'ai de point en point suivi les conseils.

12 juillet. Ah! quel détestable hôpital que Beaujon! j'y suis allé hier. On n'y a pour tout potage qu'un dîner tous les deux jours. Les chambres sont révoltantes. C'est l'aspect de la chambre qui m'est réservée qui a effrayé un grand nombre de candidats qui auraient bien voulu de la place. Figurez-vous une grande chambrasse, dont on touche le plafond avec la main, ayant pour unique fenêtre une ouverture en demi-cercle, haute d'environ trois pieds et demi, commençant au niveau du plancher et finissant au niveau de la poitrine, et, de plus, barrée par d'énormes barreaux hérissés de pointes. Pour meubles, trois chaises et une mauvaise commode en bois blanc, noirci par le temps. Enfin, pour lit, un mauvais grabat qui s'écroulera d'un moment à l'autre. Je n'ai pas pu me décider à loger là et, quoi qu'il tourne, j'ai loué une chambre dans la rue

du Colisée, à trois minutes de Beaujon. Il n'y a guère de chambres meublées dans ce pays-là, aussi ceux qui en ont les font-ils valoir et je n'ai rien pu avoir au-dessous de 30 francs. Tout cela va me coûter bien cher; mais puisque j'ai de l'argent, autant vaut qu'il file là qu'ailleurs, d'autant mieux que, pour la seconde fois, je le répète, que je suis à Paris pour travailler. Comme j'irai à Beaujon tous les matins à l'heure du courrier, adressez-moi vos lettres à l'*hôpital Beaujon*.

Quant aux commissions, j'ai pensé devoir faire passer mes intérêts avant ceux des autres. Le remuement que m'occasionne mon changement m'a absorbé. Je me suis présenté hier soir chez le général, je n'ai trouvé personne, et je n'y pourrai retourner probablement que mardi prochain, si demain dimanche je ne trouve pas un moment pour faire la commission. Mes vacances, chère maman, commenceront à l'époque que je voudrai, je préfère partir vers le 1er septembre. Qu'en dites-vous? Le 16 août vaudrait-il mieux? Je demanderai deux mois de congé, mais je crains bien de ne pouvoir l'obtenir que d'un mois; mais, une fois là-bas, je trouverai bien quelque prétexte pour prolonger mon absence.

Relativement à M. de Beaujours, voilà ce qui en est. Il est barré sur les registres, ce qui fait que je l'avais cru mort. Mais voilà deux ans qu'il est à Charenton, où il est bien vivant. Que les héritiers cessent donc de se chamailler pour la peau d'un ours qui court encore. Dès que j'aurai la réponse du général Subervie, je vous écrirai derechef pour l'affaire du sieur Jodin; ce seront 16 sous de perdus, mais je préfère cela, car je n'ai pas le temps d'attendre plus longtemps, voilà bien des jours que je ne vous ai pas écrit.

Vendredi, 25 juillet 1845.

Ma chère maman,

J'ai griffonné hier quelques mots que j'ai remis à Roudier et qui ne parviendront qu'après cette lettre. Selon l'antique usage, je n'ai pas voulu le laisser partir le portefeuille vide. Je te demande pardon d'avance et du style et de l'écriture et du papier, la lettre a été tracée au galop avec ce qui m'est tombé sous la main, et tout en faisant la conversation.

Beaujon n'est pas un séjour désagréable, à condition pourtant qu'on n'y demeure pas. Les désavantages matériels proviennent du directeur qui est un mauvais homme; lorsqu'on loge en ville, on est soustrait à la majeure partie des tracasseries. Quant aux collègues, on me les avait faits beaucoup plus noirs qu'ils ne sont. Trois d'entre eux sont de très bons garçons, et il est impossible d'avoir autre chose que d'excellents rapports avec eux.

Ainsi donc, pour l'action la plus sage et la plus raisonnable que j'aie faite de ma vie, je reçois un sermon, car la lettre, ma pauvre mère, n'est que cela d'un bout à l'autre. Depuis mon départ de Sainte-Barbe, — autre opération très sage, les faits sont là pour le démontrer, — je n'avais pas reçu de pareil galop. Crois-moi, bonne maman, pour tout ce qui a rapport aux études et à l'emploi de mon temps, il n'y a pas de meilleur juge que moi-même : n'ai-je pas toujours su me disposer de manière à atteindre constamment et du premier coup le but que je me traçais? Donc, sans aller plus loin, dès le moment que j'ai quitté Bicêtre pour Beaujon, tu pouvais en conclure que Beaujon vaut mieux que Bicêtre. Raisonnons un peu :

à Bicêtre je suis matériellement très bien, à Beaujon je suis matériellement très mal; mais à Bicêtre je ne puis rien faire, vu que je n'ai pas de malades à étudier et que j'ai toujours du monde, tandis qu'à Beaujon j'ai un très beau service à moi appartenant, et de plus beaux encore appartenant aux amis. On vient bien me voir à Beaujon comme on venait à Bicêtre, mais au lieu de rester une journée entière, on reste une demi-heure et on s'en va. Donc, de prime abord, il fallait venir à Beaujon, coûte que coûte, pour travailler, car c'est pour cela que je suis à Paris et nullement pour gagner de l'argent. N'y aurait-il que cela, vous devriez me féliciter au lieu de me blâmer. Mais voilà bien une autre affaire. Je vends ma liberté pour deux mois, je mène une vie, vous savez laquelle, combien elle me pesait; certes, la seule chose qui m'y décidait c'était l'espoir de gagner quelque argent pour me procurer diverses choses dont j'ai envie, des livres, une montre à secondes, un microscope, pour faire un voyage, etc. Eh bien! au lieu d'employer là cet argent gagné à la sueur de mon front (1,000 francs au moins), je me mis à réfléchir que mes parents se sont imposé et s'imposent encore pour moi bien des sacrifices, je renonce immédiatement à tous mes châteaux, et j'emploie mon argent à payer mon pain et mes biftecks, et pourquoi tout cela? pour pouvoir travailler. Allons donc, faites la morale, faites-la-moi faire par M^me^ Cadars! C'est si malheureux d'avoir un fils comme celui-là! Il est vrai que j'ai commis un acte de mauvaise tête. J'ai loué une chambre en ville afin de ne pas habiter l'infâme bouge, le bahut repoussant où l'on voulait me colloquer. Je n'invoquerai pas l'exemple des autres, car sur huit internes deux seulement habitent à Beaujon et ceux-là ont des chambres un peu préférables à la mienne. Mais, ma chère maman, je te rappellerai une phrase que

j'ai retrouvée dans une de tes lettres de l'année dernière à l'époque où, je ne sais pourquoi, vous aviez peur de la fièvre typhoïde. Après avoir essayé de me faire quitter Paris, après la mort de Pascaud, tu m'écrivis de quitter les chambres que nous occupions sur la cour, Roudier et moi, dussions-nous les payer plus cher sur la rue, « car la santé, mon ami, est plus précieuse que l'argent ».

Enfin, pour finir de te rassurer complètement, je te dirai que les appointements sont les mêmes partout, à Beaujon comme à Bicêtre. Il reste une question à éclaircir, c'est mon ingratitude envers M. Leuret. J'ai cru l'être un peu lorsque je l'ai quitté; mais depuis, malheureusement, car à présent je ne croirai plus à aucun dehors, depuis, dis-je, j'ai appris des choses inouïes, de basses, d'ignobles et souterraines menées auxquelles M. Leuret n'est pas étranger, mais dont l'acteur principal était une énorme et vieille dame encore galante qui tient la maison de santé de fous du Gros-Caillou; elle donne 10,000 francs par an à M. Leuret, et par ce moyen elle le tient bridé et le mène comme il lui plaît. Je ne puis donner plus de détails à présent, parce qu'on ne doit écrire que ce dont on est certain; qu'il me suffise de dire que toutes les hypocrisies que je rejetais sur la famille du duc étaient sorties de la grosse tête de M^me^ de La Marche; qu'elle a voulu, mais sans y réussir, me brouiller avec la famille du duc; qu'enfin elle a essayé de brouiller Alamand (mon substitut pendant la présence à Paris de tante Magdeleine) avec moi, et qu'elle lui a fait sur mon compte les plus ignobles calomnies, auxquelles Alamand a simplement répondu *c'est faux;* il a préféré se brouiller pour toujours avec M. Leuret et M^me^ de La Marche, plutôt que de croire un mot de ce qu'ils lui disaient sur moi. Du reste, j'ai lancé des amis à la piste de plusieurs faits qui sont encore pour moi des mystères,

je ne désespère pas de pouvoir éclaircir cela d'ici à peu de temps. Tu as l'air de croire que j'ai laissé le duc à Dieppe de mon propre gré : faut-il donc te répéter encore que l'administration n'accorde qu'un congé par an, et que j'avais besoin du mien pour aller à Sainte-Foy? Du reste, le remplaçant qui est venu soigner le duc à Dieppe, homme profondément nul, mais grandement poussé par M^me^ de La Marche, a eu soin de laisser mourir le duc de faim quinze jours après son départ. Il est arrivé à Paris un jeudi avec le duc, et la mort est arrivée le surlendemain. M. Leuret m'a assuré lui-même que c'était de faim qu'il était mort.

Paris, 15 août 1845.

Je vous remercie mille fois, mes bons parents, du sacrifice que vous me proposez de faire d'une partie du temps de mes vacances pour l'employer à faire un voyage. Mais je suis bien décidé à n'en pas profiter et à passer tout mon congé avec vous. Voilà plus d'un an que je vis isolé, et je commence à avoir besoin de me retremper dans ma famille. Lorsque j'ai reçu ta lettre, ma chère maman, j'avais déjà répondu aux cousins de Clermont. Je leur proposais de passer par l'Auvergne pour prendre la cousine Miette, mais à cette condition-là seulement. Or, une réponse que j'ai reçue avant-hier m'annonce que personne ne me suivrait jusqu'à Sainte-Foy, ce qui fait que je vais partir directement. Directement, entendons-nous : je ne connais pas la Vendée et je ne serai pas fâché de la voir; sans dépenser davantage, on peut passer par Nantes et visiter ce pays; on emploie à ce trajet un ou deux jours de

plus, et voilà tout. Pour exécuter ce projet, il me faut un compagnon : j'en ai un en vue, c'est Germain; quoi qu'il en soit, mon projet est d'arriver à Sainte-Foy du 28 au 30 du courant. Quant à la longueur de mon congé, je tâcherai que ce soit le plus longtemps possible. Je vais d'abord demander deux mois, il est possible qu'on me réduise ce temps; afin de l'éviter, j'irai prier M. Monod de me recommander à M. Debisert, qui est membre du conseil général des hôpitaux, lequel conseil est chargé de disposer des congés. Maintenant, et c'est par là que j'aurais dû commencer ma lettre, que je vous explique le motif de mon silence. Vous vous êtes sans doute un peu impatientés de n'avoir pas de lettre. M. Léonce vous a peut-être donné de mes nouvelles, en vous priant de patienter. Nous avons été soumis cette année au concours de troisième année de l'École pratique. Il y a eu une épreuve orale et une épreuve écrite. Maintenant, Dieu merci, tout est fini; aujourd'hui je suis de garde, et je m'empresse de vous écrire. Je n'ai pas besoin de vous dire que le titre d'élève de l'École pratique m'est maintenant acquis à perpétuité. Je suis indécis sur la voie par laquelle votre lettre parviendra. Borderie va partir, et il s'en va directement. S'il part demain, je la lui remettrai; s'il part un jour plus tard, je la mets à la poste.

Que je vous raconte une mystification dont j'ai été l'objet. M. Rennes a dit à papa qu'il avait écrit pour me recommander à M. Devergie, et que je ferais bien d'aller lui faire une visite. C'était mon projet, mais je ne pouvais pas l'exécuter, à cause de mon séjour chez le duc. Il y a quelques jours, je me trouvai en présence d'un jeune homme qui m'entendit nommer. Il me demanda si je n'étais pas interne, et, sur mon affirmation, il m'annonça qu'il avait remis à M. Devergie de la part de M. Rennes

une lettre très bienveillante pour moi, dans laquelle il me recommandait chaudement. Là-dessus, je vais me présenter chez M. Devergie, qui m'a arrêté au premier mot, m'assurant qu'il ne se souvenait de rien; qu'il avait, il est vrai, reçu des lettres de M. Rennes; que celui-ci lui avait en effet recommandé un jeune homme de première année, de tempérament flâneur, mais que jamais il n'avait été question de mon nom ou de mon titre. Du reste, il a été fort poli. Cette affaire-là m'aurait surabondamment vexé il y a deux ou trois ans, mais à présent cela m'est bien égal, et je me contente d'en rire.

Le grand-père de la jeune M^me^ Guillot est mort la semaine dernière. Cet événement va probablement enrayer le projet qu'avaient formé les jeunes gens d'aller passer quelque temps à Bergerac.

Non seulement je suis interne à Beaujon, mais encore, provisoirement, je suis interne à l'hospice Sainte-Périne, à la place de mon ami Faure. Les deux hôpitaux sont à dix minutes l'un de l'autre, et la visite à Sainte-Périne se fait une demi-heure avant la visite de M. Laugier, mon chef actuel à Beaujon. L'ennui est qu'il faut rentrer tous les jours avant dix heures, à cause de la distance qui sépare Chaillot du monde habité. Tante Magdeleine comprendra quelle est cette distance, si je lui dis que Chaillot et Beaujon touchent l'Arc de triomphe, sur le faîte duquel nous sommes montés ensemble.

Paris, 29 octobre 1845.

Ma chère maman,

Quoique arrivé à Paris depuis hier matin à dix heures, je n'ai pas encore eu le temps de t'écrire. Tu t'étonneras peut-être d'apprendre que je suis sitôt arrivé. Voici pourquoi : en arrivant à Bordeaux, Adrien s'aperçoit qu'il n'avait pas porté sa malle avec lui. Plusieurs partis étaient à prendre. Attendre à Bordeaux, partir pour Paris directement, ou passer par Rochefort, comme nous en avions d'abord l'intention. Mais Adrien, bien certain que sa malle avait été portée au bureau de Bergerac, craignait qu'elle n'eût été dirigée sur un autre point que Bordeaux; attendre jusqu'à plus ample informé ou même jusqu'à la réception de la malle, c'était s'exposer à rester inutilement cinq ou six jours à Bordeaux. Passer par Rochefort. Mais si la malle n'avait été qu'oubliée dans le bureau, et qu'elle arrivât le soir même à Bordeaux, il était impossible qu'on l'envoyât derrière nous par Mortagne et Rochefort, et l'envoyer directement c'était s'exposer à n'arriver à Paris qu'après notre malle, laquelle resterait ainsi sans maître. Nous avons donc préféré attendre à Paris; tant qu'à perdre du temps, il vaut mieux qu'Adrien le perde ici qu'à Bordeaux. Au moins, il visitera quelques monuments. Ce qui nous a déterminés, c'est que nous avons trouvé deux places libres pour Paris. De telle sorte qu'arrivant à Bordeaux à cinq heures du matin, nous en sommes repartis à huit heures, ayant à peine eu le temps de déjeuner. Nous avions deux places de banquette; mais, depuis l'invention des peaux de mouton, il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de sentir l'impression

du froid. Adrien part ce soir pour Metz. Sa malle n'arrive pas. Nous l'avons vainement attendue par les deux voitures qui sont arrivées depuis nous. Il laissera au bureau des messageries le signalement de l'objet, avec l'adresse à laquelle on doit le lui envoyer. Non content d'avoir oublié sa malle à Bergerac et son parapluie à Sainte-Foy, le pauvre Adrien a encore oublié sa bourse, qui était pleine d'or, dans un coin du bureau des messageries, à Paris. Un honnête facteur l'a heureusement retrouvée, et nous a couru après en nous demandant si elle était à nous. Qu'on dise encore qu'à Paris il n'y a pas de braves gens!

J'ai vu hier soir la famille Cadars. Tous se portent à merveille. Ils avaient du monde à dîner, entre autres Mme Martin, qui m'a demandé des nouvelles de ma tante Magdeleine. En rentrant chez moi, je me suis tourné le pied sur un trottoir, et j'en souffre un peu ce matin, ce qui m'empêchera de promener Adrien autant que je l'aurais voulu. Je viens d'arriver chez lui en voiture pour le prendre. Il venait de partir pour aller me chercher. C'est en l'attendant que je vous écris.

Mon chef, Laugier, se trouve juge du concours de l'internat, ce qui fait que, sans m'en douter, je me trouve ici une petite puissance. La nouvelle de mon arrivée s'est répandue, et déjà ce matin j'ai reçu la visite d'un solliciteur qui me prie de le recommander à mon chef. Il paraît qu'un grand nombre était déjà venu me demander avant mon arrivée.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tous affectueusement.

Votre Paul.

Beaujon, le 9 novembre 1845.

Ma chère maman,

Ta lettre est arrivée dans les meilleures conditions possibles pour te procurer une réponse immédiate. Je suis précisément de garde aujourd'hui dimanche et complètement seul, car les collègues ont profité de ce dernier beau jour pour faire encore une dernière promenade au bois de Boulogne. J'ai donc tout le temps possible, et c'est fort heureux, car, d'après tout ce que j'ai à vous dire, ma lettre sera longue.

Et d'abord, je vous annonce que je demeure décidément à Beaujon. Indépendamment du chauffage et de l'éclairage que je trouve ici gratis et qui ne me suivraient pas dehors, une autre considération m'a déterminé : c'est que je dois aller tous les jours disséquer à Clamart, et que je ne serai dans ma chambre que le soir. Son plus grand défaut va donc disparaître, puisqu'à la chandelle elle sera aussi claire qu'une autre et que je ne verrai pas les barreaux.

Cessez, mes chers parents, de vous inquiéter de mon entorse : elle a été tellement légère que j'en ai été quitte pour sortir trois jours en pantoufles, et qu'aujourd'hui je ne sens plus absolument rien, quoique j'aie pris il y a deux ou trois jours un exercice inaccoutumé en passant la nuit au bal, et voici comment. Je suis allé chez les cousines de M^me^ Jodin remettre la lettre dont j'étais porteur. J'ai trouvé là une dame qui demeure dans la même maison qu'elles et qui parlait d'une soirée qu'elle donnait le lendemain soir. De fil en aiguille j'ai été invité, et je n'en ai pas été fâché. La seule chose désagréable, c'est que les cavaliers étaient en moins grand nombre que les dames, et que force a été

de danser perpétuellement, ce dont je me serais quelquefois passé. La société était en grande partie composée de dames de la banlieue, et j'ai pu m'assurer de la vérité de ce que dit Balzac, savoir : que, passé la barrière, le reste du monde est également provincial. Le soir même de cette soirée, je dînai chez M. Cadars avec M. et Mme Papin. J'ai beaucoup de choses aimables à vous dire de la part des uns et des autres.

J'apprends avec plaisir que la rentrée au collège s'est faite pas trop mal ; ce qui me surprend surtout, c'est que la ville fournisse 48 internes, chiffre inouï jusqu'à ce jour. La succursale Guinard prend-elle toujours de l'extension?

Je regrette vivement qu'Edmond n'ait pas su mon arrivée à Paris. Je me serais introduit chez M. Marjolin sous son patronage. Tâche donc que les lettres de sa mère me parviennent le plus tôt possible. Je ne puis prendre aucune détermination, tant que je n'aurai pas vu la mine qu'il me fera. S'il ne m'encourage pas, je renonce à tout concours d'anatomie, et je n'étudierai plus que pour moi, au lieu d'étudier le concours. Car il est clair que ce serait folie d'aller, sans protection, s'exposer à une défaite certaine; autant vaudrait aller tout nu attaquer un escadron de cuirassiers.

Maintenant, passons aux commissions. Je suis allé chez Delay demander la note de l'argent que lui doit M. Bourgade. « C'est la troisième fois, m'a dit Delay, que M. Bourgade me fait demander un compte qui n'existe pas ; il ne nous a rien pris depuis qu'il a réglé avec nous (je crois fort que c'est en 1841). La seule hypothèse admissible, c'est que M. Bourgade ait pris des livres chez notre correspondant de Sainte-Foy, mais nous n'en avons rien appris. » Je suis allé moi-même porter la lettre et l'argent de

Festal chez M. Leblanc, vétérinaire. M. Leblanc a compté les signatures, et, n'en ayant trouvé que quatorze, il ne voulait accepter que 70 francs. Il a cependant gardé toute la somme en réfléchissant que les 30 francs de supplément étaient probablement le résultat de la cotisation de plusieurs autres non signataires, bref il a tout gardé. Il doit faire imprimer sur les listes : « Assemblée des vétérinaires de tel endroit : 100 francs. Nous n'avons pu nous procurer que les quatorze noms suivants. » Et là-dessus il énumérera les quatorze signatures.

J'ai remis moi-même la blague que m'avait remise la religieuse de l'hôpital. J'ai trouvé son frère qui me connaissait déjà par l'intermédiaire d'un ami commun, et qui m'a annoncé son projet de venir me voir à l'hôpital. J'ai de plus fait la commission de M. Drilholhe, commission infructueuse, comme je le lui dis tout au long dans le petit billet ci-inclus.

J'ai vu Mme Guillot lundi dernier à la soirée musicale d'Antonin; elle m'a demandé pourquoi tu ne lui avais pas écrit par moi. J'ai cherché un faux-fuyant.

J'ai encore un grand nombre de visites à faire, mais je ne me presse pas et je fais durer le plaisir longtemps. Je n'ai pas vu Maillard. Il a mis à la poste la lettre qu'il portait à Roudier de ma part; depuis lors, il est venu une fois voir Roudier, et nous n'avons plus eu de ses nouvelles; il a bien donné le nom de sa rue, rue Cléry, mais pas le numéro. Nous sommes à peu près au complet. Tout le monde est rentré de vacances. Nous espérions, et cela a été officiel pendant quelque temps, que Noguès rentrerait comme sous-aide à Versailles; mais pendant qu'il était en congé il a été desservi, et il a reçu l'ordre de se rendre à Oran, où il est probablement pour plusieurs années. Nous le regrettons beaucoup, et nous ne sommes pas sans inquié-

tude sur son compte à cause des dangers de la guerre et du climat.

Lorsque je suis rentré à l'hôpital, le directeur était malade. Avant-hier il a repris ses fonctions; je suis allé lui parler à son bureau. Il s'est levé, il s'est avancé vers moi de son air le plus riant. « Eh! bonjour, monsieur Broca, vous voilà donc revenu! comment vous êtes-vous porté pendant votre voyage? » Question insidieuse. « Fort bien, lui ai-je répondu, à part un dérangement qui n'a pas été long; je viens... » Il m'a interrompu. « Moi aussi j'ai été malade, j'ai eu un abcès dans la gorge, on me l'a ouvert, on m'a coupé une amygdale. » Là-dessus il commence une énumération de tout ce qu'il a souffert, mais j'ai été impitoyable. Dès qu'il a eu quitté la parole, je l'ai prise à mon tour. « Monsieur le directeur, je viens vous demander des nouvelles d'une affaire qui était en suspens lors de mon départ. — Oh! mon cher Monsieur, vous avez bien tort de vous en inquiéter : c'était pour une bouteille, n'est-ce pas? Je me suis dit, un jeune homme à la veille de son départ est plein de joie, il peut faire une étourderie sans que cela tire à conséquence. Je me suis un peu fâché sur le moment, mais à peine avez-vous tourné le dos que j'ai tout oublié. — C'est probablement aussi pour cela que vous avez oublié la formelle et deux fois réitérée promesse que vous m'avez faite de faire un rapport contre moi. Pour vous faire renoncer à un projet annoncé d'une manière aussi publique et aussi positive, il n'a fallu rien moins qu'une conviction irrésistible de mon innocence. — Mon Dieu! non, je vous avoue que la chose m'a semblé une misère, et que je n'ai pas cru devoir m'en occuper plus longtemps. Vous me dites que vous êtes innocent, je veux bien le croire, vous voyez que je suis accommodant. — Je le serai, moi aussi; seulement ce que vous me donnez comme une concession gratuite, je le considérerai comme une conces-

sion forcée, voilà tout. Je vous annonce, en outre, que si en mon absence l'infirmier Polyante n'avait pas été chassé pour un autre méfait, j'aurais exigé sa sortie des hôpitaux, sous la double accusation d'avoir volé du vin, et de m'avoir accusé de le lui avoir jeté sur la tête. » La discussion a continué sur ce pied-là quelques instants encore; enfin le directeur a fini par m'avouer qu'il me croyait innocent. « Cela me suffit, ai-je ajouté, car sans doute vous déplorez comme moi les apparences trompeuses qui ont donné lieu à cette méprise. » Il se trouvait au pied du mur. Il s'est donc mis à sourire d'un air gracieux. « En voilà bien assez, m'a-t-il dit. Parlons d'autre chose, de vous, de votre voyage; voyons, remettez-vous, et il m'a avancé un fauteuil. N'est-ce pas, il est bien doux, après une laborieuse absence, de revoir sa famille? etc., etc. » Je suis resté juste le temps nécessaire avec lui, et je suis sorti non sans quelque inquiétude. Le directeur a été humilié, la chose est grave; il a été obligé d'avaler la pilule en riant, la chose est plus grave encore. Cet homme-là ne me pardonnera plus. Il n'a aucune prise sur mon passé; que je sois sur mes gardes pour l'avenir.

J'espère que papa continue à aller bien. Vraiment vous auriez dû m'expédier ma caisse par le roulage. Je l'attends avec impatience. Je travaille actuellement pour le concours des prix de l'internat. Quant au concours de l'internat lui-même, je le suis de près. Mes amis, en général, réussissent assez bien. Mes collègues de conférence ont tous de l'espoir, et l'un d'eux a déjà la certitude d'être nommé. Donnez-moi des nouvelles de M. Croix, de M^me^ Ledrié et de M^me^ Frétillaire. Adieu, mes chers parents, je vous embrasse bien tendrement.

Votre Paul.

La commission de M. Dupeyroux est faite.

25 novembre 1845.

Ma chère maman,

Bien certain que Mme Cadars vous avait donné de mes nouvelles et que vous étiez exempts d'inquiétudes sur mon compte, j'ai cru pouvoir retarder ma réponse jusqu'à ce jour, afin de pouvoir vous rendre compte de plusieurs faits de la plus haute importance pour moi et qui ne seront décidés que demain. Je commence toutefois ma lettre ce soir, afin de n'avoir plus qu'à la fermer demain soir et de vous éviter par là un nouveau jour de retard.

Tu devines qu'il est question de mes projets d'aide d'anatomie. Je devais aller au mois de janvier chez Malgaigne, à Saint-Louis. Mais il m'est venu à l'idée que Saint-Louis était bien loin de Clamart, et que faire deux fois par jour ce double trajet, c'était perdre bien du temps. Je suis donc allé chez Malgaigne pour le consulter à cet égard. « Mon ami, m'a-t-il dit, ce que je vais faire, ce n'est pas pour vous, c'est pour l'anatomie. Vous êtes inscrit pour 1846 dans mon service, je vous en fais grâce, afin que vous puissiez vous placer à la Pitié ou à l'Hôtel-Dieu. Si l'occasion se présente, là du moins vous serez près de Clamart. » Je l'ai remercié de toutes mes forces, et je l'ai prié de m'inscrire pour 1847, ce qu'il a fait avec beaucoup de grâce; puis il a ajouté : « Mais vous avez une arrière-pensée, quelque chose vous trotte en tête, dites-le-moi. — Je vous avoue, Monsieur, que si je ne trouvais pas la place que je vais chercher pour 1846, je serais fort embarrassé. — Je comprends, me dit-il, et vous n'osez pas me prier d'attendre. Eh bien, voyez comme je suis disposé à tout faire pour l'anatomie : je vous donne huit jours; allez, courez, furetez, tâchez de vous faire un trou. D'ici là je

m'engage à refuser tous les candidats qui se présenteront, comme si la place vous était encore promise; le 9 février, si vous êtes placé, je vous inscris pour 1847, au risque de n'avoir en 1846 qu'un interne de première année; si vous ne l'êtes pas, je vous garde pour 1846. »

En sortant de chez lui, je rencontre sur le pont Neuf un interne de mes amis. « Où allez-vous en 1846? lui dis-je. — Je me fixe en province et je me marie au mois de mai. Comme avant de m'établir je veux étudier les maladies de peau, je vais faire à Saint-Louis, dans un service quelconque, les quatre premiers mois de mon année. — Je ne vois pas ce qu'il y a là de si vexant pour vous, lui dis-je : vous avez la mine la plus vexée! est-ce que votre prétendue ne vous convient pas? — Au contraire, me dit-il, mais je me trouve sur le pavé pour 1846, et, s'il faut encore faire un séjour à la Salpêtrière ou quelque autre mauvais hôpital, ma foi, je renonce à l'internat. — Mais n'allez-vous pas chez Piorry, à la Pitié? je ne vois pas que vous soyez si à plaindre. — Justement je suis brouillé avec lui; je suis allé lui raconter mon histoire et le prier de se chercher quelqu'un pour 1846, croyant bien fermement que je trouverais des places à Saint-Louis; je viens de faire dix lieues dans Paris, tous les services sont pris. Alors je suis revenu chez Piorry, le priant d'oublier ce que je lui avais dit et de me garder pour 1846. Il s'est fâché, voyant bien que je le prenais pour un pis-aller; il ne veut pas d'un interne qu'il ne garderait que quatre mois; il m'a reproché de l'avoir tenu un an le bec dans l'eau, m'a bien juré qu'à l'avenir il ne promettrait plus à l'avance, et m'a éconduit le mieux du monde. » Aussitôt, sans autre forme de procès, je quitte mon homme, monte en voiture et me rends chez Piorry, lui demandant sa place pour 1846. Il me reçut très bien, me dit que sa place était justement vacante par la

sottise de celui qui devait venir chez lui, mais qu'il avait eu des désagréments de toutes sortes avec son interne de 1845, et qu'il n'accepterait qu'un élève sur lequel il aurait de bons renseignements. « Revenez dans huit jours, m'a-t-il dit, et je vous répondrai; mais dites-moi d'abord qui vous êtes et où vous êtes. — Broca, interne de M. Laugier, à Beaujon. — Je connais déjà votre nom, me dit-il, je sais que vous vous êtes distingué dans les concours, mais l'intelligence et le savoir ne suffisent pas : je veux un élève plein de déférence pour son chef et d'humanité pour les malades. Je verrai Laugier, revenez dans huit jours. » Distingué dans les concours! Piorry est dupe de quelque illusion. Il ignore sans doute que j'ai été reçu l'avant-dernier. Laissons-le dans son erreur, quitte à le détromper plus tard.

Or, les huit jours expirent demain, et voilà comment jusque-là je suis indécis sur mon sort.

Je suis allé chez les MM. Marjolin. Tous deux m'ont fort bien reçu. Le père m'a promis son appui. « Revenez me voir à l'époque du concours, je vous recommanderai de tout mon pouvoir, car je n'ai personne à pousser. » De là, je suis allé chez le fils que j'ai vu plus longuement. Il m'a fortement ébranlé dans mes projets de concours. « Les places d'aides d'anatomie, m'a-t-il dit, sont un marche-pied pour ceux qui s'établissent à Paris; mais, pour tout autre, c'est du temps et de l'argent perdus. Vous allez perdre en inutilités, en grattage d'os, en injections coûteuses, en observations microscopiques, un temps bien précieux que vous emploierez bien mieux ailleurs; en outre, il est inouï qu'on ait nommé, depuis la création des places, des candidats dont les chefs de service ne fussent pas juges du concours, ce qui est précisément votre cas; les juges sont toujours MM. Bérard, Blandin, Velpeau, et chacun d'eux a

deux ou trois internes à pousser. Enfin, vos compétiteurs ne manqueront pas de dire aux juges : J'ai vingt-huit ou trente ans, il est temps que j'arrive. M. Broca est un charmant garçon, un homme plein d'avenir, etc., etc., et toutes les phrases d'usage, mais il n'a que vingt-deux ans, il est sûr d'être nommé l'année prochaine, etc., etc. »

Tout cela est malheureusement très vrai. J'ai consulté là-dessus Lacroix et Gosselin, anciens prosecteurs de la Faculté, qui me témoignent beaucoup d'intérêt; tous deux m'ont fait la même réponse. M. Martin seul me conseille de ne m'effrayer de rien. Mais je suis terriblement indécis. J'attends donc vos conseils, le plus promptement que vous le pourrez. Tout cela vient de prendre beaucoup de place dans ma lettre. Il me reste à peine assez d'espace pour vous parler de la triste nouvelle que m'apprend la lettre de maman. Et d'abord, tout n'est que sous forme d'on-dit; j'attends avec impatience des renseignements plus précis, car vous connaissez combien j'affectionne cette malheureuse famille. La chose me semble tellement inouïe que je m'y perds. On dit que les passions mènent à tout. Mais conçoit-on une passion pour un pareil homme, à la fois fort laid et fort nul? La seule interprétation possible, il me semble, c'est que la pauvre petite, séduite déjà depuis longtemps, serait enceinte, et, ne sachant comment cacher sa honte, aurait déterminé son complice à prendre la fuite. Quel dédale de malheurs! L'infortunée, qu'on la retienne ou non, refusera de rentrer chez elle; comment oser reparaître après un pareil éclat? que deviendra-t-elle alors? Je frémis rien que d'y penser. Si on pouvait la retrouver et la décider à se faire religieuse? Je considérerais cela comme l'unique porte de salut.

Adieu, je ne puis plus vous parler d'autre chose.

Votre Paul.

J'ai la place de Piorry. Je suis allé remercier Malgaigne. « Arrivez à votre but, m'a-t-il dit, je serai suffisamment récompensé. » Quel excellent chef j'aurai là dans deux ans ! Le bruit court que Piorry va à l'Hôtel-Dieu. Tant pis !

Beaujon, 8 décembre 1845.

Ma chère maman,

Tu as eu tort de t'effrayer sur mon compte, lorsque je t'ai avoué que je n'avais pas fait grand'chose cette année. D'abord, j'appelle ne pas faire grand'chose ce que beaucoup d'autres appelleraient travailler beaucoup. Ensuite, réfléchissez aux circonstances dans lesquelles j'ai un peu flâné pendant les premiers mois de cette année. La joie de me sentir interne et d'être débarrassé de mon deuxième examen, le tracas d'un déménagement, le changement complet survenu dans ma manière de vivre, le peu d'occasions d'études sérieuses et les nombreuses occasions de flânerie que m'offrait Bicêtre et peut-être aussi le besoin de me reposer après une année aussi serrée que la précédente, tout cela explique comment j'ai perdu les trois premiers mois de 1845. Les trois mois suivants ont été consacrés à un auguste personnage, puis il a fallu m'occuper de ma translation à Beaujon, déménager une seconde fois, concourir pour l'École pratique, faire un mémoire, etc. Tout cela m'a occupé jusqu'au mois d'août, époque où je suis allé en vacances. Ne va pas conclure de là que je suis devenu flâneur et paresseux. Je m'ennuie quand je ne fais rien, et déjà depuis mon retour j'ai convenablement travaillé. Ainsi je n'ai pas besoin d'être

aiguillonné par l'aspect du concours d'aide pour me mettre sérieusement à la besogne; c'est pourquoi j'y ai à peu près renoncé, et, si je concours, ce ne sera qu'en amateur, afin de ne pas passer pour un Gascon aux yeux de M. Malgaigne. Quoi qu'il en soit, je profiterai certainement du voisinage de la Pitié et de Clamart pour m'occuper sérieusement d'anatomie. Si je concours à Bordeaux, cela me sera de la plus grande utilité.

Vous avez peut-être été inquiétés en lisant dans les journaux que la police avait incarcéré une vingtaine d'étudiants sur la place de l'École-de-Médecine. Détrompez-vous, la majeure partie des prisonniers étaient étrangers aux écoles. Il y a bien toujours une quinzaine de passants sur la place de l'École-de-Médecine; ce sont ceux-là qui ont été pris. Quant aux étudiants contre lesquels était dirigée la force armée, ils avaient eu le temps d'entrer à l'École pratique, à l'École de médecine ou dans les hôtels voisins; parmi les prisonniers, qu'on s'est du reste empressé de relâcher, il y avait onze bourgeois paisibles, entre autres deux professeurs des collèges Saint-Louis et Louis-le-Grand (mathématiques spéciales et philosophie). Comme les journaux ministériels ont écrit sur cette histoire un tas de mensonges, vous ne serez pas fâchés d'apprendre la vérité. Vous savez que le ministre a défendu à M. Quinet de suivre son programme, et qu'il a préféré ne plus enseigner que de paraître en public avec la moitié de ses principes. Deux mille étudiants, ses élèves habituels, sont allés dans le plus grand ordre le féliciter de sa fermeté, et sont revenus avec le même calme, malgré les instigations de quelques mouchards placés dans leurs rangs, qui proposaient d'aller casser les vitres de M. de Salvandy. La colonne revenait paisiblement sur la place de l'École-de-Médecine, lorsque trois agents de police, ne

voyant pas d'autre moyen d'exciter le trouble et de sévir contre les étudiants, ont pris l'un d'eux au collet en criant au voleur. Il s'est débattu, on l'a secouru et on a mis les mouchards en fuite. Aussitôt des municipaux à cheval, des soldats d'un poste voisin et une trentaine de sergents de ville ont débouché sur la place de l'École-de-Médecine par les trois rues qui y aboutissent, espérant que personne ne leur échapperait et qu'ils prendraient qui bon leur semblerait. Point! Les élèves se sont renfermés dans l'École de médecine, Orfila a fait fermer les grilles sur nous, et a répondu au commissaire qui voulait faire ouvrir au nom du roi : « Tant que je serai dans cette école, des gens comme vous n'y entreront pas. » Les agents, se trouvant déconfits, ont alors porté leur rage ailleurs; ils ont donc ramassé tout ce qui restait sur la place de l'École et sont même entrés jusque dans l'École pratique où ils ont pris un aide d'anatomie qui faisait paisiblement disséquer, avec quatre ou cinq étudiants qui disséquaient avec lui. entre autres le jeune Richard, fils du professeur de botanique de la Faculté. Le tout a été transféré à la Conciergerie, d'où on ne les a relâchés que le lendemain matin. Les fastes du moyen âge présentent-ils rien de pareil? Il fallait excuser une pareille brutalité. Les journaux ministériels se sont trouvés fort embarrassés. Je vous engage à lire dans l'*Époque*, que M. Dupeyrous vous prêtera, les articles y relatifs. Le journal commence par dire qu'au sortir du dernier cours de M. Quinet, les étudiants l'ont accompagné jusque chez lui, et qu'en revenant ils sont allés casser les vitres de M. de Salvandy. Or, la manifestation a eu lieu précisément parce que M. Quinet ne faisait pas son cours; il n'en a pas fait depuis plus de six mois. Le début vous donne une idée du reste. Je deviens presque homme du monde. Je suis retourné à une seconde soirée

aux Batignolles, à une troisième chez M. Maillet. C'est bon quelquefois, mais je trouve que cela passe à l'état d'abus; passe encore jusqu'au 1er janvier. Mais lorsque je serai à l'autre bout de Paris et que j'aurai besoin de ne plus perdre du temps, il faudra bien mettre de l'eau dans mon vin.

Je ne comprends réellement pas que ma caisse ne soit pas encore arrivée. Roudier et Bouny m'en demandent sans cesse des nouvelles. Le dernier surtout a, de chemises, un besoin aussi pressant que moi l'été dernier; une autre fois, quand j'aurai une caisse à faire partir de Sainte-Foy, je la mettrai au roulage moi-même.

Quant à l'*Histoire de la Réformation*, je me souviens très bien du jour où Borderie la rapporta; on la plaça sur le secrétaire de la salle à manger, depuis lors je n'en ai plus ouï parler. La chose arriva un samedi matin; ne l'auriez-vous pas prêtée à quelque campagnard? Donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur l'œil de la vieille Frétillaire. Je suis bien heureux d'apprendre que Thérèse commence à marcher. Je ne suis pas allé voir la duchesse. A quoi bon perdre du temps?

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tendrement, comme je vous aime.

Votre Paul.

Fin de 1845 ?

Ma chère maman,

J'attends depuis plusieurs jours pour vous répondre. J'espérais pouvoir vous annoncer à la fois mon placement provisoire de 1846 et mon placement définitif de 1847.

Mais si je puis vous satisfaire sur le second point, je ne puis rien vous dire sur le premier.

Deux places dans le courant de la semaine dernière se sont trouvées vacantes dans deux excellents hôpitaux. La place de M. Bouanot, à l'hôpital des Enfants ; celle de M. Trousseau, à l'hôpital Necker. Caucal n'a eu qu'à demander la dernière pour l'obtenir. Quant à celle de M. Bouanot, comme c'est une spécialité fort importante, elle avait beaucoup de compétiteurs; mais, en me voyant sur les rangs, plusieurs d'entre eux se sont retirés afin de ne pas m'empêcher d'être placé promptement. L'un d'entre eux surtout, nommé Courtin, m'a juré ses grands dieux qu'il retirait sa demande. Le rusé personnage savait que, puisque j'avais eu les bras assez longs pour me faire réintégrer, j'aurais encore pu me faire désigner plutôt que lui. Il m'a donc laissé croire que j'étais seul sur les rangs, de façon que je n'ai fait aucune démarche; de son côté, au contraire, il s'est mis en mouvement, de façon qu'hier il a été désigné pour faire provisoirement le service des Enfants, en attendant que la séance de mercredi prochain ratifie cet arrêté de M. Blondel, ce qu'elle fera certainement.

Il me reste bien la place de Courtin, mais il est à l'hôpital du Midi, et j'en ai assez comme cela. Quant à Courtin, je lui servirai tôt ou tard quelque plat de mon métier. Il faut absolument que je passé en chirurgie les six premiers mois de l'année prochaine, et voici pourquoi : j'ai perdu une année d'internat par ma faute, il faut que je la rattrape par mon travail. Pour cela, il faut se trouver dans les cinq premiers au concours des internes de troisième année. Ce concours consiste en un mémoire sur une des maladies qu'on a le mieux étudiées, mémoire qui, vous le savez, doit être remis au 1er août. Il y a de plus une épreuve

écrite et une épreuve orale dans le mois de décembre. Or, si j'entre en médecine, je ne connais pas assez la médecine pour faire un bon mémoire médical; il n'en sera pas de même de la chirurgie. Le 1er août passé, je changerai pour aller en médecine, et si je suis prolongé je ferai également de la médecine en 1848.

Il est certain que j'entrerai, ou à la clinique chirurgicale de la Pitié, ou à l'hôpital des Cliniques, place de l'École-de-Médecine, dans un local qui communique avec l'École pratique. J'aurai, dans ce dernier hôpital, un grand avantage à cause de cette proximité.

Voici une commission dont Mme Cadars me charge de la part de M. Bonnet, médecin. La valeur de la maison où est mort Bonnet père a été portée à 3,400 francs sur l'inventaire de 1813. Quelle en est aujourd'hui la valeur?

La maison Guéri, dans la même rue, valait alors 4,000 francs d'après la même évaluation. Que vaut-elle aujourd'hui? Quelle est la valeur des vignes des Dieulami, aux Bardoulets? sur le contrat de 1816 elles ont été évaluées 45,000 francs. Les Pénitenciers veulent en faire l'acquisition. Quelle est la valeur? La famille Bonnet se chargera sans doute de vous transmettre ces réponses.

Notre réintégration a été demandée par nous à la fois comme une grâce, puisque nous demandions la révision du jugement, et comme une justice, puisque nous étions beaucoup moins coupables qu'on ne l'avait cru. Si vous y tenez, je pourrai vous envoyer copie de ma demande.

Je n'ai pas vu Rouchon. Je ne connais pas l'état de sa sœur. C'est la première fois que j'en entends parler. Serait-elle enceinte? Quels sont ces livres de M. Bouny que tu m'annonces? Serait-ce par hasard la *Physiologie* de Haller? Ma joie ne connaîtrait plus de bornes, et ce serait une affaire d'or, si l'édition est complète. Je regrette vive-

ment pour le pays le départ de M. Nogaret. S'il est encore à Sainte-Foy, faites-lui mes amitiés, présentez-lui mes vœux les plus sincères.

La maladie d'Élie, de l'aveu de M. Ménières, n'est pas aussi grave qu'il se le figure. Il y a eu une notable amélioration qui a été suivie d'un redoublement, beaucoup moins fort pourtant que la première attaque.

L'affaire d'Aline va m'occuper cette semaine; je n'ai pas eu un instant disponible jusqu'ici. J'ai un élève qui vient chez moi prendre des leçons d'anatomie. C'est un docteur allemand, membre de l'Académie impériale de Vienne, qui vient exercer en France et qui a besoin de passer des examens sur des matières qu'il n'a pas vues depuis dix ans.

Mme Dupuy, n'ayant pas reçu aujourd'hui la lettre de Paul, est tombée dans la plus grande inquiétude, et m'a écrit pour savoir si son fils était malade. Je lui ai répondu afin de la tranquilliser pour l'avenir. Savez-vous quelle est l'adresse de Roudier? Je n'ai pas de ses nouvelles. Dites à M. Goy que j'ai reçu une longue lettre de son fils, lequel est en bonne santé. Il viendra en France dans cinq ou six mois. M. Thierry a eu dans sa clientèle un cas d'amputation. Il m'a fait demander par Viguier si je voulais lui servir d'aide. Tu comprends avec quel empressement j'ai accepté. Seulement, au moment de l'amputation, la famille n'a plus voulu, un médecin du quartier ayant trouvé le cas fort curable. La malade, du reste, est morte trois jours après. C'était une jambe broyée qui est tombée en gangrène. Ce jour-là, M. Thierry me donna un billet qu'il avait reçu en qualité de conseiller pour aller assister à l'inauguration des orgues de la Madeleine. J'y suis allé. C'était absolument une réunion de théâtre. Nous avons entendu les premiers virtuoses, Alexis Dupont et compagnie.

Adieu, mes chers parents. Je me doutais bien du retard qu'éprouverait la caisse du roulage. Et positivement, l'année prochaine, je la ferai moi-même. Vous me reprochez de ne pas vous écrire assez régulièrement. Il faut une heure et demie pour écrire une lettre, et dix minutes pour faire une caisse de livres.

Je vous embrasse tous tendrement. PAUL.

Paris, 23 décembre 1845.

Décidément, mes chers parents, je suis né sous une heureuse étoile, et tout me réussit au delà de mes désirs. Je désirais être dans un service du centre et j'y étais parvenu non sans peine; après quoi j'avais renoncé, pour ainsi dire, au concours d'aide d'anatomie, n'ayant aucune chance d'être poussé par les juges, qui ne poussent que leurs internes; or, par un hasard auquel je ne m'attendais pas, me voilà placé pour 1846 dans le service de M. Gerdy, professeur de pathologie externe à la Faculté, et par conséquent apte à être nommé juge et à me pousser chaudement si cela lui plaît. Voici comment : au mois de mars dernier, je me présentai chez Gerdy, dont je convoitais le service; il m'annonça que les deux places étaient déjà données depuis longtemps, qu'il avait même inscrit un troisième candidat; qu'il prendrait aussi mon nom en note pour le cas où les antécédents des premiers ne lui conviendraient pas, et ne me laissa aucun espoir d'entrer dans son service. J'avais donc complètement oublié la chose et c'est pour cela que j'avais retenu une autre place; or, des trois élèves inscrits avant moi, l'un a été tué en Italie,

l'autre, à mon insu, s'est fait recevoir docteur il y a huit jours; lors donc que je me suis présenté au bureau central, on m'a annoncé que deux professeurs *se m'arrachaient*, M. Piorry et M. Gerdy. J'avais fait un oubli grave, j'avais commis involontairement une faute grossière, mais il fallait opter, manquer de parole à l'un ou à l'autre; après une très légère indécision, me considérant comme moralement plus engagé envers le premier qu'envers le second, j'optai pour M. Piorry, laissant vacante la place de M. Gerdy pour celui qui arriverait après moi. Or, ce quelqu'un fut justement l'ami Faure, qui venait retirer sa carte d'interne de M. Velpeau, à la Charité, où est également M. Gerdy. Le secrétaire, qu'il connaît, lui propose pour lui ou pour un de ses amis l'excellente place de M. Gerdy, qu'un M. Broca vient de refuser maladroitement pour aller chez Piorry. Faure obtient du secrétaire qu'il tienne vingt-quatre heures la vacance secrète, me court après dans les quatre coins de Paris et m'atteint à huit heures du soir. Il m'a éloquemment dépeint les avantages que m'offrait la Charité, la protection de Gerdy, celle de Velpeau, dont je pourrais si facilement faire la connaissance, celle d'Andral et de Cruveilher, qui sont aussi dans le même hôpital, la proximité de l'École de Médecine et par conséquent de la Bibliothèque, qui à partir du 1er janvier sera ouverte le soir. Enfin, il termine en me rappelant qu'il s'est exilé volontairement à Bicêtre pour y vivre avec moi, tandis qu'il avait une bonne place à Paris; que je puis bien faire quelque chose pour être avec lui à la Charité. L'argument me décide, mais restait un embarras fort grand. Comment dorer la pilule à Piorry? comment lui dire : A cause de moi vous êtes condammé à avoir un interne de première année, vous qui les détestez tant? Au milieu de ces embarras, entre le collègue Pagès, de troisième année

comme moi, qui vient me demander si je puis lui céder la place de Piorry, qu'il convoite depuis longtemps à cause de la proximité du jardin des Plantes où il s'occupera de son étude favorite, les sciences accessoires. Je lui raconte tout, nous montons nos batteries et nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain matin, c'est-à-dire pour ce matin. Notre premier soin a été d'aller au bureau central opérer la permutation des places, prendre nos places et nous faire inscrire sur le grand registre, afin que les ponts une fois coupés, il fallût bien faire face aux ennemis, puis nous nous acheminâmes vers la demeure de M. Piorry. J'entre le premier et Pagès attend dans l'antichambre; j'expose à Piorry la position dans laquelle je me trouve; que M. Gerdy tient absolument à ne pas avoir un interne de première année, me réclame comme inscrit chez lui avant d'être inscrit ailleurs. « Et moi, dit Piorry, que voulez-vous que je fasse d'un interne de première année? Tenez, Monsieur, je ne vous cache pas que c'est une chose fort désagréable; désormais je ne promets plus à personne. » Je causai un instant encore avec lui, et je finis par lui arracher l'aveu qu'il serait très satisfait et ne conserverait aucun souvenir de la chose s'il avait un interne. Je le prends au mot, je fais entrer Pagès qui lui fait sa demande en des termes fort pressants. Piorry, désarmé, a consenti à tout, et enfin nous a quittés en nous disant : « Allons, jeune homme, c'est bien pour cette fois, j'ai tout oublié. » Or jugez de ma joie, la glace n'est pas cassée et je suis à la Charité avec des chefs qui peuvent me pousser fortement. Puis avec les autres internes nous serons en famille : Faure d'abord, puis Boraud, cousin germain de Bertrand, l'ancien collégien de Sainte-Foy, avec lequel je fis connaissance dès la première année de mon séjour à Paris, puis deux autres encore que je connais très particuliè-

rement. Mais en voilà bien assez sur ce sujet. Je ne pense maintenant qu'à la douleur que j'éprouverai de ne plus être paternellement administré par notre cher directeur. Que ne puis-je l'emmener avec moi à la Charité! que ne puis-je faire suivre aussi mon bouge obscur avec ses chaises cassées et ses barreaux de fer, et le cuisinier qui nous donne des œufs pourris, et la sœur de la cuisine qui ne nous permet pas de faire cuire notre déjeuner sur la plaque brûlante de son fourneau, ce qui m'oblige à déjeuner avec de la charcuterie. Adieu, mon pauvre Beaujon, adieu! A propos de déjeuner, que je vous raconte un malheur. La caisse est arrivée saine et sauve accompagnée de la bourriche où était renfermé l'énorme pot de confiture que maman envoyait à M^me^ Cadars. Par parenthèse, lorsqu'on a voulu me faire payer le port, j'ai vu sur la feuille de route que la caisse était mise au roulage accéléré, et devait arriver à Paris sous douze jours, et la date prouvait qu'elle était partie depuis vingt-cinq. J'ai donc refusé de payer le prix de l'accéléré, et remis au facteur une note pour l'administrateur, dont j'ignore le nom et l'adresse, lui proposant de payer la moitié du port pour le prix du roulage ordinaire. Le facteur a refusé de recevoir une somme incomplète et m'a annoncé qu'il préférait revenir avec une nouvelle quittance. Or, voilà bientôt quinze jours et je ne l'ai pas revu; je m'en étonnais encore hier devant un employé des messageries qui m'a assuré qu'on se garderait bien de me rien redemander, et que d'après la loi, à cause du retard de treize jours mis dans l'envoi par la facture de l'administration, non seulement le prix ne peut être réclamé, mais qu'encore j'ai recours en dommages et intérêts contre l'administration, ce que je ne ferais du reste en aucun cas. Pour en revenir à nos paquets, j'ai remarqué avec surprise qu'il manquait le paletot d'été que je vous

avais laissé, et quant au pot de confiture, que j'arrive à la narration du malheur que je vous ai annoncé. J'ignorais complètement qu'il était destiné à Mme Cadars, maman avait oublié de m'en parler dans ses lettres; j'ai cru que c'était une surprise qu'elle m'avait réservée, et en conséquence j'ai invité les collègues à faire avec moi l'autopsie de cet illustre pot. Le lendemain donc nous procédâmes à l'ouverture après le déjeuner. Chacun se sert copieusement, et se met à manger, quand Vauthier, après avoir admiré le bandage savant employé par papa pour maintenir réduite la fracture du pot, regarde la couverture, et remarque que le carré de papier collé sur elle, et que j'avais pris pour une adresse, est une lettre; je l'ouvre, et à travers la couche épaisse du sirop qui s'était échappé pendant le voyage, je finis par lire, ô effroi! que le pot était destiné à Mme Cadars. Stupéfaction générale. Bah! dit Vauthier, le vin est tiré, il faut le boire; et de douleur nous continuons à manger. J'eus d'abord l'idée de transvaser le restant dans un pot plus petit et de le dédier à Mme Cadars; mais les raisons que maman donnait dans sa lettre pour excuser l'envoi d'un pot cassé, savoir que la confiture aurait perdu toute sa beauté, me décidèrent à n'en rien faire du tout. Mme Cadars, s'apercevant que la confiture avait été transvasée, aurait pu soupçonner que j'avais ébréché la provision qui lui était destinée, et voilà pourquoi les jours suivants nous avons achevé le pot à son intention. Je m'en repens sincèrement; mais le mal étant fait, ce qu'il y a de mieux à faire est de ne rien lui en dire. Qui diable aussi pouvait soupçonner que le pot n'était pas pour moi, et qu'on avait mis une lettre dans un colis destiné à rester quinze jours en route? Je n'ai aucune nouvelle des fugitifs. Icard m'a parlé d'eux en secret, et nous sommes convenus de ne rien faire l'un sans l'autre,

dans le cas d'une rencontre calculée ou fortuite. Les maisons de filles repenties, ma chère maman, sont destinées uniquement aux filles inscrites à la police; c'est une collection de femmes devenues trop vieilles ou trop laides pour continuer leur infâme métier; quand le diable est vieux, tu sais qu'il se fait ermite. Une pareille retraite serait ce qui pourrait arriver de plus affreux à la malheureuse dont nous parlons. Mais j'ai pris des informations précises. Il y a des congrégations où l'on admet les jeunes personnes de bonne maison qui ont fait un faux pas et ne peuvent rentrer dans le monde. Ce serait plutôt là qu'il faudrait l'engager à se retirer. Mais je crains bien, d'après la tournure qu'ont prise les choses, qu'un pareil projet ne soit une utopie irréalisable.

Paris, le 2 janvier 1846.

Me voici donc enfin à la Charité, mes chers parents. Plus je compare cet hôpital à Beaujon, et plus je me réjouis du changement. Le directeur, qui est à présent la première chose dont je m'informerai partout où j'arriverai, le directeur est, dit-on, assez serviable; les chambres qu'on nous donne sont très passables; il y en a même de très belles, mais le sort ne m'a pas favorisé et, ayant tiré le dernier, je me trouve logé au quatrième sur la cour. Ma chambre est du reste assez proprette, moyennement spacieuse et très commode. Aucune espèce de barreaux n'intercepte les rayons du soleil et, en définitive, je ne me plains pas. Quant à mon chef, M. Gerdy, c'est, dit-on, un excellent homme, justement célèbre. Je suis allé voir M. Dezeimeris, que je n'avais pas

vu depuis huit mois; il m'a reçu avec beaucoup de bienveillance, il a été infiniment moins froid que par le passé ; il savait, je ne sais comment, que j'avais fini l'année chez M. Laugier et, en apprenant que j'allais chez M. Gerdy, il m'a dit : « C'est un de mes bons amis, je vous recommanderai chaudement à lui. » Du reste, je ne lui ai pas parlé de mes projets relatifs à l'adjuvat d'anatomie. Mais, pour en revenir à mon nouvel hôpital, voici quelles sont les conditions matérielles de la vie. On n'y déjeune jamais, pas même le jour de garde, mais on a le droit de faire porter le déjeuner du dehors. On dîne cinq jours sur huit, ou plus exactement, dix-neuf jours sur trente. J'ai dîné ce soir pour la première fois, et les plats sont préparés avec plus de soin qu'à Beaujon. A propos des plats de Beaujon, que je vous raconte la dernière aventure qui m'y est arrivée et qui augmente ma joie d'en être dehors. Le directeur et le cuisinier ont voulu nous faire des adieux dont le souvenir fût durable ; en conséquence de quoi, la veille et l'avant-veille de notre départ, il se trouva dans nos aliments une quantité de cuivre suffisante pour déterminer chez nous *tous* la colique de cuivre. Notre série dîna à Beaujon le 30 décembre; le 31 dans la journée, nous fûmes pris de la colique ; la seconde série dîna le 31 et la colique se déclara le jour du premier de l'an. Alors, afin qu'on ne pût conserver aucun doute et qu'on ne pût invoquer une simple coïncidence de colique, un interne en pharmacie prit un reste de bouillon de la veille, l'analysa et y trouva du cuivre; le doute n'était donc plus permis. C'est en plaisantant que j'en accuse le directeur, mais il faut avouer qu'il y a bien de l'incurie de la part de l'administration qui ne veille pas aux étamages. C'est la seconde fois que cela arrive, pareil accident eut lieu au mois de mars dernier. Quoi qu'il en soit, malgré de très vives douleurs d'entrailles,

un peu de fièvre, et un autre inconvénient que je me réserve de ne pas mentionner, j'ai dû employer la journée du 31 à faire des malles, des paquets de livres, à chercher des factures, à déménager. Puis, le 1er janvier, n'étant pas très bien, il a bien fallu défaire mes malles, me mettre au courant de mon service, m'habiller, faire distribuer mes cartes, et enfin, malgré un redoublement de coliques, aller dîner chez Mme Cadars avec l'ami Roudier. Après le dîner, nous passâmes la soirée avec la bienheureuse famille Audon; je dis bienheureuse, car, d'après un passage de l'Évangile, le royaume des cieux est à elle. Ce matin, après dix heures de sommeil, je me suis levé frais et dispos. Mon empoisonnement est décidément fini, mais cela aurait pu être beaucoup plus grave.

Depuis peu de jours la bibliothèque de l'École de médecine est ouverte le soir, et je pourrai en profiter par la grande proximité de la Charité. Puis une occasion se présente de disséquer presque à ma porte. Il y a, à l'École des Beaux-Arts, un cours d'anatomie dont Vauthier est préparateur. On lui donnera des cadavres pour trois mois. A peine s'il aura besoin d'un membre sur chaque cadavre : il m'offre le reste, et j'accepte de grand cœur; car l'amphithéâtre de l'École des Beaux-Arts est à deux minutes de la Charité, il est très bien chauffé et très bien aéré, très propre et très clair. Cela ne m'empêchera pas d'aller à Clamart quand les sujets manqueront aux Beaux-Arts. Avec de pareilles facilités pour travailler, je serais réellement coupable si je perdais mon temps. Malheureusement les occasions de distraction ne manquent pas non plus : hier un dîner en ville, aujourd'hui une noce, demain un bal. Voilà que les invitations arrivent sans cesse des Batignolles. Il y a des gens qui ne savent que faire de leur temps; en aurais-je quatre fois plus à dépenser, que je ne

m'ennuierais pas. J'ai, du reste, commencé par interrompre mes soirées de Guillot. Une soirée par semaine, c'est beaucoup trop. M. Loreilhe est arrivé. Il est venu ce matin me voir, il m'a invité à dîner. Besse est passé à Paris la semaine dernière; il m'a donné d'excellentes nouvelles de Metz; mais de lettres, point.

Que m'apprend Fouignet? Que M. Pellis a repris le collège! Le fait semble peu croyable, dites-moi toujours ce qui a donné lieu à ce bruit. Fouignet tient-il la chose de Ricou, qui l'a apprise hier par une lettre de Sainte-Foy? Le pauvre général est donc bien malade! J'avais appris par maman qu'il était dérangé; je suis allé chez son fils pour avoir de ses nouvelles, et j'ai appris que le père était si mal que le fils est parti pour Sainte-Foy. J'espère que vous ne manquerez pas de me donner des nouvelles. Rien de nouveau sur Clary. Ses compatriotes reçoivent des informations plus ou moins apocryphes par leurs parents : l'un dit qu'ils sont à Alger, les autres qu'ils sont partis pour la Nouvelle-Orléans. Moi, je les crois à Paris, le pays du monde où il est le plus facile de se cacher.

Dimanche matin. Des courses infinissables ayant absorbé mon temps pendant toute la journée d'hier, je me décide à jeter ma lettre à la poste sans l'achever, car aujourd'hui cela serait impossible. Je viens de recevoir gratis des billets pour une première représentation au Conservatoire. Je désire vivement ne pas la manquer; il faut que j'y sois à une heure, et il est midi et demi.

Adieu, mes excellents parents, je vous renouvelle mes vœux de nouvelle année, et je vous embrasse tous tendrement.

Votre Paul.

Fragment sans date (1846).

Aujourd'hui je suis allé chez M. Briquet, médecin de Cochin, qui m'avait promis sa place pour 1847. Je m'attendais à essuyer une boutade de sa part, car je venais lui annoncer que je préférais entrer en chirurgie chez M. Malgaigne. Dès que je suis entré, je lui ai rappelé mon nom : « Ah! vous venez me rappeler que vous m'avez demandé ma place pour 1847. Voyez-vous, mon cher monsieur, je suis désolé; mais, en vérité, il m'arrive quelque chose de fort désagréable, et je suis obligé de prendre un interne auquel j'avais promis pour 1846 et auquel j'ai été obligé de manquer de parole. Il est plus anciennement inscrit, il a plus de droits que vous, etc., etc. — Mais, Monsieur, ai-je dit, vous avouerez qu'il est fort dur pour moi d'être privé d'une aussi bonne place; si j'étais encore interne en 1848, je me consolerais en vous demandant votre place pour cette époque, mais mon internat expirera l'année prochaine, et me voilà privé de faire une année avec vous. » Briquet, là-dessus, se morfondit en excuses, me fit de nombreuses offres de services. « Je désirerais vous être utile, ce n'est pas de ma faute, je suis désolé, etc. » Il m'a accompagné jusqu'à la porte, et moi bien content d'être débarrassé à l'amiable.

Cette dernière affaire m'a ôté tout remords relativement à l'affaire de Piorry. Voyez un peu. Boyer me promet sa place pour 1846. Il me tient le bec dans l'eau et la promet à un autre. Bricheteau me promet la sienne pour 1847 et la donne à un collègue. Cloquet, sur la recommandation de Leuret, me donne de grandes espérances, et un beau jour il me plante là. Enfin, Briquet me laisse croire un an

qu'il compte sur moi et se dédit tout à coup. Avouez que j'avais bien le droit de rendre la pareille à un autre chef. M. Gerdy est actuellement en province. Sa mère est mourante, morte peut-être. Il est remplacé par Richet, jeune homme de vingt-huit ans qui était encore interne il y a deux ans, qui s'est fait recevoir docteur en 1844, et qui, deux mois après, a été nommé chirurgien du bureau central à son premier concours. Du reste, l'un et l'autre, Gerdy et Richet, sont deux chefs dont on ne peut que se louer. Ce dernier m'a procuré hier la connaissance du célèbre professeur d'embryogénie comparée du Collège de France, et il m'a promis de me montrer et de m'expliquer en détail sa belle collection d'embryons de toutes les espèces animales. C'est une occasion peut-être unique, dont je m'empresserai de profiter. Cela me servira peut-être au concours.

Adieu, mes chers parents, voilà bien longtemps que je bavarde. Il y a un cheveu dans ma plume, et cela rend mon écriture encore plus illisible, je vous en demande pardon. Je vous embrasse tendrement, comme je vous aime.

BROCA.

Ne parlez du concours à personne.

Paris, le 30 janvier 1846.

Ma chère maman,

En vain ai-je attendu pendant toute la semaine et la précédente une réponse de M. Legendre, auquel j'avais envoyé la lettre de papa; je me décide à écrire sans cela,

me réservant de retourner dimanche prochain chez lui! Il n'est visible que le matin, de huit à neuf, et c'est précisément l'heure de ma visite à l'hôpital. Par conséquent, je suis obligé d'attendre. Une question seulement. Est-ce dans l'intérêt de papa qu'il désire le renseignement qu'il me demande, ou est-ce dans l'intérêt de la cliente de M. Legendre? Dans le premier cas, il faudra faire pourchasser M. Legendre d'une manière opiniâtre, tandis que dans le second nous le laisserons s'arranger tout seul. Ce serait juste, car il n'a pas daigné répondre un mot à la lettre que je lui ai écrite. Voilà trois semaines bientôt que dure mon ardeur de pioche, et elle ne s'est pas encore ralentie; toujours la même vie réglée, toujours le même emploi de mon temps qui s'écoule chaque jour de la Charité à Clamart, ou à la Bibliothèque de l'École. Espérons que cela durera; du reste je ne le trouve nullement pénible.

Tu sembles croire, ma chère maman, que l'économie doit augmenter en proportion du travail. Il n'en est rien. Sans doute, j'ai moins de frais à faire en gants, en courses d'omnibus, etc., mais cette diminution est plus que compensée par les frais nouveaux que nécessite la nouvelle tournure de mon travail. Aussi combien m'a-t-il fallu et me faudra-t-il encore d'instruments nouveaux et passablement coûteux! Ne faut-il pas à l'anatomie des scies de toutes grandeurs, des marteaux, des couteaux, grands et petits, des ciseaux, des scalpels? ne lui faut-il pas encore des livres nombreux et très chers? Je vous ai probablement dit que j'avais déjà acheté l'*Anatomie comparée* de Meckil (10 volumes), plusieurs volumes de Bichat, etc. Il me faut encore la *Physiologie* de Haller, celle de Gerdy, l'*Anatomie générale* d'Hexlé; voilà pour les plus pressants, pour les ouvrages dont j'aurai un besoin journalier, et qu'il m'est impossible de remplacer par les volumes qui se trou-

vent à la bibliothèque. Enfin, une dépense qui revient sans cesse, c'est l'acquisition des cadavres qui coûtent, les uns 3, les autres 6 francs, et il m'en faut un grand nombre; car je ne me contente pas de faire de l'anatomie, je fais aussi de la médecine opératoire. Ainsi donc, je vous en préviens loyalement, à l'avenir il est inutile de compter sur des économies, pour cette année du moins.

Je n'ai qu'à me louer de M. Coste, dont je vous avais parlé la semaine dernière. Avec une complaisance extrême il m'a montré toute sa collection d'embryogénie comparée. N'ayant pas eu le temps d'achever, il m'a donné rendez-vous pour lundi prochain.

Au premier de l'an, j'ai envoyé ma carte à M. Leuret, comme à tous mes anciens chefs de service. Jugez quel a été mon étonnement en recevant la sienne. Jamais les chefs ne font cette politesse à leurs élèves. Évidemment c'était une invitation à aller le voir. J'y suis effectivement allé la semaine dernière, en allant à Clamart, car il demeure au quartier Latin. Oncques personne n'a été aussi bien reçu. Il a semblé s'intéresser beaucoup à moi, m'a longuement parlé de mes projets pour l'avenir, m'a encouragé à concourir, etc. Enfin, il m'a engagé à venir le voir plus souvent. Décidément c'est un homme que je comprends de moins en moins.

Je n'ai pas encore porté le mandat à M. Cadars, par la raison toute simple que je ne suis pas allé chez lui depuis sa réception. Mais après-demain je lui porterai cette somme, dont je déduirai toutefois 20 francs pour le mois de janvier qui vient de s'écouler, et 120 francs pour le mois de février qui va commencer. Jules, qui m'a porté la lettre de maman, m'annonce pour bientôt une autre lettre partie par occasion; je n'ai encore rien reçu. Pourquoi maman ne me parle-t-elle pas du général? Les journaux

me montrent à chaque nouvelle liste d'absents qu'il n'est pas encore rentré, je juge inutile d'aller chez lui. Mais son portier m'a dit une fois qu'il était très gravement malade : est-ce vrai? et alors comment va-t-il? Qu'avez-vous de nouveau relativement à votre brebis égarée? où est-elle? que fait-elle?

Je savais déjà que Marchand a eu une mention pour son mémoire sur les maladies nerveuses. Par la connaissance que j'ai du caractère du cher cousin, je crains bien que quelques-unes de ses observations ne soient apocryphes. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un succès flatteur pour lui. Quant au concours des prix des internes, je croyais vous en avoir déjà parlé. Je dois même certainement l'avoir fait, et vous l'aurez oublié. Les internes de première et de deuxième année forment la deuxième classe. Ils concourent ensemble pour une médaille d'argent, mais il est évident que ceux de première année concourent en amateurs. Si donc je dois concourir sérieusement, ce ne sera que l'année prochaine; mais mon concours d'aide d'anatomie entrave bien fortement les études générales du concours des prix. Maman me parle d'une dinde. Elle craint sans doute que Mme Cadars n'ait usé d'un subterfuge pour faire accepter l'argent que l'animal truffé coûtera. Il n'en est rien. M. Raynaud, ami intime de M. Cadars, l'a prié instamment de profiter de ses relations avec le Périgord pour lui procurer ce comestible; M. Cadars alors a eu recours à vous.

Comment vont mes vieilles cataractes? Il semble que maman fait exprès de ne pas me répondre. Est-ce que par hasard le résultat aurait été fâcheux, et maman alors voudrait-elle ménager mon amour-propre chirurgical?

Brunet m'a appris aujourd'hui que les deux Baysselance sont arrivés depuis deux jours; après-demain, dimanche,

je m'empresserai d'aller les voir. M. Destrilhes, de Libourne, est venu à Paris; il a vu mon ami Orcibal qui lui a donné mon adresse. Mais comme il ne m'a pas même écrit pour me prévenir de son arrivée, je n'ai pu aller le voir. Il est reparti depuis plusieurs jours. Il était venu solliciter la place de maître de poste à Castillon.

Adieu, mes bons parents, je vous embrasse tendrement. Donnez-moi des nouvelles de Thérèse.

P. Broca.

31 janvier 1846.

Il se livre actuellement à la Faculté une bataille qui me touche de plus près qu'elle n'en a l'air. Il s'agit du concours pour la place de professeur d'anatomie, laissée vacante par la mort de Breschet. Parmi les neuf concurrents, deux seront élevés de beaucoup au-dessus des autres. Ce sont MM. Gosselin et Denonvilliers. Denonvilliers est, dit-on, nommé à l'avance. Son beau-père est membre de l'Institut, et comme tel pourra plus tard donner sa voix aux divers professeurs qui se présenteront à l'Institut. Avec un pareil levier on fait des juges ce que l'on veut; aussi, quoique Gosselin ait été infiniment supérieur à Denonvilliers par ses épreuves en tout genre, assure-t-on partout que le second sera nommé au détriment du premier.

Or, voici maintenant en quoi la question me touche. Je connais beaucoup Gosselin et je ne connais nullement Denonvilliers. Ceci, du reste, est ce qu'il y a de moins important. Le professeur d'anatomie est de droit juge du concours pour les places d'aide, et Denonvilliers a promis à l'avance deux des trois places à deux de ses élèves les

plus chers, qui ne sont d'aucune importance intrinsèque et que nous ne redouterions nullement sans l'appui tout-puissant de Denonvilliers.

Quant à l'appareil que demande M. Dupuy, j'en ai demandé à plusieurs fabricants d'appareils de chirurgie, et aucun d'eux n'en a, aucun d'eux n'en connaît. Charrière m'a dit qu'on pourrait en faire un, mais ce serait fort long et excessivement coûteux, comme tout appareil d'invention nouvelle.

14 février 1846.

Ma chère maman,

Je retrouve enfin ta lettre que je cherche depuis deux jours pour y répondre. Je l'avais reçue un matin avant la visite et je l'avais mise, après l'avoir lue, dans la poche de mon tablier, où je n'avais pas pensé à la chercher. Le hasard vient de me la faire retrouver.

Il est fâcheux que tu aies été obligée d'embarrasser Mme Subervie de mon paletot d'été, mais ce qui est fait est fait et je suis bien aise de l'avoir. Je suis passé rue Cadet, dimanche dernier, et je n'ai eu aucune nouvelle par le portier. On m'a dit seulement que toute la famille ne tarderait pas à revenir. Passons à la dinde en question ; il est bon de te dire que j'ai vu M. Cadars mercredi dernier, 11 février, pour la première fois depuis le milieu de janvier, par conséquent je n'ai pas entendu parler de la prétendue dinde de M. Raynaud. Or, voici quelque chose qui explique l'affaire : mercredi dernier, Roudier et moi nous avons été invités à un dîner splendide auquel assistait M. de Rhézac, récemment arrivé. Il y avait une superbe dinde truffée

qu'on dit à tout le monde avoir été portée de Gaillac par M. de Rhézac. Or, voyez, d'après la date du départ de votre dinde, s'il ne pourrait pas y avoir identité de personnes entre elle et celle que j'ai mangée mercredi. Bien entendu, je n'ai encore pu parler de cette affaire à M. Cadars, et j'attendrai une réponse pour cela.

J'ai vu les dames Baysselance et j'ai même déjeuné chez elles. Elles m'ont dit devoir rester deux mois à Paris, et m'ont annoncé l'arrivée de toute la famille Philémon pour le commencement du mois prochain. Mme Guillot a été violemment enrhumée, elle a eu la fièvre pendant plusieurs jours et a gardé le lit. A présent elle est tout à fait bien. J'espère qu'il en est de même de Marie Henriquet et d'Aurélie.

Mes félicitations à M. Nogaret quand vous le verrez. Nous avons longuement parlé de lui dimanche dernier avec M. Beigbeder, qui m'a retenu à dîner, et dont l'établissement est en pleine prospérité.

Le concours de la Faculté va toucher à sa fin. Denonvilliers a soutenu sa thèse la semaine dernière et dans cette épreuve encore il a été écrasé, tandis que Gosselin a soutenu la sienne d'une manière éclatante. Malgré cela, je crois que le premier sera nommé au détriment du second. Il se monte dans le jury une cabale en faveur d'un autre concurrent nommé Chassaignac, mais je ne pense pas qu'elle réussisse.

Que fait maintenant M. Pellis?

Ernest Audebez, depuis le 1er janvier, a 1,500 francs d'appointements. Donnez-vous donc la peine de manger de l'argent pendant vingt ans dans les collèges et dans les facultés! Voilà un gamin de dix-neuf ans qui gagne plus que je ne gagnerai jamais en passant toutes mes journées à cheval dans les monts et vallées du canton.

Ce que papa me conseille relativement à des épreuves préparatoires pour le concours est déjà commencé depuis quinze jours. Goblet, Lailler et moi, tous trois internes et candidats pour l'adjuvat d'anatomie, nous sommes unis fraternellement pour faire des conférences sur les matières du concours. Nous nous réunissons tous les jeudis. Les craintes de papa sur ma manière de parler ne doivent plus l'inquiéter. Je m'embrouille souvent dans la conversation parce que je suis interrompu et que je ne m'observe pas, mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de traiter une question. Quant aux travaux anatomiques, ils continuent plus que jamais.

Je continue à ne point recevoir de nouvelles de Metz. Élie m'a écrit au commencement de novembre. Je n'ai rien reçu depuis, mais j'ai appris par une lettre d'Adrien à son oncle que toute la famille était en parfaite santé. J'ai vu un compatriote la semaine dernière. C'est Jouhanneau junior, qui est venu passer quelques jours à Paris pour ses affaires.

Il faut que Cl... ait perdu toute pudeur pour vouloir rentrer chez elle. Quelles nouvelles avez-vous de sa mère?

Adieu, mes chers parents, mes bonnes tantes, je vous embrasse tous de cœur, ainsi que la famille de mon oncle.

Votre Paul.

Dimanche soir, 1er mars 1846.

Mon cher papa,

Non seulement M. Magnus n'est plus à Paris à l'instant où je t'écris, mais encore il y a plus d'un an qu'il est à Strasbourg où on le dit marié. Je ne sais s'il connaît

M. Beigbeder; mais, s'il en est ainsi, il ne doit le connaître que fort peu, car j'ai souvent prononcé son nom devant lui et il n'a pas eu l'air d'y faire attention. Enfin, M. Magnus, chaque fois que je l'ai vu ici, s'est tellement récrié non seulement contre le collège, mais contre la ville de Sainte-Foy, que je suppose qu'il se laisserait pendre plutôt que d'y revenir. Avez-vous écrit à Élie au sujet de l'affaire en question? Il doit avoir quelqu'un sous la main. Enfin, en dernière ressource, M. Malter ne pourrait-il pas quelque chose? Son animosité contre la nouvelle organisation du collège durerait-elle encore? Si vous le jugez convenable, je puis, par un moyen très simple, lui faire parler ou même lui parler moi-même. J'ai pour collègue à la Charité un jeune homme de son pays, qui est reçu chez lui comme dans sa famille. Voyez ce que vous pensez de cela.

J'ai vu deux fois cette semaine les dames Baysselance, et deux fois j'ai dîné avec elles chez leur frère. La première fois parce que j'étais invité. La seconde fois, c'est-à-dire aujourd'hui, parce que je les ai accompagnées au Père-Lachaise, que nous avons visité dans ses moindres détails, ce qui nous a retenus assez tard; de sorte que lorsque nous sommes rentrés à six heures, il n'était plus temps de rentrer à la Charité. J'ai donc réaccepté le dîner de M. Coste.

Ainsi donc, voilà les plaisirs revenus à Sainte-Foy. Les demoiselles auront trouvé désagréable de ne plus se marier, et les jeunes gens plus commode d'avoir des dames sous la main au lieu d'aller battre le pays à vingt lieues à la ronde. Le beau Pitre est-il guéri, *sans cicatrices?* J'ai vu M^me^ Subervie le jour du mardi gras. Je dîne jeudi prochain chez elle; là, je causerai longuement avec M. Georges au sujet de mon affaire. J'ai vu aussi M. Dezeimeris. Il

m'a fort encouragé, et m'a promis son appui auprès de M. Blandin, et de mon propre chef qui est M. Gerdy (je le répète, car tu sembles dans ta lettre l'avoir oublié). Je suis dans un service de chirurgie ; mais, étant très bien avec tous mes collègues, je suis prévenu par eux de tous leurs cas remarquables, et ils en ont très souvent. Le concours n'est pas encore fixé à la Faculté. Ils en sont aux leçons sur le cadavre. Nous aurons la conclusion avant longtemps, car c'est la dernière épreuve. J'ai du travail par-dessus les yeux. Le mois de février étant achevé, il faut que je donne à M. Gerdy mes observations du mois dernier ; en outre, j'ai plusieurs pièces d'anatomie pathologique à préparer pour lui, il veut les garder dans son cabinet. Une nouvelle fâcheuse : le nombre des concurrents s'accroît tous les jours. Il paraît que Richard, le fils du professeur, va concourir. Quoiqu'il n'ait aucune valeur intrinsèque, c'est un candidat redoutable qui pourrait bien absorber une place. C'est égal, j'ai dit que je concourrais et je concourrai.

Adieu, mon cher papa. Comment va Thérèse? Je vous embrasse tous tendrement comme je vous aime.

Votre Paul.

Il fait une chaleur très grande, ce qui me dérange dans les dissections.

Hôpital de la Charité, 14 mars 1846.

Ma bonne tante Jourdit,

Je suis vraiment désolé d'avoir gardé, la dernière fois, un silence aussi long, qui vous a laissés deux semaines

sans nouvelles; je ne sais pas du tout comment cela s'est fait. J'ai tant de tracasseries que j'oublie quelquefois les dates, je tâcherai cependant de faire en sorte que cela ne se renouvelle plus. Tu as donc pu croire, ma pauvre tante, que je ne pensais plus à toi, parce que je ne t'avais écrit rien de particulier dans les dernières lettres; mais d'abord, ce que je dis pour la famille est en bonne partie pour toi, tu le sais bien; ensuite, dans toutes les histoires d'école et de concours dont mes lettres sont farcies, il n'y avait rien qui dût s'adresser spécialement à toi. Si j'écris ordinairement à maman, c'est parce que c'est elle qui se charge de me répondre; mais dans une famille aussi unie que la nôtre, qui s'adresse à un s'adresse à tous.

Il faut bien cependant que je revienne à mes éternels concours. Tu sais que j'attendais avec anxiété la nomination du professeur d'anatomie; ce que je craignais tant est arrivé. Denonvilliers a été nommé au détriment de mon *ami* Gosselin. Cette nomination en entraîne une autre, celle de mon ennemi Fano à la place d'aide d'anatomie. Le fils du professeur Richard se lance aussi dans le même concours, cela fait deux places données à l'avance, quoique les deux candidats, par leur valeur propre, soient peu redoutables. Reste la troisième. Il y aura du sang versé et la bataille sera vive. Mais je ne conserve aucun doute sur le résultat, et la réussite me semble impossible, pour cette fois du moins. Quoi qu'il en soit, la pioche continue. Je suis dans d'excellents rapports avec M. Gerdy, qui ne prodigue pas de faveur à la légère, et qui cependant semble s'intéresser vivement à mon concours. Il m'en parle sans cesse de lui-même, il me donne d'excellents conseils; il a été aujourd'hui jusqu'à disséquer avec moi un poisson pour me faire part d'une découverte. Il me cède son pavillon d'anatomie à la Faculté; c'est une pièce spacieuse et très

bien aérée où je serai seul, et où j'aurai, en son nom, des cadavres avec la plus grande facilité. Je suis vraiment confus de toutes ces bontés. Je crois devoir les attribuer en grande partie à M. Dezeimeris, qui est son ami intime, et qui m'a offert de lui parler de moi, car une pareille condescendance sort des habitudes réservées de M. Gerdy. Et, à propos de M. Dezeimeris, dis à maman que sa lettre électorale m'a bien amusé, non pas moi seulement, mais tous ceux à qui j'en ai parlé. La première fois que j'irai voir le député bergeracquais, je le tâterai là-dessus, pour voir s'il a des détails sur le festin ministériel. J'ai dîné la semaine dernière chez le général, et je me proposais d'aller faire aujourd'hui dimanche ma visite de digestion, quand M. Gerdy m'a invité à disséquer le susdit poisson. J'ai reçu très fidèlement le paquet et les lettres de Mme Dascols, les uns et les autres ont été distribués convenablement. Je pense, ma chère tante, que tu n'as pas pris une part très vive aux discussions consistoriales. Quant à moi, j'en ai beaucoup ri. Il faut bien n'avoir pas autre chose à faire pour perdre son temps à de pareilles vétilles. Le consistoire, en faisant placer le chœur en bas, a prouvé qu'il savait la physique comme je sais l'hébreu ; en faisant appel à la conscience des voix fausses, il a prouvé qu'il était aussi fort sur le cœur humain que sur la physique. J'en conclus que cette assemblée délibérante est très propre à avoir sa part dans la direction d'un collège.

J'ai vu très souvent les dames Baysselance la semaine dernière. M. Coste est tombé malade, il a eu la fièvre pendant plusieurs jours ; aujourd'hui il va mieux, mais il a encore besoin de beaucoup de ménagements, et il ne consent guère à s'observer. Ces dames me parlent sans cesse de vous tous, et me chargent de vous faire beaucoup d'amitiés de leur part. J'espère qu'Oscar va tout à fait

bien ; je n'ai pas le temps de lui écrire ce soir, mais je me propose de vous donner un mot pour lui dans ma prochaine lettre.

J'ai reçu de Goy une lettre datée du 2 février. Dis-le à sa mère quand tu la verras. Il était en parfaite santé et très content de son séjour. La vie allemande semble lui convenir. J'espère recevoir sous peu une nouvelle lettre, une lettre de renseignements. Les nouvelles n'arrivent ici de la Pologne que filtrées et censurées par les gouvernements germaniques. Je lui ai demandé des détails sur les bruits qui courent dans sa Faculté, et sur l'état des esprits en Russie.

Que dit-on à Sainte-Foy de cette héroïque insurrection ? Quelle impression a faite le discours lyrique et impudent de M. Guizot ? Ici, tout le monde, depuis le portier jusqu'au millionnaire, tout le monde frémit d'indignation. Depuis les massacres de Tarnow, tout le monde est disposé à faire une croisade contre l'Autriche. Depuis les proscriptions de Sylla, l'histoire n'offre aucun exemple d'une aussi épouvantable barbarie.

Je m'aperçois que j'ai fini par faire de la politique et qu'il est temps de m'arrêter. Prie maman de continuer à donner des nouvelles de la pauvre Aurélie.

Adieu, ma bonne tante, je te charge cette fois d'embrasser tout le monde à la ronde, en commençant par toi, si toutefois c'est possible.

Ton neveu dévoué,

BROCA.

Paris, 28 juillet 1846.

Mes bons parents,

Je viens de mettre au feu une lettre commencée hier; c'était une lettre triste et celle-ci est gaie. J'étais rebuté, dégoûté, je voyais toutes mes espérances disparaître une à une. Aujourd'hui, au contraire, tous mes vœux sont comblés : c'est assez vous dire que je suis, vous l'avez déjà deviné, que je suis enfin nommé aide d'anatomie.

Après vous qui vous y intéressez tant, après M. Gerdy qui y a contribué plus que je ne croyais, je désire que la nouvelle arrive à Mme Dascols ; par elle j'ai eu accès auprès de M. Marjolin, qui m'a soutenu de toute son influence. Vous vous chargerez avec plaisir de lui exprimer ma reconnaissance.

J'ai été premier dans trois épreuves : composition écrite (chirurgie, anatomie et physiologie), épreuve orale de chirurgie et épreuve de médecine opératoire. Second dans toutes les autres et jamais plus bas. Malgré cela, j'ai failli être enfoncé. M. Denonvilliers n'a pas voté pour moi parce que j'étais trop jeune, ni M. Bérard parce que je ne connaissais aucun membre de l'Institut. M. Duméril, M. Cloquet, ont hésité jusqu'à la dernière épreuve; je sais que ce dernier a été en partie converti par M. Leuret. M. Duméril a voté pour moi, après m'avoir reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Quant à M. Blandin, il était déjà disposé en ma faveur par M. Gerdy; mes épreuves l'ont pleinement satisfait, et M. Marjolin l'a encouragé dans cette bonne voie. Ce matin encore, il disait à son interne : « Je voterai pour M. Broca, mais je crains bien que ma voix ne soit perdue : ces Messieurs le trouvent

trop jeune; on nous a dit qu'il n'avait pas vingt-deux ans. » C'est une erreur, j'ai vingt-deux ans et un mois.

Ce qui trouble un peu ma joie, c'est la déception du malheureux Follin, qui cependant par ses épreuves m'était au moins égal. Il n'a été premier que deux fois, une fois troisième et trois fois second; mais pour la dissection fraîche, il était tellement au-dessus de moi, que cela compensait bien des choses. Je ne parle pas de Richard. Quant à Gros, il était le dernier pour cinq épreuves, et le troisième pour la dissection. Malgré cela, il a été nommé à cause de son âge (trente ans) et de ses six concours antérieurs.

Parlons maintenant de mes vacances. Le concours de prosecteur commence d'ici à huit jours. Je m'inscris, je fais une pièce et je pars pour Sainte-Foy. Mais auparavant je vais m'occuper un peu de ma réintégration. Demain je me mets en campagne. Je veux tâcher de faire un peu mousser ma momination, surtout auprès d'Orfila.

.

Le 5 août 1846.

Depuis le jour où je vous annonçai ma nomination, mes chers parents, je n'ai pu faire absolument aucune démarche pour mon affaire des hôpitaux. M. Leuret m'avait conseillé de faire un mémoire, j'y travaillai donc pendant trois jours; mais, lorsque je voulus le porter au bureau central, on ne voulut pas l'accepter : ç'aurait été, me dit-on, outrepasser les droits de simples employés et se mettre en opposition avec le conseil. Puis il a fallu donner un dîner

aux candidats refusés, aux aides d'anatomie déjà nommés et aux prosecteurs de l'École. C'est un usage antique, mais coûteux. Enfin, depuis samedi jusqu'à ce matin, j'ai fait la clientèle à la place de Labrunie, qui est allé se marier au Havre. Et comme sa consultation a lieu de midi à quatre heures, à l'heure précisément où on fait les visites, je n'ai encore pu me mettre en course; je m'y mettrai demain matin. Voilà justement Caucal qui arrive d'Italie pour mettre, lui aussi, ses ressorts en jeu.

Selon toutes probabilités, je partirai cette année avec Roudier, vers la fin de ce mois. Je ne puis partir avant, à cause du concours du prosectorat qui va s'ouvrir, et auquel je n'ai pas le droit de ne pas prendre part. Maman se trompe si elle croit que j'aime les orages des concours. Sans doute, il y a dans cette lutte d'activité, dans cet assaut de travail et d'intelligence, le charme qu'on trouve dans toutes les luttes et dans tous les assauts possibles, depuis les batailles des conquérants jusqu'à la concurrence des Mier et des Loreilhe; c'est l'attrait d'une partie d'échecs, et vous savez que je suis joueur. Mais je suis encore comme lorsque j'étais petit, c'est-à-dire que je n'aime pas à perdre, et que le jeu me dégoûterait bientôt si je n'avais pas, en commençant, quelque espoir de gagner. Or, c'est ici le cas. La lutte est impossible contre Guérin et Demarquay, anciens aides d'anatomie, qui ont fini leur temps, qui ont enseigné l'anatomie pendant trois années consécutives. Par conséquent, je ne concours que parce que j'y suis forcé. Et je verrai même à obtenir du doyen de ne pas concourir, sous prétexte que je ne suis pas encore entré en fonctions.

J'avais prédit à Roudier, avant de recevoir votre réponse, la nature des éléments qui devaient s'y trouver. Je lui avais annoncé une partie de la lettre écrite par maman,

l'autre par papa; et je lui avais dit : « Papa sera tout fier et ne le cachera pas, maman le sera au moins autant et le cachera en partie, pour me prémunir contre le péché d'orgueil. » Je ne m'étais pas trompé, mes chers parents, et il y a même un paragraphe spécial dirigé contre ce péché capital. Eh bien, je vous dis, moi, que sans être taxés d'orgueil, nous pouvons tous être fiers du succès que je viens d'obtenir. Et d'abord, je suis aide d'anatomie à vingt-deux ans et un mois; or, personne ne l'avait encore été avant vingt-trois ans (Chassaignac) et bien peu l'ont été d'emblée. Mais de ceci tout l'honneur est pour vous, qui m'avez mis à l'école à six ans, au collège à huit; pour vous, qui m'avez donné le goût de l'étude et qui vous êtes toujours imposé tant de privations pour le développer. Ensuite, après avoir perdu près d'un an en mauvaise flânerie, tant à Bicêtre qu'à Dieppe et à Sainte-Foy, je me suis remis au travail seulement au 1er janvier, et j'ai préparé en six mois ce concours que tant d'autres travaillent quatre et cinq ans; puis songez à toutes les entraves que j'ai rencontrées, à mon malheur de cet hiver qui en aurait abattu tant d'autres et qui n'a fait au contraire que m'aiguillonner; au départ de M. Gerdy, sur lequel je comptais tant et à si juste titre; à cette circonstance fâcheuse de deux candidats nommés d'avance; à cette chaleur du Sénégal que je recevais de première main, car mon cabinet était sous les plombs. Certes, plus d'une fois, je l'avoue, le découragement m'a pris, et il a fallu de l'opiniâtreté pour persévérer jusqu'au bout. Ainsi, après Dieu qui m'a donné du courage, de la facilité et des parents comme vous, je crois pouvoir prendre pour moi l'honneur de la victoire.

Je vais tâcher d'emporter Roudier en Auvergne. Il a des scrupules, il a dépensé, dit-il, tant d'argent à son père, et

puis sa mère l'attend avec tant d'impatience! Décidément, cet excellent Roudier vaut mieux que moi. Ne pourriez-vous pas voir M. Roudier, lui en parler, ou lui faire parler par Mme Paris? Nous ferions un si bon voyage, exempts de tous soucis, lui docteur en droit, moi aide d'anatomie! Nous serions si heureux de revoir ces belles montagnes que nous avons parcourues quand nous étions des gringalets de seconde année! J'écris aujourd'hui même au cousin Ferdinand; je ne lui ai pas encore annoncé ma nomination, j'attendais votre réponse, me doutant bien que vous me parleriez de Clermont.

Hier mardi, j'ai dîné avec Roudier chez Mme Cadars. Ces bonnes gens sont si contents de ma réussite, qu'ils ont voulu nous régaler à cette occasion; le champagne frappé n'a pas été épargné, surtout à la fin, où nous avons porté un toast monstre à votre santé. Mme Cadars m'a prié de ne plus parler à Jules du voyage de Sainte-Foy. M. Cadars doit s'absenter à cette époque et elle ne veut pas rester seule; puis son banquier n'aime pas donner des congés. Enfin, et ceci entre nous, Mme Cadars a peur que Jules ne continue à se passionner pour sa jolie cousine. Voilà le fin mot. Quant à M. Cadars, qui est moins inflammable, il viendra en septembre passer quinze jours pleins avec nous. Il m'a promis qu'il descendrait à la maison. Je lui céderai ma chambre et je coucherai dans la bibliothèque. Il n'a pas encore pris de vacances, et il veut, dit-il, rester quinze jours sans rien faire absolument. J'engage quelqu'un de vous à lui écrire à cette occasion.

C'est par Mme Guillot que s'est fait le mariage d'Évariste. Il a vu sa femme chez cette dame, pendant un séjour de quelques mois qu'elle a fait cet hiver à Paris. Il n'en avait soufflé mot à personne de nous. Il avait peur des quolibets, et dans le fait ce sera curieux de le voir en ménage.

Je ne viens de voir qu'à l'instant le post-scriptum de maman sur l'accouchement de Fanny, mes félicitations auraient commencé la lettre et au contraire elles se trouvent à la fin. Je suis enchanté de cet heureux événement. C'est la semaine des bonnes nouvelles.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tous en effigie, et je vous embrasserai bientôt en réalité, s'il plaît à Dieu.

Broca.

Amitiés, respects, salutations, etc., à ceux qui s'informent de moi, selon leur âge et leur sexe. Je remercie Méloé de son souvenir.

Je pense à la commission du cousin Dupuy; mais, comme je pourrais l'oublier, rappelez-la-moi dans votre prochaine, que j'attends le plus promptement possible. Y avait-il des titres sur la lettre de papa? bientôt vous mettrez aussi bachelier ès lettres, etc.!

Écrivez aussi à Clermont de votre côté.

Mercredi soir, 4 novembre 1846.

Mes chers parents,

Il y a bien peu de gens qui soient essentiellement heureux ou essentiellement malheureux. Les poètes de l'antiquité et nos dramaturges modernes ont beau nous parler des destinées fatales d'OEdipe ou d'Hernani, je soutiens que la plupart des existences sont à peu près également composées de succès et de revers, telle est du moins la mienne, et j'ose presque dire que c'est avec avantage, car

les succès adoucissent l'amertume des revers, et les revers font paraître les succès plus doux. Je suis tellement convaincu de ce que je viens de dire, que chaque fois qu'un bonheur m'arrive, je me retourne pour voir ce qui va survenir de fâcheux! Mais aussi, lorsqu'il m'arrive un malheur, je cherche quel est l'avantage qui doit bientôt en résulter. Ma théorie a été une seule fois en défaut et j'ai eu trois mois de doute. Quand je fus cassé de ma place d'interne, j'avais beau scruter les profondeurs de l'avenir, il m'était impossible de trouver à cet événement aucune utilité immédiate. Je voyais, au contraire, ma carrière coupée, mon avenir perdu, mon travail anéanti. Mais, quand vint le mois d'août et que je vis l'heureuse issue de mon concours, je dus reprendre ma croyance première. Il était évident pour moi, en effet, comme pour tout le monde, que cet accident fâcheux avait doublé mon travail, mon énergie et mon temps, et que sans lui je n'aurais jamais atteint le but de mes efforts. Six mois avant j'étais interne et je voulais devenir aide d'anatomie. Je n'étais plus interne à la vérité, mais j'étais aide d'anatomie, ce qui valait infiniment mieux. Le mal avait donc produit le bien.

Aujourd'hui, c'est bien autre chose. Le mal est détruit jusque dans sa racine, car... mais vous avez sans doute déjà deviné. Vous vous habituez à voir clair à travers les divagations de ma lettre. Mes phrases sont transparentes et vous vous doutez bien que je suis...

Je vous prie, tant que j'y pense, de m'adresser votre réponse à ma nouvelle adresse : M. Broca, aide d'anatomie, interne à l'hôpital de Charonne, rue de Charonne.

Hier matin, mardi, 4 novembre, M. Thierry reçut une lettre de M. Blondel, annonçant que la démarche devait être faite immédiatement. Demi-heure après, Caucal et

moi, sans en être prévenus, arrivâmes chez lui. Il fut décidé que nous ferions notre demande le jour même. Nous partîmes aussitôt et nous voilà dans une voiture à l'heure, courant toutes les rues de Paris. Nous vîmes tous les membres du conseil présents à Paris. Les uns, avec des lettres de recommandation, les autres directement, sans aucun moyen d'introduction. Nous ne rentrâmes qu'à huit heures du soir. Tous ceux que nous avions vus nous avaient fait des réponses favorables. Quoique Denonvilliers fût absent, je me présentai chez Orfila qui me fit le meilleur accueil. Ce matin, à une heure, nous sommes revenus chez M. Thierry. Cet excellent homme s'est chargé de notre pétition, l'a portée lui-même à l'Hôtel de ville, l'a imposée au préfet de la Seine, a prié M. Delessert, M. Pérignon, M. Halphen et M. Orfila de lui être favorables, et est venu nous joindre à la salle de garde de l'Hôtel-Dieu, où sa réponse nous a donné beaucoup d'espoir. A quatre heures seulement nous avons vu sortir Orfila qui est venu avec nous à pied jusqu'à la Faculté, qui nous a raconté la séance, et qui nous a annoncé le résultat définitif; notre rentrée a été adoptée à *l'unanimité*, sans la moindre contestation. Ma lettre, dit M. Orfila, a été trouvée extrêmement bien. Il était trop tard pour vous écrire. J'ai couru annoncer l'heureuse nouvelle à M. Thierry et de là j'ai couru chez M. Cadars. On m'a gardé à dîner, et on a débouché à l'honneur de ma réintégration une bouteille de champagne. Maintenant que tout est fini, je ne suis pas fâché d'avoir été pris à l'improviste. D'abord, je n'ai employé que fort peu de monde, je n'ai d'obligation ni à M. Decazes, ni à M. Debelleyme, ni à une foule de gens que je ne connais pas et dont il m'était possible de me servir. J'ai sans doute de la reconnaissance pour tous ceux qui ont voulu s'employer en ma faveur; mais l'affaire a été

conçue, conduite et menée à fin par un seul homme, M. Thierry, ce dont je remercie tant bien que mal Mme Subervie dans la lettre ci-incluse, que papa ne ferait peut-être pas mal de lui porter lui-même.

Je pense que vous vous hâterez de faire parvenir à l'oncle Broca l'heureuse nouvelle. Tu vois bien, chère tante Jourdit, que tu avais tort de tant t'inquiéter là-dessus. J'écris aujourd'hui même à Alphonse et à Élie. Paul Dupuy m'a écrit pour m'annoncer son arrivée pour le mardi 3 novembre. Je suis allé à la voiture qu'il m'a annoncée et mon attente a été infructueuse. A-t-il reçu à temps la réponse que j'ai envoyée à son père? ou bien lui est-il arrivé accident en route? Vous ne me parlez pas des affaires de la ville. Où en est le ministère Brugière? J'ai été la semaine dernière à deux ou trois soirées dansantes, dont deux bals de noce. Une cousine de Mme Labrunie jeune s'est mariée à Paris et j'ai été invité au retour de noce chez Évariste. Voilà pour la soirée. J'y ai vu Bouny en bonne santé. Puis, j'ai été à deux bals de juifs dans lesquels j'ai été introduit par un juif de mes amis, qui est un compositeur de musique assez habile. L'un de ces bals a été donné à l'occasion du mariage de la fille du grand rabbin, dotée par Rothschild. L'auguste banquier a même paru un instant au bal. La belle société juive vaut bien la nôtre, et j'y ai trouvé sur plusieurs figures de femmes ce type juif dont on parle tant. Je vous embrasse tendrement.

BROCA.

Je ne sais quand j'irai à Charonne. Écrivez-moi toujours à mon adresse actuelle. Vous connaissez la nomination d'Adrien. Il est reçu quarantième. Le comte de Tascher est à cent lieues de Paris.

Dimanche, 29 novembre 1846.

En rentrant chez moi, mes chers parents, je retrouve une lettre qui est arrivée depuis plusieurs jours déjà. J'espère qu'un retard involontaire de ma part n'a produit chez vous aucune inquiétude.

Involontaire, ai-je dit, et tout ce qu'il y a de plus involontaire. Voici le fin mot. J'ai été malade. Je reprends mon histoire où je l'avais laissée. M. Courtin, mon ami, a obtenu, il y a eu mercredi huit jours, la place de l'hôpital des Enfants qu'un autre aurait eue s'il avait été honnête homme. Ce même jour j'ai été désigné pour remplacer Courtin à l'hôpital du Midi. En vertu de quoi, vendredi matin je me suis installé audit hôpital, j'ai fait la visite aussi le lendemain samedi. Mais, en rentrant chez moi, à onze heures du matin, je rencontre un commissionnaire venant de la part de M. Blondel. Un interne de première année venait de mourir et laissait vacant le service de M. Duméril à la Maison Royale de santé. M. Duméril est un homme très savant sur les reptiles et sur les poissons cartilagineux, mais assez peu développé en médecine; il en résulte que l'interne du service doit veiller à peu près sur tout, tout en ayant l'air de ne s'occuper de rien; tel est le caractère de M. Duméril. Or, ce service de médecine ne vaut pas grand' chose; il y a vingt-cinq malades environ, et encore ces malades n'ont-ils presque rien, parce que, comme on a dans la Maison Royale le droit de choisir son médecin, les grands malades ne se font pas placer dans le service de M. Duméril. En outre, ce vénérable vieillard fait sa visite à dix heures et demie du matin, ce qui coupe en deux la journée de l'interne. Il est donc certain que ce service est

très peu à envier. Aussi, quand il se trouve vacant dans le courant de l'année, on est obligé d'y placer un provisoire. tandis qu'au contraire on aurait besoin d'y mettre un élève fort. M. Blondel donc m'écrivait pour me prier d'accepter jusqu'à la fin de l'année le service de M. Duméril. J'ai assez d'obligations à M. Blondel pour avoir cru que je devais accepter. Donc, dimanche dernier au matin, j'abandonne l'hôpital du Midi après quarante-huit heures de séjour pour aller à la Maison Royale de santé, faubourg Saint-Denis, à deux minutes de chez M. Cadars. Après la visite, je fus pris d'un violent mal de gorge; à déjeuner impossible d'avaler. Je me regarde la gorge, l'amygdale droite était grosse comme une noix. Le jour même, j'eus la fièvre sans interruption, je la gardai tout le lendemain; le mardi je me mis des sangsues au cou, le soir la fièvre me quitta, le mercredi je commençai à pouvoir parler, le jeudi je me levai, je pris un bouillon, le vendredi j'étais radicalement guéri, mais je gardai la chambre par prudence. Le lendemain, c'est-à-dire hier samedi, étant de garde, je ne pus sortir; aujourd'hui seulement, j'ai pu revenir rue Sainte-Marguerite, à mon ancien domicile, où j'ai trouvé toutes les missives de la semaine, entre autres votre lettre à laquelle je réponds aussitôt, et deux invitations, l'une pour mercredi dernier, l'autre pour avant-hier.

Mercredi dernier, je me levai dans la soirée. vers neuf heures, pour faire mon lit; je n'étais point encore orienté dans le quartier et je ne savais où donnaient mes fenêtres. A travers ma vitre j'aperçus au delà des jardins de la Maison de santé, à cent pas environ de chez moi, tout un étage illuminé; à travers les rideaux entr'ouverts on voyait une réunion nombreuse, on dansait, et j'entendais la musique. « Voilà des gens, dis-je à mon collègue Escalier,

qui était alors dans ma chambre, qui ont plus envie que moi de s'amuser. » Hier, pendant ma garde, je me suis orienté, et j'ai reconnu la maison et l'étage où le bal avait lieu, pour le domicile de Mme Barthe, cette dame, amie des dames Forestier (les cousines de Mme Jodin), chez laquelle nous dansions l'année dernière aux Batignolles, et qui, depuis l'été, est venue se fixer à Paris dans le faubourg Saint-Denis. Enfin, tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre d'invitation de Mme Barthe pour mercredi dernier, et je n'ai pu conserver le moindre doute. Cette réunion que je voyais de ma fenêtre est précisément celle à laquelle j'étais invité.

M. Thierry nous a fait convoquer, il y a une dizaine de jours, pour faire une amputation en ville chez de pauvres ouvriers. Vous pensez bien que, malgré l'absence de tout salaire, je me suis empressé. Si vous saviez comme le nom de cet excellent M. Thierry est béni dans le peuple! J'étais un peu en retard; et, afin de me trouver à l'heure fixée, je pris une voiture. En m'entendant donner l'adresse, mon cocher me dit : « Vous allez donc chez M. Thierry? » Je lui dis que oui. « En voilà une perle d'homme, me dit-il; c'est le sauveur des pauvres; il m'a remis une jambe, il a guéri ma femme d'un cancer, tout ça pour rien, voyez-vous, et, comme nous ne sommes pas riches, nous n'avions pas de quoi payer le pharmacien et nous voulions aller à l'hospice; il n'a pas voulu, et c'est lui qui a payé tous les remèdes, et c'est pas pour nous seulement qu'il fait ça, c'est pour tous les pauvres ouvriers. » Il a continué sur ce ton-là jusqu'à la porte. Nous allâmes faire l'amputation avec M. Thierry. Il a été aide d'anatomie, et, quoique très gros, il manie parfaitement le couteau. Je restai toute la journée près de l'amputé en cas d'hémorragie; le neveu de M. Thierry passa la nuit, Viguier resta le jour suivant; je

devais passer la seconde nuit, mais je suis malheureusement tombé malade.

Si je donnais congé à mon maître d'hôtel, je payerais la quinzaine; il faudrait ensuite payer tous les frais de mon déménagement; puis redéménager au 1er janvier pour revenir dans le quartier, cela m'aurait donné beaucoup de tracas, et une économie de quelques francs; donc je garde ma chambre jusqu'au premier de l'an, et je donnerai congé au 15 décembre seulement. Donc vous savez mon adresse pour la caisse que j'attends. Je suis vraiment désappointé de ne pas la recevoir; avec la moindre bonne volonté, quand il y a cinq personnes dans une maison, on trouve facilement le temps de faire une caisse de livres.

Pour ma visite à M. Marjolin, j'ai voulu attendre de pouvoir lui dire dans quel hôpital je suis placé. Or, depuis que je suis placé j'ai été malade, voilà pourquoi je n'irai chez lui que demain. Quant au savant René, son fils, il se contentera, s'il lui plaît, d'une carte. M. Dezeimeris est à Paris, j'irai peut-être aujourd'hui. M. Decazes n'est pas rentré, M. de Richemont non plus.

Je trouvais l'acquisition magnifique quand je croyais que papa avait eu Haller pour 20 francs. Mais la *Biographie* est bien payée à ce prix. On la trouve partout à Paris pour cette somme-là. Enfin, il vaut mieux qu'il l'ait achetée à celui qui avait besoin d'argent qu'à tout autre.

La fièvre typhoïde continue donc à faire des ravages? Que deviennent Léon Vergniol et Mme Marsillac? Papa me rendrait service d'observer et de prendre des informations pour savoir si la maladie revêt une forme contagieuse. A Paris, où la fièvre typhoïde est endémique, on n'observe pas la contagion, mais il paraît qu'en province, où elle ne règne qu'à de rares intervalles, elle est quelquefois contagieuse. Comme il y a des discussions là-dessus, je voudrais

être fixé. Et à propos de seienee, que devient mon os de eheval? Mon nom a été assez avantageusement cité la semaine dernière, au eours d'anatomie de la Faeulté, à propos des nerfs des os, ear j'avais présenté une pièee qui mettait hors de doute l'existenee eontestée de ee nerf. M. Rouehon a-t-il fait les Marsillac héritiers de ses biens? A propos de ee nom, je n'ai pas vu Rouchon fils, et j'attends des renseignements que je vous ai demandés relativement à une phrase ineomplète de maman sur la sœur de ce jeune homme. Pour ma place de l'année prochaine, j'aurai eertainement, si je veux, le serviee de elinique ehirurgicale de la Pitié. Mais il y a dix-neuf à parier contre un que je pourrai aussi avoir celui de la Clinique, que je préférerais mille fois. Giraldès n'en sait rien; il sera toujours temps de le lui dire. Assez de chefs m'ont trahi pour que je ne me gène pas d'en laisser là quand il y va de mon intérêt. Qu'importe à un chef d'avoir un interne ou un autre? Le service est toujours fait. Mais il est au eontraire de la plus haute importance pour un élève d'avoir telle ou telle plaee. Malgré eela, les ehefs se font un jeu de nous promettre et d'aeeorder à d'autres. Cela ne m'est-il pas déjà arrivé assez souvent? N'ai-je pas été trahi par Boyer, Brieheteau, Briquet? Et n'ai-je pas appris tout réeemment que Malgaigne lui-même, en qui j'avais foi, après m'avoir si bien promis pour 1847, avait accordé sa place à un autre, près d'un mois avant ma déconfiture? Plus de ménagements par conséquent; Giraldès sera vexé, qu'il se fâche tant qu'il voudra, il ne peut désormais rien contre moi.

Mme Markenieh n'a-t-elle reçu aueune nouvelle de son monsieur des quatre canaux? J'en suis fâehé; mais le paquet a été remis en mains propres, et c'est bien assez pour elle; elle ne m'avait, du reste, chargé d'aueune négociation; qu'elle s'arrange pour le reste.

Mon élève devait me payer 80 francs pour douze leçons. Ma maladie l'a dérangé au moins autant que moi. La semaine s'est passée sans leçons, et, comme l'époque de son examen approche (c'est demain), nous ne pouvons rattraper le temps perdu. Les émoluments en souffriront sans doute. Quoi qu'il en soit, j'ai reçu 40 francs avant de commencer.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tendrement.

Votre Paul.

Priez Pelletreau de faire la caisse, et, au nom de Dieu, envoyez-la-moi. Adressez-la rue Sainte-Marguerite, 39. Quant à mes lettres, adressez-les-moi : *Maison Royale de santé, à Paris*. Dites à Pitre que j'ai fait sa commission. Le défaut de papier m'empêche seul de lui en transmettre le résultat, mais cela ne presse pas. On ne peut rien faire avant octobre 1847. Dans ma prochaine, il y aura un mot pour lui.

Décembre 1846.

Ma chère maman,

J'ai retardé ma réponse de quelques jours. J'ai voulu attendre le moment où je pourrais enfin vous communiquer des nouvelles certaines relativement à mon année 1847. Ce moment est venu. Je reprends ma narration où je l'ai laissée (1).

Il était donc décidé que je délaissais le service de Giraldès pour prendre celui beaucoup plus avantageux de

(1) Il manque évidemment une ou plusieurs lettres entre celle-ci et la lettre du 29 novembre.

la Clinique. J'étais allé au bureau central, où j'avais de mes propres yeux vu la lettre dans laquelle j'étais demandé par le directeur de cet hôpital et par MM. Cloquet et Voillemier. J'étais donc dans la plus complète sécurité et je me disposais déjà généreusement à faire donner la place de la Pitié à mon ami Guiton, qui avait désiré entrer à la Clinique, lorsque j'ai appris que ce dernier, sournoisement et secrètement, s'était fait recommander à M. Cloquet, qui, après beaucoup d'hésitations, après une querelle avec M. Voillemier qui voulait me conserver dans le service, finit par donner à Guiton une lettre dans laquelle il le demandait à ma place. Si Guiton eût été aussi fin que déloyal, il l'emportait et j'étais complètement mystifié. J'aurais laissé prendre par un autre la place de la Pitié; puis, le 1er janvier venu, je me serais trouvé sur le pavé, obligé d'aller à Beaujon ou à Charonne. Mais Guiton a parlé. Celui qui a reçu la confidence a trouvé que c'était répondre à un bon procédé par une trahison, et s'est empressé de me faire prévenir. Je suis aussitôt allé chez M. Cloquet qui m'a dit qu'il avait bien assez changé, que maintenant son choix était définitif; que, du reste, il avait plus à tenir envers Guiton qu'envers moi, puisque Guiton était venu au commencement de l'année demander sa place, mais qu'alors il l'avait débouté de sa demande, parce qu'il croyait devoir la réserver pour son favori et protégé Dubois, lequel depuis quelque temps avait changé d'avis et laissait ainsi une place vacante à la Clinique.

J'ai donc vu que tout espoir m'était ôté. Je me suis résigné à aller à la Pitié, mais j'ai du moins voulu faire contre Guiton une dernière tentative, afin de lui rendre la monnaie de sa pièce. Je suis allé chez le susdit Dubois, je lui ai raconté la trahison de Guiton et je lui en ai fourni les preuves; Dubois, qui était indécis entre la Clinique et

Beaujon, n'a plus hésité; il est allé chez M. Cloquet, lui a demandé sa place avec beaucoup d'instances et a fini par l'obtenir. Puis nous sommes allés ensemble au bureau central, nous avons fait rayer Guiton, et Dubois lui a été substitué d'une manière définitive puisqu'on lui a remis sa carte.

Or, Guiton ignore tout cela, et j'espère bien qu'il ne l'apprendra pas avant le 28 décembre, époque où toutes les places seront prises. Il ira passer quelques mois à Bicêtre ou à la Salpêtrière. Voilà qui lui apprendra à me tendre des pièges.

Avec tout cela, j'avais pour tout potage une place à la Pitié, et pour tout chef un petit agrégé nommé Giraldès, aussi laid, aussi méchant, mais beaucoup moins adroit qu'un singe. J'en étais là lorsque la fin du concours pour la prolongation de l'internat est arrivée. Cusco n'a pas été prolongé. Or Cusco avait retenu une place chez M. Blandin, sa déconfiture rendait cette place vacante. Vite, je prends un cabriolet de remise et j'arrive chez M. Blandin. Deux internes stationnaient dans l'antichambre. Je ne pouvais passer qu'après les deux. M. Blandin me reçut à mon tour. Il me parla de ma place d'aide avant que j'eusse le temps de toucher la corde de l'internat. Je lui dis que je n'entrerais en fonctions qu'en avril 1848. « Qui vous a dit cela? — C'est M. Denonvilliers, lui répondis-je (or Blandin et Denonvilliers sont fort mal ensemble). — Denonvilliers, me dit-il, a pris cela sous son bonnet; dans les décisions de la Faculté il n'a nullement été question de vous; vous avez concouru pour une place, il faut qu'on vous la donne tout de suite. Faites une réclamation; Gerdy et moi nous l'appuierons. — C'est ce que j'avais l'intention de faire, lui dis-je; mais, ayant été réintégré dans les hôpitaux, je ne suis plus sur le pavé, et j'ai renoncé à ce projet de peur

de m'aliéner M. Orfila et M. Denonvilliers, les auteurs de la mesure. — Laissez-moi faire, dit Blandin, je me charge de la chose, ils ne sauront pas que cela vient de vous, ils ne s'en prendront qu'à moi, et je ne les crains pas. Où allez-vous l'année prochaine? — Cela dépend de vous, il y a une place vacante dans votre service. — Et je vous la donne, me dit-il en m'interrompant. Seulement, dites que je vous la réservais pour le cas où Cusco échouerait, car j'ai déjà eu plusieurs demandes. » Il me donna une lettre pour le bureau central et je le quittai.

Le lendemain jeudi, était le jour de la séance de la Faculté, et en même temps le jour où devaient se faire les nominations de prosectorat. Une place était à l'unanimité donnée à Demarquay qui la méritait. Pour la seconde place il y avait deux concurrents principaux : Guérin, aide d'anatomie de troisième année, et Cusco de deuxième année. M. Blandin pousse Cusco à outrance; il avait pour son protégé la voix de Cloquet; mais Duméril (mon chef actuel), Gerdy et Denonvilliers devaient voter pour Guérin. Au commencement de la séance de la Faculté, Blandin prit Denonvilliers à part, lui dit qu'il avait appris quel tour il me jouait et qu'il ne le souffrirait pas, que par conséquent il allait réclamer devant le Conseil de la Faculté et prendre une décision en ma faveur. Denonvilliers ne savait que dire. « Songez donc, disait-il à M. Blandin, que je me suis trop avancé pour en avoir le démenti, que j'ai dit cela à tout le monde, en pleine École pratique, devant tous les aides et tous les prosecteurs. Il ne pouvait pas, lui professeur, avoir tort devant un aide d'anatomie ni surtout lui céder. — C'est pourtant comme cela, dit Blandin; vous n'avez qu'un moyen, votez pour Cusco. Il n'est que de seconde année, il laissera une place vacante de plus, car Guérin a fini son temps. Broca entrera en fonctions comme

je l'exige, et votre amour-propre n'en souffrira pas. » Denonvilliers promit pour Cusco, et il tint. Cusco fut nommé, et voilà comment se font les concours.

Donc je vais entrer à l'Hôtel-Dieu, et je prendrai mes fonctions à l'École au 1er avril prochain au plus tard. Les choses ne pouvaient pas mieux s'arranger pour moi. Toutes mes vicissitudes de 1845 m'ont fait entrer à la Charité, toutes celles de 1846 me font entrer à l'Hôtel-Dieu; qui m'aurait dit, il y a six mois, que j'aurais au 1er janvier le plus beau service de chirurgie de Paris? C'est, comme toujours, une application de la théorie des compensations.

Je vois souvent la famille Cadars, dont je suis très proche voisin. Il faut cela, car il y a dans les rues un verglas qui ne permet la progression ni aux hommes ni aux chevaux.

Mme Labrunie me charge d'une commission. Je t'ai écrit que j'avais été passer une soirée chez Labrunie avec la famille Cadars, la famille Guillot et une parente de Mme Labrunie jeune, laquelle parente était récemment mariée. On prit du thé, on joua le whist, et on dansa un quadrille à huit personnes. Tout le monde se retira entre onze heures et minuit. Tu l'as sans doute dit à Mme Lamaure qui a embouché sa trompette; Mme Labrunie a reçu de Sainte-Foy deux lettres fort sévères, dans lesquelles on lui reproche d'avoir donné un bal magnifique, ce qui est archifaux.

.

28 décembre 1846.

Mes chers parents,

Je n'ai point répondu à la lettre de maman, parce que vous avez dû recevoir la mienne le lendemain du jour où j'ai reçu la sienne. J'étais loin de m'attendre à une pareille inquiétude de votre part; je n'avais pas gardé la date du dernier jour où je vous avais écrit, et je ne pensais pas que le temps écoulé depuis lors fût si long. Mais enfin, pour tant de reproches je n'ai attendu que quatre ou cinq jours de plus qu'il n'était convenu. Un pareil retard, il me semble, n'aurait pas dû autant vous inquiéter. Et puis, cette supposition de la possibilité d'un duel m'aurait causé le plus vif étonnement, si je n'avais pas déjà su que la tendresse est aveugle. Mais ne parlons plus de cela. Je vous demande pardon de ma négligence involontaire, dont le but était de ne pas vous laisser dans l'incertitude sur une chose fort importante pour moi, mon placement en 1847. Désormais je ne craindrai plus d'être comparé à un feuilletoniste qui coupe sa nouvelle au point le plus intéressant pour affamer ses lecteurs, et je vous écrirai au jour fixé, sauf à vous écrire de nouveau le lendemain, pour vous tirer d'incertitude. Cette lettre arrivera à peu près à l'époque du nouvel an. Je ne vous ferai pas les compliments d'usage; je n'ai pas besoin de consulter l'almanach afin de faire des vœux pour notre commun bonheur. Et d'ailleurs, maintenant, il ne me reste plus grand'chose à désirer. Mes tracasseries sont finies, je vais entrer en fonctions, j'ai une des meilleures places de Paris. Jamais année s'ouvrit-elle sous de meilleurs auspices? Espérons, s'il faut absolument espérer quelque chose, que je serai

cette année plus sage que l'année dernière, et qu'au 1er avril 1849 je serai prosecteur de la Faculté.

Vous n'ignorez pas que votre réponse doit m'être adressée à l'Hôtel-Dieu. On dit nos futures chambres inhabitables. Il faudra très probablement que je me loge en ville, mais je donnerai des leçons à 5 francs le cachet. M. Thierry a depuis quelques années le projet de demander au conseil municipal la démolition du corps de bâtiments où sont logés les internes de l'Hôtel-Dieu. Il m'a dit qu'il présenterait bientôt sa demande. Puisse-t-il l'obtenir promptement!

J'ai vu M. Dezeimeris qui m'a parfaitement reçu; j'ai causé avec le général qui est arrivé depuis mardi dernier. Je n'ai aucune visite à faire d'ici au premier de l'an. Je me reproche toujours de n'avoir pas encore été chez M. Monod, mais la première semaine de janvier ne se passera pas sans que j'accomplisse ce devoir.

Quant à Paul Dupuy, je ne le trouve jamais chez lui, et il y a près de quinze jours que je ne l'ai vu. J'ai dîné hier à la Maison de santé avec Fouignet et Brunet. Ce dernier vient d'être reçu externe. Il a reçu de Bergerac une lettre qui contient sur mon compte un affreux canard. Le bruit court là-bas, et j'ai vu la lettre qui en parle, que j'ai présenté une nouvelle théorie de l'organisation des os; que j'ai obtenu une réunion des commissaires de la Faculté et que les conclusions en ont été adoptées à l'unanimité. La cause de ce canard est certainement dans notre dernier concours, où les juges examinèrent publiquement nos pièces relatives à la structure des os. Ces pièces sont actuellement dans le musée. En outre, M. Denonvilliers a cité une fois mes pièces dans son cours d'anatomie; il n'en a pas fallu davantage pour qu'un élève de seconde année, né natif de Bergerac, mais à moi inconnu, ait pu bâtir une

histoire qui, chemin faisant, n'a fait que croître et embellir.

Adieu, mes excellents parents, mes bonnes tantes, mon cher oncle, je vous embrasse du fond du cœur.

Votre Paul.

Janvier 1847.

Mes chers parents,

Désormais, pour éviter toute incertitude et toute anxiété sur mon compte, je vais vous proposer, si vous voulez l'accepter, l'arrangement suivant : je suis de garde tous les huit jours; je vous écrirai donc le jour de garde entre autres. De cette manière, je n'oublierai jamais la date de ma dernière lettre, et je ne serai pas exposé à vous faire attendre infructueusement. Aujourd'hui jeudi, je suis de garde à l'Hôtel-Dieu, dont le séjour me plaît infiniment. D'abord, chose principale pour l'agrément de la vie, je me trouve placé dans le même service et je monte la garde le même jour (il y a deux élèves de garde à l'Hôtel-Dieu) que mon vieil intime Bleu, que je connais depuis fort longtemps et avec lequel je me suis surtout lié à Bicêtre. Nos logements, situés rue Julien-le-Pauvre, sont assez médiocres; cependant j'ai eu le bonheur de tomber au sort sur la meilleure chambre; la seconde est échue à Bleu, qui demeure sur le même carré que moi, tout à fait porte à porte. On ne nous nourrit que les jours de garde. Il est probable cependant que nous pourrons nous arranger de manière à dîner deux fois par semaine. Nos appointements, enfin, sont de 41 fr. 30 par mois. Avec tout cela on fait maigre cuisine. Mais j'ai un élève à qui je donne, à partir de lundi prochain, trois

heures de leçon par semaine, et qui me payera 60 francs par mois. On m'en a proposé d'autres, mais j'ai refusé. Je veux donner des leçons pour vivre, mais je vis pour autre chose que donner des leçons.

M. Blandin est un excellent chef avec lequel on apprend considérablement. Il fait la meilleure clinique chirurgicale de Paris. Il est un peu vif, un peu rude; quand il fait une opération, il faut qu'on devine ce qu'il désire, sous peine d'être bourré, mais il n'en est pas plus méchant pour cela : au contraire, aucun chef ne s'attache plus que lui à ses internes. Pour ma part, je n'ai pas encore reçu de galop; je sais bien que cela ne tardera pas, mais j'y suis habitué d'avance.

Ce n'est point par erreur, chère maman, que je t'ai dit que mes fonctions d'aide commençaient au 1er avril. C'est pour cette époque que nous avons tous trois été nommés. Il faut que le concours ait lieu en été, afin de permettre aux concurrents de faire sécher leurs pièces : voilà pourquoi il commence toujours près d'un an à l'avance.

Deux fois déjà, et toujours en vain, j'ai été faire antichambre chez le duc Decazes. La seconde fois j'étais sur le point d'être reçu, lorsque le ministre de l'intérieur est arrivé et m'a ôté toute chance d'être reçu. Comme à chaque fois il a reçu ma carte, il verra du moins que la bonne volonté ne m'a pas manqué. Si mon oncle lui écrit, il pourra lui dire cela. Je me propose, du reste, de revenir à la charge, jusqu'à ce que je sois plus heureux. A l'occasion du 1er janvier, j'ai envoyé ma carte à M. Feuillade-Chauvin, il m'a aussitôt renvoyé la sienne, ce qui, dans sa position vis-à-vis de moi, équivaut à une invitation d'aller le voir. Il a, du reste, déjà demandé de mes nouvelles à plusieurs de nos compatriotes. J'irai donc encore, quoique toutes ces visites fassent perdre du temps. Je suis allé

chez M. Masson. Il était invisible; je lui envoyai ma carte, et il ne put me recevoir. Cela m'étonnait, mais tout est expliqué maintenant; c'est chez son frère que je m'étais présenté, et son frère ne me connaît pas du tout. M. Masson s'est donné la peine de venir jusqu'à Saint-Julien, mais il ne m'a pas rencontré; j'irai chez lui la semaine prochaine.

M. Jousse est à Paris, je le présume du moins d'après une lettre de M. Chaucherie que j'ai reçue hier, relative aux affaires de la Bibliothèque. Cette lettre a été remise par un inconnu qui n'a pas laissé d'adresse. Il m'est donc très difficile de lui remettre le volume que je dois toucher à la Bibliothèque du roi, et les lunettes de Mme Dascols.

J'ai dîné hier chez M. Loreilhe avec Adrien qui était dans son jour de sortie. J'ai fait parvenir à Mme Cadars et à Mme Guillot les pots qui leur étaient adressés. J'ai été plus honnête cette fois que la précédente. Je te présente les remerciements de toutes les deux.

Le Vendéen qui t'intrigue tant n'est pas du tout le même que le fou que j'ai soigné. Avant d'être duc, ce dernier s'appelait le marquis de Sourches. Du reste, il est bon de te dire que les noms des feuilletons sont le plus souvent des noms imaginaires, inventés à plaisir.

Vient la question du prosectorat. Je suis, vous le savez, obligé, sous peine d'être démissionnaire, de concourir tous les ans pour le prosectorat. Tant qu'à concourir, il m'est avis qu'il vaut mieux le faire bien que le faire mal, et dès lors qu'il vaut mieux être nommé que de ne l'être pas. Or, voilà où en sont les choses. Richard sera infailliblement nommé au prochain concours; au concours suivant je me trouverai seulement aux prises avec Houel et avec Gros; je ne les crains pas au point de vue des épreuves, et je suis bien certain de les enfoncer. Mais peut-être, direz-vous, la faveur les fera arriver avant toi. Non, parce que

je suis incomparablement plus poussé qu'eux. Jamais peut-être candidat ne se trouva dans de meilleures conditions que moi. M. Cloquet est très bien disposé pour moi, et l'a bien prouvé; M. Marjolin et M. Duméril me sont très favorables; Gosselin, avec qui je suis très lié, vient d'être nommé chef des travaux anatomiques; enfin, j'ai dans MM. Gerdy et Blandin deux protecteurs tout-puissants. On aime toujours à voir arriver ses élèves; chaque maître met là son amour-propre. Or, ces deux professeurs n'ont dans le concours d'autre élève que moi, ce qui les déterminerait toujours en ma faveur, quand même ce qu'ils ont fait jusqu'ici ne prouverait pas qu'ils sont disposés à faire plus encore. Ainsi, chère maman, je crois avoir réfuté l'argument sur lequel ta dernière lettre s'appuie, savoir, que *la fortune cessera probablement de m'être aussi favorable qu'elle l'a été jusqu'ici*. Ne crions pas contre elle, elle ne m'a jamais souri plus qu'elle ne me sourit aujourd'hui.

Que ce que je vous dis là, chers parents, ne vous afflige pas. Il est certain qu'il vaut mieux être prosecteur que d'être aide d'anatomie, et, comme j'espère l'être avant le concours de Bordeaux, ce sera un titre de plus qui me donnera beaucoup de chances d'y réussir. Je sais ce que c'est que les concours, les coteries, les protections de toutes sortes, par les vieilles dames, par les curés, par les nourrices, etc., etc. Ce concours de Bordeaux, dans lequel je suis à peu près certain d'obtenir le premier rang, pourrait donc mal tourner contre un aide d'anatomie, tandis qu'il réussirait probablement pour un prosecteur. Le chirurgien en chef de l'hôpital de Toulouse était prosecteur à Paris, en 1843, aujourd'hui il est un des plus célèbres praticiens du Midi.

Mais, ajoutez-vous encore, tu oublies que ton père

vieillit, que sa clientèle le fatigue, qu'il ne peut pas l'abandonner tant que tu dépenseras de l'argent à Paris. L'abandonner complètement, non, sans doute, et lui-même serait le premier à s'en plaindre; mais ne pourrait-il pas conserver seulement ses clients les plus rapprochés et les plus *payants?* Dieu merci, il a jusqu'à présent payé sa dette à l'humanité souffrante; il pourrait, il me semble, ne plus faire de médecine que pour ne pas s'ennuyer. Quant à moi, dès que je serai en fonctions, j'aurai tant que je voudrai des élèves particuliers, que je refuse maintenant, parce que cela me prendrait du temps, mais que j'accepterai dès qu'il ne m'en coûtera pas une seconde. Deville a gagné 3,000 francs l'hiver dernier. Il me suffirait d'en gagner 1,200 pour n'avoir plus besoin d'être à votre charge. Pour gagner 1,200 francs, il n'y a besoin que d'avoir un seul élève pendant toute l'année. J'en ai déjà refusé trois ou quatre. Bannissez donc tout souci sur l'avenir, mes bons parents, l'avenir est riant au contraire. Il y a eu un nuage, mais il s'est dissipé, et je n'en aperçois pas d'autres à l'horizon.

Adieu, je vous embrasse de cœur, et tante Jourdit en particulier.

PAUL.

Paris, ce 12 janvier 1847.

Pendant que d'un côté, chère maman, vous vous inquiétez de ne recevoir aucune lettre, mon impatience n'était pas moindre quand je voyais chaque jour s'écouler sans recevoir de réponse à la lettre que je vous écrivis le 26 ou le 27 décembre dernier. M^me^ Guillot avait eu l'obligeance de

me prévenir qu'elle envoyait une caisse qui devait arriver à Bergerac la veille du nouvel an; je lui avais donc remis une lettre pour Sainte-Foy, et à cette lettre j'avais joint un petit paquet que vous deviez faire parvenir à La Roche. J'espère que maintenant vos inquiétudes sont levées et que vous avec reçu le paquet et la lettre. Probablement que la caisse de Mme Guillot aura éprouvé du retard; mais, en tout cas, comme je ne voudrais pas que le paquet d'Aline fût perdu, j'irai demain chez Mme Guillot pour éclaircir la question.

Cela posé, chers parents, vous avec donc été malades? Ce que tu me dis de la maladie de papa m'inquiète un peu; quand on a la grippe, il faut rester chez soi au lieu de courir les champs. De la grippe à la pneumonie il n'y a qu'un pas. Répondez-moi le plus tôt que vous pourrez pour me donner des nouvelles de vos chères santés.

Quant à moi, comme vous l'a fait pressentir le début de ma lettre en vous expliquant mon silence apparent, quant à moi, dis-je, je n'ai pas eu la grippe que vous redoutez, je n'ai non plus joué aucun rôle dans cette fâcheuse affaire de l'Hôtel-Dieu; et plût à Dieu que j'eusse, ce jour-là, été de garde! Moi du moins j'aurais osé répondre aux journaux, et je n'aurais pas laissé les internes de l'Hôtel-Dieu sous le poids d'un soupçon fâcheux. Voici le fait : le 27 ou le 28 décembre dernier, pendant la garde de mon collègue Gabalda, une femme à terme se présenta pour entrer à l'Hôtel-Dieu. Or, il faut en commençant que je vous donne quelques explications. Il y a à Paris deux hôpitaux spéciaux pour les femmes en couche, la Clinique et la Maternité. C'est là que, d'après le règlement, tous les accouchements doivent se faire. Mais il y survient quelquefois des épidémies de péritonite, et les femmes de Paris, qui le savent bien, préfèrent de beaucoup accoucher ailleurs.

Il y a quelques années beaucoup d'accouchements se faisaient dans divers hôpitaux de Paris. Notre Conseil général, dans son inintelligence philanthropique, voulut y mettre ordre. Un règlement fut donc publié, qui assimilait les femmes en couche aux malades ordinaires, et qui, par suite, défendait expressément à l'interne de garde de les recevoir dans les divers hôpitaux, à moins que l'accouchement ne fût tellement avancé que le transport de la malade à la Clinique fût devenu impossible. Pour les cas douteux, dans lesquels l'interne n'oserait affirmer qu'il s'écoulerait encore une demi-heure avant l'accouchement, l'administration met même des fonds à la disposition des directeurs; ces fonds étaient destinés à fournir une voiture de place à la malade pour la transporter à la Clinique sur certificat de l'interne de garde. C'était révoltant, c'était hideux, et plus d'une fois l'interne de garde recevait des femmes destinées à n'accoucher que dans quelques heures, plutôt que de les renvoyer durement à pied, dans un hôpital spécial. L'administration, qui est très susceptible, comme tous les corps infaillibles, fit donc il y a trois mois passer une nouvelle circulaire, et ordonna la réimpression des billets d'entrée. L'interne était obligé de signer la déclaration la plus positive que la malade ne pouvait ni aller plus loin ni être transportée ailleurs. Revenons à la garde du 28 décembre dernier. Gabalda constata dans la journée que l'accouchement n'était même pas commencé, et renvoya la malade à la Clinique. La malade retourna chez elle et reparut le soir à sept heures. « Vous encore! dit Gabalda, nous n'êtes donc pas allée à la Clinique? » La femme répond qu'il n'y avait pas de lits (fait qui plus tard a été reconnu complètement faux). Après un second examen qui prouva que l'accouchement n'était pas imminent, Gabalda, forcé par le règlement, dit à cette femme d'aller

à la Maternité. Il lui proposa même une voiture qu'elle refusa et pour cause.

L'homme qui accompagnait cette femme commença alors à se fâcher. En sortant il insulta le portier. « Est-ce qu'on doit ainsi mettre les chrétiens à la porte comme des chiens? » Ces vociférations assemblent quelques passants. La femme va s'asseoir vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, sur les quelques marches qui conduisent au bureau central, et là elle pousse ses cris les plus lamentables pour attendrir le groupe environnant. Puis, de temps en temps, l'homme allait vers le portier qui est un peu habitué à ces sortes de scènes, et lui disait : « Ma femme accouche, recevez-la, allez chercher le médecin. » Le portier ne se dérangeait pas et, du reste, n'avait pas tort.

La comédie dura deux heures. Mais après la comédie vint le drame, après les douleurs simulées les douleurs réelles. La souffrance finit par vaincre l'obstination, et à neuf heures du soir, sur le bras de son homme, la femme partit à pied pour la Clinique. Arrivée à moitié chemin, sur le quai Saint-Michel, elle dut s'arrêter sur le trottoir. L'accouchement commença alors. Il fut, du reste, très rapide. Un externe de Saint-Antoine qui passait reçut à la fois l'enfant et le délivre. L'enfant était mort. La foule s'ameuta une seconde fois. La femme fut transportée à l'Hôtel-Dieu, but de ses désirs, et cette fois, du moins, elle fut admise.

L'homme s'inquiétait peu de la femme et de l'enfant ; il insultait le portier et haranguait la foule. On cassa le grand réverbère du péristyle d'un coup de pierre, une patrouille qui passait dissipa sans peine le rassemblement. La force armée ayant été obligée d'intervenir, il y eut enquête le lendemain. Le commissaire de police vint à l'Hôtel-Dieu, recueillit le fait et reconnut que l'interne de garde était

dans son droit. L'autopsie judiciaire de l'enfant fut faite. Il était en putréfaction, et la mort datait d'au moins huit jours. D'après son peu de volume, on pensa même qu'il n'était pas à terme, et l'obstination mise par la mère à éviter d'accoucher dans une maison spéciale, entre les mains de gens très experts en ces sortes de matière, donna à penser que peut-être cette mort de l'enfant, cet accouchement prématuré, étaient le résultat de manœuvres coupables, auxquelles l'homme déjà cité, dont la femme n'a jamais voulu dire le nom, n'était peut-être pas étranger. L'information à cet égard ne put commencer le lendemain, car la femme était déjà prise d'accidents fort graves, auxquels elle va probablement succomber et qui ne font que confirmer le soupçon.

Quoi qu'il en soit, l'affaire était éteinte, du moins en ce qui concerne Gabalda, lorsqu'un matin, le *Droit* publia un article qui renfermait autant de mensonges que de lignes et qui fut reproduit dans tous les journaux. En le lisant nous courons chez Gabalda, qui, ayant terminé son temps d'internat, demeure assez loin de notre quartier. Nous ne le trouvons pas. Or Gabalda est un de ces hommes faiblement organisés, qui tremblent à la canicule, et qui ne vont pas au soleil de peur de marcher sur leur ombre. Il avait déjà lu l'article et avait eu peur. Avant de répondre aux journaux il avait voulu prendre conseil des administrateurs et s'était hâté de courir chez eux. Il annonce à Dubost, à Batelle qu'il veut rédiger une réponse, ceux-ci l'en détournent. « Fiez-vous à l'administration. Dans les désagréments qui vont vous arriver elle vous soutiendra. S'il y a poursuite contre vous, elle prendra la responsabilité de tout. C'est elle qui se chargera de répondre aux journaux. » Et Gabalda se laissa prendre. Nos instances n'ont pu le déterminer à agir seul. Il fallait dire : « Le fait

a été malheureux, mais je n'y suis pour rien. Vous ne pouvez vous en prendre qu'au règlement et à l'administration qui l'a fait, et qui, il y a trois mois, l'a rendu plus sévère encore. » Or, accuser l'administration, c'est ce que n'osera jamais faire notre pacifique collègue. En attendant la réponse qu'elle a promise et que certainement elle ne fera pas, il a refusé d'écrire personnellement aucune lettre dans les journaux.

Maintenant que vous êtes suffisamment édifiés sur ce sujet, parlons un peu de moi. Je n'ai que d'excellentes nouvelles à vous annoncer. Follin et moi, vous le savez, n'avons concouru pour le prosectorat que pour la forme, comme titre antérieur. Nous l'avons dit bien haut, pour qu'on ne nous accusât pas de subir un échec. Nous n'avons donné qu'une seule pièce, au lieu de deux que nous avions le droit, et par conséquent que nous devions donner. En conséquence, nous sommes arrivés au concours les mains dans nos poches, ayant fort peu préparé nos épreuves. Nous inquiétant peu de l'heure exacte fixée pour la composition écrite, nous nous en sommes tenus à un premier avertissement verbal, et nous ne sommes pas allés retirer chez le secrétaire nos lettres de convocation qui fixaient midi au lieu de une heure; aussi n'avons-nous eu que trois heures au lieu de quatre pour une fort longue composition (muqueuse linguale, le goût, le cancer de la langue). Eh bien! dans cette épreuve, à la grande joie de M. Blandin : Broca, premier; Follin, deuxième; Richard, troisième; Houel, quatrième; Gros, cinquième.

Le surlendemain, épreuve orale d'anatomie (la prostate), un quart d'heure de réflexion, comme toujours, un quart d'heure d'exposition. Follin, premier; Broca, deuxième; Richard, troisième; Gros, quatrième; Houel, cinquième. Ce soir enfin, épreuve orale de physiologie (mouvement

de l'œil et des paupières). O bonheur! Broca, premier; Follin, deuxième; Richard, troisième. Bien loin derrière, Houel, et tout à fait en bas, Gros!

Il en résulte que Richard sera nommé, à moins qu'il ne fasse un pouf à l'épreuve de chirurgie qui aura lieu samedi ; qu'alors je serai vraisemblablement nommé l'année prochaine et Follin l'année d'ensuite. M. Blandin, apprenant de moi que je ne désirais pas être nommé cette année dès le moment que ma nomination était probable pour le concours suivant, était fort embarrassé entre Richard qu'il n'aime pas et Houel qui est l'ancien, mais qui fait assez mal. C'est là, je crois, la cause qui l'a rendu inexact. Ce soir il n'est arrivé qu'à cinq heures et demie. Houel avait déjà fini son épreuve, et M. Blandin, n'ayant pu l'entendre et le comparer aux autres, a été mis hors du concours. La voix du président est dès lors prépondérante et compte pour deux, ce qui assure de plus en plus la nomination de Richard. Quoique rien ne le retînt désormais dans la salle du concours, M. Blandin a cependant bien voulu s'asseoir dans l'auditoire et écouter mon épreuve, car j'ai passé immédiatement après Houel. Du reste, je n'ai rien à ajouter à cette longue lettre; il est bientôt une heure et demie, et il est temps que je me couche. Excusez le papier sur lequel je vous écris. Je n'ai plus de papier à lettres, et je n'ai pas voulu vous faire attendre un jour de plus.

Adieu, chers parents, remettez-vous promptement et répondez-moi dès que vous le pourrez.

Votre Paul.

Paris, 1er février 1847.

Ma chère maman,

J'enfreins le premier la convention que je t'avais proposée, relativement aux jours fixés pour notre correspondance. Mais comme tu es dans l'attente sur la nouvelle répandue par la *Gazette de France*, je me hâte de te faire savoir tout ce que j'ai pu savoir moi-même.

En recevant cette malheureuse nouvelle, je restai terrifié. Il y avait plus d'un mois que je n'avais pas vu notre compatriote. Je courus chez Fouignet, et, sans lui dire de quoi il s'agissait, je lui demandai quand il l'avait vu; il y avait près de deux mois. Labrunie n'en savait pas davantage. Comme je me trouvais pris toute la journée du lendemain, je ne pus aller que le jeudi au domicile de B. Son portier me dit qu'il était chez lui. Je montai au sixième et je frappai inutilement à plusieurs reprises différentes. Un voisin me dit que M. B. était probablement à un étage au-dessous, chez Mme de S. J'y frappe, et une servante me répondit qu'il était sorti après le dîner et ne rentrerait que fort tard. Je me promenai sur le boulevard jusqu'à dix heures; je revins une seconde fois sans le trouver et je lui laissai une carte sur laquelle je le priais de venir me voir à l'Hôtel-Dieu, le lendemain vendredi, jour de ma garde. J'avoue qu'en revenant j'étais tout triste et bien peu rassuré sur son compte. Cette circonstance toute naturelle de son absence prolongée me faisait craindre que Mme de S. n'eût donné le mot à son portier et à ses gens.

Le lendemain, B. vint me voir à l'Hôtel-Dieu et passa toute la soirée avec moi. Il était sérieux en commençant, mais cela n'est pas étonnant, car il l'est devenu depuis

deux ans. A la fin, il s'égaya et fit quelques dessins assez drôles sur les murs de la salle de garde. Voilà tout ce que je sais, mais ce n'est pas assez pour avoir une conviction définitive. Pour ma part, je suis très disposé à croire qu'il est victime d'une similitude de nom. Je ne le crois pas capable de l'action qui lui est imputée. D'abord, il y a tant de peintres qui s'appellent B. que plusieurs doivent nécessairement avoir le même prénom que lui; ensuite, il y a 99 peintres sur 100 qui sont dans le besoin. Puis comment serait-il libre? Serait-il dégagé sous caution? Cela est bien peu probable. Enfin, je l'ai questionné, il m'a dit que les leçons ne lui manquaient pas. Cela, il est vrai, ne prouverait pas grand'chose.

D'ailleurs, je sais assez ce que c'est que le journalisme pour espérer que le fait de la *Gazette* est tout simplement un canard. L'année dernière, deux étudiants que je connais, voulant, par farce, faire croire à une femme qu'ils s'étaient battus en duel à cause d'elle, écrivirent à l'*Époque* une lettre pour lui annoncer cet accident, et le lendemain l'*Époque* reproduisit le fait avec les initiales. Un journal affamé insère tout ce qui lui passe par la tête. Voyez, du reste, comme l'histoire est impossible. Je ne parle que de la manière dont la soustraction aurait été faite, ce qui est un tour d'un escroc de profession et nécessite une audace dès longtemps exercée. Mais quelle probabilité que le délinquant ait donné seulement son initiale, son prénom et sa profession? Ou il obtient le secret par égard pour sa famille, et alors on ne publie aucun indice, ou il ne l'obtient pas, et alors on publie tout. En effet, non seulement cette désignation le compromet tout autant que si son nom y était en entier, mais encore elle compromet plusieurs autres qui sont complètement innocents. Il y avait l'année dernière, à l'Exposition, des tableaux de trois peintres

ayant le prénom et cette initiale; songez qu'il y a 1,500 peintres à Paris, et que sur un moindre nombre d'étudiants en médecine il y en a trois qui portent mon nom, et sur eux, deux dont le prénom est presque identique (Paul et Paulin). Voilà peut-être quel est le but de ce canard. Les journaux avancés, et la *Gazette* se donne les airs d'être du nombre, réclament à grands cris, de la police, une ordonnance qui oblige les changeurs à avoir des carreaux décapés à la partie inférieure de leur magasin jusqu'à hauteur de tête, afin d'éviter aux pauvres diables qui ont faim les tentations que suscite l'aspect de l'or. La *Gazette*, qui est peu honnête dans ses moyens, est fort capable d'avoir imaginé le fait comme argument. Que puis-je faire pour sortir de cette incertitude? Je ne puis consulter personne, de peur d'éveiller des soupçons justes ou injustes. Je ne puis songer à en parler à B. S'il est coupable, ce serait inutile; s'il est innocent, ce serait un insulte. M^me^ de S., qui ne me connaît pas, ignore sans doute tout, et, quand même elle le saurait, elle ne me dirait rien. Aller à la *Gazette de France?* mais je serais repoussé sans aucun doute. Le rédacteur n'avouerait pas que le fait est controuvé, et il refuserait de me donner des renseignements si le fait est vrai, car il ne sait pas si je suis ami ou ennemi. Enfin, ce même motif rendrait complètement infructueuses les démarches que moi, pékin inconnu, j'irais faire à la préfecture de police. J'en reste donc là jusqu'à nouvel ordre.

Puissé-je obtenir plus tard, par une voie quelconque, une preuve certaine de la fausseté de l'accusation! En attendant, je vais entretenir avec B., malgré mes occupations, des relations plus suivies. Je cherche, mais jusqu'ici je n'ai pu réussir, un ami sûr qui consente à faire faire son portrait, et qui s'entende avec moi pour traîner

la chose en longueur. Il est impossible qu'il n'y ait pas un jugement, public ou non, si le fait est vrai, et quelle que soit l'indulgence dont on userait en pareil cas, il y aurait toujours une réclusion de quelques mois. Je lis régulièrement la *Gazette des Tribunaux*. En voilà bien assez sur ce triste sujet. Je continue à ne point avoir de nouvelles de M. Jousse. J'ai pour Sainte-Foy un petit paquet de M. Masson, un volume de la Bibliothèque du roi, et de la musique pour Zoé Bourgade. Le dernier objet pressant moins que les autres, je ne le donnerais que pour le cas où je serais certain de ne gêner personne.

J'ai appris avec peine les troubles que le prix du pain a occasionnés dans notre paisible contrée. Les journaux n'en ont rien dit depuis que j'ai reçu ta lettre. J'espère donc que les faits ne seront pas devenus plus graves. L'affaire Dupuch m'a beaucoup amusé. Tiens-moi au courant. Encore une fois, je réclame des nouvelles du conseil municipal et de la mairie. Il est impossible que tu n'en saches pas quelque chose.

Je suis bien aise d'avoir appris la guérison de tante Magdeleine en même temps que sa maladie. Il faudrait que le printemps revînt vite pour qu'elle pût reprendre ses occupations horticoles. Donne-moi des nouvelles de La Roche. Alphonse ne m'a pas encore répondu. Ignorerait-il ma nouvelle adresse ?

Il y a trois semaines que je n'ai vu Paul Dupuy. Il n'est jamais chez lui aux heures où je vais le voir. Je réponds à votre demande sur ma chambre de Saint-Julien-le-Pauvre. Elle nous est fournie gratis par l'administration. Vous savez par ma dernière lettre que je la quitte au 1er avril. Il faudra probablement que je me mette dans mes meubles à cette époque. Je serais obligé, si j'étais en garni, de me loger dans un bel hôtel, car je ne puis plus avoir l'air

canaille, et ma chambre me reviendrait à 35 ou 40 francs par mois. Dans mes meubles, je serai parfaitement logé pour 180 francs par an. En trois ans qui me restent à passer à Paris, je regagnerai certainement le prix de mes meubles et je pourrai mieux les revendre. Du reste, nous parlerons de cela plus tard. Avez-vous des nouvelles du cousin Thomas?

Adieu, tout à vous, je vous embrasse tendrement.

BROCA.

Brûlez ma lettre, à cause des deux premières pages.

Faure est marié. La noce a été peu brillante, comme quand des gens peu riches et très raisonnables se marient. Mais j'y ai eu plus de plaisir que dans une grande réunion. Il n'y avait que les deux familles et moi au dîner. J'avais la place d'honneur, à gauche de la mariée et vis-à-vis les grands-parents. Le hasard m'a fait ce matin rencontrer Évariste; sa mère va bien, mais sa femme est souffrante. Je crois qu'elle est enceinte. Je suis sans pantoufles, comment me ferez-vous parvenir celles que vous avez à moi?

Hôtel-Dieu, ce 24 mars 1847.

Ma chère maman,

J'ai attendu pendant longtemps la lettre de papa qui était presque finie quand tu m'écrivis, et qui devait, m'as-tu dit, m'être expédiée promptement. Mais comme elle se fait un peu trop attendre, je ne veux pas vous laisser plus longtemps sans nouvelles.

Je répondrai d'abord, aussi brièvement que possible,

aux reproches nombreux dont tu m'accables dans ta lettre. Si jusqu'ici j'avais été ce qu'on appelle vulgairement un carotteur, si j'avais employé des subterfuges pour vous soutirer des suppléments d'argent, je comprendrais très bien votre défiance. Lorsque je vous ai dit, en passant, d'une manière toute secondaire, comme une chose qui ne changeait absolument rien au reste de nos comptes, que ma nourriture me revenait à 80 francs par mois, aussitôt vous supposez que je vous en impose et que j'augmente le chiffre à dessein. Il est malheureux que je ne vous inspire pas plus de confiance. Ce que je voulais dire, c'est que la vie matérielle me revient à 80 francs par mois. Nous ne sommes nourris à l'Hôtel-Dieu qu'un jour par semaine. Eh bien, ce jour, au lieu de devoir se défalquer sur nos déjeuners, vient au contraire les augmenter. Les internes font la visite du soir après leur dîner, ils vont à la salle de garde prendre le café, aux frais de l'interne de garde, chaque garde revient à chacun de nous entre 4 et 5 francs. Tous cela est compris dans les 80 francs par mois, et, en définitive, cela réduit le prix de ce que mes vivres me coûtent, à environ 60 francs par mois pour déjeuner et dîner. Il m'a fallu une demi-page pour expliquer cela, et il m'eût été difficile de le mettre entre parenthèses dans les phrases où je vous parlais de ma nourriture. Il est facile de vous en convaincre, si vous prenez la peine de relire ma dernière lettre, et, puisque vous épluchez mon budget, me permettez-vous de revenir sur le vôtre?

Cette année, malgré l'achat de meubles, je vous coûterai.....	1,500 fr.
Vous évaluez votre ménage à.....	2,000
Le cheval.....	300
Total.....	3,800 fr.

Vous avez 4,050 francs de rente, total 250 francs que vous pouvez mettre de côté à la fin de l'année. Pardonnez-moi cette mauvaise plaisanterie.

Tout est arrangé avec Michellena. Bleu et moi avons loué dans une rue neuve, qui va de l'Hôtel-Dieu au pont d'Arcole (rue d'Arcole, n° 7), un petit appartement au premier étage, donnant sur la rue, composé d'une chambre à coucher, d'une alcôve à battants, et d'un grand salon à deux fenêtres donnant sur la rue. Le tout est parfaitement neuf, parqueté, orné de glaces, et revient à 325 francs par an pour nous deux, c'est-à-dire 160 francs chacun environ. Nous déménagerons probablement la semaine prochaine. Bleu a reçu de chez lui les meubles qui lui sont nécessaires et les divers objets que vous m'avez promis de m'envoyer, draps de lit, serviettes. Je me servirai de son linge, en attendant le mien, que je vous prie de vouloir bien mettre au roulage le plus tôt possible.

Mes craintes sur l'association Guitard et Faurié n'avaient pas été trop loin. Et même, malgré le peu d'illusions que l'espèce humaine m'inspire encore, je ne m'attendais pas à voir l'affaire aller si bon train. Le père Guitard luttait évidemment entre les ponts d'or de Faurié et les faibles portions de sa conscience qui avaient survécu à trente-cinq ans de notariat. Plusieurs fois il m'avait fait annoncer son départ pour prendre mes commissions, une fois même il avait arrêté sa place et fait ses malles devant Icard, mais toujours, une demi-heure avant son départ, Faurié lui faisait défaire ses paquets en augmentant sans doute les promesses. Il a enfin fini par écrire chez lui que Mme Tarreins, à la Ferté-Bernard, avait trouvé pour Clary une place excellente de dame de compagnie auprès d'une personne âgée, avec 100 francs par mois. C'était fort beau, et Clary est partie. Une fois arrivée à Paris, elle s'est mise

maritalement avec Faurié; après avoir béni leur union, le père Guitard est reparti avant-hier pour Blazimont. Quant à la place de juge de paix, c'était un leurre, un hameçon. La liste des compétiteurs est arrivée ici, dimanche dernier, et M. Guitard a été fort étonné de ne pas se trouver sur une liste où il devait, croyait-il, occuper le premier rang. En revanche, il s'en va tout consolé. Cet excellent Faurié a bien certainement l'intention d'épouser Clary. Il en serait temps, car elle est enceinte, et même, à ce qu'il paraît, assez avancée. Au train dont elle marche, elle sera dans le ruisseau avant longtemps.

Clary, que je n'ai pas vue et qui a prié son père de ne pas me donner son adresse, précaution fort peu utile du reste, Clary, dis-je, m'a fait supplier de ne rien vous écrire de tout cela. Comme on ne m'a rien confié, et que tout ce que je sais, je l'ai deviné, à part la circonstance de la grossesse, je ne me considère nullement comme engagé du secret vis-à-vis de vous. M^me^ Guitard ne sait encore rien de tout cela. Pauvre femme! Je ne plains qu'elle seule. Je ne sais si je vous avais dit que je suis allé en soirée chez M. Bouillaud, professeur de l'École. Mais je me souviens maintenant que je vous en ai parlé; car il me semble que c'est antérieur à ma dernière lettre. Le 1^er^ avril s'approche et je vais entrer en fonctions à l'École; je commencerai mon cours d'opérations dans la semaine qui suivra Pâques. Je travaille beaucoup à mon mémoire pour le concours de prolongation. J'en ai définitivement arrêté le sujet qui est un peu vaste, peut-être, mais j'ai bon courage et j'y mettrai tout le temps qu'il faudra. Il y a loin d'ici au 1^er^ août. Voici quel est ce sujet : *Des phénomènes qui se produisent dans le voisinage des parties enflammées.*

J'espérais que l'affaire Dupuch serait plus amusante. Goy arrivera bientôt à Paris. Il sera ici au commencement

d'avril. Dites à sa mère qu'il se porte bien. Il revient par Cologne et la Belgique.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tous bien tendrement; quoique le commencement de ma lettre soit un peu sec, je vous ai la plus vive reconnaissance du nouveau sacrifice que vous venez de faire pour moi. Amitiés de Mme Cadars.

Votre Paul.

Je vous envoie la lettre destinée à Alphonse, afin que papa en prenne connaissance et voie ce qu'il pense à cet égard.

Vendredi, 23 avril 1847.

Ma chère maman,

Goy m'ayant annoncé son départ pour la fin de la semaine, je commence ce soir une lettre que je lui donnerai sans doute demain. Nos occupations respectives ne nous ont pas permis de nous voir aussi souvent que nous l'aurions voulu.

Je ne sais où donner de la tête. Je suis actuellement en fonctions à l'École pratique, où je fais tous les soirs une leçon de médecine opératoire aux élèves de l'École pratique de deuxième année. Une ordonnance de M. Orfila vient d'empêcher les autres élèves de prendre part aux manœuvres opératoires moyennant la rétribution perçue par la Faculté les années précédentes, ce qui a diminué de beaucoup le nombre de nos élèves. Pour ma part, je n'en ai que seize et Richard quinze, tous les autres ont été obligés d'aller à Clamart. Dès que la surveillance des premiers jours sera passée, j'introduirai parmi mes élèves

deux ou trois élèves particuliers qui désirent faire des opérations avec moi; puis dans un mois et demi, quand le cours sera fini, j'en recommencerai un autre pour des élèves particuliers que je vais enrôler d'ici là.

Paul Dupuy est beaucoup mieux et pourra sans doute quitter Paris d'ici à une quinzaine. Mais j'ai des inquiétudes bien autrement sérieuses sur mon pauvre et excellent ami Bleu. Depuis deux semaines environ, il a des hémoptysies tellement graves et tellement répétées, que cette circonstance, jointe à ses antécédents, ne permet pas de le voir échapper à la phtisie qui le mine. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il connaît parfaitement toute l'étendue de son implacable maladie. Il sait qu'il n'aura d'amélioration passagère que pour retomber au bout de quelques mois, et pour succomber à la fin. Il a reçu ce coup avec courage, mais qu'il est affreux de se voir mourir à son âge!

Goy me prend à l'improviste pour m'annoncer qu'il part demain. Je ne le reverrai pas et je lui donne cette lettre inachevée.

Fouignet emportera une autre lettre demain ou après.

Je vous embrasse tendrement.

Broca.

Paris, le 9 mai 1847.

Mon cher papa,

J'arrive de Versailles où j'ai enfin admiré les grandes eaux, en compagnie de M. et Mme Itier. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point, mais je commence par le point essentiel qui fait le sujet de cette lettre. M. Dupuy étant parti quand j'ai reçu ta lettre, je me suis adressé directe-

ment au général, et même, afin de ne pas perdre un seul jour, je me suis hâté d'aller le voir à la Chambre. Le général est conseiller général du Gers, mais il aimerait mieux l'être de Sainte-Foy; il promet donc, s'il est nommé chez nous, de donner là-bas sa démission. La conduite de Chaucherie lui a paru singulière, mais en rapport avec le caractère de l'homme. Il n'a pas voulu lui-même écrire à Chaucherie, mais il lui a fait écrire le jour même par M. Feuillade Chauvin, qui, en même temps, a dû écrire à M. Laregnère. Notre remuant notaire va donc se trouver en partie muselé. Fort du consentement du général, vous pouvez donc poser ouvertement et fermement sa candidature. Il voudrait savoir exactement l'époque à laquelle les élections auront lieu.

Vous et les Jauge, à Sainte-Foy, entraînerez certainement la majorité pour lui. Le père Fouignet sera certainement entraîné par son fils qui en fait ce qu'il veut, et à son tour il amènera les électeurs de Gensac; enfin dans la plaine de Flaujague, vous aurez M. Roudier et ses innombrables cousins. L'affaire me paraît fort bonne et chaudement poussée. L'étoile de Chaucherie commence déjà à pâlir; celle de son acolyte est éteinte depuis longtemps. Il y a gros à parier que leurs manipulations ne réussiront pas.

M. Loreilhe a furieusement envie d'être décoré! Laissons la politique et parlons d'autre chose. M^me^ Itier est une fort aimable dame, un peu moins jeune et un peu moins jolie que je ne croyais, mais d'une société fort agréable. J'ai passé toute la journée avec elle et son mari. M. Labrousse n'est pas venu avec nous à Versailles parce qu'il s'est senti fatigué et même un peu enrhumé. Du reste, il avait déjà vu jouer les grandes eaux, le jour, je crois, où il faillit perdre sa fille. A propos de M^me^ Polzy, j'ai essuyé maints quolibets de M^me^ Itier, qui m'a raconté diverses

anecdotes tendant à me prouver que nous étions appelés à devenir heureux l'un par l'autre. Nous avons aussi passablement ri du père Labrousse, qui est fort excentrique dans ses goûts et dans ses manières d'être, et dont le caractère présente un mélange de jeunesse et de vieillesse qui amuse beaucoup Mme Itier. Enfin, je suis en somme très content de ma journée. Le doyen continue à nous servir des plats de sa façon. La semaine dernière il a été sur le point de m'ôter mon pavillon pour le donner à des gens qui lui ont promis des pièees pour son musée. Avec ce-mot là, on fait de lui tout ce qu'on veut. Je devais, avee mes élèves, être transporté dans le pavillon de Riehard où nous aurions fait notre cours tous deux à la fois, l'un sur une table, l'autre sur l'autre; l'un sur la taille, l'autre sur la eataracte. Mais, s'il m'est préjudieiable pour l'avenir d'être de la même fournée que Richard, eela m'offre du moins l'avantage d'avoir des intérêts communs avec un homme bien appuyé. Le père Richard s'est mis en campagne; il ne lui a pas été difficile de prouver au doyen que ce projet-là était absurde; il a annoneé que son fils était résolu à abandonner ses élèves le cas échéant, et notre affaire a été gagnée. L'honorable Bourgery fera ses pièces ailleurs.

Mon alcôve t'inquiète donc bien, chère maman? mais Goy t'a mal dépeint la ehose, si tu crois que j'y manque d'air. Elle a un pied en longueur et deux pieds en largeur de plus que mon lit. La porte est à deux battants, elle occupe toute la hauteur et toute la largeur de l'aleôve. En outre, elle reste ouverte tous les matins de huit heures à onze. Enfin, si on réfléchit à l'immense rapidité avee laquelle le mélange des gaz s'opère, il ne peut plus rester le moindre doute sur la suffisante aération de mon aleôve.

Bleu a quitté Paris, mais d'une manière seulement temporaire; son affection est eneore au début, et lui per-

met même, si le diagnostic est bon, d'espérer encore quelques années de vie. Il reviendra dans un mois, s'il est momentanément rétabli, reprendre peut-être son service et, en tout cas, passer son dernier examen et sa thèse. Il continue donc à garder sa chambre avec moi jusqu'au 1er janvier prochain. J'ai reçu hier de ses nouvelles; il va beaucoup mieux, ne crache plus de sang et ne tousse plus.

Adieu, mes bons parents, je vous embrasse tendrement.

BROCA.

Mme Itier m'a dit que tu ne pouvais pas me faire le moindre sermon, sans en recevoir un plus fort de ma pauvre tante Jourdit.

Avril ou mai 1847.

Ma chère maman,

Par une espèce de fait exprès nos lettres se croisent toujours, en sorte que cela explique pourquoi il m'arrive quelquefois de ne pas répondre à une question de tes lettres. Les deux dernières que j'ai reçues de toi me sont parvenues par l'intermédiaire de M. Cadars, ce qui les retarde chaque fois d'un jour ou deux. Cela explique encore pourquoi ma dernière lettre est partie avant que la tienne me fût parvenue, quoiqu'elle fût déjà à Paris. Au lieu d'attendre cette double explication, tu as préféré me laver derechef la tête. Décidément, je suis en suspicion auprès de vous, qu'ai-je donc fait qui m'ait à ce point ravi votre confiance? Je vous répète encore, puisque vous continuez à y tenir, que je ne dépenserai pas cette année plus

de 1,200 francs, malgré les frais extraordinaires que j'ai été obligé de faire pour mon ameublement, mes déménagements, et malgré la ressemblance que j'ai avec un panier percé pour la facilité avec laquelle l'argent me glisse à travers les doigts, c'est tout simple. D'abord, je touche aux hôpitaux 66 francs par mois; désormais je recevrai à l'École 42 francs par mois à peu près, ce qui fera 108. En outre, M. Blandin me mène de temps en temps en ville pour l'aider dans ses opérations, ce qui me vaut environ une quarantaine de francs; j'espère du moins que cela va continuer, car dans les deux premiers mois de l'année il emmenait toujours ses aides de l'année dernière qui sont actuellement prosecteurs à la Faculté. Depuis environ un mois il a sans doute été satisfait du zèle avec lequel nous faisions le service, car il m'a emmené plusieurs fois et m'a fait gagner plus de 60 francs. Je compte donc en moyenne sur 40 francs par mois, ce qui fera 148 francs. Ainsi, vous voyez qu'en voilà pour mes besoins, avec ce qui reste à dépenser des 1,200 francs en question. Ce n'est pas tout : la médecine opératoire va commencer le 19 de ce mois (il y a eu quinze jours de sursis comme vacances de Pâques). Il est, je ne puis pas dire certain, mais fort probable, que j'aurai des élèves particuliers, car tous les aides d'anatomie en ont toujours eu. Chacun d'eux me payera une quarantaine de francs pour répéter les opérations une fois; on peut ainsi gagner pas mal d'argent. Mais supposons le pis-aller. Mettons qu'en vertu d'une propriété repoussante particulière, il ne me vienne pas un élève; qu'en résultera-t-il? C'est qu'au 1er avril prochain, je toucherai 500 francs, somme plus que suffisante pour combler les lacunes que le plus grand désordre possible aurait pu produire. Ainsi, rassurez-vous sur la question pécuniaire. Du reste, si je ne sais pas garder l'argent quand l'occasion de le placer se

présente, je dois me rendre la justice que je ne cherche guère ces occasions. J'ai dans ce moment la vie la plus remplie qui se puisse imaginer, trop remplie même, car il me reste bien peu de temps pour travailler. La semaine précédente surtout a été fatigante. Bleu était allé pour passer quelques jours dans sa famille, et j'avais à faire tout seul le service des quatre-vingts malades. Puis, mon déménagement est tombé à la même époque; il a fallu m'occuper de la maladie de Paul Dupuy; M. Thierry a eu besoin de moi pour l'aider à faire une amputation, puis pour répéter des opérations nouvelles qu'il tente sur le cadavre. Enfin, je suis resté tout ce temps sans pouvoir ouvrir un livre.

J'ai, je crois, négligé jusqu'à présent de vous annoncer un fait qui vous fera peut-être plaisir. C'est que je suis membre de la Société anatomique. Je suis allé hier retirer mon diplôme qui m'a coûté 12 francs, mais c'est du moins un parchemin de plus.

J'ai dîné, avant-hier soir, chez M. Bouillaud. Je vous ai déjà dit que j'avais, une première fois, été en soirée chez lui. Nous étions peu nombreux et tout à fait sans façon. Après dîner nous jouâmes le vingt et un avec lui et ses dames, c'est-à-dire sa femme et ses filles, car, fidèle aux principes de la majorité des professeurs de l'École, il n'a que des filles.

Je ne puis ajouter une nouvelle feuille de peur de vous doubler le port. J'écrirai à M. Dupuy sur son Paul, et je le prierai de vous remettre la continuation de ma lettre. Je vous embrasse affectueusement.

BROCA.

Mardi matin, 25 mai 1847.

Ma chère maman,

Je ne veux pas laisser partir Mme Labrunie sans lui remettre au moins un mot pour vous. Mais je ne puis lui donner qu'un mot. J'espère pouvoir vous envoyer une lettre beaucoup plus détaillée par M. Labrousse qui partira après-demain. J'avais le projet d'écrire cette lettre et de la porter hier au soir. Mais j'étais tellement las en rentrant chez moi, hier, à neuf heures, que je suis tombé sur mon lit pour ne me réveiller que ce matin à sept. Or, la visite commence à huit. Si je veux être de retour pour cette heure-là, il faut que je me hâte. La cause de cette grande fatigue est la suivante. Chaque année, les élèves de M. Martin lui offrent un banquet; on choisit ordinairement le printemps, afin de pouvoir aller à la campagne. Nous sommes donc allés avant-hier à Sceaux. En ma qualité de commissaire, j'ai dû me remuer toute la journée; puis, après le dîner, il a fallu s'occuper de faire rétablir l'ordre, de payer, de faire embarquer nos *blessés;* enfin, il était minuit quand j'ai pu partir. Mais alors il n'y avait plus de convoi au chemin de fer et nous sommes revenus à pied de Sceaux à Paris, c'est-à-dire presque de Bergerac à Sainte-Foy. Arrivé à trois heures, obligé d'attendre une demi-heure avant de me coucher pour que la sueur fût passée, j'ai été malgré cela dans la nécessité de me lever à sept heures et demie. C'est ce qui fait qu'hier j'ai succombé au besoin de dormir. Ce matin, du reste, je suis plus dispos que jamais.

Adieu, mes chers parents. Je pense maintenant que c'est hier que vous avez eu toute la famille Rolland. Je regrette

d'avoir manqué à cette fête de famille. Il est probable que ma lettre arrivera à Sainte-Foy après leur départ. Je ne puis donc vous charger de leur faire mes amitiés.

Comment va la tante Joséphine? Il y a quelque temps que tu ne m'en parles pas. J'espère que c'est bon signe.

Je vous embrasse tous bien tendrement.

Juin 1847.

Ma chère maman,

Quoique depuis un siècle je n'aie reçu aucune lettre de Sainte-Foy, quoique sept jours à peine se soient écoulés depuis ma dernière, je ne laisserai pas partir Mme Itier sans lui donner quelques mots pour vous.

Je m'étais trompé sur le jour de départ de M. Labrousse. J'avais inscrit son nom sur mon agenda pour mercredi dernier. Puis, lorsque vint le moment d'aller lui porter mes commissions, j'ai cru que cela voulait dire qu'il fallait aller chez lui mercredi, et non point qu'il partait mercredi. J'arrivai donc chez lui mercredi dernier, à dix heures du soir. Mais j'appris qu'il était parti depuis plusieurs heures. C'est pourquoi je me décidai à mettre à la poste la lettre que je destinais au portefeuille de M. Labrousse.

Je suis allé passer la journée de dimanche à Dammartin, chez mon ami Bleu. Il va beaucoup mieux et pourra, dans trois semaines, reprendre ses fonctions. J'ai été reçu à bras ouverts par son excellente famille, surtout par sa grand'-mère, qui représente chez lui notre bonne tante Jourdit. Je suis parti samedi soir, à quatre heures, et j'étais de retour le dimanche à sept heures. M. Blandin m'avait accordé la permission de m'absenter de l'hôpital. En

voyant avec quelle rapidité on pouvait aller chez lui et revenir sans se déranger de ses travaux, j'enviais son sort (les hémoptysies exceptées). Quel bonheur pour nous tous, en effet, si vous demeuriez à dix lieues de Paris !

Je monte en grade à la Société anatomique. A la séance de vendredi dernier on a procédé à l'élection d'un membre du comité de rédaction des bulletins, en remplacement d'un membre démissionnaire. J'ai réuni 31 suffrages sur 33 votants, et notez que j'avais eu la délicatesse de ne pas voter pour moi.

Les opérations à l'École pratique tirent à leur fin. La semaine prochaine tout sera fini. Je serai enfin libre pendant la journée et je pourrai travailler à mon mémoire. Il s'en va temps, car je n'ai plus que deux mois avant le 1er août. Le concours des prosecteurs commencera au 1er août. On nous donnera jusqu'au 1er novembre pour faire nos pièces. Je ne prendrai donc pour les pièces que deux mois au lieu de trois, et j'irai, si rien ne s'y oppose, passer le mois d'août à Sainte-Foy.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tous tendrement.

BROCA.

Paris, 21 juin 1847.

Je suis tout confus, mes bons parents, de la longueur de mon silence; il y a un peu de la faute des circonstances et beaucoup de la mienne. Émile Guignard, qui est à Paris et qui va repartir, voulait se charger de cette lettre, et je comptais qu'il la prendrait samedi dernier; mais il a renvoyé son départ : voilà pour les circonstances. Je n'invo-

querai pas une autre excuse, celle d'un petit bobo que je viens d'avoir, car c'était si peu de chose que j'ai continué mon service à l'hôpital; mais, dans ce tracas continuel de mon existence, mes moments sont si remplis et le temps passe si vite que je suis obligé de regarder l'almanach pour voir où j'en suis. Mais vous vous inquiétez déjà sur mon bobo; que je vous rassure. Mon amygdale gauche m'a encore joué un tour, et, comme je trouve que cela recommence trop souvent, je me suis décidé à la faire enlever. Dimanche soir (il y a eu hier huit jours), je commençai à en souffrir, lundi j'eus la fièvre; impossibilité d'avaler; mardi tout alla en augmentant, et mercredi M. Blandin en pratiqua l'excision. Vendredi, je pus déjà recommencer à manger des aliments solides, et depuis lors je suis tout à fait bien, comme si de rien n'était; j'ai seulement, pour l'avenir, l'assurance que le côté gauche de ma gorge restera tranquille.

Je ne sais si je vous ai écrit depuis que je suis dans les honneurs à la Société anatomique. Le secrétaire de la société a donné sa démission ; un membre du comité, attaché à la rédaction des bulletins, a été nommé secrétaire, et j'ai été à l'unanimité nommé à sa place, de façon que mon nom se trouve honorablement imprimé sur les titres des bulletins.

Du reste, il y a tant de nouveau que j'oublierai sans doute bien des choses. Je commence par répondre à la dernière lettre de maman. M^me^ Cadars a bien voulu acheter pour moi des rideaux, mais, par motif d'économie, je me suis contenté de petits rideaux qui montent jusqu'en haut. M^me^ Cadars te parle de mes mauvaises rentrées. En effet, il nous arrive souvent de n'être pas payés dans les opérations que nous faisons en ville, mais comme il y en a toujours de payantes, cela comble à peu près les déficits.

Quoi qu'il en soit, depuis le 1er mars, j'ai pu me passer de prendre de l'argent chez M. Cadars, de sorte que j'ai, je crois, environ 400 francs en caisse. Il faut en déduire un chapeau et un pantalon que je viens de me faire faire.

Les opérations sont terminées, Dieu merci, car je commençais à avoir besoin de travailler un peu pour moi. Besoin absolu n'étant pas, je n'ai pas affiché de cours particulier. Quand on peut vivre sans cela, le temps vaut mieux que l'argent.

Une bombe! on nous donne pour faire nos pièces le mois d'août et de septembre seulement. Si les pièces sont compliquées et qu'il me faille tout ce temps, j'irai passer le mois d'octobre avec vous, me réservant de ne voir à Sainte-Foy que ma famille, et d'y travailler mes épreuves orales ou écrites. Si, comme je l'espère, un mois ou un mois et demi me suffit pour les pièces, je pourrai partir vers le 15 septembre et rentrer à Paris pour le 20 octobre. J'en suis fâché, car le mois d'août est bien chaud pour faire des pièces, et d'ailleurs c'est un mois de remue-ménage à l'École; tout le monde part, le service à l'hôpital en souffre et la besogne des internes redouble.

Je m'attendais bien au résultat du scrutin de Sainte-Foy. La seule chose qui m'étonne, c'est que le Portal ait eu tant de voix. Mais MM. Ch. et P. sont de rudes jouteurs. Je suis certain que le bon Dieu a été mis en avant plus d'une fois, et qu'on aura fait mousser le protestantisme du susdit baron. J'ai vu le général qui est enchanté; je le reverrai jeudi, car je suis invité à dîner chez lui. Je ferai la commission de la famille Pauvert, à laquelle je n'ai pas songé hier.

Le général a eu un accident. Une voiture l'a renversé au sortir de la Chambre et un cheval lui a marché sur le pied. Il n'a pu assister à la séance où se sont révélées

toutes les infamies du ministère et de Girardin. C'est ce qu'il regrette beaucoup. Aujourd'hui il va.

(*La suite manque.*)

1847 (?).

Mes chers parents,

C'est Théophile Brunel qui vous fera parvenir cette lettre. Il va passer le mois de juillet dans sa famille, comme je le fis pendant mon année d'internat, et reviendra passer à Paris le temps des vacances. Il pourra vous faire savoir, par l'intermédiaire de Rolland, que mon angine a été réellement fort peu de chose, et que si elle me donnait un peu de fièvre le soir, elle me permettait de continuer mon service d'interne à l'Hôtel-Dieu.

Mon pauvre ami Bleu est venu passer deux ou trois jours à Paris, il est reparti hier. Après avoir été mieux pendant deux mois, il a eu, il y a une quinzaine de jours, un crachement de sang tellement abondant, que son père a été obligé de le saigner pour l'arrêter. Il est probable qu'il sera encore absent pendant un mois ou deux.

Fais mille félicitations de ma part à Méloé et à son mari; Dieu leur garde leur enfant! J'espère que Méloé se remettra rapidement et sans accident.

Parlons ménage. Mes chemises tiendront, je l'espère du moins, jusqu'en octobre. Mes bas de coton sont en pièces et j'ai bien peu de bas de fil. Quant à mes mouchoirs, l'influence de la pesanteur suffit pour les déchirer. Je vais être obligé d'acheter des foulards pour me moucher jusqu'aux vacances.

Il y a une phrase, dans la lettre de maman, dont je n'ai pas saisi l'explication. Il s'agit d'un projet qui m'est sorti de la mémoire. « Ne pourrais-tu pas demander à Jules Cadars, et effectuer ton projet de travail; il faudrait faire tes conditions et qu'il se tirât d'affaire tout seul. » Je ne me souviens pas du tout de quoi il peut être question là dedans.

C'est vrai, chère maman, l'année qui vient de s'écouler a été bien remplie pour moi. Que d'événements de toutes sortes ! que de changements dans ma destinée! que de douleur et que de joie, que de crainte et que d'espérance! quels sentiments de haine pour les uns, de reconnaissance pour les autres! quelle suite de reproches et de félicitations intérieures sur l'erreur qui me fit commettre une faute, et sur le travail qui me la fit racheter ! Oui, dans le courant de cette année, il n'est peut-être qu'une seule impression qui me soit restée étrangère, celle de l'ennui. Aussi, si je vis de longues années, comme l'espèrent toujours les gens qui sont actuellement heureux, le souvenir de cette époque restera-t-il profondément gravé dans ma mémoire. Il est de ces leçons qui ne s'oublient pas.

Notre excellent directeur, M. Heymie, ayant obtenu de l'avancement, a été remplacé par un petit bossu d'une stupidité rare. Il a voulu nous tracasser, et a, je ne sais pourquoi, commencé par moi, qui ne lui avais jamais parlé. Il voulait faire faire la visite du soir entre trois et six heures, et la plupart des internes ne la font, en été, qu'à sept heures, au moment de rentrer chez eux pour travailler. Malheureusement, aucun article du règlement ne nous oblige à faire la visite du soir et M. Blandin a remis notre homme à sa place : « Vous avez bien tort, lui a-t-il dit devant moi, de tracasser ces messieurs pour leur visite du soir; chaque fois qu'ils sont dans les salles hors

des heures de visite, l'administration devrait leur en être reconnaissante. » Notre escargot est rentré dans sa coquille et tout a fini par là.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tendrement.

BROCA.

Pardon de ne pas en écrire plus long, mais une besogne extraordinaire me tombe sur le dos. Mon ami Guérin concourt pour l'agrégation. Il a son sujet de thèse et douze jours seulement pour le traiter, y compris le temps de l'impression. Je travaille pour lui, en dépit de mon mémoire. Mais, si je suis trop pressé à la fin, je l'utiliserai à mon tour.

Mes chers parents,

Comme si je n'étais pas déjà suffisamment occupé, voilà qu'un surcroît quotidien de besogne vient de me tomber sur le dos. Richard, mon collègue, a un panaris qui l'empêche de paraître à l'École pratique et il faut bien que je me charge de ses élèves; quelque peu nombreux qu'ils soient, il faut que je continue le cours commencé par lui, et, comme nous n'avions pas suivi le même ordre, je ne puis pas faire d'une pierre deux coups, et je suis obligé de faire une leçon pour mes élèves et une autre pour les siens. Il est probable, en outre, que cela va durer jusqu'à la fin du cours de médecine opératoire, ce qui en tout cas ne tardera pas plus de quinze jours. Avec cela, vous comprenez que je suis obligé de négliger une partie de mes autres occupations : autre chose est de préparer une leçon ou d'en préparer deux. Mon service à l'hôpital ne peut pas

en souffrir. C'est donc sur mon travail particulier qu'il faut que ce temps se prenne. Et pourtant le 1er août approche, sans que mon mémoire avance, et pourtant le concours du prosectorat va commencer bientôt. Quel malheur que je sois obligé de courir après ces deux lièvres en même temps! La chance serait belle cette année, et si je n'avais, comme les autres, à m'occuper que du concours des prosecteurs, je pourrais fort bien enlever la chose du premier coup. En effet, nous connaissons nos juges : MM. Blandin, Gerdy, Velpeau, Bérard et Denonvilliers. Les deux premiers voteront pour moi, les deux derniers pour Richard; M. Velpeau votera pour Houel. Au second tour, il fera pencher la balance en faveur de Richard. Mais, d'un côté, Richard qui est *jeune*, qui n'a jamais été des hôpitaux et qui a besoin de rester longtemps élève, ne tiendra pas beaucoup à être de sitôt nommé. D'une autre part, M. Bérard, qui a été fort malade et qui se croit plus malade encore qu'il n'a été, abandonnera probablement Paris, comme l'année dernière, au mois d'octobre, et ne pourra assister aux épreuves; M. Duméril pourrait très bien le remplacer, et alors mon affaire serait excellente. Quelquefois je me prends à laisser là la prolongation et à me jeter à corps perdu dans le prosectorat. Mais je suis toujours retenu par le besoin de faire de la médecine.

Autre chose : M. Denonvilliers a dit dernièrement à Follin, qui concourt actuellement pour la place d'aide (en remplacement de celui de nous qui sera nommé prosecteur), qu'il ne devait avoir aucune crainte ultérieure sur le concours du prosectorat, parce que Richard et moi devions seuls, parmi les aides actuels, arriver à être prosecteurs, ce qui lui permettrait d'arriver immédiatement après nous deux. Cela prouve du moins que Denonvilliers

se propose de voter pour Richard une année, pour moi l'autre, et, comme M. Blandin est toujours juge, je suis à peu près certain de passer l'année prochaine, pourvu que Richard soit nommé cette année. Je me propose donc, si toute chance m'est coupée à la fin du concours, de porter sur Richard la voix de M. Blandin, afin de n'avoir plus l'année prochaine ce rude compétiteur. Voilà aujourd'hui ce que c'est que les concours!

Quant à mes vacances, il me sera impossible d'en prendre cette année plus d'un mois. Je partirai du 1er août au 1er septembre. Ce ne sera pas trop de deux mois pour revoir toute la médecine en vue du concours des prolongations, toute l'anatomie, physiologie et chirurgie, afin de subir de bonnes épreuves pour le prosectorat.

Voilà presque toute ma lettre remplie par ce calcul des probabilités. Et, du reste, je ne puis guère vous parler d'autre chose. Mme Labrunie vous aura sans doute remis une lettre tronquée au moment où M. Labrousse vous remettra celle-ci. Bleu va beaucoup mieux; il ne tousse plus et engraisse même un peu. Il m'écrit qu'il va, dans un mois au plus tard, reprendre non seulement ses études, mais encore son service. Puisse-t-il continuer à marcher vers la guérison! C'est une des meilleures natures que j'aie jamais rencontrées. A présent que Roudier est parti et que Faure est marié, Bleu est certainement, à Paris, mon meilleur ami.

Adieu, mes chers parents. Je ne sais pas grand'chose de nouveau. Je vous embrasse bien tendrement.

BROCA.

Juin 1847.

Ma chère maman,

Je n'ai pas immédiatement répondu à ta lettre, quelque pressante qu'elle fût, parce que j'étais certain que toutes vos inquiétudes avaient été dissipées par une lettre de moi, que vous avez dû recevoir le lendemain même du jour où tu m'écrivis. J'avais en hâte répondu à une lettre de papa, mais cette lettre ne m'étant parvenue que dans l'après-midi, ma réponse ne fut mise à la poste qu'après le départ du courrier, ce qui produisit un jour de retard. J'attends tous les jours une lettre relative à l'affaire Charotte; l'avoué semblait pressé. N'y aura-t-il pas bientôt sept jours que je vous ai envoyé sa sommation? Notre concours s'avance, et malheureusement mes pièces ne marchent guère. La préparation que le sort m'a donnée en partage est longue, compliquée, exige beaucoup d'essais et, par conséquent, beaucoup de sujets. Or, les sujets manquent; cette chaleur extraordinaire les décompose rapidement; il me faudrait, en outre, des sujets dont le crâne n'ait pas été ouvert, et comme l'autopsie du crâne, dans cette saison, est la moins dégoûtante à faire, la plupart des sujets nous arrivent sans cerveau, de sorte qu'il est impossible de les injecter. Après plus d'un mois d'attente, j'en ai enfin eu un hier; je vais me hâter de préparer la pièce afin qu'elle ait encore le temps de sécher d'ici au 15 juillet. Il serait trop long de vous raconter toutes les vicissitudes, toutes les traverses que nous fait éprouver un certain concurrent nommé Gros, qui ne recule devant aucun moyen pour nous nuire, et qui, pour cela, profite de l'expérience qu'il a acquise dans les cinq concours auxquels il a déjà pris part. Pour vous donner une idée de sa basse jalousie, je me contenterai de

vous dire qu'il a versé, la semaine dernière, un flacon d'acide nitrique dans un bocal ou un concurrent avait placé une pièce toute préparée. Le lendemain, la pièce était en bouillie. Quant à moi, il a été cause que j'ai attendu quinze jours de plus pour avoir cette tête si impatiemment attendue. J'ai passé une partie de la semaine dernière à Alfort, j'en ai rapporté une belle préparation des glandes salivaires du cheval. Mais voilà que je n'ai pu me procurer de bocal assez grand pour la loger. Force a été de la morceler, et elle a perdu beaucoup à cette division. Heureusement, j'avais aussi préparé à Alfort quelques os très bien ajustés qui me seront très utiles. Tous ces détails, évidemment, ne peuvent s'adresser qu'à papa.

Mercredi. Je reçois à l'instant la lettre de papa. Point de procuration, quoique j'aie promis à l'avoué une réponse courrier pour courrier. Pressez le retour de ce papier d'Eymet. En revanche, je reçois de nouveaux reproches. Lorsque chaque lettre de vous devrait être pour moi un baume consolateur, un excitant au travail, vous me reprochez sans cesse presque tout ce que j'ai fait depuis trois mois. Ce qui est fait est fait. Si j'ai eu un tort, c'est d'aller chez le duc Decazes. C'est l'antre du lion. On ne sait pas comment on en sortira. « Si tu voulais être réintégré, dit papa, tu t'en occuperais, mais tu préfères être libre. » Et d'abord, je trouve que j'ai perdu bien du temps à des démarches inutiles; pendant que j'use des bottes sur le pavé, mon concours ne s'avance pas. Je suis certain, moi qui vois les choses de près, je suis certain de n'être pas réintégré avant l'époque du concours, pourquoi voulez-vous que je continue à me battre contre des moulins à vent? J'ai compté toutes les soirées que j'ai perdues en visites infructueuses; j'en ai trouvé quatorze; plût à Dieu que ces quatorze soirées eussent été employées à travailler,

d'autant mieux que mes affaires en sont strictement au même point que le lendemain de notre destitution ! Vous me reprochez du désordre dans ma correspondance; vous vous indignez presque contre moi de ce que j'oublie de répondre à une question, de ce que je n'achève pas dans la lettre suivante l'affaire que j'ai commencé à vous raconter dans la précédente. Soyons de bonne foi. Savez-vous la vie que je mène? Savez-vous que de sept heures et demie à onze heures, de onze heures et demie à cinq heures et demie de l'après-midi, je suis à l'École pratique? que de six heures à une heure du matin je travaille dans ma chambre sans discontinuer? que j'ai à faire marcher de front, outre les pièces (qui sont de deux ordres), l'étude de l'anatomie descriptive, générale et chirurgicale, ainsi que celle de la chirurgie et celle de la physiologie? que le moment où je vous écris est le seul que j'emploie à des choses étrangères à mon concours? Est-il étonnant que j'oublie bien des choses lorsque je vous écris, que j'oublie la date de ma lettre précédente, que je me trouve en retard de deux ou trois jours? Au lieu de me poursuivre d'éternels reproches comme vous le faites, ne pourriez-vous me parler avec plus de douceur? Songez que si je souffre, c'est à cause de vous seulement, parce que je sais que vous souffrez aussi. Si j'étais seul au monde, il y a longtemps que je ne penserais plus à cette affaire. Je ne demande pas mieux que d'écrire à mon oncle. Du reste, le duc Decazes n'est pas à Paris; toute démarche par lui est impossible. Je vous avoue que je ne suis pas fâché de ce prétexte. Je suis certain de rentrer en octobre prochain. La promesse est formelle. Ne vaut-il pas mieux rentrer par M. Thierry et la famille Subervie, qui agissent sans intérêt, que de rentrer par le duc D., dont vous savez la délicatesse, et qui gardera cette affaire dans son portefeuille pour me la jeter à

la figure chaque fois que moi ou les miens nous trouverons en contradiction avec lui. Ah! pourquoi suis-je allé lui en parler? M. Gerdy avait bien raison. Papa me demande le résultat de mon entrevue avec M. de Jouvencel. Je m'étais trompé en annonçant M. de Jouvencel, auquel je n'ai jamais dû avoir affaire. J'ai désigné son nom au lieu de celui de M. Halphen, membre du Conseil général, avec lequel je vous ai raconté mon entrevue.

Adieu, mes pauvres parents, je vous embrasse tendrement. Mais tentez de me ménager un peu plus à l'avenir. Je suis d'autant plus sensible aux reproches venus de vous, que j'ai la conviction intime qu'au fond je ne les mérite pas.

Broca.

Quant à M. de Richemond, il lui a été impossible d'agir cette semaine, son neveu était mort de la fièvre typhoïde.

27 juillet 1847.

J'espère, chers parents, que mon silence un peu long ne vous a pas inquiétés. Je suis, comme vous le savez, sur les dents pour mon mémoire et j'aurai toutes les peines du monde à le finir pour le 1er août. Élie et sa femme sont précisément arrivés sur ces entrefaites et j'ai perdu avec eux trois soirées complètes et une journée de dimanche. Tout cela me laisse à peine maintenant le temps de boire et de manger. J'ai vu Évariste ce matin. Il m'a porté la lettre de maman. et il ne m'a pas paru possible d'attendre plus longtemps pour vous répondre. Je me hâte donc de vous brocher ces quelques lignes, afin de vous rassurer

sur ma santé, laquelle n'a jamais été plus florissante, Dieu merci, et je désire que la présente vous trouve de même.

Les Rochelais auront été au moins aussi surpris que moi-même quand ils ont vu arriver Élie. Son enfant est un des plus gentils et des plus intelligents que j'aie vus de ma vie. Puisse-t-il garder sa beauté comme ne l'a pas fait son oncle à la mode de Bretagne !

Je suis heureux d'apprendre que tante Joséphine se trouve très bien des eaux de Royan.

Pour la première fois de ma vie, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Je ne sors pas, je ne vois personne, je ne connais que mon mémoire et l'hôpital.

A la semaine prochaine donc pour une plus longue lettre. Je pourrai certainement alors vous indiquer le sujet mis au concours pour le prosectorat, et je connaîtrai peut-être déjà les noms des juges de notre concours pour les prolongations. Je plains bien la pauvre M^me^ Marsillac. Il paraît que ce pauvre M. Bourgade est méconnaissable.

Évariste m'a parlé de sa mère. Il paraît que Marchand, qui ne rêve qu'aglobulie depuis qu'il a fait ou plutôt imaginé des analyses du sang, se plaignait de l'abondance et du nombre des saignées pratiquées par M. Bois. D'après ce que m'a dit Évariste, pourtant il n'y avait que des saignées coup sur coup qui pouvaient la sauver.

Mes concurrents au prosectorat sont : Richard, Houel, Gros et un nommé Verneuil, qui se retirera probablement, car il n'a aucune chance. Follin est presque nommé. Il le sera certainement pour l'ouverture du concours. Il aurait donc le droit de concourir, mais je crois qu'il en a déjà assez d'avoir fait des pièces pour un concours et il ne se soucie pas de recommencer.

La pluie tombe à torrents depuis quarante-huit heures,

sans désemparer. Adieu, chers parents, je vous embrasse de cœur.

BROCA.

J'ai vraiment bien le temps d'acheter des chaussettes et des foulards! Vous ai-je dit que la cousine, dont l'état devient de jour en jour plus intéressant, a quitté Paris pour se rendre à Bondy? Son ami a envoyé de l'argent à son cousin (non pas moi, l'autre) et celui-ci l'a emballée dans les Lafitte et Caillard. Depuis lors je n'ai pas eu de nouvelles.

Été 1847.

Mon cher papa,

Il m'en coûte chaque fois que je suis obligé d'avoir raison vis-à-vis de mes bons parents; mais voué, par mes études, à la recherche et au culte de la vérité, je dois, quand l'occasion s'en présente, la faire briller dans tout son jour. Eh bien! la lettre que Mme Labrousse m'a portée était toute réfutée d'avance par celles que je vous ai adressées il y a près d'un mois. Je croyais en avoir fini avec ce budget de 1846-7. Il paraît que non. Ce qui m'afflige, c'est que tu as oublié jusqu'aux sommes que tu m'as fait parvenir jusqu'au 31 mars. En effet, j'ai pris, en partant de Sainte-Foy, une somme de 815 francs et non de 700 francs, comme tu sembles le croire. Donc, au lieu de 500 francs de reste (après déduction des 200 francs destinés au voyage et au mois courant), c'est 615 francs que tu aurais dû dire. Tu vois que je tiens à l'exactitude, même quand elle parle contre moi.

Je reproduis donc ton argument contre moi avec 615 francs d'augmentation. 615 francs devaient me con-

duire jusqu'au 30 avril, et cependant, dès le 30 avril, j'ai dépensé 253 fr. 85 en sus, c'est-à-dire en tout 868 fr. 85, au lieu de 600, qui me revenaient d'après notre convention de 100 francs par mois. Excès de dépense, 368 fr. 85. A cela, il y a bien à objecter que je n'ai été interne qu'à partir du 20 novembre, que pendant tout le commencement de ce mois j'ai dû me nourrir à mes frais (comme depuis le 1er janvier, du reste), que j'ai eu divers déménagements à payer, que j'ai gardé ma chambre de la rue Sainte-Marguerite jusqu'au 1er janvier; mais de là à 368 fr. 85, il y a bien loin. Qu'as-tu fait du reste, enfant prodigue?

Avec tout cela, je ne vois qu'une chose, c'est que tu oublies, cher papa, que, lorsque je suis arrivé à Sainte-Foy, je devais encore 314 fr. 60 à M. Cadars. Cela t'a été dit plusieurs fois par lui et par moi et tu le savais si bien, que ces 314 fr. 60 figuraient parfaitement sur le budget un peu gros que maman m'a présenté quelques jours avant mon départ, pour l'année 1845-1846. Ainsi donc, de cette effrayante somme de 368 fr. 85, il faut retrancher 314 fr. 60, et il reste de dépense supplémentaire pour cinq mois et demi, le modeste chiffre de 54 fr. 25. Ce qui fait 9 fr. 85 de prodigués par mois; de là à 50 il y a loin. Et toutes les dépenses supplémentaires que j'ai énumérées au commencement de cette page, rendent parfaitement compte de ce léger supplément. Mais si j'ai été irréprochable jusqu'au 31 mars, combien n'ai-je pas mérité d'éloges depuis cette époque? En effet, je n'ai pas encore pris un centime chez M. Cadars depuis le 1er mars dernier. Encore un mois ou deux d'une pareille conduite, et mes meubles, chers parents, seront intégralement payés. Cessez donc de craindre que j'entame les 500 francs de la fin de l'année. Cette somme sera respectée et m'appartiendra intégralement;

mes meubles seront payés, je serai encore interne. je ne serai plus à votre charge, et je pourrai employer les 500 francs à un usage que vous approuverez. Depuis que le moment de ma rentrée se trouve retardé par ma nouvelle.

.

(*La suite manque.*)

13 août 1847.

Chers parents,

Le concours du prosectorat devait s'ouvrir le lundi. 2 août, et je vous avais fixé cette époque comme celle où je pourrais vous donner une réponse définitive sur le moment de mes vacances. Malheureusement, la Faculté a été occupée pendant plusieurs jours de la semaine dernière et de la précédente à des délibérations sur le projet de loi sur la médecine, et le concours des aides d'anatomie n'ayant pas encore été achevé, celui des prosecteurs n'a pas pu commencer non plus. Comme aujourd'hui je viens d'apprendre qu'on ne nous donnera nos pièces que vendredi, comme, en outre, d'après ce que me dit M^lle^ Briand, je crains que maman ne s'inquiète sur une main qui est complètement guérie depuis plus de huit jours, je me décide à ne pas vous faire attendre plus longtemps. D'ailleurs, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer et on doit toujours se hâter d'annoncer les bonnes nouvelles.

Mais avant je dois vous faire participer aux tracasseries et aux ennuis par lesquels je suis passé, afin que la comparaison entre ce qui est aujourd'hui et ce qui était il y a dix jours rende votre satisfaction égale à la mienne.

Les quelques jours qu'Élie avait passés à Paris, et les veilles que j'avais consacrées à la thèse de Guérin, m'avaient

mis en arrière pour mon mémoire; j'avais lu tout ce qu'il fallait lire, mon plan était fait et tous mes matériaux étaient prêts, mais la première moitié seulement était rédigée. Huit jours me restaient encore, et c'était bien suffisant; en écrivant sept à huit pages par jour, ma besogne devait se terminer paisiblement, lorsqu'il me poussa un furoncle (ou plutôt un *anthrax* à cause de son volume qui atteignait la largeur d'une pièce de 5 francs; ceci est pour papa), précisément sur le dos de la main droite, au-dessus des tendons du deuxième et du troisième doigt. Me voilà dans l'impossibilité absolue d'écrire. Je patientais pendant un jour, deux jours; le troisième je mis quinze sangsues, le quatrième je me fis faire une large incision par M. Blandin, mais les bourbillons n'étaient pas sortis et le mouvement des doigts était toujours impossible. Nous étions déjà au jeudi et mon mémoire devait être remis le lundi suivant avant midi. Comment faire? Ce misérable bobo, qui n'aurait même pas attiré mon attention s'il eût été partout ailleurs qu'à la main droite, allait-il paralyser mes efforts de toute une année? Je courus le quartier Latin, mais plusieurs de mes amis étaient en vacances, d'autres faisaient leurs mémoires; j'en réunis enfin quatre ou cinq, qui se relevèrent dans ma chambre pour écrire à la dictée. Jules Cadars avait pour attribution de dormir le jour et d'arriver chez moi à minuit pour écrire jusqu'à cinq ou six heures du matin; quant à moi, je prenais du café à dose croissante. J'augmentais chaque jour la ration d'une ou deux demi-tasses, si bien que le lundi matin tout était fini et que j'avais dormi en tout six heures dans les cent vingt heures qui venaient de s'écouler. Mais aussi comme je m'endormis une fois le travail remis! j'ai presque dormi trois jours sans désemparer. Je me levais pour aller à la visite, puis le soir je me levais encore de six à dix heures

pour aller faire un tour de promenade; tout le reste du temps était consacré au sommeil. Ma main pendant ce temps avait complètement guéri, et me voilà depuis près d'une semaine complètement *retapé*, comme on dirait d'un vieux chapeau. Il ne faudrait pas cependant que de pareils excès se renouvelassent trop souvent. Il me restait une vive inquiétude. Un de mes externes, par un dévouement bien rare, avait consenti à employer sa jolie écriture à recopier mon mémoire. Le règlement ne permettant pas de donner plus de quatre-vingts pages in-4° (indépendamment des observations que l'on renvoie à la fin du mémoire), je l'avais prié de serrer un peu son écriture trop large, ce qui l'obligeait à écrire lentement pour rester lisible. Mais, dans les trois derniers jours, le malheureux s'est vu accablé de besogne; s'il eût continué à écrire lentement, il n'eût pas pu terminer pour le délai fixé : je lui envoyais les feuilles au fur et à mesure qu'elles étaient prêtes, et il était forcé, tout en passant les nuits comme moi, d'écrire encore au galop. Au moment de remettre mon mémoire, je m'aperçus d'un mal irrémédiable : la dernière moitié du mémoire et les trente pages d'observations étaient peu lisibles.

Or, mettez-vous à la place des juges de notre concours, qui sont obligés de lire chacun vingt mémoires de fin d'année remis par les internes de première, de deuxième et de troisième année, et de prendre le temps nécessaire à cette lecture sur les occupations de leur nombreuse clientèle. Et voyez comme ils sont bien disposés pour un mémoire dont ils sont obligés d'étudier l'écriture. Il y a plus encore. Il est passé en usage que tout interne qui concourt sérieusement présente un mémoire très lisible. Ceux qui sont écrits sans soin ne sont même pas lus, on les considère comme une pure formalité destinée à empêcher leurs au-

teurs d'être rayés de la liste des internes, et on fait sur eux un rapport insignifiant. Tel était le sort qui pouvait m'être réservé. Je n'avais qu'une chance : c'était de connaître un des juges ou un de ses amis intimes, et de pouvoir lui dire ou lui faire dire : « Informez-vous de la personne qui a reçu le mémoire portant telle devise, et dites-lui de le lire malgré l'écriture. L'interne qui l'a fait a eu du mal à la main droite et telle est la cause du barbouillage de la fin. » Mais, pour cela, il fallait connaître beaucoup de juges, car toute démarche avant le jour des rapports est de nature à faire exclure le candidat qui la fait faire, puisqu'il est dit que les noms des auteurs doivent rester inconnus aux juges.

Eh bien! M. Blandin qui a été au courant de toutes mes péripéties, M. Blandin qui a dispensé notre externe Driot d'assister à la visite pendant les quatre derniers jours de la terrible semaine pour lui permettre de recopier mon mémoire, M. Blandin, enfin, qui, mieux que personne, sait qu'il n'y a pas de ma faute, puisque c'est lui qui m'a ouvert la main, M. Blandin a été désigné par le sort comme juge du concours.

Et comme si ce n'était pas assez de cette compensation inattendue, voilà que Gosselin, dont vous m'avez souvent entendu parler, et avec qui vous savez que je suis très lié, voilà, dis-je, que Gosselin est le second chirurgien désigné pour le concours. Je ne connais aucun des trois médecins qui complètent le jury (Clément, Sandras, Magendie). Mais bien peu de mes collègues peuvent se flatter d'être aussi bien appuyés que moi, à part Macquet, qui est interne de M. Blandin, qui a été interne de M. Sandras, et qui connaît tous les autres juges par lui-même ou par M. Bouillaud, qui est presque son père adoptif.

J'ai la conscience d'être au moins aussi fort que me

compétiteurs. J'ai la certitude d'être plus appuyé que la plupart d'entre eux ; ce n'est donc plus à une prolongation pure et simple que je vise aujourd'hui, mais à une prolongation et à une médaille, non point à la médaille d'or, qui semble revenir à Macquet, mais du moins à la médaille d'argent, qui ferait plus que compenser la tuile de l'année dernière.

Le tout, bien entendu, est subordonné aux épreuves du concours. Je ne crains rien pour la chirurgie ; mais je ne me suis guère occupé de médecine, et c'est là maintenant que je vais piocher. En attendant, que ces espérances restent renfermées dans notre famille. Ne nous donnons pas comme les Drilholhe, par exemple, le ridicule des espérances déçues et des châteaux en Espagne.

René Marjolin est aussi du concours, mais il n'est que suppléant, et Dieu merci, je n'aurai pas besoin de lui. En attendant, je dîne ce soir chez Bonnet, qui a eu la gracieuseté de me faire inviter depuis longtemps par M. Cadars et d'attendre que mon mémoire fût terminé.

Adieu, chers parents, je vous embrasse de tout cœur. Donnez-moi des nouvelles des Royannais et des Rochelais.

Votre Paul.

Fragment sans date.

Vous qui assistez de loin à toutes ces luttes, vous perdrez peut-être vos illusions en voyant le dessous des cartes ; mais ainsi va le monde : l'intrigue et la ruse font plus que force et que rage. Il y a deux genres d'épreuves dans le concours, *la science* et *les bottes*. Dieu merci, le hasard m'a donné M. Blandin pour juge, et j'ai pu me dispenser

d'user mes semelles; mais il n'en sera pas toujours ainsi. Que serait-ce donc si le concours n'existait pas? Les intrigues ont bien pu s'exercer relativement à trois ou quatre concurrents dont les épreuves n'offraient pas grande différence. Mais tous les autres, comme vous l'avez vu, ne sont pas entrés en ligne de compte; et plusieurs d'entre eux, malgré de puissantes influences, n'ont même pas été prolongés.

Je n'ai pas dit à papa quel était le sujet de cette épreuve écrite qui m'a si bien remonté : *De la non-consolidation des fractures*. Ici encore j'ai eu du bonheur, puisque je suis tombé sur une question de chirurgie. Il était temps, du reste, d'avoir du bonheur, car le sort m'avait été assez funeste pour mon mémoire. M. Blandin a été ravi de voir son élève battre les autres sur la chirurgie. Tout le monde m'a donné trente points, excepté Sandras, médecin comme vous savez qui, dans l'intérêt de Fano, qu'il protégeait encore, ne m'a donné que vingt-cinq points. On a additionné, pris la moyenne, et il m'est resté vingt-cinq points.

Quant à Marjolin fils, qui n'était que suppléant et n'avait pas voix délibérative, mais qui assistait aux épreuves et aux votes, il n'a pas cessé de me témoigner cette antipathie que vous lui connaissez pour moi. A chacune de mes épreuves il disait : C'est bien; j'espère qu'il sera prolongé, mais je regrette bien qu'il n'ait pas dit ceci ou cela. Dans mon épreuve écrite, à propos des vaisseaux de la tête du fémur, j'avais parlé des injections que j'avais faites à l'époque de mon concours d'aide, et des vaisseaux que j'ai trouvés dans le ligament rond, comme pouvant entretenir la vie du fragment supérieur dans les fractures intra-capsulaires qu'on a crues toujours incurables. Il a dit, dans la séance du jury qui a aussitôt suivi la lecture des compositions : « Il a fait une bonne composition, mais je regrette bien qu'il ait

parlé de lui, l'opinion d'un élève ne pèse guère dans la balance. On dirait qu'il a voulu nous instruire. » A chaque fois, Blandin, qui n'est pas son ami, le relevait durement, ce qui augmentait l'affection naturelle que me porte le tendre René. Quand je réfléchis à la manière dont il me reçut quand je concourus pour l'internat, à ce qu'il a dit de moi à Edmond Dascols, et à sa conduite dans ce dernier concours, je fais un petit paquet de tout cela, et je le dépose dans un coin où peut-être je le retrouverai plus tard, si l'occasion s'en présente. Je ne lui fais pas l'honneur de le comparer au lion, et je ne suis pas assez modeste pour me comparer au rat. Mais il suffit de quelques années pour niveler les hommes, et je vivrai peut-être assez longtemps pour le lui prouver.

En définitive, je suis content et très content. Je suis lauréat des hôpitaux, inscrit avec honneur sur ce même tableau d'où mon nom a failli disparaître, et j'ai cette satisfaction d'avoir effacé une faute par mon travail.

L'année dernière, l'aumônier de la Charité reçut une carte de moi à l'occasion du nouvel an; au-dessous de mon titre d'aide d'anatomie, j'avais ajouté au crayon : « Interne à l'Hôtel-Dieu. » Dans dix jours il en recevra une autre, sur laquelle j'ajouterai au crayon : « Interne, lauréat des hôpitaux (quatrième année). » Ce sera toute ma vengeance.

Voilà une longue lettre, qui vous aura plus d'une fois ennuyés. Je regrette maintenant beaucoup de détails qui l'encombrent, mais je l'ai écrite en quittant M. Blandin, et je vous ai écrit pêle-mêle tout ce qui me revenait. Je pense que la famille Subervie arrivera bientôt à Paris; il me tarde de les voir et de leur annoncer ma réussite. Ils me porteront sans doute une lettre de vous.

Adieu, je vous embrasse tous. Faites mes condoléances bien sincères à la famille Rolland. J'ai vu Édouard Marot,

il se portait bien. La famille Cadars vous fait ses amitiés. J'espère que papa est remis de son lumbago et que la tante Jourdit n'a pas un nouveau zona.

Votre Paul.

21 août 1847.

Mes chers parents,

D'après la longueur des pièces qui m'ont été données, longueur qui dépasse de beaucoup celle des pièces de mes compétiteurs, et d'après les chances qu'un jury favorable me donnait pour une médaille, j'avais presque pris le parti de ne pas quitter Paris les vacances et de prendre deux mois de congé au mois de janvier prochain ; mais la lettre que j'ai reçue hier est formelle, il faut partir, je partirai ; hier j'ai remué de nouveau ciel et terre, enfin j'ai fini par prendre un arrangement qui me permet de quitter le service, mais *pour quinze jours seulement*. C'est bien peu de temps pour un si long voyage, mais je pars en cachette, sans la permission et même malgré le refus du Conseil ; c'est un arrangement pris à l'amiable entre le directeur, mon collègue Macquet et moi ; il ne manque plus que l'autorisation non pas de M. Blandin, car M. Blandin va partir aussi, mais de son remplaçant, qui n'est autre que mon ami Jarjavay, nommé il y a quatre jours chirurgien du Bureau Central. Je suis donc certain de mon affaire, et je quitterai Paris du 1er au 15 septembre ; peut-être même, mais ce peut-être n'est qu'une possibilité peu probable, pourrai-je prendre ces quinze jours un peu plus tôt.

Nous avons jusqu'au 10 octobre pour donner nos pièces. Je vais donc commencer une pièce avant mon départ, je

la disséquerai autant qu'il me sera possible et, alors je quitterai Paris pendant qu'elle séjournera dans l'alcool ; ce sera trois jours de gagnés, car il faut au moins trois jours pour qu'une pièce s'imprègne suffisamment de ce liquide conservateur.

Il est donc inutile, mes bons parents, de m'envoyer des pêches. Et d'ailleurs, quand même je serais resté à Paris, je vous aurais encore dit que c'était inutile. Lorsque je suis à Sainte-Foy, je mange des fruits parce que je n'ai pas autre chose à faire, mais ici je vous assure que je n'y pense pas autant. Je mange chaque soir, pour mon dîner, un abricot ou une pêche ou des prunes, de façon que je ne suis pas, comme vous voyez, tout à fait à la diète. Vous me dites qu'Élie et sa famille, Alphonse et sa femme, mon oncle et ma tante sont à Royan ; ne seront-ils pas de retour à Sainte-Foy pendant les dix jours que j'y passerai ?

Je parlerai à Jules et je ferai votre commission. Mais je ne pense pas que la famille Cadars soit disposée à laisser partir son premier amoureux. Ce serait, du reste, pour peu de temps, car Jules est maintenant placé dans une maison qui a besoin de lui et qui le paye fort bien.

Adieu, mes chers parents. Je ne vous écrirai probablement plus avant mon départ. Adressez votre réponse à Mme Cadars pour le cas imprévu où je partirais avant l'époque que je vous ai fixée.

Adieu, au plaisir de vous embrasser très prochainement.

Votre Paul.

Dimanche, 19 septembre 1847.

Mon cher papa,

J'ai reçu de M. Cadars un papier qu'il désire faire parvenir assez promptement à Sainte-Foy, et cette circonstance accélère ma réponse de quelques jours.

Je n'ai vu, depuis mon arrivée à Paris, que Mme Cadars et Mme Guillot. Toutes deux me chargent de vous remercier, d'une manière toute particulière, des fruits que vous leur avez envoyés. Je n'ai pas fait d'autre visite et je ne sais même pas encore quel est le juge de mon mémoire.

Je suis à l'ouvrage et n'ai plus une minute à moi; mes pièces m'occupent toute la journée, et le soir je suis fréquemment de garde, d'abord parce que je remplace Macquet, ensuite parce qu'il faut faire en échange la garde du soir pour ceux qui me remplacent pendant le jour. Or, quand on est de garde, on ne peut pas travailler, parce que la salle de garde est toujours pleine de visiteurs. Il ne me reste donc que fort peu de temps pour préparer mes épreuves.

Je suis désigné pour prendre un pavillon le 1er octobre. Nouvelle besogne dont je me passerais bien. Du reste, mes pièces n'avancent guère, car j'ai, sans contredit, de l'aveu même de mes compétiteurs, la question la plus difficile. On n'a jamais encore présenté dans aucun musée de pièces sur ce sujet.

Notre déjeuner se passa à merveille. Les pêches eurent les honneurs de la séance. Nous devions déjeuner le soir à trois heures; mais Jarjavay, mon chef, qui est Périgourdin et que j'avais invité, fut retenu en ville par un accident, et nous fit prier de l'attendre jusqu'à cinq heures,

de telle sorte que nous avions tous, au moment de nous mettre à table pour ce déjeuner tardif, un appétit vorace, qui se manifesta par une abondante consommation. La galantine, la conserve, plusieurs autres mets, le dîner de l'hôpital, tout disparut avec une effrayante rapidité. Était-ce le résultat de l'appétit d'un chacun, ou de l'excellence même de la cuisine, je n'en sais rien, mais la galantine fut trouvée délicieuse, et on but à la santé de M^me^ Broca avec le vin du docteur Broca. Car il est bien entendu que j'avais donné le vin de Baby comme étant du vin paternel.

La mort du pauvre M. Drilholhe ne m'a pas étonné, et celle de M. Bourgade ne m'étonnera pas non plus. J'espère que les Pauvert sont remis de leurs indispositions.

J'ai parlé à M. Bouchardat, et il s'attendait un peu à ce que je voulais lui dire. Je lui ai dit que la caisse ne pouvait guère être parvenue ici avant le 15 octobre. Il ne sait pas encore s'il sera revenu à cette époque, mais il m'écrira pour me prévenir à temps; par conséquent, il n'est plus besoin que tu t'occupes de rien. Je te parlerai de nouveau de la chose en temps opportun.

J'espère que je pourrai voir Élie et sa femme à leur passage à Paris.

La détermination prise par Aline, d'après ton conseil, est excellente. Il faut mettre toutes les chances possibles contre le malheureux accident que je crains bien voir reparaître encore.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tous de cœur.

BROCA.

M. Cadars te prie de recevoir pour lui la somme due à Bonnet. Tu la lui feras passer par mon intermédiaire, en prenant chez Planteau un billet à échéance convenable. Si

les parents refusaient de donner les 6 francs et quelques centimes d'erreur à leur avantage, reçois toujours les 66 francs, et qu'il ne soit plus question de rien.

4 octobre 1847.

Mes chers parents,

Élie et sa famille sont repartis hier pour Metz. Je n'ai pu que les entrevoir, et je me suis même trouvé de garde hier, ce qui m'a empêché de les mettre en voiture.

Ma pièce n'a été commencée que le 14 du mois dernier, j'ai perdu quelque peu de temps en tâtonnements, et je me trouve un peu en retard; encore trois ou quatre jours de besogne, et j'en aurai fini, pour cette année du moins, avec ce travail abrutissant.

Ne me demande des nouvelles de personne, car je n'ai vu, depuis mon arrivée, que la famille Cadars; je ne me suis même pas enquis du sort de mon mémoire, il y aura temps pour tout. J'ai cependant vu, à plusieurs reprises, M. Thierry; il a à faire une fort grave opération dans la région parotidienne, et, comme il ne sait pas bien exactement les limites du mal, il a voulu sur le cadavre faire des essais pour toutes les éventualités possibles. Je lui ai demandé des sujets, et il est venu, à plusieurs reprises, passer plusieurs heures dans mon cabinet. Il s'est enquis des conditions matérielles de la vie offertes par l'administration à ses internes, et, sur l'exposé que je lui ai fait de la négligence du cuisinier depuis l'arrivée du nouveau directeur, il m'a prié de me trouver de garde un certain jour, et est venu ce jour-là dîner avec moi. Il a été mécontent de plusieurs plats et ne l'a pas caché devant le domestique

de la salle de garde. La chose a transpiré, et depuis ce moment je suis l'objet de tous les coups de chapeau et de toutes les prévenances du directeur, qui était quelque peu raide auparavant.

J'ai remis à M. Cadars la somme de 66 fr. 60 destinée à Bonnet. Quant à l'erreur qu'il avait signalée, je suis sûr qu'elle est très réelle. Je suis même étonné que M. Garreau ait pu partager cette erreur. Une somme de 3,200 francs, pendant 164 jours, ne peut, à aucun taux ordinaire et supposable, rapporter 66 fr. 60; à 4 %, l'intérêt ne serait que de 57 fr. 50, somme moindre que celle que vous avez envoyée; à 5 %, l'intérêt doit être de 71 fr. 90 (exactement 71 fr. 89), ce qui est à peu près la somme réclamée par Bonnet. Enfin, si, renversant la question, on cherche à quel taux la somme devait être placée pour rapporter 66 fr. 60, on trouve 4 fr. 63 %. Et même, en comptant à l'ancienne manière, c'est-à-dire en supposant que l'année se compose de 360 jours seulement, on trouve que l'intérêt devrait être 4 fr. 57 %. Il n'est pas possible que ce soit là le taux. Ce n'est pas Bonnet, du reste, qui a fait ces réclamations. L'argent lui a été simplement envoyé par M. Cadars. Nous ne savons pas ce qu'il en a dit.

Je viens de dîner, chez M. Cadars, avec la famille Raynaud et la famille Maillet.

Il est inutile d'envoyer la caisse de raisin, si elle n'est pas partie au moment où vous recevrez ma lettre. M. Bouchardat va partir, et il ne rentrera guère que vers le 20 ou le 25 octobre; si papa, passé cette époque, juge encore utile d'envoyer cette caisse, on pourra le faire; mais attendez d'avoir reçu de moi avis de l'arrivée de M. Bouchardat.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tous de cœur.

BROCA.

Paris, 20 octobre 1847. — Réponse au 8 octobre.

Mes chers parents,

J'oublie avec tant de facilité la date des jours où je vous ai écrit, que je crains toujours d'être en avance ou en retard. Je suis obligé de me fixer approximativement sur les dates de vos réponses, mais comme il peut s'écouler plusieurs jours entre la réception de mes lettres et le départ des vôtres, je vous prie de vouloir bien m'indiquer, en les datant, la date de ma précédente.

J'ai passé, avant de délivrer mes pièces, une terrible semaine, il a bien fallu payer le plaisir d'être allé en vacances. J'avais distribué mon temps de manière à finir à peu près pour l'époque voulue, mais j'ai perdu une journée de garde, dans laquelle je n'ai pu ni m'absenter, ni me faire remplacer, et j'ai rencontré dans ma pièce une difficulté inattendue tenant à une disposition anormale. (Ceci pour papa : toute la masse sacro-lombaire était transformée en graisse; il m'a fallu enlever cette masse, en respectant les nombreux nerfs qui la traversent, et y rapporter des muscles, pris sur d'autres sujets.) Tout ce temps perdu a dû être remplacé tant bien que mal; j'ai passé à peu près trois nuits de suite à l'École pratique. Mon cabinet était splendidement illuminé avec une dizaine de chandelles plantées sur des bouteilles, et j'avais, en outre, loué deux lampes Carcel, qui donnaient à mon bouge impur l'aspect d'un palais des *Mille et une Nuits*. Grâce à ce redoublement de travail, grâce au dévouement permanent de Brunet, qui n'a pas craint de rester avec moi au milieu des cadavres, à l'heure où les morts ont l'habitude

de revenir; grâce enfin à l'action tonifiante du vin chaud, qui nous garantissait de l'action débilitante des miasmes, nous sommes sortis tous les trois sains et saufs de cette épreuve. Tous les trois, c'est-à-dire Brunet, ma pièce et moi. Brunet, joyeux comme un homme qui vient de faire une bonne action couronnée de succès; ma pièce, coquette et parée comme une fiancée qui marche à l'autel, avec ses os blancs comme l'ivoire, ses muscles vermeils comme un visage qui rougit, et ses filets nerveux plus fins que la plus riche dentelle; moi, enfin, bien content de tout cela, enchanté surtout d'une perspective de dix mois pendant lesquels je n'aurai pas à faire des pièces.

M. Denonvilliers a seul assisté à la remise de nos pièces, qui ont été placées toutes ensemble dans une armoire, enfermées sous clef et scellées; elles y resteront pendant un mois, afin de pouvoir s'assurer si elles résistent à la putréfaction (c'est ce qu'on appelle l'épreuve des *asticots*). Ce professeur n'est certainement pas suspect de partialité pour moi, cependant il a été très content de ma pièce; il m'a dit, devant tous les assistants, que c'était une œuvre d'art. « J'en suis d'autant plus satisfait, a-t-il ajouté, qu'elle manque dans tous les musées, et que vous n'avez pu vous régler sur aucun modèle. » Houel et Richard ont aussi de belles pièces. C'est entre eux deux, vous le savez, que va se disputer la place actuellement au concours. Follin n'a pas donné grand'chose, et quant aux œuvres de Gros, elles sont ridicules comme formes, absurdes comme exposition, stupides comme résultat.

Je n'ai presque aucune nouvelle de mon autre concours, qui est cependant bien plus intéressant que le premier. J'ignore complètement où est mon mémoire. Je ne sais comment demander à M. Blandin s'il est entre ses mains; chaque fois qu'on lui parle du concours, il détourne la con-

versation. Mais il est déterminé à me pousser, car il a répondu à Battenberg, qui lui demandait sa place pour l'année prochaine, qu'elle était réservée. « Je le sais, a dit Battenberg; j'espère même que M. Broca sera prolongé, car c'est mon ami, mais je vous prie du moins de m'inscrire pour le cas où une éventualité fâcheuse... — C'est tout à fait inutile, lui a dit M. Blandin en le congédiant, car il *sera* prolongé. » Battenberg n'a eu rien de plus pressé que de me porter la nouvelle. Qui serait vexé maintenant si cette éventualité fâcheuse se présentait? Ce serait moi, et vous aussi un peu, par contre-coup.

Après la terrible semaine des pièces est venue une joyeuse semaine de bals et de dîners en ville. Il y a eu un dîner chez M. Cadars, à l'occasion d'un de ses compatriotes; un dîner chez M. Jarjavay, à l'occasion de sa réception au Bureau Central et de sa nomination d'agrégé. J'ai été agréablement surpris de recevoir une invitation de M. Leuret, qui ne m'avait pas encore fait cet honneur. Enfin, j'ai dansé toute une nuit chez M. Martin-Magron, qui a invité ses plus chers élèves à un bal donné par sa femme. Tout cela m'a fait perdre beaucoup de temps, mais c'est fini maintenant et le travail va recommencer de plus belle.

Je suis à la tête d'un pavillon; le hasard m'a bien servi en me donnant le plus grand, le plus aéré, le plus éclairé. Je viens d'avoir double besogne pendant quelques jours. Richard a fait une absence et j'avais deux pavillons, soit cent trente élèves à diriger. Il est rentré aujourd'hui.

Il y a grand scandale à l'Hôtel-Dieu. Un de nos externes a défroqué une novice de notre service; mesdames de la communauté sont furieuses. Elles voulaient faire un mauvais parti au pauvre diable, mais on a manqué de preuves; la jeune fille a inventé une histoire et a fini par rentrer

dans sa famille. On l'avait cloîtrée parce qu'on avait découvert une intrigue entre elle et un avocat qui devait l'enlever une première fois. L'eau va toujours à la rivière. La chemise des Pauvert a couru bien des chances malheureuses; une fois rangée parmi les miennes, elle ne devait guère s'attendre à en être distinguée. Heureusement que je ne l'avais pas encore prise chez Mme Cadars; je pourrai donc vous l'envoyer à la première occasion. Quant à la lettre de Mme Jodin, elle est décidément perdue. Je l'ai certainement mise à la petite poste. Demande à Mme Jodin si elle avait mis sur l'adresse le numéro et la rue de ses cousines. Elle croyait peut-être que je la porterais moi-même, et aurait pu alors se dispenser de détailler l'adresse. Demande-lui encore s'il vaut la peine de faire faire des perquisitions pour la retrouver. Les lettres où il n'y a pas d'argent se retrouvent encore assez facilement. Mon mémoire est une des trois épreuves de prolongation. Il y a encore une épreuve orale et une composition écrite. Douze concurrents seulement sont admis à cette dernière épreuve.

Adieu, chers parents, je vous embrasse tendrement.

Broca.

M. Bouchardat est revenu; mais il a reçu des raisins de plusieurs endroits et leur analyse l'occupe assez pour cette année. A l'année prochaine donc. Cette année, il se contentera de quelques raisins que je vous demanderai dans ma prochaine lettre.

Lundi soir.

Ma chère maman,

J'en étais resté, dans ma dernière lettre, à la relation de ma soirée chez M. Bouillaud. Les bons rapports dans lesquels je me trouve vis-à-vis de lui me permettent d'espérer d'avancer davantage dans ses bonnes grâces. Or, je vais vous communiquer le projet que m'a inspiré mon collègue Marquet, qui est son compatriote, et dont la famille est intimement liée avec M. Bouillaud. M. Bouillaud est professeur de clinique médicale. Les professeurs de clinique n'ont pas d'internes, ils ont des chefs de clinique, lesquels relèvent de la Faculté et sont choisis par elle, sur la présentation des professeurs. Les appointements sont de 1,200 francs. Dans l'origine, les aides d'anatomie et les prosecteurs avaient seuls le privilège d'obtenir ces places. Mais la plupart d'entre eux se vouant à la carrière chirurgicale, il a fallu étendre à d'autres le privilège. Tout docteur, ayant été lauréat de la Faculté ou des hôpitaux, a droit d'obtenir le même privilège. Mais les aides d'anatomie n'en conservent pas moins la prérogative quand l'occasion s'en présente.

Or, si je suis prolongé, il faut absolument que je fasse de la médecine; mais, ne pouvant, dans l'incertitude où je suis, retenir d'avance une place que je ne suis pas certain de pouvoir remplir, je me trouverais obligé d'aller faire l'année prochaine à Beaujon ou à Bon-Secours, en un mot je me trouverais dans la position d'un interne de première année, ce qui n'est guère compatible avec mon emploi à la Faculté. Si donc, d'ici à la fin de l'année, je me trouvais assez bien avec M. Bouillaud pour obtenir de lui sa place de chef de clinique pour 1849, après l'expiration du

temps de cliniquat de Macquet, certain, dès lors, de bien faire de la médecine, avec un excellent maître, je me déciderais probablement à rester encore l'année prochaine chez M. Blandin, qui me garderait certainement une place. Je vous soumets ce projet. Répondez-moi ce que vous en pensez.

De fil en aiguille, j'ai écrit près de trois pages sans vous parler d'une chose par laquelle j'aurais dû commencer. Combien je vous ai été reconnaissant, mes pauvres parents, de cette marque d'abnégation, d'entier dévouement que vous venez de me donner! Depuis plus d'un mois je ne vous avais plus parlé des concours ultérieurs, et voilà que vous-mêmes vous vous décidez à m'autoriser à concourir pour l'agrégation. Croyez que je sens combien ce sacrifice a dû vous coûter; mais croyez aussi que je sais à quoi il m'engage. Non, vous n'avez pas trop présumé de mes forces et l'avenir vous prouvera que je suis digne de votre confiance. Quand je regarde autour de moi, je me demande combien de candidats réunissent de plus nombreuses chances de succès. Je suis jeune, bien portant, j'ai le travail facile, et je puis en supporter beaucoup sans fatigue. J'ai du sang-froid dans les épreuves et j'ai des protecteurs influents. Que faut-il de plus pour arriver à l'agrégation? Donne-moi des nouvelles de tante Joséphine. Ce que tu dis dans ta lettre m'inquiète pour elle. Je n'ai pas encore vu Goy, mais il ne tardera pas à arriver. Je lui donnerai toutes mes commissions, moins les lunettes de M^me^ Dascols que le père Guitard emportera.

Mes chemises sont en assez mauvais état, mais je crois qu'elles pourront tenir. Quant aux draps de lit, il y en avait trois paires chez Michellena, ils sont en calicot, mais qu'importe? J'ai été agréablement surpris en les trouvant avec les meubles qu'il m'envoyait. Je croyais qu'il les

emporterait comme il a emporté ses serviettes. A propos de serviettes, ne pourriez-vous pas m'en envoyer une demi-douzaine? Je me sers de celles de Bleu.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse tous tendrement. Mes amitiés aux cousins Pelletreau.

Tout à vous,

Broca.

7 décembre 1847.

Chers parents,

Dieu merci, tout est fini maintenant pour notre concours des hôpitaux. Hier a eu lieu la composition écrite, et je n'ai aucun motif pour ne pas être très content. Je ne me plains que d'une chose, c'est que, au lieu de quatre heures, durée ordinaire des compositions écrites, nous n'avons eu que deux heures, de telle sorte qu'il m'a été impossible de traiter ma question à fond. Le sujet était le suivant : *De la non-consolidation des fractures, ses causes et son traitement.* Écrire là-dessus pendant deux heures n'est pas suffisant. Mais il est moins aisé d'écrire quatre heures, et beaucoup de candidats, incapables de faire une composition de quatre heures, ont pu la faire de deux.

Pour moi et pour deux ou trois de mes compétiteurs, il n'a été possible que de faire *un choix* parmi nos matériaux convenables, et de faire entrer le tout dans un cadre improvisé. Jusqu'ici, personne autre que moi n'a connaissance de ma copie. Je ne puis, par conséquent, vous dire quelle est sa valeur absolue ou relative ; mais maintenant je regarde ma prolongation comme *infaillible*. Quant à la médaille d'argent, c'est autre chose. Elle n'est possible

pour moi que si l'un des compétiteurs favorisés pour son mémoire, vient à dégringoler à l'épreuve écrite. Je vous tiendrai au courant de la chose, dès que les lectures seront commencées. Quant au concours du prosectorat, il n'en est pas question, mais je l'attends, vous savez, avec philosophie. Je vous écris de je ne sais plus quel numéro de la rue de Bondy. Je viens d'aider M. Thierry dans l'ablation d'une tumeur du sein, et je reste de planton pendant quelques heures en cas d'hémorrhagie. Je profite de ce temps pour vous écrire. Je voulais vous écrire déjà hier soir, mais j'étais de garde, et je n'ai pas été libre un moment, car presque tous mes amis sont venus me voir pour me demander des nouvelles de ma composition.

Du reste, tout va bien; mon existence est plus uniforme que jamais. L'hôpital, l'École pratique, puis le travail au coin du feu pendant la soirée, voilà ma vie, qui serait monotone sans les émotions des concours. M. Orfila a voulu nous tracasser dans nos pavillons et se mêler de nos affaires. Mais il a eu la maladresse de chasser sur les terres du chef des travaux anatomiques, et celui-ci, vexé du manque d'égards, a porté à la fois, devant le conseil de l'École, sa plainte et la nôtre. Le conseil a décidé en notre faveur, savoir : que le doyen devait se mêler de son décanat et que nous devions nous mêler de nos pavillons. M. Blandin et M. Gerdy se sont, à ce qu'il paraît, donné beaucoup de mal dans cette affaire, et nous avons le plaisir d'avoir maté le doyen sans avoir le moins du monde encouru sa disgrâce, puisqu'il ne se doute pas que nous avons soufflé sur le feu.

Vous m'avez peut-être fait dans votre dernière lettre quelque question à laquelle je ne puis répondre, car je vous réponds sans avoir cette lettre sous les yeux. Ajoutez à cela qu'il est quatre heures, et que j'ai tout au plus le

temps de faire parvenir ce papier au grand bureau le plus rapproché, et j'espère que vous excuserez la rapidité avec laquelle je vous ai écrit. Je vous embrasse tous.

Votre Paul.

2 novembre 1847.

Tu as donc été malade, ma pauvre tante? Mais heureusement que ton dérangement n'est pas grand'chose, et qu'il peut rentrer dans cette grande catégorie des *bobos* qui font éclater d'une manière si triomphante la toute-puissance de la médecine. Ta demi-ceinture de boutons doit commencer déjà à ne plus te faire tant souffrir; si, cependant, elle s'était un peu écorchée, de manière à devenir douloureuse par le contact des vêtements, je t'engagerais à la frotter légèrement d'huile d'olive, à la recouvrir d'une légère couche de poudre d'amidon bien fine, et à garder la maison pendant un jour ou deux, tout en mangeant et buvant comme d'ordinaire. Il se formera, si tu es obligée de recourir à ce moyen, une petite croûte qui tombera toute seule, au bout de quelque jours. C'est le traitement le plus efficace quand la douleur persiste longtemps, et qu'elle est due à l'écorchure des boutons.

Notre dernière garde a été joyeuse, presque aussi joyeuse que celle qui suivit mon retour à Paris. La caisse de raisins était arrivée chez moi depuis la veille. Croyant qu'elle ne contenait que des échantillons, je l'avais fait porter chez M. Bouchardat, qui en avait été enchanté, comme il l'a bien prouvé par la suite. Selon mon habitude, je m'absentai pendant toute la journée de ma garde, pour aller à l'École pratique; en rentrant, je trouvai compagnie

nombreuse; le frère de Letixerand, mon collègue de garde (le remplaçant de Bleu), était revenu le matin de la province avec un énorme lièvre et trois douzaines de mauviettes. Cet extra inattendu avait attiré plusieurs convives. Il n'y avait qu'une lacune : nous n'avions que du vin bleu, et il était trop tard pour courir chez M. Cadars. Tout à coup, survient le domestique de M. Bouchardat portant deux énormes assiettes de muscades et de malagas, raisins inconnus sous ce degré de longitude, et qui furent accueillis avec acclamation par nos Parisiens, plus six fines bouteilles de vieux pomard sorties de la cave bourguignonne de M. Bouchardat. Nous nous mettons à table : on frappe, deux convives de plus, deux de mes amis, Thibaut et Pigné. Je vous ai, je crois, déjà parlé de Pigné, conservateur du musée Dupuytren, et neveu de Dupuytren. Voici ce qui les amenait. Ils étaient venus sur la place Notre-Dame, à la tombée de la nuit, pour voir les fouilles ridicules dont les journaux font tant de bruit. « Quel jour sommes-nous? dit Pigné. — Mercredi, répondit l'autre. — Alors Broca doit être de garde, allons le voir. — Non, dit Thibaut, il a été de garde mercredi dernier, je m'en souviens. — Et moi je suis sûr qu'il doit être de garde aujourd'hui. — Je parie que non. — Je parie que si. — Je parie... deux bouteilles de champagne. — Accepté. » Mes deux hommes commencent par aller acheter deux bouteilles de champagne et viennent à l'Hôtel-Dieu pour vider le pari. Vous devinez le reste. C'est Thibaut qui paya, et c'est tout le monde qui but.

J'ai commencé aujourd'hui, d'une manière définitive, mon cours d'anatomie dans le pavillon. Jusqu'ici je n'avais fait que diriger le pavillon. L'École de médecine ouvrira demain et nous aurons un beau discours de M. Bérard sur le principe du concours. Je me pavanerai

dans l'enceinte réservée. De son côté, M. Gerdy vient de publier sur le même sujet une brochure qui a eu du succès. Espérons que la bonne cause finira par triompher, malgré les jongleries de M. Cousin et le jugement décrépit de la Chambre.

Vous n'avez eu, je l'espère, aucune inquiétude en apprenant, par les journaux, que deux internes de la Salpêtrière avaient été assommés sur le boulevard de l'Hôpital. D'abord, je ne suis pas de la Salpêtrière, puis leurs noms étaient cités; enfin ils ont été très peu assommés et leurs coups de couteau sont presque guéris. L'un d'eux a pourtant été à une ligne de la mort, car on voyait battre l'artère carotide primitive au fond de sa plaie du cou. Croyez que si la moindre méprise eût été possible, je me serais empressé de vous écrire, afin de ne vous laisser aucune inquiétude.

Je n'ai pas compris grand'chose à tout ce que maman me dit sur le nommé Grenier. En relisant, j'ai compris que ce monsieur avait une lettre pour moi, qu'il était à Paris et qu'il avait gardé ma lettre. Quant à vos scènes consistoriales, elles me dégoûtent. Notre pays est indécrottable. Que penser d'une ville qui se laisse mener par deux cousins comme le beau-père et le bel-oncle de nos futurs pasteurs?

Adieu, chers parents, je vous embrasse.

22 novembre 1847.

Vous n'avez pas perdu pour attendre, chers parents, car j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Je n'étais pas bien rassuré, comme vous savez, sur ma question

orale du concours des prolongations, et je craignais de tomber sur certaines questions de médecine pure qui me sont quelque peu étrangères. Pour une question écrite, passe encore, on a le temps de réfléchir et de suppléer à la mémoire par le raisonnement. Mais pour une épreuve orale, il n'en est plus de même. Donc, j'avais peur. J'ai passé mon épreuve orale vendredi dernier. L'inexactitude de la plupart des candidats qui ne concourent que pour la forme, a fait que beaucoup d'entre eux étaient absents, et que, sur douze candidats très sérieux que nous sommes, huit ont été appelés à cette première fois. Les quatre ou cinq autres devront certainement passer à la prochaine séance; or, cette prochaine séance devait avoir lieu aujourd'hui; mais une expertise médico-légale a empêché M. Magendie, et nous avons été renvoyés à après-demain. J'ai attendu trois jours pour pouvoir vous annoncer un résultat définitif; mais je ne veux pas vous faire attendre deux jours encore : je préfère vous écrire de nouveau au commencement de la semaine prochaine, et j'espère pouvoir vous annoncer alors que ma composition écrite est faite. Mais je vous ai dit que j'avais une bonne nouvelle à vous apprendre. Afin de vous la faire paraître meilleure, je dois, suivant l'habitude, commencer par vous en dire une moins bonne. Mon mémoire a eu le malheur de tomber entre les mains de M. Jadelot, vieillard difficile et très sobre de points, qui, dans son rapport écrit, a dit du mal de tous les mémoires à lui confiés, moins un; il a proposé 8 points au plus pour chacun d'eux (le maximun est 30) et, gardant le mien pour la fin, en a fait le plus pompeux éloge. Après quoi il a demandé pour moi 20 points. C'était fort beau, relativement aux autres numéros de M. Jadelot; mais cela s'est trouvé un fort mauvais numéro, en dernière analyse, parce que plusieurs mémoires, tombés

en d'autres mains, ont été cotés entre 20 et 30. D'après cette numération, je ne serai que le septième pour l'épreuve des mémoires. Il est probable que si M. Jadelot avait eu entre les mains quelques-uns de ces mémoires si favorisés, il en aurait placé quelques-uns au-dessous du mien; tout le monde, en effet, ne peut pas avoir la même unité, et, pour bien juger la valeur relative des mémoires, il faudrait que chaque juge pût les lire tous. C'est ce qu'a fait remarquer M. Gosselin, qui est juge, comme vous savez; il a pris et lu mon mémoire; il assure qu'il ne le cède en rien à un mémoire pour lequel il a obtenu 25 points; il est donc décidé à demander pour moi cette augmentation. L'obtiendra-t-il? ne l'obtiendra-t-il pas? je n'en sais rien encore; cependant M. Blandin m'appuiera, j'espère, et si je pouvais obtenir l'assentiment de M. Jadelot, la chose irait toute seule. Je puis donc, pour cette épreuve du mémoire, être le septième ou devenir quatrième ou cinquième. L'épreuve orale a été plus heureuse pour moi. Nous avons eu pour question : *Arachnoïde cérébro-spinale et son inflammation.* Dix minutes de réflexion et dix minutes pour parler. J'ai passé huit minutes à la question d'anatomie, il ne m'en est resté que deux pour la question de médecine, et cela m'a nui, car je n'ai pu finir; mais tout le monde me dit que mon anatomie a été de beaucoup supérieure à toutes les autres. Les juges ne nous ont pas dit nos points. Ils ont même refusé de les dire à personne. Mais M. Blandin a dit à M. Bouillaud que Macquet était le premier et moi le deuxième et que les autres venaient bien loin après nous deux. Vienne la question écrite, je ne la crains plus, ma prolongation n'est désormais plus douteuse, mais il reste une question.

Macquet aura certainement la médaille d'or. Son mémoire, tombé entre les mains de Sandras, son ancien chef,

a été porté à 28 points, et son épreuve orale a été très belle; il n'y a donc pas de doute à l'égard de la médaille d'or. Mais pour qui sera la médaille d'argent?

Si Gosselin obtient pour moi 25 points au lieu de 20, je serais fort surpris de ne pas l'avoir. Mais si je garde mes 20 points, je serai prolongé purement et simplement. Quant à la médaille d'argent, elle tombera encore dans de bonnes mains, car c'est mon ami Vauthier, qui a aussi 28 points pour son mémoire et qui a été assez bon encore pour l'épreuve orale, qui a les chances les plus favorables de l'avoir.

Ne me parlez plus de vos affaires d'église et de votre nauséeux consistoire. Pour les choses temporelles comme pour les choses religieuses, notre pauvre ville est tombée dans de tristes mains. J'aime mieux recevoir de bonnes nouvelles du collège. La fin ne sanctifie pas les moyens; mais si avec l'organisation nouvelle l'institution peut marcher, je vous dis que ç'aura été un grand bonheur pour le pays que le revirement dans lequel, Dieu merci, nous n'avons pas trempé.

L'argent pleut, je ne sais qu'en faire. Argent de l'hôpital, argent de la Faculté, argent d'opérations faites en ville, vous connaissiez déjà ces trois sources d'argent.

Argent pour faire faire des opérations aux élèves, argent pour diriger les élèves dans leurs dissections (j'en ai six à 150 francs chacun pour les cinq mois).

Argent pour faire une clinique d'une heure, trois fois par semaine, à deux Anglo-Américains qui payent chacun 50 francs par mois. J'en ai deux de retenus et je dois commencer dès que le concours du prosectorat sera terminé. Je ne sais que faire de tant d'argent; j'ai beau acheter des habits, des livres, j'ai beau faire relier cent volumes, je ne sais que faire de tout cet argent, car je n'ai pas le temps

de m'amuser; force est bien de le mettre de côté pour te payer ton voyage, chère maman, lorsqu'au printemps prochain tu viendras m'accompagner à mon retour à Paris.

J'espère que la chère tante Jourdit va toujours bien.

Que le choléra ne vous effraye pas. Quelques charlatans ont écrit dans les journaux politiques pour quelques cas de choléra, soi-disant asiatique. Mais nous savons à quoi nous en tenir sur ces marchands de réclame.

Paris, dimanche 16 décembre 1847.

Chère maman,

J'ai attendu avec impatience l'arrivée du dimanche pour aller voir M. Georges, que je croyais arrivé à Paris. Je voulais lui demander verbalement des renseignements sur le dérangement que tu éprouves. Le général m'a dit que son fils ne serait pas ici avant la fin de la semaine. Je ne pourrai, par conséquent, le voir que dimanche prochain.

Tu ne me donnes que des détails très incomplets; jusqu'ici tu me parais avoir purement et simplement un peu d'irritation des voies digestives supérieures et un peu de paresse du gros intestin. Tu ne saurais mettre trop de soins à suivre le régime dont tu me parles et qui te va si bien. Ton embonpoint n'est pour rien dans la production de ce dérangement, qui me semble limité au tube digestif.

Du reste, quoique, Dieu merci, je sois loin de trouver la même gravité que toi à l'ensemble de ce que tu éprouves,

je serais bien aise d'être fixé là-dessus aussi exactement et aussi souvent que possible. Papa ne pourrait-il pas m'écrire lui-même sur ce point?

Je ne réponds pas, chère maman, aux questions par lesquelles tu commences ta dernière lettre. Je t'ai, en effet, écrit, il y a peu de jours, en me croisant avec toi, et je t'ai donné, sur l'origine de ma pendule, tous les détails désirables. La conférence que je dirigeais ne se composait pas d'élèves recrutés au hasard, comme l'était celle dont je faisais jadis partie, sous la direction de M. Martin. C'étaient simplement mes élèves particuliers d'anatomie, qui m'avaient déjà donné, pendant une ou deux années, la somme de 150 francs chacun. Lorsqu'on prend des élèves particuliers, il est entendu qu'on les dirigera dans leurs études d'une manière complète. Chaque professeur particulier a sa conférence; mais les élèves ne se croient pas alors obligés, et, de fait, ils ne le sont nullement, à faire un cadeau à leur maître. Follin, Verneuil, Béraud et tous les autres collègues n'ont pas eu la même satisfaction que moi, ce qui fait que j'attache le plus grand prix au cadeau que j'ai reçu.

Un événement, survenu depuis ma dernière lettre, pourrait bien modifier un peu le résultat du concours de l'internat. Trois internes, qui n'ont pas fini leur temps, ont donné leur démission. Si le conseil des hôpitaux décide qu'on donnera pour les remplacer trois places de plus, j'aurai trois internes sur mes quatre concurrents au lieu de deux internes et un provisoire. Mais cela est encore douteux, car il s'est élevé une réclamation assez juste. On ne conservera, après la composition écrite, que trois fois autant de concurrents qu'il y a de places à donner. On n'a donc admis que soixante-trois élèves à la seconde épreuve; les autres ont été éliminés. Or, s'il y a trois places de plus, il

y a neuf élèves qui n'ont pu concourir et qui auraient dû y être admis. Une entière justice exigerait donc que ces trois places fussent remplies par des provisoires, et réservées pour le concours de l'an prochain.

Mais j'oublie que vous me pardonnez ces ennuyeuses histoires de concours lorsque je concours moi-même, tandis que probablement elles vous ennuient lorsqu'elles ne me touchent pas directement. Mais, que voulez-vous? Le maître aime à parler de ses élèves, à peu près comme le père aime à parler de ses enfants.

Je n'ai pas encore répondu à Roudier, mais je le ferai le plus tôt qu'il me sera possible. Je suis si pressé de besogne de toute sorte, que je trouve à peine le temps de vous écrire à vous.

Quand je verrai M. Cadars, je réglerai le compte de tante Magdeleine.

Adieu, chère maman, j'espère que tu vas mieux, et même que tu vas bien, grâce à la sage détermination que tu as prise de suivre un régime. Je prie de nouveau papa de m'écrire là-dessus.

Je vous embrasse tous tendrement.

BROCA.

Enfin, mes chers parents, tout est décidément fini pour le concours des prolongations; je ne suis que le quatrième sur la liste des heureux, ce qui me donne encore la deuxième mention. J'ai cru, pendant un jour, à la médaille d'argent, mais j'ai été abandonné par Gosselin, sur lequel cependant je comptais beaucoup. Le rêve a été court, mais il m'en reste encore quelque chose, puisque je n'en suis

pas moins lauréat des hôpitaux. Voici, du reste, comment les choses se sont passées. Nous n'avons pas grand'chose à faire dans ce moment-ci, vous pouvez lire et moi écrire. Je prends donc les choses à l'origine, sans m'inquiéter des contradictions qui pourront exister entre cette lettre et les précédentes; car jusqu'ici je ne vous ai dit que ce que m'apprenait la rumeur publique, tandis que maintenant je vous raconte ce qui est officiel.

Vous savez que, par une déplorable erreur de M. Jadelot, mon mémoire n'avait que 20 points, que j'étais septième ou huitième (peu importe) et que la plupart de mes compétiteurs avaient 25 points et au-dessus. M. Sandras, ancien chef de Macquet, avait d'abord demandé 25 points pour son mémoire; puis, voyant Marjolin fils demander 29 points pour celui de Vauthier, il avait immédiatement repris la parole et porté à 28 le mémoire de son protégé. J'étais terriblement blessé dans cette première épreuve, mais plusieurs juges ayant repris mon mémoire l'avaient jugé digne d'un meilleur sort, et Gosselin, d'accord avec le père Jadelot, devait demander qu'on lui rendît 5 points, ce qui n'aurait probablement pas été refusé, car M. Blandin m'aurait certainement appuyé et il en serait résulté une majorité toute-puissante. Je vivais dans cet espoir, lorsque survinrent l'épreuve orale et l'épreuve écrite, qui furent toutes les deux à mon avantage. J'ai été deuxième *ex æquo* pour la première, et premier de deux points pour la seconde, de telle sorte que, sans avoir besoin de hisser mon mémoire, je me suis trouvé le quatrième pour les points.

Voici, du reste, la manière dont les points ont été distribués entre les quatre premiers :

	Macquet.	Fano.	Gubler.	Broca.	
Mémoire.	28	25	25	20	(Max. 30)
Épreuve orale.	18	17	17	17	(Max. 20)
Épreuve écrite.	26	25	25	29	(Max. 30)
	72	67	67	66	(Max. 80)

Quant aux autres candidats placés au-dessus de mon mémoire, aucun d'eux n'a acquis plus de 61 points, l'épreuve orale et surtout l'épreuve écrite leur ayant été tout à fait défavorables.

M. Blandin a donné à entendre à ces messieurs qu'il demanderait pour moi une augmentation de 5 points. Aussitôt Fano s'est mis en campagne, et il a fait tant et si bien par l'intermédiaire de Rothschild, son coreligionnaire, et de Bertin, du *Journal des Débats*, qu'il a gagné Gosselin, Sandras, et même l'incorruptible Magendie. Ce n'était que par hasard, disait-on, que Macquet avait, pour son mémoire, un avantage de 3 points; M. Sandras, qui avait demandé pour lui 28 points après en avoir demandé d'abord 25 seulement, reconnaissait que le mémoire de Fano, qu'il avait lu après coup, avait une valeur égale; bref, quand le moment est venu, on a répondu à M. Blandin : « Nous rendrons bien les 5 points à Broca, mais nous voulons 3 points de plus pour Fano. » Or, voici quelle aurait été alors la liste des points : Macquet, Fano, 72 chacun; Broca, 71; Gubler, 67 Je ne pouvais donc pas avoir la médaille d'argent. De quatrième, je passais troisième, et voilà tout. Quant à Macquet, il perdait son avantage, et la coterie, qui donnait trois points à Fano, aurait très probablement réussi à lui donner la médaille d'or. Accepter ces conditions, c'était enlever la médaille d'or à Macquet, sans me donner la médaille d'argent. M. Blandin n'a pas

hésité, et il a refusé de laisser toucher aux points. « Si, par vos épreuves, m'a-t-il dit, vous ne vous étiez pas remonté de manière à être sûr de votre prolongation, j'aurais couru la chance de mettre Macquet second, afin de vous faire rendre les points qui vous étaient dus; mais, pour le futile avantage de vous donner la première au lieu de la seconde mention, je n'ai pas dû courir cette chance. » C'est trop juste pour que je ne sois pas complètement satisfait de cette détermination.

Voilà où en étaient les choses avant-hier. M. Blandin et M. Jadelot, lequel est désolé du tour qu'il m'a involontairement joué, tentèrent un dernier effort auprès de Gosselin, pour le faire renoncer au projet de remonter Fano, tout en me remontant de 4 ou 5 points. J'aurais alors été second (71 points) et Fano troisième (69 points). Gosselin sembla céder; mais, le soir, il fut repris par les suppôts de Fano, et quand hier je le rencontrai à l'École pratique, il me dit que le mémoire de Fano valait 3 points de plus que le mien, et que si on le laissait à 25 le mien ne pouvait monter au-dessus de 22, ce qui ne me donnait jamais que 68 points, et me portait troisième. Dès ce moment, la médaille d'argent a été perdue pour moi et je ne m'en suis plus occupé.

Mais le plus curieux me reste encore à dire. Voilà qu'à son tour Gubler s'est mis en campagne. Puisque des recommandations ont pu porter Sandras à abandonner son ancien interne Macquet, attaquons Sandras. Et il a mis en marche deux membres de l'Institut, grands amis de son père. Sandras concourt actuellement pour le prix de physiologie, et ces messieurs de l'Institut ont chacun une voix à donner; il sera sur la sellette dans un mois, comme nous y sommes aujourd'hui; il a bien fallu tout permettre à ces messieurs qui seront ses juges. Aujourd'hui donc,

Sandras a pris la parole. « Il y a à peine, dit-il, entre les premiers candidats une différence de quelques malheureux points; vous savez comment les mémoires ont été appréciés. Le jugement d'un seul d'entre nous a déterminé les points. Aujourd'hui, nous avons tous lu ces mémoires, nous avons entendu toutes les épreuves, votons donc d'après l'impression générale que nous avons reçue. » Agitation, vociférations, puis on se calme. Blandin voit une chance quelconque de me porter au second rang. Il prend Sandras à part : « Voterez-vous d'abord pour Macquet? — Je m'y engage, répond l'autre. — Alors, dit Blandin, j'appuie la proposition. — Moi aussi, » dit le père Jadelot. Trois voix contre deux, la proposition est adoptée; on votera, au lieu de nommer officiellement par la simple addition des points.

Au premier tour : Macquet, trois voix; Fano, deux voix. Macquet a la médaille d'or.

Au second tour : Fano, deux voix (Gosselin et Magendie); Broca, deux voix (Blandin et Jadelot); Gübler, une voix. Il n'y a pas ballottage comme aux élections; le premier tour de scrutin, quand il n'y a pas majorité absolue, ne compte pas; on n'a fait que se reconnaître, on va causer un instant, faire des marchés qu'on tiendra ou qu'on ne tiendra pas, puis on votera de nouveau. Sandras abandonnera Gübler, qui n'a plus de chances; il ne se portera pas sur moi, car il a aussi des engagements pour Fano, et sa voix fera nommer Fano. Mais Blandin garde une dent contre Gosselin qui m'a trahi, et contre Fano, le protégé de Gosselin. « Voterez-vous pour Broca au tour suivant? dit-il à Sandras. — Oui. — Alors M. Jadelot et moi nous portons Gübler. »

Troisième tour : Fano, deux voix (Gosselin et Magendie); Gübler, trois voix; il a la médaille d'argent.

Quatrième tour : Sandras tourne casaque pour la sixième fois. Il se souvient de M. de Rothschild. Fano, trois voix (Gosselin, Magendie, Sandras); Broca, deux voix. Blandin est furieux contre Sandras qui l'a pris au piège, mais Fano a la première mention.

Cinquième tour : pour calmer Blandin, on me donne l'unanimité, mais je n'ai que la seconde mention.

Hôtel-Dieu, ce 26 décembre 1847.

Ma chère maman,

Je glisse un petit mot et un gros paquet dans une lettre qu'envoie Mme Guillot. Garde-toi de considérer le paquet comme une étrenne. C'est une emplette presque ridicule que j'ai faite pour toi, mais c'est un meuble utile dans tant de circonstances, que je n'ai pas voulu vous en laisser manquer. Utile pour les malades maigres, utile pour les personnes grasses qui se portent bien, utile pour les gens qui travaillent assis, utile pour les gens qui montent en voiture, et tu pourras t'en servir pour cet usage, si, comme je te l'offre, tu m'accompagnes à mon retour à Paris.

Je fais des étrennes à mes cousines, j'ai honte de ne pas vous en faire, à vous dont la vie tout entière a été une suite de sacrifices et d'abnégations destinés à mon bonheur. Mais quelle offrande pourrait compenser tant de bienfaits? Quand Apelle, peignant le sacrifice d'Iphigénie, arriva à la figure d'Agamemnon, il désespéra de rendre tant de douleur et lui plaça un voile sur le visage; de même je puis bien répondre à de petites attentions et à

de doux témoignages d'amitié, mais devant votre immense dévouement ma reconnaissance se tait; j'aime mieux la garder tout entière que de l'affaiblir par d'insuffisantes manifestations.

Tout ceci, dites-vous, n'est qu'une gasconnade; j'en conviens, mais vous n'aimez pas les colifichets, et vous m'avez transmis, ce dont je vous remercie, le goût des choses positives. Donc, je vous embrasse bien tendrement et je vous désire un bon hiver; j'allais dire une bonne année, mais j'irai moi-même au printemps vous présenter mes vœux pour le reste de l'an.

Encore un repas de corps qui se prépare, et ma qualité de lauréat et de prolongé me place au nombre des payants. A l'Hôtel-Dieu, sur seize internes, deux provisoires ont été nommés titulaires. Trois titulaires ont été prolongés. A eux cinq, ils offrent à leurs collègues moins heureux un dîner fraternel, destiné à effacer les petites rivalités que le concours a fait naître. Je viens de gagner 1,200 francs par ma prolongation; je puis bien en dépenser une trentaine pour consoler les amis malheureux.

J'ai dîné hier, jour de Noël, avec Adrien et la famille Guillot, chez le commandant Loreilhe, arrivé depuis quelques jours. Là se trouvait un polytechnicien de Bergerac qui part demain pour Metz. J'ai profité de l'occasion pour envoyer à Virginie un porte-monnaie pareil à celui d'Aline.

J'étais sur le point d'acheter des dés, mais tout le monde m'en a dissuadé. Les dés en or, dit-on, ne valent rien; ils se percent rapidement, et toutes les dames de Paris ne se servent que de dés d'argent. M^me^ Cadars m'a donc conseillé d'envoyer autre chose, et, ne sachant quel colifichet offrir à mes chères cousines, je me suis décidé pour celui-là. Il vous sera facile, je pense, de trouver une occasion

pour Libourne et de prier Destrilhes d'envoyer mon petit paquet à La Roche.

Adieu, mes chers parents, un accident a encore reculé de quelques jours le concours du prosectorat. Il est dit que je ne serai jamais tranquille.

Je vous embrasse tous et la tante Jourdit en particulier.

Votre Paul.

J'espère que le général, qui arrive demain, me portera de vos nouvelles. Le commencement de ma lettre vous paraîtra absurde. Vous ne savez pas de quoi j'ai voulu parler. Mais Mme Guillot n'a pas eu de place et je garde le paquet en question pour une autre occasion. Devinez, en attendant, si vous le pouvez.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.